·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Z-VIII-12

L'ESPRIT

DE

L'ENCYCLOPÉDIE,

TOME DOUZIEME.

T V Z.

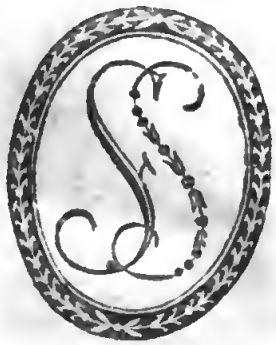
F9322

L'ESPRIT
DE
L'ENCYCLOPÉDIE,
OU
CHOIX
DES ARTICLES

Les plus agréables, les plus curieux et les plus piquans de ce grand Dictionnaire.

On ne s'est attaché qu'aux morceaux qui peuvent plaire universellement et fournir à toutes sortes de Lecteurs, et sur-tout aux gens du monde, la matière d'une lecture intéressante.

TOME DOUZIÈME.



A PARIS,
Chez FAUVELLE et SAGNIER, Imprimeurs, rue Pavée-André-des-Arts, n° 28.

AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

L'ESPRIT

DE

L'ENCYCLOPÉDIE,

OU

CHOIX

DES ARTICLES

Les plus agréables, les plus curieux et les plus piquans de ce grand Dictionnaire.

TRIUMVIRAT.

C'EST le nom latin que l'histoire a consacré à l'association faite par trois personnes, pour changer le gouvernement de la république romaine, et s'en emparer contre les lois de l'état.

Etat de Rome sur la fin de la République.

Rome, montée au faîte de la grandeur, se perdit par la corruption, par le luxe, par des profusions qui n'avoient point de bornes. Avec des desirs immodérés, on fut prêt à tous les attentats, et, comme dit Salluste, on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent. Sylla, dans la fureur de ses entreprises, avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa

liberté. Il ruina, dans son expédition d'Asie, toute la discipline militaire; il accoutuma son armée aux rapines, et lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais connus; il corrompit une fois des soldats, qui devoient dans la suite corrompre les capitaines.

Il entra à main armée dans Rome, et enseigna aux généraux romains à violer l'asyle de la liberté. Il donna les terres des citoyens aux soldats, et il les rendit avides pour jamais; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

Dans cette position, la république devoit nécessairement périr; il n'étoit plus question que de savoir comment et par qui elle seroit abattue. Trois hommes également ambitieux effaçoient alors les autres citoyens de Rome par leur naissance, par leur crédit, par leurs exploits et par leurs richesses; Pompée, César et Crassus.

Caractère de Crassus.

Ce dernier, de la maison Licinia, et célèbre par sa mort chez les Parthes, étoit fils de Crassus le censeur. Ne pouvant vivre en sûreté à Rome, parce qu'il avoit été proscrit par Cinna et Marius, il se sauva en Espagne, où Vibius, un de ses amis, le tint caché pendant huit mois dans une caverne. De là il se rendit en Afrique auprès de Sylla, qui lui donna d'abord la commission d'aller dans le pays des Marses, pour y faire de nouvelles levées; mais, comme il falloit passer dans différens quartiers de l'armée ennemie, Crassus avoit besoin d'une escorte; il la demanda à Sylla; ce général, qui vouloit accoutumer les officiers à des entreprises hardies, lui répondit fièrement: « Je te donne pour gardes ton » père, ton frère, tes parens et tes amis, qui ont été » massacrés par nos tyrans, et dont je veux venger la » mort. » Crassus, touché de ce discours, et plein du desir de se distinguer, partit sans répliquer, passa au travers des différens corps de l'armée ennemie, leva un grand nombre de troupes par son crédit, vint joindre

Sylla, et partagea depuis avec lui tous les périls et toute la gloire de cette guerre.

Dans le même temps, le jeune Pompée n'ayant pas encore vingt-trois ans, tailla en pièces la cavalerie gauloise aux ordres de Brutus, joignit Sylla avec trois légions, et se lia d'amitié et d'intérêts avec Crassus.

Sylla, devenu dictateur perpétuel, ou, pour mieux dire, le maître absolu de Rome, disposa souverainement des biens de ses concitoyens, qu'il regardoit comme faisant partie de ses conquêtes; et Crassus, dans cette confiscation, eut le choix de tout ce qui pouvoit flatter son avarice; Sylla, aussi libéral envers ses amis, que dur et inexorable envers ses ennemis, se faisoit un plaisir de répandre à pleines mains les trésors de la république sur ceux qui s'étoient attachés à sa fortune. Voilà la principale source des richesses de Crassus.

Elles n'amollirent point sa valeur. Il y avoit déjà trois ans que la guerre civile duroit en Italie, avec autant de honte que de désavantage pour la république, lorsque le sénat lui en donna la conduite. La fortune changea sous cet habile général; il rétablit la discipline militaire, défit les troupes de Spartacus, et remporta une victoire complète.

De retour à Rome, l'an 683, sa faction se réunit à celle de Pompée; et, comme il avoit passé par la charge de préteur, il fut élu consul. On déféra la même dignité à Pompée, quoiqu'il ne fût que simple chevalier, qu'il n'eût pas été seulement questeur, et qu'à peine il eût trente-quatre ans; mais sa haute réputation et l'éclat de ses victoires couvrirent ces irrégularités; on ne crut pas qu'un citoyen qui avoit été honoré du triomphe avant l'âge de vingt-quatre ans, et avant que d'avoir eu l'entrée au sénat, dût être assujéti aux règles ordinaires.

Il sembloit que Pompée et Crassus eussent renoncé au triomphe, étant entrés dans Rome pour demander le consulat; mais, après leur élection, on fut surpris qu'ils prétendissent encore au triomphe, comme s'ils étoient restés chacun à la tête de leurs armées. Ces deux hommes, également ambitieux et puissans, vouloient

retenir leurs troupes, moins pour la cérémonie du triomphe, que pour conserver plus de force et d'autorité l'un contre l'autre. Crassus, pour gagner l'affection du peuple, fit dresser mille tables où il traita toute la ville, et fit distribuer en même temps aux familles du petit peuple du blé pour les nourrir pendant trois mois. On ne sera pas surpris de cette libéralité, si l'on considère que Crassus regorgeoit de richesses, et possédoit la valeur de plus de sept mille talens de bien, c'est-à-dire plus de trente millions de notre monnoie; et c'étoit par ces sortes de dépenses publiques que les grands de Rome achetoient les suffrages de la multitude.

Pompée, de son côté, pour renchérir sur les bienfaits de Crassus, et pour mettre dans ses intérêts les tribuns du peuple, fit recevoir des lois qui rendoient à ces magistrats toute l'autorité dont ils avoient été privés par celles de Sylla.

Enfin, ces deux hommes ambitieux se réunirent, s'embrassèrent; et, après avoir triomphé l'un et l'autre, ils licencièrent et concert leurs armées.

Caractère de Pompée.

Mais Pompée attira sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. C'étoit, au rapport de Cicéron, un personnage né pour toutes les grandes choses, et qui pouvoit atteindre à la suprême éloquence, s'il n'eût mieux aimé cultiver les vertus militaires, et si son ambition ne l'eût porté à des honneurs plus brillans. Il fut général avant que d'être soldat, et sa vie n'offrit qu'une suite continuelle de victoires. Il fit la guerre dans les trois parties du monde, et il revint toujours victorieux. Il vainquit, dans l'Italie, Carinat et Carbon, du parti de Marius; Domitius, dans l'Afrique; Sertorius, ou, pour mieux dire, Perpenna, dans l'Espagne; les pirates de Cilicie sur la mer Méditerranée, et, depuis la défaite de Catilina, il revint à Rome vainqueur de Mithridate et de Tigrane. Par tant de victoires et de conquêtes, il acquit un plus grand nom que les Romains ne souhaitoient, et qu'il n'avoit osé lui-même espérer.

Dans ce haut degré de gloire, où la fortune le conduisit comme par la main, il crut qu'il étoit de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens : il paroissoit rarement en public ; et, s'il sortoit de sa maison, on le voyoit toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortége nombreux représentoit plutôt la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir, mais dans une ville libre on voyoit avec peine qu'il affectât des manières de souverain.

Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvoit se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs, à la vérité, étoient pures et sans tache ; on le louoit même avec justice de sa tempérance : personne ne le soupçonna jamais d'avarice ; et il recherchoit moins, dans les dignités qu'il briguoit, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étoient environnées.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, pour s'assurer les éloges du sénat et du peuple ; son ambition étoit plus lente et plus douce que celle de César ; il aspiroit à la dictature par les suffrages de la république ; il ne pouvoit consentir à usurper la puissance, mais il auroit desiré qu'on la lui remît entre les mains : il vouloit des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps.

Modéré en tout le reste, il ne pouvoit souffrir sur sa gloire aucune comparaison : toute égalité le blessoit, et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république quand il devoit se contenter d'en être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis, dont César dans la suite fut le plus dangereux et le plus redoutable : l'un ne voulut point d'égal, comme nous venons de le dire, et l'autre ne pouvoit souffrir de supérieur. Cette concurrence ambitieuse dans les deux premiers hommes de l'univers, causa les révolutions dont nous allons indiquer l'origine et le succès à la suite du portrait de César.

Caractère de César.

Il étoit né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avoit sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'étoit l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, et d'un courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion; la nature, qui sembloit l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avoit donné un air d'empire, et de la dignité dans ses manières; mais cet air de grandeur étoit tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible étoit encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étoient assez durs pour résister à l'impression que faisoient tant d'aimables qualités, n'échappoient point à ses bienfaits; et il commença par gagner les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspiroit.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujétir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point: il ne trouva rien au dessus de son ambition que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récens de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'étoit pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais sage jusque dans ses desirs immodérés, il distribua en différens temps l'exécution de ses desseins. Doué d'un esprit toujours juste, malgré son étendue, il n'alla que par degrés au projet de la domination; et, quelqu'éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

A peine Sylla fut-il mort, que César se jeta dans les affaires; il y porta toute son ambition. Sa naissance, une des plus illustres de la république, devoit l'attacher au parti du sénat et de la noblesse; mais, neveu de Marius, et

gendre de Cinna, il se déclara pour leur faction, quoiqu'elle eût été comme dissipée depuis la dictature de Sylla. Il entreprit de relever ce parti, qui étoit celui du peuple, et il se flatta d'en devenir bientôt le chef, au lieu qu'il lui auroit fallu plier sous l'autorité de Pompée qui étoit à la tête du sénat.

Sylla avoit fait abattre pendant sa dictature les trophées de Marius : César n'étoit encore qu'édile, qu'il fit faire secrètement, par d'excellens artistes, la statue de Marius couronné par les mains de la victoire. Il y ajouta des inscriptions à son honneur, qui faisoient mention de la défaite des Cimbres, et il fit placer de nuit ces nouveaux trophées dans le Capitole. Tout le peuple accourut en foule le matin, pour voir ce nouveau spectacle. Les partisans de Sylla se récrièrent contre une entreprise si hardie ; on ne douta point que César n'en fût l'auteur. Ses ennemis publioient qu'il aspiroit à la tyrannie, et qu'on devoit punir un homme qui, de son autorité privée, relevoit des trophées qu'un souverain magistrat avoit fait abattre. Mais le peuple, dont Marius s'étoit déclaré protecteur, donnoit de grandes louanges à César, et disoit qu'il étoit le seul qui, par son courage, méritât de succéder aux dignités de Marius. Aussi les principaux de chaque tribu ne furent pas long-temps sans lui donner des preuves de leur dévouement à ses intérêts.

Après la mort du grand pontife Metellus, il obtint cet emploi, passa avec facilité à la préture, et, en sortant de cette charge, le peuple lui déféra le gouvernement de l'Espagne.

César, en possession de ce gouvernement, porta la guerre dans la Galice et dans la Lusitanie, qu'il soumit à l'empire romain ; mais dans cette conquête il ne négligea pas ses intérêts particuliers. Il s'empara par des contributions violentes de tout l'or et l'argent de ces provinces, et il revint à Rome chargé de richesses, dont il se servit pour se faire de nouvelles créatures par des libéralités continuelles ; sa maison leur étoit ouverte en tout temps ; rien ne leur étoit caché que son cœur, toujours impénétrable, même à ses plus chers amis.

On ne doutoit point qu'il ne se fût mis à la tête de la

conjuration de Catilina, si elle eût réussi; et ce fameux rebelle, qui croyoit ne travailler que pour sa propre grandeur, se fût vu enlever le fruit de son crime par un homme plus en crédit que lui dans son propre parti, et qui avoit eu l'adresse de ne lui laisser que le péril de l'exécution. Cependant le mauvais succès de cette entreprise, et le souvenir de la mort des Gracques, assassinés aux yeux de la multitude qui les adoroit, lui firent comprendre que la faveur seule du peuple ne suffisoit pas pour le succès de ses affaires; et il jugea bien qu'il ne s'élèveroit jamais jusqu'à la souveraine puissance, sans le commandement des armées, et sans avoir un parti dans le sénat.

Formation du premier triumvirat.

Ce corps si auguste étoit alors partagé entre Pompée et Crassus, ennemis et rivaux dans le gouvernement; l'un le plus puissant, et l'autre le plus riche de Rome. La république tiroit au moins cet avantage de leur division, qu'en partageant le sénat, elle tenoit leur puissance en équilibre, et maintenoit la liberté. César résolut de s'unir tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et d'emprunter, pour ainsi dire, leur crédit de temps en temps, dans la vue de s'en servir pour parvenir plus aisément au consulat et au commandement des armées. Mais comme il ne pouvoit ménager en même temps l'amitié de deux ennemis déclarés, il ne songea d'abord qu'à les réconcilier. Il y réussit, et lui seul tira toute l'utilité d'une réconciliation si pernicieuse à la liberté publique. Il sut persuader à Pompée et à Crassus de lui confier, comme en dépôt, le consulat, qu'il n'auroit pas vu, sans jalousie, passer entre les mains de leurs partisans. Il fut élu consul avec Calphurnius Bibulus, par le concours des deux factions. Il en gagna secrètement les principaux, dont il forma un troisième parti qui opprima dans la suite ceux même qui avoient le plus contribué à son élévation.

Rome se vit alors en proie à l'ambition de trois hommes qui, par le crédit de leurs factions réunies, disposèrent souverainement des dignités et des emplois de la république. Crassus, toujours avare, et trop riche pour un particulier, songeoit moins à grossir son parti qu'à amasser

de nouvelles richesses. Pompée, content des marques extérieures de respect et de vénération que lui attiroit l'éclat de ses victoires, jouissoit, dans une oisiveté dangereuse, de son crédit et de sa réputation. Mais César, plus habile et plus caché que tous les deux, jetoit sourdement les fondemens de sa propre grandeur sur le trop de sécurité de l'un et de l'autre. Il n'oublioit rien pour entretenir leur confiance, pendant qu'à force de présens, il tâchoit de gagner les sénateurs qui leur étoient le plus dévoués. Les amis de Pompée et de Crassus devinrent, sans s'en apercevoir, les créatures de César. Pour être averti de tout ce qui se passoit dans leurs maisons, il séduisit jusqu'à leurs affranchis, qui ne purent résister à ses libéralités. Il employa contre Pompée en particulier les forces qu'il lui avoit données, et ses artifices même; il troubla la ville par ses émissaires, et se rendit maître des élections; consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Etant consul, il fit partager les terres de la Campanie entre vingt mille familles romaines. Ce furent dans la suite autant de cliens, que leurs intérêts engagea à maintenir tout ce qui s'étoit fait pendant son consulat. Pour prévenir ce que ses successeurs dans cette dignité pourroient entreprendre contre la disposition de cette loi, il en fit passer une seconde qui obligeoit le sénat entier, et tous ceux qui parviendroient à quelque magistrature, de faire serment de ne jamais rien proposer au préjudice de ce qui avoit été arrêté dans les assemblées du peuple pendant son consulat. Ce fut par cette habile précaution qu'il sut rendre les fondemens de sa fortune si sûrs et si durables, que dix années d'absence, les tentatives des bons citoyens, et tous les mauvais offices de ses envieux et de ses ennemis ne la purent jamais ébranler.

Cimentation de ce triumvirat.

Mais comme il craignoit toujours que Pompée ne lui échappât, et qu'il ne fût regagné par le parti des républicains zélés, il lui donna sa fille Julie en mariage, comme un nouveau gage de leur union. Pompée donna la sienne à

Servilius, et Cesar épousa Calpurnie, fille de Pison, qu'il fit désigner consul pour l'année suivante. Il prit en même temps le gouvernement des Gaules, avec celui de l'Illyrie, pour cinq ans. On décerna depuis celui de la Syrie à Crassus, qui le demandoit, dans l'espérance d'y acquérir de nouvelles richesses; en quoi il réussit, car il doubla les trente millions qu'il possédoit. Pompée obtint l'une et l'autre Espagne, qu'il gouverna toujours par ses lieutenans, pour ne pas quitter les délices de Rome.

Ils firent comprendre ces différentes dispositions dans le même décret qui autorisoit le partage des terres, afin d'en intéresser les propriétaires à la conservation de leur propre autorité. Ces trois hommes partagèrent ainsi le monde entier. Voilà la ligue qu'on nomma le premier *triumvirat*, dont l'union, quoique momentanée, perdit la république. Rome se trouvoit en ce malheureux état; qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réunissant les vues et les intérêts de ces trois chefs, leur donnoit la facilité d'exercer leur tyrannie.

L'usage donnoit un gouvernement aux consuls à l'issue de leur consulat, et César, de concert avec Pompée et Crassus, s'étoit fait déférer celui de la Gaule cisalpine qui n'étoit pas éloignée de Rome. Vatinius, tribun du peuple, et créature de César, y fit ajouter celui de l'Illyrie, avec la Gaule transalpine, c'est-à-dire la Provence, une partie du Dauphiné et du Languedoc, que César souhaitoit avec passion pour pouvoir porter ses armes plus loin, et que le sénat même lui accorda, parce qu'il ne se sentoit pas assez puissant pour le lui refuser.

Il avoit choisi le gouvernement de ces provinces comme un champ de bataille propre à lui faire un grand nom. Il envisagea la conquête entière des Gaules comme un objet digne de son courage et de sa valeur, et il se flatta en même temps d'y amasser de grandes richesses, encore plus nécessaires pour soutenir son crédit à Rome, que pour fournir aux frais de la guerre. Il partit pour la conquête des Gaules à la tête de quatre légions, et Pompée lui en prêta depuis une autre, qu'il détacha de l'armée qui étoit sous ses ordres, en qualité de gouverneur de l'Espagne et de la Lybie.

Les guerres de César, ses combats, ses victoires, ne sont ignorés de personne. On sait qu'en moins de dix ans il triompha des Helvétiens, et les força de se renfermer dans leurs montagnes; qu'il attaqua et qu'il vainquit Arioviste, roi des Germains, auquel il fit la guerre, quoique ce prince eût été reçu au nombre des alliés de l'état; qu'il soumit depuis les Belges à ses lois; qu'il conquit toutes les Gaules, et que les Romains, sous sa conduite, passèrent la mer, et arborèrent pour la première fois les aigles dans la Grande-Bretagne.

On prétend qu'il emporta de force, ou qu'il réduisit par la terreur de ses armes, huit cents villes; qu'il subjugua trois cents peuples ou nations; qu'il défit en différens combats trois millions d'hommes, dont il y en eut un million qui furent tués dans les batailles, et un autre million faits prisonniers; détail qui nous paroîtroit exagéré, s'il n'étoit rapporté sur la foi de Plutarque et de tous les historiens romains.

Ambition et conduite de César.

Il est certain que la république n'avoit point encore eu un plus grand capitaine, si on examine sa conduite dans le commandement des armées, sa rare valeur dans les combats, et sa modération dans la victoire. Mais ces qualités étoient obscurcies par une ambition démesurée, et par une avidité insatiable d'amasser de l'argent, qu'il regardoit comme l'instrument le plus sûr pour faire réussir ses grands desseins. Depuis qu'il fut arrivé dans les Gaules, tout fut vénal dans son camp; charges, gouvernemens, guerres, alliances, il trafiquoit tout. Il pilla les temples des dieux et les terres des alliés. Tout ce qui servoit à augmenter sa puissance lui paroissoit juste et honnête; et Cicéron rapporte qu'il avoit souvent dans la bouche ces mots d'Euripide: « S'il faut violer le droit, il ne le faut violer que » pour régner; mais, dans des affaires de moindre consé- » quence, on ne peut avoir trop d'égards pour la justice. »

Le sénat, attentif sur sa conduite, vouloit lui en faire rendre compte, et il envoya des commissaires jusque dans les Gaules, pour informer des plaintes des alliés. Caton,

au retour des commissaires, proposa de le livrer à Arioviste, comme un désaveu que la république faisoit de l'injustice de ses armes, et pour détourner sur sa tête seule la vengeance céleste de la foi violée. Mais l'éclat de ses victoires, l'affection du peuple, et l'argent qu'il savoit répandre dans le sénat, tournèrent insensiblement les plaintes en éloges. On attribua ses brigandages à des vues politiques; on décerna des actions de graces aux dieux pour ses sacriléges, et de grands crimes couronnés par la réussite passèrent pour de grandes vertus.

César devoit ses succès à sa rare valeur et à la passion que ses soldats avoient pour lui, il en étoit adoré; ils le suivoient dans les plus grands périls avec une confiance bien honorable pour un général. Ceux qui, sous d'autres capitaines, n'auroient combattu que foiblement, montroient, sous ses ordres, un courage invincible, et devenoient, par son exemple, d'autres Césars. Il les avoit attachés à sa personne et à sa fortune, par le soin infini qu'il prenoit de leur subsistance, et par des récompenses magnifiques. Il doubla leur solde; et le blé qu'on ne leur distribuoit que par rations réglées leur fut donné sans mesure. Il assigna aux vétérans des terres et des possessions. Il sembloit qu'il ne fût que le dépositaire des richesses immenses qu'il accumuloit tous les jours, et qu'il ne les conservât que pour en faire le prix de la valeur, et la récompense du mérite. Il payoit même les dettes de ses principaux officiers, et il laissoit entrevoir à ceux qui étoient engagés pour des sommes excessives, qu'ils n'auroient jamais rien à craindre de la poursuite de leurs créanciers, tant qu'ils combattroient sous ses enseignes; soldats et officiers, chacun fondoit l'espérance de sa fortune sur la libéralité et la protection du général. Par là les soldats de la république devinrent insensiblement les soldats de César.

Son attention n'étoit pas bornée à s'assurer seulement de son armée. Du fond des Gaules il portoit ses vues sur la disposition des affaires, et jusque dans les comices et les assemblées du peuple; il ne s'y passoit rien sans sa participation. Son crédit influoit jusque dans la plupart des délibérations du sénat. Il avoit, dans l'un et l'autre corps, des amis puissans, et des créatures dévouées

à ses intérêts. Il leur fournissoit de l'argent en abondance, soit pour payer leurs dettes, ou pour s'élever aux principales charges de la république. C'étoit de cet argent qu'il achetoit leurs suffrages et leur propre liberté. Emilius Paulus, étant consul, en tira neuf cent mille écus, seulement pour ne point s'opposer à ses desseins pendant son consulat. Il en donna encore davantage à Scribonius Curion, tribun du peuple, homme factieux, habile, éloquent, qui lui avoit vendu sa foi, et qui, pour le servir plus utilement, affectoit de n'agir que pour l'intérêt du peuple.

Rupture de Pompée avec César.

Pompée ouvrit enfin les yeux, et résolut de ruiner la fortune de César. La jalousie du gouvernement, et une émulation réciproque de gloire, les firent bientôt apercevoir qu'ils étoient ennemis, quoiqu'ils conservassent encore toutes les apparences de leur ancienne liaison. Mais Crassus, qui, par son crédit et ses richesses immenses, balançoit l'autorité de l'un et de l'autre, ayant été tué dans la guerre des Parthes, ils se virent en liberté de faire éclater leurs sentimens. Enfin, la mort de Julie, fille de César, qui arriva peu de temps après, acheva de rompre ce qui restoit de correspondance entre le beau-père et le gendre.

César demanda qu'on lui continuât son gouvernement, comme on avoit fait à Pompée, ou qu'il lui fût permis, sans être dans Rome, de poursuivre le consulat. Il ajouta dans la même lettre que si Pompée prétendoit retenir le commandement, il sauroit bien se maintenir de son côté à la tête de son armée; et qu'en ce cas il seroit dans peu de jours à Rome pour y venger ses propres injures et celles qu'on faisoit à la patrie. Ces dernières paroles, remplies de menaces, parurent au sénat une vraie déclaration de guerre. Lucius Domitius fut nommé sur-le-champ pour son successeur, et on lui donna quatre mille hommes de troupes, pour aller prendre possession de son gouvernement; mais César, dont les vues et l'activité étoient incomparables, avoit déjà prévenu ce décret par la hardiesse et la promptitude de sa marche.

César usurpe la tyrannie par les armes.

La même fraycur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit, lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée, éperdu dès les premiers momens de la guerre, ne vit de parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sut que céder et fuir; il sortit de Rome, et y laissa le trésor public; il ne put nulle part retarder le vainqueur; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et passa la mer.

César entra dans Rome en maître; et, s'étant emparé du trésor public, où il trouva environ cinq millions de livres de notre monnoie, il se mit en état de poursuivre Pompée et ses partisans; mais ce général du sénat, qui vouloit tirer la guerre en longueur, pour avoir le temps d'amasser de plus grandes forces, passa d'Italie en Epire; et, après s'être embarqué à Brindes, il aborda dans le port de Dirrachium. César, ne l'ayant pu joindre, se rendit maître de toute l'Italie en moins de soixante jours.

Le détail et le succès de la guerre civile ne sont point de mon sujet. On sait que l'empire ne coûta, pour ainsi dire, à César qu'une heure de temps, et que la bataille de Pharsale en décida. La perte de Pompée, qui périt depuis en Egypte, entraîna celle de son parti. L'activité de César et la rapidité de ses conquêtes ne donnèrent point le temps de traverser ses projets. La guerre le porta dans des climats différens. La victoire le suivit presque partout, et la gloire ne l'abandonna jamais.

On parle beaucoup de la fortune de César; mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités, sans aucun défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été difficile que, quelqu'armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, et qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

Tout plie sous sa puissance.

Tout plia sous sa puissance; et, deux ans après le passage

du Rubicon, l'an 696, on le vit rentrer dans Rome maître de l'univers. Il pardonna à tout le monde ; mais la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Le sénat, à son retour, lui décerna des honneurs extraordinaires, et une autorité sans bornes, qui ne laissoit plus à la république qu'une ombre de liberté. On le nomma consul pour dix ans, et dictateur perpétuel. On lui donna le nom d'empereur, le titre auguste de père de la patrie. On déclara sa personne sacrée et inviolable. C'étoit réunir et perpétuer en lui la puissance et les priviléges annuels de toutes les dignités de l'état. On ajouta à cette profusion d'honneurs le droit d'assister à tous les jeux dans une chaire dorée, et une couronne d'or sur la tête; et il fut ordonné par le décret, que, même après sa mort, on placeroit toujours cette chaire et cette couronne dans tous les spectacles pour immortaliser sa mémoire.

Mais la plupart des sénateurs ne lui avoient décerné tous ces honneurs extraordinaires dont nous venons de parler, que pour le rendre plus odieux, et pour le pouvoir perdre plus sûrement. Les grands, sur-tout, qui avoient suivi la fortune de Pompée, et qui ne pouvoient pardonner à César la vie qu'il leur avoit accordée après la bataille de Pharsale, se reprochoient secrètement ses bienfaits, comme le prix de la liberté publique ; et ceux qu'il croyoit ses meilleurs amis, ne recevoient ses graces que pour approcher plus près de sa personne, et pour trouver plus facilement l'occasion de le faire périr.

Il en abuse et périt.

Il essaya, pour ainsi dire, le diadême; mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il n'osa hasarder d'affermir la couronne sur sa tête ; cependant, il cassa les tribuns du peuple, et fit encore d'autres tentatives pour le conduire à la royauté : mais on ne peut comprendre qu'il pût imaginer que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie.

Il commit beaucoup d'autres fautes, en témoignant le peu d'égards qu'il avoit pour le sénat, et en choquant les

cérémonies et les usages de ce corps. Il porta son mépris jusqu'à faire lui-même les sénatus-consultes, et à les souscrire du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. « J'apprends quelquefois, dit Cicéron dans ses Lettres » Familières, qu'un sénatus-consulte, passé à mon avis, » a été porté en Syrie et en Arménie, avant que j'aie su » qu'il ait été fait; et plusieurs princes m'ont écrit des » lettres de remerciemens sur ce que j'avois été d'avis » qu'on leur donnât le titre de rois, que non seulement » je ne savois pas être rois, mais même qu'ils fussent au » monde. »

En un mot, il étoit d'autant plus difficile que César pût défendre sa vie, qu'il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grèce et d'Italie, qui faisoient regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome sur tout, depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le moment, et l'avouoit pour sa défense. Brutus osa bien dire à ses amis que quand son père reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même, s'il aspiroit à la tyrannie. En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouvernement libre, pouvoit-il être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte ou par des lois, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes?

Il est vrai que les conjurés finirent presque tous malheureusement leur vie; il falloit bien que des gens, à la tête d'un parti abattu tant de fois dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, périssent de mort violente. De là cependant on tire la conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de César, et proscrivoit leur cause.

Conduite du sénat et d'Antoine après la mort de César.

Après la mort de ce tyran, les conjurés ne firent rien pour

pour se soutenir ; ils se retirèrent seulement au Capitole, sans savoir encore ce qu'ils avoient à espérer ou à craindre de ce grand événement ; mais ils virent bientôt avec amertume que la mort d'un usurpateur alloit causer de nouvelles calamités dans la république.

Le lendemain, Lépidus se saisit de la place Romaine avec un corps de troupes qu'il y fit avancer par ordre d'Antoine, alors premier consul. Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrèrent dans Rome. Le senat s'assembla ; et, comme il étoit question de décider si César avoit été un tyran, ou un magistrat légitime, et si ceux qui l'avoient tué méritoient des peines ou des récompenses, jamais cet auguste conseil ne s'étoit tenu pour une matière si importante et si délicate. Après plusieurs avis différens, on prit un tempérament pour contenter les deux partis. On convint qu'on ne poursuivroit point la mort de César ; mais on arrêta, pour concilier les extrêmes, que toutes ses ordonnances seroient ratifiées ; ce qui produisit une fausse paix.

Antoine, dissimulant ses sentimens, souscrivit au décret du sénat. Les provinces furent distribuées en même temps. Brutus eut le gouvernement de l'île de Crète, Cassius de l'Afrique, Trébonius de l'Asie ; Cimber de la Bithynie, et on confirma à Décimus Brutus celui de la Gaule cisalpine, que César lui avoit donné. Antoine consentit même à voir Brutus et Cassius. Il se fit une espèce de réconciliation entre ces chefs de parti ; réunion apparente qui ne trompa personne.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, et que l'exécution en fut donnée aux consuls, Antoine, qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de César, gagna son secrétaire, et y fit écrire tout ce qu'il voulut ; de manière que le dictateur régnoit, après sa mort, plus impérieusement que pendant sa vie ; car ce qu'il n'auroit point fait, Antoine le faisoit ; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit ; et tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la république trouvoit soudain une récompense dans les prétendus livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé pour son

expédition des sommes immenses qu'il avoit mises dans le temple d'Ops ; Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jeter le corps de César dans le Tibre ; ils n'y auroient trouvé nul obstacle ; car, dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser ; cela ne fut point exécuté, et voici ce qui en arriva :

Le sénat se crut obligé de permettre les obsèques de César ; et effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, et de faire ensuite l'oraison funèbre du défunt. Antoine, qui le fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament, où il lui prodiguoit de grandes largesses, et l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

S'ils furent offensés des discours artificieux d'Antoine, le sénat n'en fut guère moins piqué ; et, sans se déclarer ouvertement, il ne laissa pas de favoriser secrètement leurs entreprises, persuadé que la conservation du gouvernement républicain dépendoit des avantages de ce parti. Cependant Antoine s'acheminoit à la souveraine puissance, lorsqu'on vit arriver le jeune Octavius, petit-neveu de César, qui se présenta pour recueillir sa succession.

Arrivée du jeune Octavius à Rome.

Il étoit fils d'un sénateur, appelé Caius Octavius, qui avoit exercé la préture, et d'Accie, fille de Julie, sœur de César, qui avoit été mariée en premières noces à Actius Balbus, et ensuite à Marcus Philippus. Comme Octavius n'avoit pas encore dix-huit ans, César l'avoit envoyé à Apollonie, ville sur les côtes d'Epire, pour y achever ses études et ses exercices. Il n'y avoit pas six mois qu'il étoit dans cette ville, lorsqu'il apprit que son grand-oncle avoit été assassiné dans le sénat. Ses parens et ses amis, voulant opposer son nom à la puissance d'Antoine, lui

mandèrent de venir à Rome pour y jouir du privilége de son adoption, et la faire autoriser par le prétcur.

Au bruit de sa marche, les soldats vétérans, auxquels César, après la fin des guerres civiles, avoit donné des terres dans l'Italie, accoururent lui offrir leurs services; on lui apportoit de l'argent de tous les côtés; et, quand il approcha de Rome, la plupart des magistrats, les officiers de guerre, toutes les créatures du dictateur et le peuple en foule, sortirent au-devant de lui.

Le jeune Octavius prit le nom de César, vendit son patrimoine, paya une partie des legs portés par le testament de son grand-oncle, et jeta, avec un silence profond, les fondemens de la perte d'Antoine. Il se voyoit soutenu du grand nom de César, qui seul lui donneroit bientôt des légions et des armées à ses ordres; d'un autre côté, Cicéron, pour perdre Antoine, son ennemi particulier, prit le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octavius; et, au lieu de faire oublier César au peuple, il le lui remit devant les yeux. Octavius se conduisit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le consulta, le loua, et employa tous ces artifices dont la vanité ne se défie jamais. Prenant en même temps son intérêt pour règle de sa conduite, tantôt il ménagea politiquement Antoine, et tantôt le sénat, attendant toujours à se déterminer d'après les conjonctures favorables.

Il est certain qu'Antoine ne craignoit pas moins Octavius que Brutus et Cassius; mais il fut obligé de dissimuler et de garder beaucoup de mesures avec le premier, à cause de l'attachement que lui portoient le peuple, les officiers et les soldats qui avoient servi dans les armées du dictateur; de là toutes les réunions apparentes qu'ils eurent l'un avec l'autre, et qui n'étoient pour ainsi dire qu'une matière d'infidélités nouvelles : tous deux ne cherchèrent long-temps qu'à se détruire, chacun aspirant à demeurer seul à la tête du parti opposé à celui des conjurés.

Antoine tenant assiégé Décimus Brutus dans Modène, et refusant de lever le siége, le sénat, irrité de sa rebellion, ordonna à Hirtius et à Pansa, consuls, ainsi qu'à Octavius, de marcher au secours de Décimus. Le combat fut long; Antoine fut défait, et les deux consuls y périrent;

cependant le sénat songeant à abaisser Octave, fier du grand nom dont il avoit hérité, et du consulat qu'il avoit obtenu, mit Décimus Brutus à la tête des troupes de la république.

Union d'Octave, d'Antoine et de Lépide.

Ce fut alors qu'Octave, extrêmement piqué de cette injure qui bridoit son ambition, songea sérieusement à se réconcilier avec Antoine, quand l'occasion s'en présenteroit; mais il attendit politiquement à se déterminer qu'il fût sûr du parti qu'embrasseroient Lépide et Plancus. Antoine gagna les soldats de Lépide, qui le reçurent, la nuit, dans leur camp, et le reconnurent pour leur général. Plancus, toujours esclave des événemens, se déclara contre le sénat et contre Décimus Brutus. Antoine repassa les Alpes à la tête de dix-sept légions, arrêta Brutus dans les défilés des montagnes voisines d'Aquilée, et lui fit couper la tête.

Cette mort fut le motif, ou plutôt le prétexte de la réunion entre Octave et Antoine; ils s'y trouvèrent enfin également disposés l'un et l'autre. Antoine venoit d'éprouver devant Modène ce que pouvoit encore le nom de la république; et, comme il désespéroit alors de s'emparer seul de la souveraine puissance, il résolut de la partager avec son rival. Octave, de son côté, craignoit que s'il différoit plus long-temps à se raccommoder avec Antoine, ce chef de parti ne se joignît à la fin aux conjurés, comme il l'en avoit menacé, et que leurs forces réunies ne rétablissent l'autorité de la république; ainsi, la paix fut aisée à faire entre deux ennemis qui trouvoient un intérêt égal à se rapprocher. Des amis communs les firent convenir d'une entrevue; la conférence se tint dans une petite île déserte que forme, proche de Modène, la rivière du Panaro.

Formation du second triumvirat.

Les deux armées campèrent sur ses bords, chacune de son côté, et on avoit fait des ponts de communication qui

y aboutissoient, et sur lesquels on avoit mis des corps-de-gardes. Lépide, étant dans l'armée d'Antoine, se trouva naturellement à cette entrevue; et, quoiqu'il n'eût plus que le nom de général et les apparences du commandement, Antoine et Octave, toujours en garde l'un contre l'autre, n'étoient pas fâchés qu'un tiers, qui ne leur pouvoit être suspect, intervînt dans les différends qui pourroient naître entre eux.

Ainsi, Lépide entra le premier dans l'île pour reconnoître s'ils y pouvoient passer en sûreté. Telle étoit la malheureuse condition de ces hommes ambitieux, qui, dans leur réunion même, conservoient encore une défiance réciproque. Lépide leur ayant fait le signal dont on étoit convenu, les deux généraux passèrent dans l'île, chacun de son côté. Ils s'embrassèrent d'abord; et, sans entrer dans aucune explication sur le passé, ils s'avancèrent, pour conférer, vers l'endroit le plus élevé de l'île, d'où ils pouvoient être également vus par leurs gardes, et même par les deux armées.

Ils s'assirent eux trois seuls. Octave, en qualité de consul, prit la place la plus honorable, et se mit au milieu des deux autres. Ils examinèrent quelle forme de gouvernement ils donneroient à la république, et sous quel titre ils pourroient partager l'autorité souveraine, et retenir leurs armées pour maintenir leur puissance. La conférence dura trois jours; on ne sait point le détail de ce qui s'y passa: il parut seulement par la suite qu'ils étoient convenus qu'Octave abdiqueroit le consulat, et le remettroit, pour le reste de l'année, à Ventidius, un des lieutenans d'Antoine; mais qu'Octave, Antoine et Lépide, sous le titre de triumvirs, s'empareroient de l'autorité souveraine pour cinq ans; ils bornèrent leur autorité à ce peu d'années, pour ne pas se déclarer d'abord trop ouvertement les tyrans de leur patrie.

Partage de l'empire entre les triumvirs.

Ces triumvirs partagèrent ensuite entre eux les provinces, les légions et l'argent même de la république; et

ils firent, dit Plutarque, ce partage de tout l'empire, comme si c'eût été leur patrimoine.

Antoine retint pour lui les Gaules, à l'exception de la province qui confine aux Pyrénées, et qui fut cédée à Lépide avec les Espagnes. Octave eut pour sa part l'Afrique, la Sicile, la Sardaigne et les autres îles.

L'Asie, occupée par les conjurés, n'entra point dans ce partage; mais Octave et Antoine convinrent qu'ils joindroient incessamment leurs forces pour les en chasser; qu'ils se mettroient chacun à la tête de vingt légions, et que Lépide, avec trois autres, resteroit en Italie et dans Rome pour y maintenir leur autorité. Ses deux collègues ne lui donnèrent point de part dans la guerre qu'ils alloient entreprendre, parce qu'ils connoissoient son peu de valeur et de capacité. Ils ne l'associèrent au *triumvirat* que pour lui laisser, en leur absence, comme en dépôt, l'autorité souveraine, bien persuadés qu'ils se déferoient plus aisément de lui que d'un autre général, s'il leur devenoit infidèle ou inutile.

Ils dressent un rôle de proscrits et de récompenses.

Leur ambition étoit satisfaite par ce partage; mais ils laissoient à Rome et dans le sénat des ennemis cachés, et des républicains toujours zélés pour la liberté; ils résolurent, avant que de quitter l'Italie, d'immoler à leur sûreté et de proscrire les plus riches et les plus vertueux citoyens; ils en dressèrent un rôle. Chaque triumvir y comprit ses ennemis particuliers et les ennemis de ses créatures: ils poussèrent l'inhumanité exécrable jusqu'à s'abandonner l'un à l'autre leurs propres parens et même les plus proches. Lépide sacrifia d'abord sans peine son frère à ses deux collègues; Antoine, de son côté, abandonna à Octavius le propre frère de sa mère; et celui-ci consentit qu'Antoine fît mourir Cicéron, quoique ce grand homme l'eût soutenu de son crédit contre Antoine même. On mit dans ce rôle funeste Thoranius, tuteur d'Octave, celui là même qui l'avoit élevé avec tant de soin. Plotius,

désigné consul, frère de Plancus, un des lieutenans d'Antoine, et Quintus, son collègue au consulat, furent couchés sur la liste, quoique ce dernier fût beau-père d'Asinius Pollio, partisan zélé du *triumvirat;* ainsi, tous les droits les plus sacrés de la nature et de la reconnoissance furent violés par ces trois scélérats.

On disposa des récompenses; et cet article étoit important pour retenir les troupes dans leur devoir. Il fut donc arrêté qu'on abandonneroit aux soldats en propriété les terres et les maisons de dix-huit des meilleures villes de l'Italie, qui furent choisies par les triumvirs, selon qu'ils avoient des sujets d'aversion contre ces misérables cités; les plus grandes étoient Capoue, Reggium, Venuse, Bénévent, Nocère, Rimini et Vibone : tout cela fut réglé sans contestation.

Ils imitent Marius et Sylla dans leurs proscriptions.

Pour exécuter leur vengeance avec éclat, ils imitèrent la manière dont Marius et Sylla en avoient usé. Elle consistoit à écrire en grosses lettres sur un tableau les noms des condamnés, et on affichoit ce tableau dans la place publique; c'est ce qu'on appela proscription. De ce moment, chacun pouvoit tuer les proscrits; et, comme leur tête étoit à fort haut prix, il étoit bien difficile qu'ils pussent échapper à des soldats animés par l'appât du gain. Ces terribles articles etant signés, Octave sortit pour les déclarer aux troupes qui en témoignèrent une extrême joie; alors les soldats des trois armées se mêlèrent ensemble, et se traitèrent réciproquement.

Ainsi fut conclu cet exécrable *triumvirat* dont les suites furent si funestes; et, pour en faire passer la mémoire jusqu'à la postérité, ils firent battre de la monnoie, où l'on voyoit, d'un côté, l'image d'Antoine : *Marc-Antoine, empereur auguste, triumvir;* et au revers, trois mains qui se tenoient, les haches des consuls; et pour devise : *Le salut du genre humain.*

Les triumvirs, ayant ainsi établi leur autorité, dressèrent le rôle des autres personnes qui devoient périr par

leurs ordres ; et, bien que la haine y eût grande part, l'intérêt y trouva aussi sa place. Ils avoient besoin de beaucoup d'argent pour soutenir la guerre contre Brutus et Cassius, qui trouvoient de puissantes ressources dans les richesses de l'Asie, et dans l'assistance des princes d'Orient ; au lieu que ceux-ci n'avoient que l'Europe pour eux, sur-tout l'Italie épuisée par la longueur des guerres civiles. Ils établirent de forts impôts sur le sel et sur les autres marchandises ; mais, comme cela ne suffisoit pas, ils proscrivirent, ainsi que je l'ai dit, plusieurs des plus riches de Rome, afin de profiter de la confiscation de leurs biens.

Décret de cette proscription.

Le décret de la proscription commençoit en ces termes : « Marcus Lépidus, Marcus Antonius et Octavius César, » élus pour la réformation de la république. Si la généro» sité de Jules-César ne l'avoit obligé à pardonner à » des perfides, et à leur accorder, outre la vie dont ils » étoient indignes, des honneurs et des charges qu'ils ne » méritoient pas, après avoir été pris les armes à la main » contre sa personne, il n'auroit pas péri si cruellement » par leur trahison, et nous ne serions pas forcés d'user » de voies de rigueur contre ceux qui nous ont déclarés » ennemis de la patrie. Mais les entreprises détestables » qu'ils ont machinées contre nous, la perfidie horrible » dont ils ont usé à l'égard de César, et la connoissance » que nous avons de leur méchanceté et de leur obstina» tion dans des sentimens si odieux, nous obligent à pré» venir les maux qui nous en pourroient arriver. »

Le reste contenoit une justification du procédé des triumvirs, fondée sur les avantages que Jules-César avoit acquis aux Romains par ses victoires, l'ingratitude de ses bienfaits ; en un mot, la nécessité de punir des ennemis, qui pourroient, par leurs artifices, rejeter la ville de Rome dans les malheurs de la division, durant qu'Octave et Antoine seroient occupés contre Brutus et Cassius ; on appuyoit cette justification par l'exemple de Sylla.

Après avoir imploré l'assistance des dieux, ils con-

cluoient ainsi : « Que personne ne soit assez hardi pour » recevoir, recéler ou faire sauver aucun des proscrits, » sous quelque prétexte que ce soit, ni lui donner ar- » gent ou autre secours, ni avoir aucune intelligence » avec eux, sous peine d'être mis en leur rang, sans » espérance d'aucune grace. Quiconque apportera la tête » d'un proscrit, aura deux mille écus ; si c'est un homme » libre, et s'il est esclave, il aura la liberté et mille » écus. L'esclave qui tuera son propre maître, aura » outre cela le droit de bourgeoisie. On donnera la même » récompense à ceux qui nous déclareront le lieu où » un proscrit se sera retiré ; et le nom du dénoncia- » teur ne sera couché sur aucun registre ni autre mé- » moire, afin que personne n'en ait connoissance. »

Quantité de leurs soldats arrivèrent à Rome avant la publication du décret, et tuèrent d'abord quatre des proscrits, les uns dans leurs logis, et les autres dans la rue. Ils se mirent ensuite à courir par les maisons et par les temples, ce qui causa une frayeur générale. On n'entendoit que des cris et des pleurs ; et, comme le décret n'étoit pas encore publié, chacun se persuadoit être du nombre des condamnés. Quelques-uns même tomboient dans un si grand désespoir, qu'ils vouloient envelopper la ville entière dans leur perte, en mettant le feu par-tout. Pédius, pour empêcher ce malheur, fit publier qu'on ne cherchoit qu'un fort petit nombre des ennemis des triumvirs, et que tous les autres n'avoient rien à craindre. Le lendemain il fit afficher les noms de dix-sept condamnés ; mais il s'échauffa si fort à courir de tous côtés pour rassurer les esprits, qu'il en mourut.

Les triumvirs firent ensuite leur entrée dans la ville en trois différens jours. Octave entra le premier, Antoine le second, et Lépide le troisième ; chacun d'eux menoit une légion pour sa garde. La loi par laquelle ils s'attribuoient la même autorité que les consuls pendant l'espace de cinq ans, et se déclaroient réformateurs de la république, fut publiée par Titus, tribun du peuple ; et, la nuit suivante, ils firent ajouter les noms de cent trente personnes à ceux qu'ils avoient déjà proscrits.

Peu de temps après on en publia encore cent cinquante, sous prétexte qu'on les avoit oubliés. Ainsi, le nombre des malheureuses victimes s'accrut jusqu'à trois cents sénateurs, et plus de deux mille chevaliers. Personne n'osoit refuser l'entrée de sa maison aux soldats qui cherchoient dans les lieux les plus secrets, et la face de Rome ressembloit alors à celle d'une ville prise d'assaut, exposée au meurtre et au pillage. Plusieurs furent tués dans ce désordre sans être condamnés. On les reconnoissoit à ce qu'ils n'avoient pas la tête coupée.

Peinture de ces horreurs.

Salvius, tribun du peuple, fut tué le premier sur la table où il traitoit ses amis, pour avoir abandonné trop légérement les intérêts d'Antoine, qu'il avoit d'abord soutenu contre Cicéron. Le préteur Munitius périt par l'imprudence de ceux qui l'accompagnoient par honneur, et qui le firent découvrir. Cœpion se fit tuer les armes à la main après une vigoureuse résistance, et Veratinus rassembla plusieurs autres proscrits comme lui, avec lesquels il tua grand nombre de soldats, et se sauva en Sicile.

Statius, proscrit à l'âge de quatre-vingts ans, à cause de ses grands biens, les abandonna au pillage, et mit le feu dans sa maison, où il se brûla. Emilius, voyant des gens armés qui couroient après un misérable, demanda qui étoit ce proscrit; un soldat qui le reconnut, répondit, c'est toi-même, et le tua sur l'heure. Cilius et Decius, ayant lu leurs noms écrits dans le tableau, se mirent à fuir étourdiment, et attirèrent après eux des soldats qui les tuèrent. Julius se joignit à des gens qui portoient un corps mort dans la ville; mais il fut reconnu et tué par les gardes de la porte, qui trouvèrent un porteur de plus qu'il n'y en avoit d'ordinaire.

Largus, épargné par quelque soldats de sa connoissance, en rencontra d'autres qui le poursuivirent; il se jeta dans les bras de ceux qui l'avoient sauvé, afin qu'ils gagnassent le prix qui leur appartenoit. Les gens les plus illustres se cachoient, pour sauver leur vie, dans

les grottes, dans les aqueducs et les souterrains. On ne trouvoit que sénateurs, tribuns et autres magistrats fugitifs, cherchant des asyles de toutes parts.

On porta à Antoine la tête de Rufus, proscrit pour avoir refusé, quelque temps auparavant, de lui vendre une maison voisine de celle de Fulvie; il dit que ce présent appartenoit à sa femme, et le lui envoya; d'un autre côté, la femme de Coponius qui étoit fort belle, n'obtint d'Antoine la grace de son mari que par la dernière faveur.

Cicéron fut poursuivi dans ses terres par un certain Hérennius, et par un tribun militaire nommé Popilius-Léna, auquel il avoit sauvé la vie en plaidant pour lui; ils le tuèrent dans sa litière à l'âge de soixante-quatre ans. Ainsi fut cimenté le *triumvirat* par le sang d'un des plus grands hommes de la république.

En un mot, tout ce que la vengeance, la haine ou l'intérêt peuvent produire de plus tragique, parut dans les divers incidens de cette affreuse proscription. On vit des amis livrer leurs amis à l'assassinat, des parens leurs parens, et des esclaves leurs maîtres. On vit

> Le méchant par le prix au crime encouragé,
> Le mari dans son lit par sa femme égorgé,
> Le fils tout dégoûtant du meurtre de son père,
> Et, sa tête à la main, demandant son salaire.

Salassus fut trahi par sa femme; Annalis et Thaurannius, tous deux préteurs, furent vendus par leurs propres fils, et Fulvius fut livré par une esclave qu'il entretenoit.

Peinture de belles actions dans ce tragique événement.

Mais aussi, tout ce que l'attachement, l'amour, et la fidélité, peuvent inspirer de plus généreux, parut au milieu de tant d'horreurs. On vit des soldats compatissans respecter le mérite; on vit des esclaves se dévouer pour leurs maîtres, et des ennemis généreux risquer tout

pour sauver la vie à leurs ennemis. On vit des femmes porter par les campagnes leurs maris sur leurs épaules, et s'aller cacher avec eux dans le fond des forêts. On vit des enfans s'exposer au glaive pour leurs pères, et des pères pour leurs enfans. Enfin, on vit de si grands traits d'héroïsme, qu'il sembloit que la vertu, dans cette occasion, vouloit triompher sur le crime.

Les femmes de Lentulus, d'Apuleius, d'Antichus, se cachèrent dans des lieux déserts avec leurs maris, sans vouloir jamais les abandonner.

Comme Réginus sortoit de la ville déguisé en charbonnier, sa femme le suivit en litière, un soldat arrête la voiture; Réginus revient sur ses pas pour prier cet homme de respecter cette dame. Le soldat qui avoit servi sous lui le reconnut : « Sauvez-vous, lui dit-il, » mon général, je vous appellerai toujours ainsi, et » je vous respecterai toujours, dans quelque misérable état » que je vous voie. »

Ligarius se noya, désespéré de n'avoir pu secourir son frère qu'il vit tuer devant ses yeux; et la tendresse de père fut funeste à Blavus, qui revint se faire massacrer pour tâcher de sauver son fils.

Arianus et Métellus échappèrent au fer des assassins par les soins et le courage de leurs enfans. Oppius, qui avoit sauvé son père infirme, en le portant de lieu en lieu sur ses épaules, en fut récompensé par le peuple qui le nomma Édile; et, comme il n'avoit pas assez de bien pour fournir à la dépense des jeux, non seulement tous les ouvriers lui donnèrent généreusement leurs peines et leurs salaires, mais la plupart de ceux qui assistèrent à ces spectacles lui firent tant de présens qu'ils l'enrichirent.

Junius dut son salut aux services de ses esclaves qui combattirent pour le défendre. Un affranchi poignarda le commandant de ceux qui venoient d'égorger son maître, et se tua du même poignard.

L'aventure de Restius est surprenante. Il avoit autrefois fait marquer d'un fer chaud le front d'un de ses esclaves pour s'être enfui. Cet esclave découvrit sans peine le lieu où il étoit caché, et l'y vint trouver. Restius crut être

perdu, mais l'esclave le rassura : « Crois-tu, dit-il, mon » maître, que ces caractères dont tu as marqué mon front » aient fait plus d'impression sur mon ame que les bien- » faits que j'ai reçus de toi depuis ce temps-là » ? Il le conduisit dans un autre lieu plus secret, et l'y nourrit soigneusement, en veillant sans cesse à sa conservation; cependant, comme des soldats vinrent à passer plusieurs fois vers cet endroit, leurs allées et venues causèrent mille frayeurs à l'esclave. Il suivit un jour ces soldats, et prit si bien son temps, qu'il tua à leur vue un laboureur : les soldats coururent à lui comme à un assassin; mais il leur dit, sans se déconcerter, que c'étoit son maître Restius, proscrit par les lois, qu'il venoit heureusement de tuer, moins encore pour la récompense que pour se venger des marques infâmes qu'ils voyoient sur son front. Ainsi l'esprit, le crime et l'héroïsme, se réunirent dans un simple esclave, et son maître fut sauvé.

Mais la grandeur d'ame des esclaves d'Appion et de Ménéius fut sans tache : ils se dévouèrent généreusement, et se firent tuer tous les deux, l'un dans une litière, et l'autre sur un lit, avec les habits de leurs maîtres.

L'imagination féconde inventa toutes sortes de moyens pour échapper à la mort. Pomponius revêtit l'habit de préteur, habilla ses esclaves en licteurs, contrefit le seing des triumvirs, et prit un vaisseau pour passer en Cilicie. Un autre sénateur se fit raser, changea de nom, leva une petite école, et y enseigna publiquement tant que dura la proscription, sans que personne vînt à soupçonner qu'un maître d'école fût un illustre proscrit.

L'aimable et belle Octavie saisissoit de son côté toutes les occasions possibles d'arracher quelques victimes à la barbarie du *triumvirat*. La femme de Vinius, compris dans la proscription, après avoir examiné les moyens de le sauver, l'enferma dans un coffre qu'elle fit porter à la maison d'un de ses affranchis, et répandit si bien le bruit qu'il étoit mort, que tout le monde en fut persuadé. Mais comme cette ressource ne calmoit point ses alarmes, elle saisit l'occasion qu'un de ses parens devoit donner des jeux au peuple; et ayant mis Octavie dans ses intérêts, elle la pria d'obtenir de son frère qu'il se trouvât seul des

triumvirs au spectacle. Les choses ainsi disposées, cette dame vient sur le théâtre, se jette aux pieds d'Octave, lui déclare son artifice, et fait porter en sa présence le coffre même, d'où son mari sortit en tremblant. Tandis que tous les deux imploroient la clémence du triumvir, Octavie donna des louanges à cette action avec tant de graces et d'adresse, que son frère, applaudissant à l'amour héroïque de cette dame, accorda la vie à son mari. Octavie n'en demeura point là; elle loua si fort le courage de l'affranchi, qui, recevant ce dépôt, avoit couru risque de périr lui-même, qu'elle engagea son frère à le récompenser en le mettant au rang des chevaliers romains.

Triomphe de Lépide.

Sur la fin des exécutions du *triumvirat*, Lépide s'avisa de vouloir triompher de quelques peuples que ses lieutenans avoient soumis en Espagne. La publication de ce triomphe portoit ces paroles remarquables : « A tous ceux » qui honoreront notre triomphe par des sacrifices, » des festins publics, et d'autres démonstrations de joie, » salut et bonne fortune. A ceux qui se conduiront au- » trement, malheur et proscription ». On peut s'imaginer que la joie fut universelle, tant la terreur étoit grande; la cérémonie de ce triomphe fut honorée par plus de sacrifices et de festins qu'il n'en avoit encore paru dans aucune occasion semblable, ni même dans toutes réunies ensemble.

Taxe exorbitante sur les hommes.

Après la mort ou la fuite des proscrits, on mit en vente les biens de ces malheureux, c'est-à-dire leurs immeubles, car les meubles avoient été pillés; mais, outre qu'il y eût peu de gens assez bas pour ruiner des familles désolées, personne ne vouloit paroître riche en acquérant dans un temps si dangereux : cependant les triumvirs insatiables projetèrent de lever, pour la guerre d'Asie et de Sicile, la somme de deux cent mille talens, environ quarante-deux millions sterlings; et, pour y par-

venir, ils tournèrent la proscription en une taxe exorbitante sur plus de deux cent mille hommes, tant romains qu'étrangers.

Taxe sur les dames romaines.

Ils comprirent dans cette taxe quatorze cents des plus riches dames de Rome, mères, filles, parentes ou alliées de leurs ennemis, et les alliances étoient tirées de fort loin. La plupart de ces dames, accablées par cette nouvelle injustice, vinrent en représenter les conséquences à la mère et aux sœurs d'Octave, qui les écoutèrent favorablement : la mère d'Antoine en usa de même; Fulvie seule rejeta leur requête. Elles prirent le parti de se rendre au palais des triumvirs, où d'abord elles furent repoussées par les gardes; mais elles insistèrent avec tant de fermeté, et le peuple les soutint si hautement, que les triumvirs se virent contraints de leur accorder une audience publique. Alors Hortensia, fille du célèbre Hortensius, le rival de Cicéron en éloquence, prit la parole au nom de toutes.

« Les dames, dit-elle, que vous voyez ici, seigneurs, » pour implorer votre justice et vos bontés, n'y paroissent » qu'après avoir suivi les voies qui leur étoient marquées » par la bienséance. Nous avons recherché la protection » de vos mères et de vos femmes ; mais nos respects n'ont » pas été agréables à Fulvie. C'est ce qui nous a obligé de » faire éclater nos plaintes en public contre les règles qui » sont prescrites à notre sexe, et que nous avons jusqu'ici » observées rigoureusement. Vous nous avez privées de » nos pères et de nos enfans, de nos frères et de nos maris. » Vous prétendiez en avoir été outragés ; ce sont des » sujets qu'il ne nous appartient pas d'approfondir. Mais » quelle injure avez-vous reçue des femmes, pour leur » ôter leurs biens ? Il faut aussi les proscrire, si on les » croit coupables. Cependant aucune de notre sexe ne vous » a déclarés ennemis de la patrie. Nous n'avons ni pillé » vos fortunes, ni suborné vos soldats. Nous n'avons point » assemblé de troupes contre les vôtres, ni formé d'oppo- » sitions aux honneurs et aux charges que vous prétendiez

» obtenir. Et, puisque les femmes n'ont point eu de part à » ces actions qui vous offensent, l'équité ne veut pas » qu'elles soient sujettes aux peines que vous y avez im- » posées. L'empire, les dignités, les honneurs, ne sont » pas faits pour elles. Aucune ne prétend à gouverner la » république, et notre ambition ne lui attire point les » maux dont elle est accablée. Quelle raison pourroit donc » nous obliger à donner nos biens pour des entreprises où » nous n'avons point d'intérêt ? »

» La guerre, continua-t-elle, a élevé cette ville au » point de gloire où nous la voyons; cependant il n'y a » point d'exemple que les femmes y aient jamais contribué. » C'est un privilége accordé à notre sexe, par la nature » même, qui nous exempte de cette profession. Il est vrai » que, durant la guerre de Carthage, nos mères assis- » tèrent la république, qui étoit alors dans le dernier » péril. Cependant, ni leurs maisons, ni leurs terres, ni » leurs meubles, ne furent vendus pour ce sujet. Quelques » bagues et quelques pierreries fournirent ce secours, et » ce ne fut point la contrainte, les peines, ni la violence » qui les y obligèrent, mais un pur mouvement de » générosité. Que craignez-vous à présent pour Rome, » qui est notre commune patrie ? Quel danger pressant la » menace ? Si les Gaulois ou les Parthes l'attaquent, nous » n'avons pas moins de zèle pour ses intérêts que nos » mères; mais nous ne devons pas nous mêler des guerres » civiles. César ni Pompée ne nous y ont jamais obligées, » Marius et Cinna ne l'ont jamais proposé, ni Sylla même, » qui le premier établit la tyrannie. »

Ce discours, plein d'éloquence et de vérité, confondit les triumvirs, et les obligea de congédier les dames romaines, en leur promettant d'avoir égard à leur requête. Le bruit des battemens de mains qu'ils entendirent de toutes parts fut si grand que, craignant une émeute générale s'ils ne tenoient parole, ils modérèrent leur liste à quatre cents dames, du nombre de celles dont ils avoient le moins à redouter le crédit. Mais leurs soldats exercèrent la levée des autres taxes avec tant de violences, qu'un des triumvirs même eut bien de la peine à réprimer leurs désordres.

Défaite

Défaite de Brutus et de Cassius.

Enfin le *triumvirat*, enrichi par ses horribles vexations, diminua le nombre et la puissance des gens de bien. La république ne subsistoit plus que dans le camp de Brutus et de Cassius, et en Sicile auprès de Sextus, le dernier des fils du grand Pompée.

Octave et Marc-Antoine, ne craignant plus rien de Rome, suivirent leurs projets et passèrent en Asie, où ils trouvèrent leurs ennemis dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde. Les deux armées étoient campées proche de la ville de Philippes, située sur les confins de la Macédoine et de la Thrace. Après différentes escarmouches et de petits combats, le jour parut qui devoit décider de la fortune et de la destinée des Romains.

Je n'entrerai point dans le détail d'une action qui a été décrite par divers historiens; en voici l'événement: La liberté fut ensévelie dans les plaines de Philippes avec Brutus et Cassius, et tous les chefs de leur parti; Brutus défit, à la vérité, les troupes d'Octave; mais Antoine triompha du corps que commandoit Cassius. Ce général, croyant son collègue aussi malheureux que lui, obligea un de ses affranchis de le tuer; et Brutus, ayant voulu tenter une seconde fois le sort des armes, perdit la bataille, et se tua lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis.

Il est certain que Brutus et Cassius se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable, et l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de leur conduite, qui laissa la république ainsi abandonnée. Caton se donna la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencèrent, en quelque façon, en prenant un parti aussi désespéré.

Après la perte de ces deux grands hommes, les triumvirs établirent leur empire sur les ruines de la république. Mais, dans de si grands succès, Octave n'avoit contribué à la cause commune que par des vues et des projets, dont il cacha toujours à ses deux collègues les motifs les plus secrets. Il n'eut point de honte, la veille du combat, d'abandonner le corps qu'il commandoit; et, déserteur de sa

propre armée, il alla se cacher dans le bagage pendant qu'on étoit aux mains. Peut-être qu'il se flattoit que les périls ordinaires dans les batailles, et le courage d'Antoine, le déferoient d'un collègue ambitieux; en sorte que, sans s'exposer, il recueilleroit le fruit de la victoire. Mais c'est faire trop d'honneur à son esprit aux dépens de sa lâcheté. Ce qui prouve qu'il n'agit en cette occasion que par la vive impression de la peur, c'est qu'on sait toutes les railleries qu'il eut depuis à essuyer de la part d'Antoine.

Défaite de Sextus Pompée.

Il ne restoit des débris de la république que le jeune Pompée, qui s'étoit emparé de l'île de Sicile, d'où il faisoit des incursions sur les côtes d'Italie. Il étoit question de le déposséder d'une retraite qui en servoit encore à plusieurs illustres proscrits, dont le but étoit de relever le parti de la liberté. Mœcène réussit à tirer d'Antoine les vaisseaux qu'il possédoit, quoique ce dernier eût un grand intérêt à maintenir le jeune Pompée dans une île qui lui servoit comme de barrière contre l'ambition toujours redoutable de son rival. Sa flotte étant formée, et confiée au commandement d'Agrippa, cet habile capitaine se met en mer, va chercher l'ennemi, bat les lieutenans de Pompée, le défait lui-même en plusieurs occasions, et le chasse enfin de cette île.

Octave dépouille Lépide de l'autorité.

Octave, alors victorieux de tous les républicains, par l'épée et la bravoure d'un soldat de fortune qui lui étoit dévoué, crut qu'il étoit temps de rompre avec ses collègues, pour régner seul. Il les attaqua l'un après l'autre. La perte de Lépide ne lui coûta que quelques intrigues. Ce triumvir, peu estimé de ses soldats, s'en vit abandonné au milieu de son camp. Octave s'en empara par ses négociations secrètes, et, sous différens prétextes, il dépouilla son collègue de l'autorité souveraine. On vit depuis ce triumvir réduit à mener une vie privée et malheureuse.

Il défait ensuite Antoine à Actium, et reste seul maître de l'empire.

Antoine, adoré de ses soldats, maître de la meilleure partie de l'Asie et de l'Egypte entière, et qui avoit de puissans rois dans son parti et dans son alliance, donna plus de peine à Octave. Mais sa perte vint de ce qui devoit faire sa principale ressource. Ce grand capitaine, enivré d'une passion violente pour Cléopâtre, reine d'Egypte, imagina qu'il trouveroit en Orient autant de forces contre son collègue, en cas de rupture, qu'il rencontrait de charmes dans le commerce qu'il entretenoit avec cette princesse. Cet excès de confiance lui fit négliger le soin de Rome et de l'Italie, le centre de l'empire; son rival s'en prévalut, et y établit son autorité.

La jalousie du gouvernement, si naturelle entre des puissances égales en dignité, les brouilla souvent; tantôt Octavie, femme d'Antoine et sœur d'Octave, et tantôt des amis communs les réconcilièrent; mais à la fin ils prirent les armes l'un contre l'autre; on en vint aux mains, et la bataille navale qui se donna près d'Actium décida de l'empire du monde entre ces deux célèbres rivaux. Octave victorieux poursuivit Antoine jusque dans l'Egypte, et le réduisit à se tuer lui-même. Par sa mort et l'abdication forcée de Lépide, qui avoit précédé de six ans la bataille d'Actium, Octave se vit au comble de ses desirs, seul maître et seul souverain. Il établit une nouvelle monarchie sur les ruines de la liberté, et vint à bout de la rendre supportable à d'anciens républicains. Les historiens qui ont écrit presque tous du temps et sous l'empire de ce prince, l'ont comblé de louanges et d'adulation; mais c'est sur les faits, c'est sur les actions de sa vie, qu'il faut le juger.

Caractère d'Auguste.

Auguste, puisque la flatterie a consacré ce nom à Octave, étoit d'une naissance médiocre par rapport à la grandeur où il est parvenu; son père étoit à peine chevalier romain; mais sa mère Accie, étant fille de Julie,

sœur de Jules-César, lui acquit l'adoption de ce dictateur.

Sa taille étoit au-dessous de la médiocre; et, pour réparer ce défaut naturel, il portoit des souliers fort hauts. Il avoit d'ailleurs la figure agréable, les sourcils joints, les dents peu serrées et rouillées, les yeux vifs et difficiles à soutenir, quoiqu'il affectât dans ses regards une douceur concertée.

Il étoit incommodé d'une foiblesse à la cuisse gauche, qui le faisoit tant soit peu boîter de ce côté. Il pâlissoit et rougissoit aisément, changeant à sa volonté de couleurs et de maintien; ce qui l'a fait comparer ingénieusement par un de ses successeurs (l'empereur Julien) au Caméléon, qui se rend propres toutes les couleurs qui lui sont présentées.

Son génie étoit audacieux, capable des plus grandes entreprises, et porté à les conduire avec beaucoup d'adresse et d'application. Pénétrant, toujours attentif aux affaires, on voit, dans ses desseins, un esprit de suite, et qui savoit distribuer dans des temps convenables l'exécution de ses projets. Fin politique, il crut, dès sa jeunesse, que c'étoit beaucoup gagner que de savoir perdre à propos. Tantôt ami d'Antoine, et tantôt son ennemi, son intérêt fut constamment la règle de sa conduite, attendant toujours à se déterminer d'après des conjonctures favorables. Il tâchoit de couvrir ses vices et ses défauts par l'art infini qu'il avoit de se donner les vertus qui lui manquoient.

Profond dans la connoissance de sa nation, il eut assez de souplesse dans l'esprit, de manège dans toutes ses démarches, et de modération feinte dans le caractère, pour subjuguer les Romains. Il y réussit, en leur persuadant qu'ils étoient libres, ou du moins à la veille de l'être. Il fit semblant de vouloir se démettre de l'empire, demanda, tous les dix ans, qu'on le déchargeât de ce poids, et le porta toujours. C'est par ces sortes de finesses qu'il se faisoit encore donner ce qu'il ne croyoit pas assez avoir acquis. Tous ses réglemens visoient à l'établissement de la monarchie; et tous ceux de Sylla, au milieu de ses violences, tendoient à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, menoit violemment les Romains

à la liberté ; Auguste, rusé tyran, les conduisoit doucement à la servitude.

Cependant, la crainte qu'il eut avec raison d'être regardé comme tel, l'empêcha de se faire appeler Romulus ; et, soigneux d'éviter qu'on pensât qu'il usurpoit la puissance d'un roi, il n'en affecta point le faste.

Il choisit pour successeur, je ne sais par quel motif, un des plus méchans hommes du monde ; mais, se regardant comme un magistrat qui feint d'être en place malgré lui-même, il ne commanda point ; il pria la nation ; il postula qu'au moins on lui donnât pour collègue, supposé qu'il le méritât, un fils capable de soulager sa vieillesse, un fils qui faisoit toute sa consolation. Travaillant toujours à faire respecter les lois dont il étoit le maître, il voulut que l'élection de Tibère fût l'ouvrage du peuple et du sénat, comme la sienne, disoit-il, l'avoit été. Tibère lui fut donc associé l'an de Rome 766, et de J. C. la douxième.

Il donna plusieurs lois bonnes, d'autres mauvaises, dures, injustes. Il opposa les lois civiles aux cérémonies impures de la religion. Il fut le premier qui, par des raisons particulières, autorisa les fidéicommis. Il attacha aux libelles la même peine qu'au crime de lèse-majesté. Il établit que les esclaves de ceux qui auroient conspiré seroient vendus au public, afin qu'ils pussent déposer contre leurs maîtres. On voit par là les soins attentifs qu'il prenoit pour lui-même.

Il sut remettre l'abondance dans la capitale, et tâcha de gagner la populace par des jeux, des spectacles et des largesses souvent médiocres, mais bien ménagées. Apprenant que certaines lois qu'il avoit données effarouchoient le peuple, il ne les cassa pas ; mais, pour en détourner l'attention, il rappela Pylade que les factions avoient chassé.

Il fit passer sans succès Elius Gallus d'Egypte en Arabie pour s'emparer du pays ; mais les marches, le climat, la faim, la soif, les maladies, détruisirent l'armée ; on négocia avec les Arabes, comme les autres peuples avoient fait, et le temple de Janus fut formé de nouveau.

Mécénas, son favori, content d'une vie délicieuse, et desirant de faire goûter le gouvernement d'Auguste,

s'attacha tous ceux qui pouvoient servir à sa gloire, poètes, orateurs, historiens ; il les combloit de caresses et de bienfaits, et les produisoit à son maître. On exaltoit chez lui les louanges de ce prince ; Horace et Virgile les répandoient par les charmes de la poésie.

D'un autre côté, Auguste, disposant de tous les revenus de l'état, bâtit des temples dans Rome, et l'enrichit de beautés si magnifiques, qu'il méritoit par là d'en être l'édile ; mais c'est le maître du monde que je dois ici caractériser.

Lorsque les troupes avoient les armes à la main, il craignoit leur révolte, et les ménagoit. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations, et toutes les entreprises lui parurent suspectes. Ayant toujours devant les yeux le destin de César, il s'éloigna de sa conduite pour éviter son sort ; il refusa le nom de dictateur, ne parla que de la dignité du sénat, et de son respect pour la république ; mais en même temps il portoit une cuirasse sous sa robe, et ne permettoit à aucun sénateur de s'approcher de lui que seul, et après avoir été fouillé.

Incapable de soutenir de sang-froid la vue du moindre péril, il ne montra du courage que dans les conseils, et par-tout où il ne falloit point payer de sa personne.

Toutes les victoires qui l'élevèrent à l'empire du monde furent l'ouvrage d'autrui. Celle de Philippes est due au seul Antoine ; celle d'Actium, aussi bien que la défaite de Sextus Pompée, sont l'ouvrage d'Agrippa. Auguste se servit de ce dernier, parce qu'il étoit incapable de se faire chef de parti, et qu'il ne pouvoit lui donner de l'ombrage.

Pendant un combat naval, il n'osa jamais voir les flottes en bataille : couché dans son vaisseau, et les yeux tournés vers le ciel, comme un homme éperdu, il ne monta sur le tillac qu'après qu'on lui eut annoncé que les ennemis avoient pris la fuite.

Je crois, dit M. de Montesquieu, qu'Auguste est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ce temps-là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour

lui de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, et que cela même l'y porta; on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se seroit méfié de lui; et, s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Les gens lâches sont ordinairement cruels; c'étoit aussi le caractère d'Auguste. Sans parler des horreurs de la proscription où il eut la plus grande part, et dont même il prolongea le cours, je trouve dans l'histoire qu'il exerça seul cent actions plus cruelles les unes que les autres, et qui ne peuvent être excusées par la nécessité des temps, ou par l'exemple de ses collègues.

Après la bataille de Philippes, dans laquelle il ne paya pas de sa personne, il mit en usage des horreurs bien étranges envers de malheureux prisonniers qui lui furent présentés. L'un d'eux, qui ne requéroit de lui que la sépulture, en reçut cette réponse consolante, « que les » oiseaux le mettroient bientôt en état de n'en avoir » pas besoin. »

Il fit égorger un père et un fils sur ce qu'ils refusoient de combattre ensemble, et dans le temps qu'ils lui demandoient la grace l'un de l'autre de la manière du monde la plus touchante. Aussi, quand on conduisit les autres prisonniers enchaînés devant Antoine et lui, ils saluèrent tous Antoine, lui marquèrent leur estime, et l'appelèrent empereur; au lieu qu'ils chargèrent Auguste de reproches, d'injures et de railleries amères.

Le saccagement de Pérouge, prise sur Lucius Antonius, fait frémir l'humanité. Auguste abandonna à ses soldats le pillage de cette ville, quoiqu'elle eût capitulé: les violences y furent si grandes, que les historiens les plus flatteurs, ne pouvant les déguiser, en ont rejeté la faute sur la fureur des soldats victorieux; mais au moins ne sont-ils pas coupables de la mort des trois cents qui composoient le sénat de cette ville, et qu'Auguste fit égorger de sang-froid. Comme ils lui eurent été présentés enchaînés, ils lui demandèrent leur grace, pour être restés dans le parti

d'un homme auquel ils avoient les plus grandes obligations, et qui d'ailleurs avoit été long-temps son ami et son allié; il leur répondit : *Vous mourrez tous.* Immédiatement après cette réponse aussi barbare que laconique, ils furent exécutés.

On dit qu'après la mort d'Antoine, il fit tuer son fils Antyllus, qui s'étoit réfugié dans le mausolée que Cléopâtre avoit élevé à son père.

Dans les premières années de son règne, Muréna, Ignatius Rufus, M. Lépidus, fils de son ancien collègue, et tant d'autres, furent du nombre de ses victimes. Il fit exécuter Procillus, son affranchi, qui avoit été très-avant dans ses secrets, sous prétexte de ses liaisons avec des femmes de qualité. En un mot, on comptoit peu de jours qui ne fussent marqués, par l'ordre de ce monstre, de la mort de quelque personne considérable. Comme les conspirations renaissoient sans cesse, pour ainsi dire, du sang et de la cendre de ceux qu'il immoloit, il pouvoit bien se tenir à lui-même le discours que Corneille met dans sa bouche.

Rentre en toi-même, Octave. . . . . .
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné ?
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte ; et revois tout d'un temps
Péruge au sien noyée et tous ses habitans !
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau.

Cinna, acte IV.

Il est vrai que ce prince, après tant d'exécutions, prit le parti de pardonner à Cinna; mais ce fut par les conseils de Livie; et peut-être craignit-il dans Cinna le nom de son aïeul maternel, le grand Pompée, dont les partisans cachés dans Rome étoient nombreux et puissans.

Je cherche des vertus dans Auguste, et je ne lui trouve que des crimes, des défauts, des vices, des ruses et des

bassesses. Ne croyons pas cependant les accusations d'Antoine, qui lui reprocha que son adoption avoit été la récompense de ses impudicités. Je n'ajoute pas plus de foi à l'épître *ad Octavium*, qu'on attribue à Cicéron, où il est dit que la servitude de Rome est le prix d'une prostitution. Mais ce qui semble plus fort, est le témoignage de Suétone, qui rapporte que depuis César il avoit servi de Ganymède à Hirtius, le même qui fut consul avec Pansa; c'est pourquoi le peuple romain entendit avec tant de plaisir ce vers récité sur le théâtre :

Videsne ut Cynœdus orbem digito temperet?

On doit mettre au rang de ses artifices les propositions d'accommodement qu'il fit faire à Cléopâtre pour la trahir et la mener à Rome en triomphe. Dangereux pour toutes sortes de commerces, et en même temps capable des plus bas artifices, il faisoit l'amoureux des femmes des sénateurs, dans le dessein d'arracher d'elles le secret de leurs maris.

Plein d'une vanité désordonnée, il se fit décerner les honneurs divins. Il vouloit passer pour fils et pour favori d'Apollon, se faisant peindre sous la figure de ce dieu, et, dans ses festins comme dans ses statues, il en prenoit l'habit et tout l'équipage; c'est ce que les Romains nommoient les mensonges impies d'Auguste. Quelqu'un dit là-dessus que s'il étoit Apollon, c'étoit l'Apollon qu'on adoroit dans un quartier de la ville, sous le nom de *tortor*, le bourreau.

Cet Apollon romain étoit superstitieux à l'excès. Il ajoutoit foi aux songes et aux présages les plus ridicules; il craignoit si fort le tonnerre, qu'il éleva un temple à Jupiter tonnant près du Capitole; et, comme ce temple ne le rassuroit pas encore, il alloit se cacher sous des voûtes à la moindre tempête; et, par surcroît de précaution, il portoit sur lui une peau de veau marin, pour se garantir des effets de la foudre.

Il mourut à Nole en Campanie, l'an de Rome 767. Le jour de sa mort, il se démasqua lui-même, en demandant à ses amis s'il avoit bien joué son rôle dans le monde. On lui répondit sans doute par des témoignages d'admiration

et de douleur ; mais il auroit dû savoir que la poésie dramatique met sur la scène des personnages de son ordre, comme on mettroit un bourreau carthaginois dans un tableau qui représenteroit la mort de Régulus. Passons au caractère du second triumvir, j'entends de Marc-Antoine.

Caractère d'Antoine.

Il étoit fils de Marc-Antoine-le-Crétique et de Julie, de la maison des Jules : sa famille, quoique plébéienne, tenoit un rang distingué parmi les meilleures de Rome. Son aïeul étoit le fameux Marc-Antoine l'orateur, qui fut la victime des vengeances de Marius. La mère d'Antoine épousa en secondes noces Cornélius Lentulus, homme de grande qualité, que Cicéron fit mourir, parce qu'il étoit un des chefs de la conjuration de Catilina. Cette mort tragique alluma dans le cœur de sa femme une mortelle haine contre Cicéron, et lui inspira des sentimens de vengeance auxquels elle fit participer Antoine ; c'est là sans doute une des premières causes de l'inimitié cruelle qui dura toujours entre ces deux hommes, et qui fut si fatale à Cicéron.

Marc-Antoine avoit une figure agréable, la taille belle, le front large, le nez aquilain, beaucoup de barbe et de force de tempérament, exprimée sur tous les traits de sa figure.

Plein de valeur et de courage, il se fit connoître de bonne heure par son génie et par ses exploits militaires. Etant encore jeune, il commanda un corps de cavalerie dans l'armée de Gabinius contre les Juifs ; et Josèphe nous apprend que dans celle contre Alexandre, fils d'Aristobule, il effaça tous ceux qui combattoient avec lui. Ce fut dans ce pays-là qu'il forma son style sur le goût asiatique, qui avoit beaucoup de conformité avec sa vie bruyante.

Il étaloit un faste prodigieux dans ses dépenses, une folle vanité dans ses discours, du caprice dans son ambition démesurée, et de la brutalité dans ses débauches. Plus guerrier que politique, familier avec le soldat, habile à s'en faire aimer, prodigue de ses richesses pour

ses plaisirs, ardent à s'emparer de celles d'autrui, aussi prompt à récompenser qu'à punir, aussi gai quand on le railloit que quand il railloit les autres.

Fécond en ressources militaires, il réussit, dans la plus grande détresse où il se soit trouvé, à gagner les chefs de l'armée de Lépidus; il entra dans son camp, se saisit de lui, l'appela son père, et lui laissa le titre de général.

Il savoit souffrir plus que personne la faim, la soif et les incommodités des saisons; il devenoit supérieur à lui-même dans l'adversité, et les malheurs le rendirent semblable à l'homme de bien.

Lorsqu'il eut répudié sa seconde femme, il s'attacha à la comédienne Cythéris, affranchie de Volumnius, qu'il menoit publiquement dans une litière ouverte, et la faisoit voyager avec lui dans un char traîné par des lions: c'étoit la mode de son siècle, quoiqu'il ait plu à Cicéron d'enrichir de ce tableau particulier la plus belle de ses Philippiques.

Mais, laissant à part l'attachement passager d'Antoine pour Cythéris, pour peu qu'on examine sa vie, on avouera que c'étoit un homme sans délicatesse, sans principes et sans mœurs, également livré au luxe et à la débauche, abîmé de dettes, et rongé d'ambition. Il s'attacha politiquement à César, qui le reçut très-bien, le connoissant pour un excellent officier; il lui confia les postes les plus importans, et ne cessa pas même de l'employer, quoiqu'il eût assez mauvaise opinion de son ame, et qu'il sût que ses débordemens en tous genres étoient excessifs. Il est vrai qu'il se vit une fois obligé de lui donner un grand sujet de mortification, en permettant qu'on l'assignât, et qu'on saisît ses biens pour le paiement du palais de Pompée, dont il s'étoit rendu adjudicataire, sans vouloir en payer un denier.

Antoine fut si piqué du jugement de César, qu'étant à Narbonne, il forma, avec Trébonius, le dessein de le tuer. On ignore ce qui les empêcha d'exécuter ce projet, ni si César en eut connoissance: ce qu'il y a de certain, c'est qu'Antoine rentra dans ses bonnes graces, qu'il fut son collègue dans son cinquième consulat, et qu'alors il servit de tout son pouvoir, dans la fête des Lupercales, le désir

secret qu'avoit le dictateur d'être déclaré roi. Cependant, vers le temps de la conspiration, on ne doutoit guère qu'il ne fût prêt à le sacrifier, dans l'espérance de remplir sa place; au lieu que les conjurés, en tuant ce tyran, vouloient abolir la tyrannie. Ils crurent même qu'il falloit immoler Antoine avec César; mais Brutus s'y opposa par principe de justice, car il n'avoit jamais eu pour lui la moindre estime.

Sextus Pompée, fils du grand Pompée, avoit des raisons personnelles pour penser comme Brutus de la probité d'Antoine. On raconte que, dans une trêve qu'il fit avec lui et avec Octave, ils se donnèrent tous trois consécutivement à manger: quand le tour de Pompée vint, Antoine, toujours railleur, lui demanda en quel endroit il les recevroit: Dans mes *carines*, répondit Sextus; ce mot équivoque signifioit son vaisseau et les carines de Rome, où étoit bâtie la maison de son père, dont Antoine avoit été dépossédé, après s'en être indignement emparé.

Transportons-nous avec lui en Orient, où il s'avisa de disposer en desposte, suivant la fougue de ses caprices, des états et de la vie des rois, dépouillant les uns en nommant d'autres à leur place; et, pour donner des marques de sa puissance monstrueuse, il mit aux fers Artabase, roi d'Arménie, qu'il avoit vaincu par surprise, le conduisit en triomphe dans Alexandrie, et fit décapiter publiquement Antigone, roi des juifs.

Dans la fureur de sa passion pour Cléopâtre, il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'île de Cypre, une partie de la Sicile, l'Arabie heureuse, en un mot provinces sur provinces et royaumes sur royaumes, sans s'embarrasser des volontés du sénat et du peuple romain.

Les profusions extravagantes de ses fêtes épuisoient les revenus de l'empire, le mettoient hors d'état d'entretenir les armées, et l'obligeoient de vexer par de nouveaux impôts les peuples soumis à son gouvernement.

Cléopâtre sut si bien enchaîner sa valeur féroce, qu'elle tint tous ses talens militaires assujétis à l'amour qu'elle lui inspira. Un seul de ses regards imposteurs, un seul accent de sa voix enchanteresse, suffisoit pour l'abattre à ses pieds. Cependant elle n'étoit plus dans sa première jeunesse;

mais elle avoit trouvé le secret de conserver sa beauté. Sa magnificence extraordinaire plaisoit aux yeux d'Antoine, et son esprit souple se portoit à toutes sortes de caractères avec tant de facilité, qu'elle ne manquoit jamais de séduire quand elle l'entreprenoit. Elle avoit déjà autrefois subjugué César, et l'on dit encore que le fils aîné du grand Pompée soupira long-temps pour ses appas.

Elle ne craignit qu'un moment la jeunesse, les charmes et le mérite d'Octavie dans son voyage d'Egypte; et c'est alors qu'elle crut devoir tout employer pour faire de son amant un mari infidèle. Elle prodigua ses richesses, ou en présens pour les amis d'Antoine et pour ceux qui avoient quelque pouvoir sur son esprit, ou en espions pour découvrir les sentimens de son cœur et ses démarches les plus cachées. Enfin les délices d'Egypte l'emportèrent sur Rome, et les prestiges de son art triomphèrent de la vertu d'Octavie.

Après son départ, l'amour d'Antoine pour Cléopâtre prit de nouvelles forces, et il se persuada qu'elle avoit pour lui les mêmes sentimens. Il ignoroit le commerce secret qu'elle entretenoit avec Délius. Les soupçons peut-être bien fondés, qu'il avoit conçus dans le séjour qu'ils firent à Samos, s'évanouirent, et l'adresse de Cléopâtre effaça de son esprit toutes ces idées importunes. Il ne jugea plus de ses sentimens que par les plaisirs qu'elle lui faisoit goûter, et de sa reconnoissance que par les tendresses qu'elle lui prodiguoit.

Cet amour aveugle rendit son nom et sa valeur inutiles. Il fut le prétexte de la guerre d'Octave, qui arracha à Antoine plusieurs de ses plus illustres partisans, parce qu'on étoit persuadé à Rome que s'il devenoit le maître, il transporteroit en Egypte le siége de l'empire, et tout le monde conclut à le dépouiller de ses dignités.

Les troupes d'Octave s'embarquent et s'avancent en diligence. Cléopâtre équipe une armée navale, pompeuse s'il en fût jamais, qu'elle réunit à celle d'Antoine, pour soutenir cette guerre dont elle est, dit-elle, la seule cause. Elle étale tous les trésors qu'elle possède, et les destine à l'entretien des troupes. La bataille d'Actium se donne; il y avoit sur les rivages plus de deux cent mille

hommes, les armes à la main, attentifs à l'événement de cette action.

On combattoit sur le golfe de Larta avec chaleur de part et d'autre, quand on vit soixante bâtimens de la reine d'Egypte, équipés avec magnificence, cingler à toutes voiles vers le Péloponèse. Elle fuit, et entraine Antoine avec elle. Il est du moins certain que dans la suite elle le trahit. Peut-être que, par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre à ses pieds un troisième maître du monde.

Antoine, abandonné, trahi, désespéré, résolut, à l'exemple de Timon, de se séquestrer de tout commerce avec les hommes. L'île d'Antirrhodos, située en face du port d'Alexandrie, lui parut favorable à ce dessein; il y fit élever une jetée qui avançoit considérablement dans la mer; sur cette jetée il bâtit un palais qu'il nommoit son *timonium*. Le rapport qu'il trouvoit entre l'ingratitude qu'il avoit éprouvée de la part de ses amis et celle que cet Athénien avoit aussi soufferte des siens lui avoient, disoit-il, donné de l'inclination pour sa personne, et du goût pour le genre de vie qu'il avoit mené. Il ne l'imita cependant que pendant peu de temps, sortit de cette retraite avec autant de légéreté qu'il y étoit entré, et alla rejoindre sa Cléopâtre à Alexandrie, résolu de faire de nouveaux efforts pour balancer encore la fortune d'Octave. Tel fut son aveuglement, qu'il vit perdre ses dernières espérances sans pouvoir haïr le principe de son malheur.

Tant de capitaines et tant de rois, qu'il avoit agrandis ou faits, lui manquèrent; et, comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs et deux affranchis, Eros et Lucilius, lui conservèrent une fidélité héroïque. Dans ce triste état, on lui fait un faux rapport de la mort de Cléopâtre; il le croit, perd tout courage, se trouble, et conjure Eros de le tuer. Cet affranchi, possédé d'une funeste douleur, se poignarde lui-même, et jette, en mourant, le poignard à son maître, qui s'en saisit, s'en frappe, et tombe à son tour. Un de ses gens arrive dans l'instant de cette catastrophe, bande sa plaie, et lui apprend que Cléopâtre vivoit encore.

Il se fait porter au pied de la tour où elle étoit enfer-

mée. Ce fut un spectacle touchant de voir le maître de tant de nations, un des premiers capitaines de son siècle, illustre par ses faits d'armes et par ses victoires, expirant, porté par des gladiateurs, et élevé dans un panier au haut de la tour, d'où Cléopâtre lui tendoit les bras, à la vue de toute la ville d'Alexandrie, dont les cris et les larmes exprimoient la douleur et l'étonnement.

Cléopâtre, en se réfugiant dans cette tour, avoit fait semer d'avance le bruit de sa mort, bien résolue de se tuer, soit qu'elle se reprochât d'avoir perdu un homme qui lui avait, pendant dix ans, sacrifié l'empire du monde, ou qu'elle vît ses nouveaux projets anéantis. Quoi qu'il en soit, le triste état d'Antoine lui fit verser un torrent de larmes. « Ne pleurez point, madame, lui dit-il, je meurs » content entre les bras de l'unique personne que j'adore. » Telle fut, à l'âge de cinquante-trois ans, la fin d'un homme ambitieux qui avoit désolé la terre, et que perdirent les égaremens de l'amour. J'ai peu de choses à dire du troisième triumvir.

Caractère de Lépide.

Marcus-Emilius-Lépidus sortoit de la maison Emilia, la plus illustre entre les patriciennes; c'est celle qu'on citoit ordinairement pour la splendeur et pour la quantité des triomphes et des dignités. Ainsi Lépide portoit un grand nom, considéré dans le sénat, et très-honoré dans la république; mais il le ternit honteusement par ses vices et par ses crimes.

C'étoit un esprit borné, ambitieux, sans courage, un homme vain, fourbe, avare, et qui ne possédoit aucune vertu. La fortune l'éleva, et le soutint quelque temps dans le haut poste de triumvir, sans aucun mérite de sa part; mais aussi cette même fortune lui fit éprouver ses revers, et le remit dans l'état d'opprobre où il passa les dernières années de sa vie. Il avoit été trois fois consul.

Dès qu'il fut revêtu de cette énorme puissance que lui donna le rang superbe de triumvir qu'il avoit joint à la charge de grand pontife, tant de pouvoirs et de dignités l'étourdirent. Cet étourdissement s'accrut encore lorsque

les deux autres triumvirs le fixèrent à Rome pour y commander à toute l'Italie, au peuple, et au sénat qui distribuoit ses ordres dans les provinces : cependant il auroit dû comprendre qu'on ne le laissoit à Rome que par son peu de capacité pour la guerre.

Aussi, quand ses deux collègues, après la bataille de Philippes, se partagèrent de nouveau l'empire, ils ne lui donnèrent que très-peu de part à l'autorité ; et, tandis qu'Antoine prit l'Orient, Octave l'Italie, et le reste de l'empire, Lépide fut obligé de se contenter de son gouvernement des Espagnes; et, comme toutes les troupes étoient dévouées à ses collègues, il fallut qu'il partît seulement avec quelques légions destinées pour sa province.

Bientôt après, Octave ayant sur les bras, en Sicile, les restes du parti de Pompée, Lépide le tira de peine avec plusieurs légions qu'il lui amena, et qui décidèrent de la victoire. Le succès tourna la tête de cet homme vain, il montra peu d'égards pour son collègue, et lui fit dire de se retirer de Sicile où il n'avoit plus rien à faire. Octave, qui trouvoit toujours des ressources dans ses ruses, dissimula cette injure, et gagna, par tant de récompenses et de promesses, plusieurs chefs de l'armée de Lépide, qu'ils abandonnèrent leur général, et le livrèrent entre ses mains.

Conduit à la tente d'Auguste, il oublia son nom, sa naissance et son rang. Il lui demanda lâchement la vie avec la conservation de ses biens. Auguste n'osa pas lui refuser sa prière, de peur d'irriter toute une armée dont il avoit besoin de gagner les cœurs ; mais, quand il eut assuré son autorité, il dépouilla Lépide du pontificat. Le reste de la vie de ce triumvir se passa dans l'obscurité, et sans doute bien tristement, puisqu'il se voyoit le malheureux objet de l'indulgence hautaine d'un ancien collègue. Cependant on est bien aise de l'humiliation d'un homme qui avoit été un des plus indignes citoyens de la république, sans honneur et sans ame, toujours le premier à commencer les troubles, et formant sans cesse des projets où il étoit obligé de s'associer des gens aussi vicieux, mais plus habiles que lui.

Conclusion.

Conclusion.

Voilà le portrait des trois hommes par lesquels la république fut abattue, et personne ne la rétablit. Malheureusement Brutus, à la journée de Philippes, se crut trop tôt sans ressources pour relever la liberté de sa patrie. Il se considéra dans cet état comme n'ayant pour appui que sa seule vertu, dont la pratique lui devenoit si funeste. « Vertu, s'écria-t-il, que j'ai toujours suivie, et pour » laquelle j'ai tout quitté, parens, amis, biens, plaisirs » et dignités, tu n'es qu'un vain fantôme sans force et » sans pouvoir : le crime a l'avantage sur toi; et désor- » mais est-il quelque mortel qui doive s'attacher à ton » inutile puissance » ? En disant ces mots, il se jeta sur la pointe de son épée, et se perça le cœur.

L'article du *triumvirat* qu'on vient de lire, et que j'ai tiré de plusieurs excellens ouvrages, pouvoit être beaucoup plus court; mais je me flatte qu'il ne paroîtra pas trop long à ceux qui daigneront considérer que c'est le morceau le plus intéressant de l'Histoire Romaine. Aussi les anciens l'ont-ils traité avec amour et prédilection.

Nous ajouterons à cet article une vie détaillée des trois derniers triumvirs dont nous venons d'esquisser les caractères.

(M. de Jaucourt.)

Vie détaillée des trois derniers triumvirs.

Le plus célèbre des triumvirs est Auguste. Tel est le nom que la flatterie donna, dans la suite, à Caius-Octavius, cet usurpateur qui fut assez sage et assez habile pour se soutenir, pendant une longue suite d'années, sur un trône que César avoit teint de son sang en voulant y monter. Son origine a reçu quelque atteinte : Antoine, pendant les guerres civiles, lui reprocha souvent l'obscurité de sa naissance. A l'entendre, le bisaïeul paternel d'Auguste avoit été flétri des chaînes de l'esclavage. Cassius, dans une lettre qu'il lui écrivit de Parme, avant la bataille d'Actium, lui dit qu'il devoit le jour à un banquier et à une

femme élevée dans les moulins d'Aricie; mais ce ne sont là que des traits lancés par la rivalité et par la haine. Nous en avons pour garant le sentiment de Suétone, dont l'autorité n'est certainement pas suspecte lorsqu'il fait l'éloge d'un prince : d'ailleurs Auguste avoit eu sa faveur l'adoption de César, dont on sait quelle étoit la fierté. Au reste, ce n'est pas la naissance que nous admirons daus ce prince; il nous intéresse comme politique et comme législateur : comme homme de guerre, il n'eut d'autre mérite que l'heureux choix de ses généraux. Son règne offre tant de détails dignes d'attention, que nous ne nous arrêterons point sur son enfance. Dès sa plus grande jeunesse, il avoit cet air majestueux qui lui attira dans la suite la vénération des peuples. César, admirateur des belles qualités qu'il annonçoit, forma de bonne heure le projet de l'associer à ses hautes destinées : jaloux de le former lui-même dans l'art militaire, il avoit résolu de le mener à la guerre qu'il méditoit contre les Parthes. On sait par quelle catastrophe cette guerre, qui eût probablement mis le comble à la gloire de César, fut suspendue. Ce grand homme reçut des mains de ses compatriotes le coup qu'il destinoit à leurs ennemis. Octave étoit à Apollonie lorsqu'on lui apprit par quels efforts Rome venoit de signaler sa liberté mourante. Les circonstances étoient embarrassantes; les vengeurs de la patrie, le poignard à la main, menaçoient les partisans de César; et un de ses prétendus amis, aidé de la faveur du peuple, se préparoit à se revêtir de ses dépouilles, sous prétexte de le venger. Le sénat, enchaîné par la terreur, faisoit des vœux pour Brutus, et fléchissoit devant Antoine. Octave avoit été adopté par César. Sa famille, qui sentoit les dangers de cette adoption, lui écrivit pour l'engager à y renoncer, et à préférer une vie privée à une grandeur qu'il falloit chercher à travers tant d'écueils. Il est vrai qu'en faisant ratifier cette adoption, c'étoit se rendre odieux aux deux partis. Les uns devoient le regarder comme le successeur d'un tyran; les autres, comme le possesseur titré des biens qui excitoient leur convoitise. Ses amis, suivant l'intention de ses parens, lui conseilloient de chercher une retraite parmi les troupes de

Macédoine, milice accoutumée à vaincre sous César, et inconsolable de la mort de ce grand général. Octave, guidé par son ambition, rejeta des conseils avoués par la prudence; mais, quoiqu'il portât dès lors l'espoir de ses desseins jusque sur le trône, son ame parut toujours dans le plus grand calme. On n'aperçut en lui aucun de ces mouvemens qu'excitent d'ordinaire les grandes passions et l'espérance des grands succès. Résolu de passer en Italie, il fit sonder les dispositions de la garnison de Brindes; et, ayant vu qu'elle étoit affectionnée au parti de César, il s'en fit un appui. Après l'avoir remerciée de son attachement pour la mémoire de son grand oncle, et avoir sacrifié aux dieux en sa présence, il se déclara héritier de César, et son fils par adoption.

Cette première démarche donna la plus haute idée de son courage, et inspira la plus grande confiance à ses partisans. La fermeté que ce prince fit paroître au milieu des discordes civiles nous feroit penser que s'il parut moins souvent à la tête des armées, ce fut moins une preuve de cette pusillanimité qu'on lui reproche, qu'un effet de la prudence qui ne permet pas à un homme d'état de mettre toutes ses espérances au hasard d'une bataille. Dès qu'il se fut assuré de l'affection de la garnison de Brindes, qui lui livra toutes les munitions de guerre et de bouche destinées pour l'expédition contre les Parthes, il forma la résolution de se rendre à Rome toujours flottante entre la servitude et la liberté. Octave ne tarda point à s'apercevoir des desseins d'Antoine. Le regardant dès-lors comme son plus redoutable rival, il feignit de se jeter dans le parti de la république. Cicéron, auparavant la gloire et les délices de Rome, étoit retiré à la campagne où il vivoit en homme privé, faisant des vœux pour sa patrie, qu'il n'étoit plus en état de sauver. Octave sentit quelle considération donneroit à son parti ses liaisons avec un homme qui jouissoit à tant de titres de la confiance et de l'estime de ses concitoyens. Il alla lui rendre visite à Cume, et l'assura que, quoiqu'il se portât héritier de César, son projet n'étoit pas d'asservir la république, et qu'il n'avoit d'autre dessein que de travailler à y rétablir le

calme, et à l'asseoir sur ses anciens fondemens. Cicéron, d'autant plus facile à persuader, qu'il nourrissoit contre Antoine une haine invincible, se laissa séduire. Cette première conquête attacha une foule de sénateurs au parti d'Octave, qui ne balança plus à entrer dans Rome. Le peuple, idolâtre pour le nom de César qu'il avoit pris, alla le recevoir au-delà des murs, et lui décerna une espèce de triomphe. Tous les anciens amis de César imitèrent cette ivresse; Antoine seul parut mécontent de son arrivée, il ne lui rendit aucun honneur. Octave, trop clairvoyant pour ne pas deviner la cause de cette tiédeur, feignit de ne pas s'en apercevoir; et, lorsque ses courtisans s'en plaignirent: C'est à moi, leur répondit-il, qui ne suis qu'un jeune homme, à prévenir un dersonnage qui m'est supérieur par son âge, ses services et le rang qu'il occupe dans la république. Cette déférence apparente rendoit ce consul odieux, et augmentoit le crédit de son jeune rival. Octave se plia à toutes les soumissions qu'on exigea de lui. Ayant fait ratifier son adoption, il se rendit aux jardins de Pompée. Antoine les avoit eus des dépouilles de cet homme célèbre. Octave attendit long-temps l'audience du consul, qui vouloit l'accoutumer de bonne heure à l'air d'autorité qu'il avoit pris; cependant il en fut reçu avec beaucoup de civilité, lorsqu'on l'eut introduit. Octave alors entama la conversation: il se plaignit d'abord, mais avec un ton de modestie, de l'acte de pardon qu'Antoine avoit fait passer en faveur des conjurés qu'il auroit pu châtier aussi sévérement, disoit-il, et d'une manière aussi arbitraire qu'il avoit châtié Amatius. Il lui rappela ensuite, dans les termes les plus obligeans, l'amitié dont César l'avoit honoré, et les grands services de ce dictateur, auquel il étoit redevable de sa fortune. Il le conjura, par la mémoire de son ami, de leur commun bienfaiteur, de l'aider à venger la mort de César, ou au moins de ne lui opposer aucun obstacle dans une entreprise si digne de ses louanges. Tout dans ce discours flattoit Antoine, qui, dans de nouvelles proscriptions, voyoit de nouveaux biens à acquérir: mais, lorsqu'il lui demanda les trésors qu'il avoit fait enlever du palais de

César, son zèle se refroidit tout-à-coup : « Et comme » cette somme, ajouta Octave, n'est pas suffisante pour » acquitter les obligations du testament de César, j'es- » père que vous ne balancerez pas à m'aider de vos tré- » sors, ou au moins que vous engagerez les questeurs » à m'ouvrir ceux de la république, aux offres que je » fais de rendre ce que je pourrai emprunter pour un » si noble dessein ; quant aux meubles, je vous en fais » de bon cœur le sacrifice, c'est un gage de plus qui » doit vous attacher au parti de mon père ; mais, à » l'égard de l'argent, j'en ai besoin, et j'exige qu'on » me le remette sans délai. » Antoine, d'autant plus offensé de la hardiesse de ce jeune homme, qu'il ne doutoit pas que ce ne fût pour acheter la faveur du peuple, lui fit un refus qu'il accompagna de paroles dures. Ils se séparèrent en ennemis. Octave mit aussitôt en vente toutes les maisons et toutes les terres qui lui revenoient de la succession du dictateur. Il fit publier en même temps qu'il ne consentoit à l'aliénation de ces grands biens, que pour empêcher Antoine de priver tant de familles des effets de la libéralité de César : mais le consul lui donna la mortification de s'opposer à cette vente, en engageant quelques particuliers à réclamer les terres, comme ayant fait partie du patrimoine de leurs ancêtres, que le dictateur avoit dépouillés pendant la guerre civile. D'un autre côté, les questeurs, excités par Antoine, formèrent des prétentions sur une partie de ces terres, comme ayant été confisquées au profit du trésor public. Ces procédés étoient injustes ; mais Octave, au lieu de s'adresser au sénat qui eût pu lever ces obstacles, mit en vente son propre patrimoine, ainsi que les biens de sa mère et de son beau-père, qui firent ce généreux sacrifice pour favoriser ses desseins. Du produit de ces ventes, Octave acquitta les legs que César avoit faits au peuple ; et cette feinte libéralité manqua d'entraîner la ruine d'Antoine. La populace, dont le cœur s'ouvre toujours à l'intrigant qui fournit le plus d'alimens à sa cupidité, parloit de le mettre en pièces. Une nouvelle dispute élevée à l'occasion de la chaire et de la couronne de César, qui,

suivant un décret du sénat, devoient être placées dans tous les spectacles, mit le comble à leur mésintelligence. Octave fait prendre cette chaire et cette couronne, et les fait placer au milieu de l'amphithéâtre, malgré les défenses d'Antoine, qui menaçoit de le faire traîner en prison. Cette fermeté acheva de lui gagner la faveur du peuple. Profitant de cet enthousiasme, il monte à la tribune; alors apostrophant Antoine comme s'il eût été présent : « Consul injuste, implacable, s'écria-t-il, » faut-il que ta haine contre moi s'étende jusque sur » le grand César ? Tu foules avec mépris les cendres de » ce héros dont ta fortune est l'ouvrage. Tu prétendois » venger sa mémoire, et tu cherches à la flétrir; tu te » prosternois autrefois à ses pieds, tu lui offrois le dia- » dême; aujourd'hui tu lui refuses jusqu'aux honneurs que » le sénat lui a déférés. Sacrifie-moi à ton coupable res- » sentiment, mais au moins épargne les mânes d'un » grand homme. Tout en toi fait la censure de ton » ingratitude. Rends à tes concitoyens des biens qu'il » n'avoit réservés que pour eux; j'abandonne le reste » à ton insatiable cupidité; je me croirai assez riche si » je puis m'acquitter envers ces généreux défenseurs » de la patrie. »

Ce discours artificieux mit le peuple en fureur contre Antoine; ses gardes même censuroient sa conduite. Rome alloit devenir une arène ensanglantée, lorsque des vues politiques réunirent ces deux rivaux. Le consulat d'Antoine étoit près d'expirer; la crainte que sa grandeur ne s'éclipsât avec sa magistrature, l'engagea à se réconcilier avec Octave. Il ambitionnoit le gouvernement des Gaules; convaincu que l'injure faite à l'héritier de César n'étoit pas un titre pour avoir les suffrages du peuple, il fit les premières démarches; et Octave, sensible à cette déférence, consentit à l'aider de son crédit. Ce fut sans doute une faute de ce grand politique : il sembla oublier que c'étoit dans cette contrée que César avoit trouvé des armes pour asservir Rome. Cette réconciliation ne pouvoit être de longue durée entre ces deux ambitieux. Dès qu'Antoine eut pris possession de son gouvernement, il traversa toutes les mesures d'Octave. Le sénat, qui voyoit en eux deux

tyrans plus redoutables que celui qu'il avoit fait périr, fomentoit cette désunion dans l'espoir de les détruire l'un par l'autre. Cette politique alloit réussir ; mais les amis d'Antoine s'aperçurent du piége qui leur étoit tendu, et le forcèrent de rester uni avec Octave. Brutus vivoit encore, et la liberté ne pouvoit s'éteindre tant qu'il lui resteroit un souffle de vie. « Votre sûreté, lui disoient-ils, » et la nôtre exigent la ruine des conjurés. Si leur parti » l'emporte, nous serons persécutés et proscrits comme » fauteurs de la tyrannie. Redoutez Brutus et ses partisans » farouches, et songez que nous ne pouvons nous main- » tenir que par notre union avec le jeune Octave. Aidez-le » donc à exécuter ses généreux desseins, en vengeant » de concert avec lui la mort de César. Que nous n'ayons » pas à vous reprocher que le meilleur ami du dictateur » ait empêché son fils de châtier ses assassins ». Antoine desiroit, avec autant d'ardeur que ses officiers, de détruire les conjurés ; mais il ne vouloit pas qu'Octave en eût la gloire. Il le connoissoit trop bien pour se laisser abuser sur ses desseins ; néanmoins comme on insistoit sur une entrevue, il y consentit, et fit une espèce de traité qui fut rompu presque aussitôt que conclu. Antoine fit traîner en prison plusieurs soldats accusés d'avoir voulu l'assassiner de la part d'Octave. Cette lâcheté a trouvé un panégyriste dans Cicéron, aveugle dans sa haine contre Antoine. Les partisans de la république crurent que c'étoit un incident adroitement ménagé pour avoir l'un et l'autre un prétexte de faire des levées ; mais la suite fit clairement connoître que chacun d'eux aspiroit à perdre son rival, et à rester seul à la tête du parti contraire à celui des conjurés. Tous deux s'apprêtèrent à soutenir leurs prétentions les armes à la main. Antoine envoya des ordres à son frère pour lui amener les légions de Macédoine. Il comptoit sur l'amitié de Lépide qui commandoit quatre légions en Espagne, et sur celle de Plancus qui en commandoit trois dans les Gaules. Auguste, pour conjurer l'orage, alla dans la Campanie où il leva dix mille vétérans dont César avoit récompensé la valeur, en leur donnant des terres dans cette partie de l'Italie. Ces troupes ne lui paroissant pas suffisantes, il corrompit à force d'argent deux des légions

d'Antoine, et s'en attacha deux autres qui tenoient auparavant pour le parti de la république. Ce fut alors qu'il prit le chemin de Rome, qui s'apprêtoit à voir reparoître les scènes sanglantes de Marius et de Sylla ; s'étant arrêté à deux lieues de la ville, il feignit de n'y vouloir entrer qu'avec l'agrément du peuple. Un tribun qu'il avoit mis dans ses intérêts lui applanit tous les obstacles en prononçant une harangue, dans laquelle il fit croire au peuple qu'il n'avoit d'autre projet, en entrant dans Rome, que de défendre ses concitoyens contre les attentats d'un consul ambitieux. Plusieurs sénateurs eurent la foiblesse de le penser ; et Cicéron, toujours guidé par son aversion contre Antoine, travailloit de tout son pouvoir à étendre le bandeau de l'illusion. Brutus, qui portoit lui seul tout le fardeau de la république, écrivit plusieurs lettres pour lui dessiller les yeux, mais en vain. Il finit par lui reprocher que sa haine étoit contre le tyran, et non contre la tyrannie. En effet, Cicéron avoit perdu cette fierté républicaine, et sembloit n'ambitionner que le triste avantage de se choisir un maître. L'Italie entière étoit dans la plus grande agitation : on voyoit déjà l'étendard de la guerre civile. Octave n'avoit point encore de titre : et, dès qu'on sut qu'Antoine s'approchoit à la tête d'une armée, ses soldats lui offrirent celui de propréteur, sans attendre les ordres du sénat. Trop sage pour offenser cette compagnie dans des conjonctures aussi délicates, il refusa de l'accepter ; et lorsque ses amis les plus intimes lui demandèrent les raisons de ce refus : « Le sénat, leur répondit-il, s'est » déclaré pour moi, moins par affection que par la terreur » qu'Antoine lui inspire On ne prétend m'employer que » pour sa ruine, afin de me faire périr moi-même par les » assassins de César. Dissimulons encore ; Il y auroit de » l'imprudence à paroître percer les odieux mystères de » cette sombre politique, ce que je ferois à coup sûr si » j'avois l'indiscrétion de prendre le titre que l'armée veut » me faire accepter. Ma déférence engagera les pères » conscripts à me l'offrir ». L'événement justifia le discours d'Octave, et alla bien au de-là de ses espérances. Non seulement les sénateurs lui accordèrent le titre de propréteur, ils firent encore un décret par lequel il lui

étoit permis d'être consul dix ans avant l'âge fixé par les lois. On lui érigea dès-lors une statue, et il eut rang parmi les sénateurs.

Cette politique avoit un effet trop certain, trop prompt pour y renoncer. Cicéron, tout puissant dans le sénat, lui en assuroit tous les membres. Octave sut encore se concilier l'esprit des nouveaux consuls, C. Vibius Pansa, et Aulus Hirtius. Il les abusa au point qu'ils proposèrent aux pères conscripts les deux questions suivantes : savoir, quelles récompenses méritoient les deux légions qui avoient abandonné Antoine pour se ranger sous les enseignes d'Octave, et de quels moyens il falloit user pour forcer Antoine à se désister du proconsulat des Gaules ? Le sénat fit aussitôt un décret qui autorisoit les consuls à récompenser les légions à leur gré, et à prendre toutes les mesures qui leur sembleroient nécessaires pour déposséder Antoine qui, sur de nouvelles déclamations de Cicéron, fut déclaré ennemi de la patrie. Octave reçut aussitôt des ordres de se joindre aux consuls et d'agir de concert avec eux contre l'ennemi commun. Il fut revêtu d'une autorité égale à la leur, chose inouie jusqu'alors ; et, comme si ces honneurs eussent été encore au dessous de ses services, le sénat prononça un décret, en vertu duquel les vétérans qui servoient sous lui auroient chacun plusieurs arpens de terre dès que la guerre seroit terminée, avec une exemption de toutes charges. C'est ainsi que les chefs de la république couroient eux-mêmes au-devant du joug que leur préparoit un jeune ambitieux. Antoine, qui se voyoit inférieur, par le nombre de ses troupes, au parti de Brutus et à celui d'Octave, qui s'étoient réunis, tenta la voie de la négociation ; ce fut inutilement : après plusieurs combats dont les succès furent variés, il fut vaincu aux environs de Mutine, aujourd'hui Modène. Forcé de fuir devant le grand nombre et le courage de Brutus, il prit le chemin des Gaules, à dessein de se joindre avec Lépidus, Plancus et Asinius-Pollio, qui commandoient chacun un corps de troupes assez considérables.

Cette journée, dans laquelle Brutus et Octave avoient combattu sous les mêmes enseignes, sembloit devoir les réunir pour toujours. Brutus le desiroit ; mais un associé,

aussi clairvoyant, aussi difficile à corrompre, n'étoit pas du goût d'Octave. Celui-ci lui connoissoit un amour trop violent pour la liberté, pour espérer de pouvoir jamais en faire un esclave. Dans la nécessité d'avoir un collègue, il préféroit encore Antoine. Le consul Vibius le détermina pour ce dernier parti. Ce consul, étant près de mourir, le fit venir à Bologne où il lui parla en ces termes : « J'ai toujours aimé » César plus que moi-même ; et, quand il fut assassiné, » j'aurois hasardé ma vie pour sauver la sienne, si j'avois » eu des armes. Je n'ai jamais renoncé jusqu'ici au desir ni » à l'espérance de venger quelque jour sa mort. Quelques » motifs de prudence que vous avez vous-même approuvés, » m'ont lié les mains et retenu dans le parti du sénat. Ma » mort, qui s'approche, me prive d'un espoir si cher à » mon cœur ; mais, avant que d'expirer, je m'acquitterai » envers le fils de ce que j'ai dû au père. Sachez donc » que vous êtes detesté de ce sénat qui vous caresse. » Rien ne seroit plus agréable aux pères conscripts que la » nouvelle de votre désastre et de celui d'Antoine. Ils » n'aspirent qu'à vous voir périr l'un et l'autre, et vous » regardent comme les instrumens réciproques de cette » ruine. N'allez pas croire que ce soit par amitié qu'ils se » sont déclarés en votre faveur ; c'est qu'ils vous regar- » dent comme le moins redoutable. Ils en ont fait plus » d'une fois l'aveu à Hirtius et à moi. L'amitié dont César » m'a honoré, m'oblige à vous donner un avis que je » suivrois à votre place. Etouffez, Antoine et vous, » toutes les semences de discorde qui vous divisent ; » c'est l'unique moyen d'éviter votre ruine. Mon dessein » n'a jamais été, comme le sénat l'a cru, de détruire An- » toine, mais seulement de le forcer, à main armée, à » faire avec vous un traité d'alliance durable, afin de pour- » suivre conjointement les assassins de notre commun » bienfaiteur. Je vous remets vos deux légions ; je desi- » rerois de même vous faire passer toute l'armée, mais » je n'en suis pas le maître. La plupart des officiers sont » espions du sénat. » Telles furent les dernières paroles de ce consul. Elles firent une vive impression sur l'ame d'Octave ; et ce fut sans doute cet avis qui produisit dans la suite le fameux *triumvirat*.

La conduite du sénat répondit bientôt à cet avis. Croyant n'avoir plus rien à redouter d'Antoine qu'il voyoit affoibli, il commença à négliger Octave, et à caresser le parti des conjurés. Le triomphe qu'il demandoit fut déféré à Brutus, qui fut maintenu dans son gouvernement des Gaules, et fait général des troupes qu'avoient commandées les consuls Hirtius et Pansa. Hirtius avoit péri à la journée de Mutine d'un coup que lui porta Octave, par malheur; d'autres disent exprès. Ceux qui sont de ce dernier sentiment accusent encore Octave d'avoir fait périr Pansa en corrompant le médecin qui pansoit sa blessure. Quoi qu'il en soit, cette conduite du sénat ne permit point à Octave de s'abuser sur ses desseins. Il songea dès-lors à se réconcilier sérieusement avec Antoine. Il lui envoya sur-le-champ les prisonniers de marque faits à la journée de Modène. Il lui fit dire par Ventidius qu'il voyoit avec peine qu'il se faisoit illusion sur ses vrais intérêts. Dans le même temps, il écrivit à Lépide, à Plancus et à Asinius-Pollio, qui tous étoient dans la familiarité d'Antoine, que le sénat, dévoué sans réserve aux meurtriers de César, avoit conjuré sa perte, et qu'ils s'abusoient eux-mêmes étrangement, s'ils en espéroient un traitement plus favorable. Il ajouta quelques plaintes contre Antoine; mais les expressions étoient si ménagées qu'elles ne pouvoient l'offenser.

Antoine étoit dans des circonstances trop fâcheuses pour être insensible aux procédés d'Octave. On a vu ci-dessus le déplorable état où il étoit réduit. Il prit le commandement des troupes qu'avoit Lépide, et fit ses préparatifs pour entrer en Italie à la tête de dix-sept légions et de mille chevaux. Les pères conscripts, étonnés d'apprendre qu'il marchoit vers Rome, changèrent de système; et, comme ils ignoroient que c'étoit aux intrigues d'Octave qu'ils devoient rapporter les frayeurs dont ils étoient frappés, ils lui conférèrent, conjointement avec Brutus, la conduite de la guerre. Octave, instruit par la nature et par l'art, cacha ses sentimens sous de fausses caresses. Il remercia d'abord le sénat dans les termes les plus affectueux; mais, lorsqu'il eut enrôlé ses troupes, il jeta le masque. Ayant assemblé ses principaux officiers, il leur déclara ses véritables desseins. Il pratiqua aussitôt les légions qui, séduites par

l'éclat de ses promesses, envoyèrent des députés à Rome demander qu'on lui déférât le consulat. Ce n'étoit qu'une vaine formalité ; il avoit formé la résolution de le prendre de force, si on se refusoit à le lui accorder de bon gré. Le sénat, qui vouloit encore user de quelque ménagement, fit aux députés une réception obligeante ; mais leur demande fut rejetée sur ce qu'Octave n'avoit point atteint l'âge prescrit par les lois. Ce n'étoit qu'un prétexte, puisqu'un décret l'en avoit dispensé. Les députés alléguèrent les exemples de Rullus, de Décius, de Corvinus, des deux Scipions, de Pompée et de Dolabella ; et, sur ce que des sénateurs répondirent que la plupart des grands hommes que l'on venoit de citer s'étoient distingués par leur zèle pour la liberté, ils répliquèrent qu'on ne s'en tiendroit point à leur refus. Cornélius, l'un de ces députés, portant la main sur la garde de son épée, quitta l'assemblée d'un air menaçant : Voilà, ajouta-t-il, ce qui saura faire un consul. Les légions, offensées du refus des sénateurs, pressèrent Octave de les conduire à Rome, disant que, comme héritier de César, il avoit droit de disposer du consulat. On voit comment le droit de conférer les grandes charges de la république passoit insensiblement du sénat à l'armée. Des écrivains ont accusé Auguste d'avoir introduit cette nouveauté qui occasionna le meurtre d'un si grand nombre de ses successeurs ; mais il est clair que ce fut l'ouvrage des circonstances, et non pas de la réflexion de ce prince. Octave, mettant à profit l'heureuse disposition de l'armée, passa le Rubicon, foible ruisseau, mais fameux depuis que César s'étoit arrêté sur ses bords. Ayant partagé son armée en deux corps, il marcha à la tête de l'un vers la capitale, usant de la plus grande célérité. L'approche inattendue de ce prince remplit la ville d'une terreur soudaine. Les sénateurs délibéroient à la hâte, et leurs décrets étoient aussitôt révoqués que conçus. Plusieurs, n'osant poser la main sur le timon de l'état, s'écartèrent des endroits que l'orage menaçoit, et se retirèrent à leurs maisons de campagne. Le timide Cicéron, honteux d'avoir été le jouet d'un enfant, étoit de ce nombre. Rome, enrichie des dépouilles des nations asservies à son joug, offre un spectacle bien moins intéressant que Rome pauvre

et sans esclaves. On n'y voyoit plus ces ames fières qui savoient envisager la mort sans pâlir. Les Romains dégradés craignoient l'esclavage, non parce qu'il est honteux, mais seulement parce qu'il est pénible. Dès qu'Octave parut devant les murs, tous les ordres de l'état vinrent à sa rencontre, non pour le combattre, mais pour lui donner des marques de la plus entière obéissance. Il sembloit moins un rebelle qu'un roi qui montoit sur un trône dont la possession lui étoit confirmée par une longue suite d'aïeux. Il entra dans la ville au milieu des acclamations de tout le peuple. Les vestales, précédées par sa mère et ses sœurs, l'accompagnèrent jusqu'à son palais où les patriciens se rendirent en foule pour lui faire une cour que leur cœur désavouoit. Cicéron fut le dernier à lui rendre hommage. Cet orateur en reçut un accueil assez froid, et c'est une mortification que l'on n'est pas fâché de lui voir essuyer. Le caractère faux qu'il fit paroître dans les dernières années de sa vie, nous retient sur les éloges dont il se montra si jaloux. Ennemi d'abord de César, il étoit devenu son flatteur; et ce protecteur d'Octave avoit récemment prononcé une harangue, dans laquelle il disoit en termes équivoques qu'il falloit le faire périr. Cornutus fut le seul qui refusa de se plier au joug du tyran. Il avoit gouverné Rome depuis la mort des derniers consuls; n'ayant pu voir ses compatriotes courir d'eux-mêmes à la servitude, cet homme s'étoit tué de désespoir. Ce trait de fermeté romaine eût été célébré dans d'autres temps; mais les écrivains mercénaires, qui recueillirent les annales de l'empire sous Auguste et ses successeurs, ont eu peine à le consacrer. Après avoir exercé dans Rome plusieurs actes de souveraineté, Octave en sortit le jour où on devoit l'élire consul. C'est ainsi qu'il feignoit de laisser aux comices la liberté des suffrages, lorsqu'il venoit de faire tout trembler sous le poids de son despotisme. C'est encore une réfutation complète des auteurs qui ont reproché à ce prince d'avoir fait passer aux soldats le droit de choisir des maîtres. Il fut nommé consul d'une voix unanime, et eut pour collègue un de ses parens appelé Q. Pœdius. La flatterie publia qu'on avoit aperçu douze vautours, comme il offroit un sacrifice aux dieux en reconnoissance de son

élection, d'où l'on conclut qu'il seroit un jour revêtu d'une autorité égale à celle de Romulus.

Le premier usage que fit Octave de son autorité, fut de faire confirmer son adoption dans une assemblée du peuple. Il obtint ensuite du sénat un décret qui ordonnoit le procès de tous ceux qui avoient trempé dans le meurtre de César; et, comme ce décret eût pu le rendre odieux, il avoit eu soin de le faire solliciter par son collègue. Tous les conspirateurs furent cités; et, lorsque le héraut prononça le nom de Brutus, le sénat et le peuple fondirent en larmes; c'étoit un dernier hommage que les Romains rendoient à leur antique vertu. Entre les juges qui furent choisis pour prononcer sur le sort de tant d'illustres citoyens, Sicilius Coronas fut assez généreux pour se déclarer en leur faveur, et ce trait de magnanimité lui coûta la vie. Octave le fit périr après une réconciliation apparente. Malgré l'opposition de ce digne Romain, tous les conjurés furent condamnés, sans être entendus, à un exil perpétuel, et tous leurs biens furent confisqués. La difficulté d'opprimer Brutus et Cassius accéléra le traité qu'Octave méditoit avec Antoine, dont le bras lui étoit nécessaire; la conférence se tint dans une île formée par le Réno, petite rivière qui, après avoir arrosé le territoire de Bologne, se décharge dans le Pô. Ce fut dans cette île que se forma ce fameux *triumvirat* qui porta le dernier coup à la république, et entraîna la ruine de ce qu'elle avoit de plus illustre. Lépide, qui, sans avoir les talens de ces deux hommes célèbres, devoit être associé à leur fortune, visita l'endroit où on devoit s'assembler, dans la crainte qu'Octave n'y eût placé quelqu'embuscade; la conférence dura trois jours, après lesquels il fut décidé: 1° qu'Octave abdiqueroit le consulat en faveur de Ventidius, lieutenant d'Antoine; 2° que l'autorité souveraine résideroit toute entière dans eux trois, pendant l'espace de cinq ans, sous le nom de triumvirs et de réformateurs de la république; 3° qu'ils feroient ratifier ce partage par le peuple romain; c'est ainsi qu'ils déguisèrent les chaînes qu'ils préparoient au peuple; 4° qu'Antoine auroit le gouvernement de toutes les Gaules, excepté la Gaule narbonnoise qui devoit être déférée à Lépide avec les deux Espagnes, et qu'Octave auroit pour son lot, outre

l'ancien domaine de Carthage, l'Egypte entière, la Sicile et la Sardaigne; 5° que les provinces d'Orient, alors au pouvoir de Brutus et de Cassius, resteroient pendant quelque temps en commun; 6° qu'Antoine et Octave se réuniroient sur-le champ contre Brutus et Cassius, tandis que Lépide resteroit à Rome pour y faire respecter l'autorité du *triumvirat*.

L'ambition d'Octave ne devoit s'arrêter qu'après avoir rangé l'empire entier sous ses lois. Il commença par la ruine de Pompée, qui, maître de la fertile Sicile, tenoit en quelque sorte sous sa dépendance les Romains, dont cette île fortunée étoit depuis long-temps la principale ressource dans les temps de disette. La fortune d'Octave et la valeur d'Agrippa, son général, le rendirent maître de la Sicile et de toutes les forces de son ennemi. Pompée, traînant les débris de son armée, passa en Asie où il périt après avoir tenté inutilement de relever son parti. Rome perdit en lui le dernier de ses plus vertueux citoyens. Le vainqueur ne parut en Italie que pour y chercher de nouvelles victimes; et, sur le plus léger prétexte, il déclara la guerre à Lépide, qui, ayant été trahi et abandonné, abdiqua le *triumvirat*, et rentra dans l'obscurité où la foiblesse de son esprit le rappeloit sans cesse. Ces succès élevèrent Octave au plus haut degré de gloire et de puissance; il se voyoit à la tête de deux cent mille légionnaires, de vingt-cinq mille hommes de cavalerie, de cent soixante mille hommes armés à la légère, et de six cents vaisseaux du premier rang, sans compter un nombre infini de bateaux de transport. Cette haute fortune étoit encore au dessous de son ambition; le sénat, si cependant on peut appeler de ce nom un corps dégradé, lui rendit les plus magnifiques honneurs, et lui déféra le triomphe de l'ovation : l'adulation fut portée à un point, que la pudeur du triomphateur, qui n'étoit rien moins que modeste, en fut offensée. On lui érigea une statue d'or au milieu de la place publique, avec cette inscription :

A CÉSAR, VAINQUEUR SUR TERRE ET SUR MER.

Le jour où il avoit vaincu Pompée, fut mis au nombre des

fêtes solemnelles. Comme il méditoit la ruine d'Antoine, il ne négligea rien pour s'insinuer de plus en plus dans la faveur du peuple : l'ayant convoqué dès le lendemain de son ovation, il diminua les taxes, et remit à tous ceux qui avoient loué des maisons du public ce qu'ils devoient au trésor ; et, sur les plaintes que les voleurs infestoient Rome et les campagnes voisines, il créa un magistrat pour la police ; des maréchaussées, des compagnies du guet, furent établies ; on transféra en Italie tous les blés de Sicile : ainsi l'on vit succéder l'ordre à la confusion, la sûreté publique au vol et au brigandage, et l'abondance à la disette. Toutes les villes d'Italie, oubliant les massacres du *triumvirat*, ne l'appeloient que leur commun bienfaiteur ; on porta la reconnoissance jusqu'à lui ériger des autels. Un procédé vraiment généreux, mais qui tenoit plus à sa prudence qu'à la bonté de son cœur, mit le comble à cette ivresse populaire : Pompée, dans une fuite précipitée, n'avoit pu mettre à couvert ses papiers, parmi lesquels il y avoit une infinité de lettres qui lui avoient été écrites par le parti républicain ; ces papiers ayant été remis à Octave, il les fit brûler dans la place publique, protestant qu'il ne vouloit pas même connoître ses ennemis, et qu'il étoit charmé de trouver cette occasion de sacrifier son ressentiment particulier au bien de la patrie Mais un trait qui doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la politique, c'étoit de renoncer au titre odieux de triumvir, et d'en réserver toute la puissance sous une dénomination révérée du peuple. Il se fit déférer le tribunat à perpétuité, et promit d'abdiquer le triumvirat au retour d'Antoine, qu'il prétendoit engager à en faire autant, sans l'associer aux honneurs de sa nouvelle dignité. On sait quelle étoit l'autorité des tribuns : placés à la tête du peuple comme des surveillans contre les entreprises du sénat, ils étoient vraiment rois : ils avoient droit de révision et d'opposition ; toutes les lois proposées par le sénat devoient leur être déférées ; ils y donnoient la sanction, ou les rejetoient à leur gré. Il est vrai que, dans certaines occasions, ils devoient consulter le peuple ; mais ce peuple, aveugle pour ses patrons qu'il révéroit comme des idoles, n'alloit jamais contre ce qu'ils avoient décidé. On sent bien qu'Octave,

qu'Octave, ce tyran impitoyable, qui venoit de faire trembler tous les ordres de l'état, une fois revêtu de cette charge, pouvoit aisément en augmenter les prérogatives. Cependant, comme il y avoit toujours eu plusieurs tribuns, il étoit à craindre qu'Antoine n'entreprît de se faire déférer le même titre à perpétuité : cette considération l'engagea à le rendre odieux et méprisable; attentif à toutes les démarches de ce concurrent, il en dévoiloit toutes les foiblesses. Antoine, victime de sa passion pour les femmes et pour la table, fournissoit une ample carrière à la médisance; prodigue de ses biens, il usoit même des domaines de la république. L'artificieuse Cléopâtre venoit d'en obtenir la Phénicie, la Célésyrie, Chypre, la Judée et une partie de l'Arabie. Les Romains, naturellement jaloux d'une domination vaste, virent avec indignation qu'un de leurs chefs les dépouilloit de ces riches provinces pour une reine dont ils avoient toujours eu le nom en horreur. Un affront que reçut Antoine de la part des Parthes, augmenta l'aversion qu'inspiroit sa conduite. L'artificieux Octave, voyant les esprits échauffés par ses déclamations, chercha tous les moyens d'en venir à une rupture ouverte. Le mécontentement d'Octavie, qui voyoit avec un secret dépit qu'Antoine prodiguoit à une étrangère des faveurs dont elle seule devoit jouir, lui parut très-propre à consommer l'ouvrage. Il engagea cette épouse délaissée à aller revendiquer ses droits, bien assuré qu'elle seroit mal reçue, et bien déterminé à venger l'affront auquel il l'exposoit. La vertueuse Octavie ne s'aperçut point du piége que son frère tendoit à son époux; elle se rendit à Athenes, d'où elle écrivit à Antoine, qui étoit pour lors à Leucopolis; elle lui témoignoit la joie à laquelle elle alloit se livrer en le voyant, et lui annonçoit des habits pour ses soldats, un grand nombre de chevaux, des présens rares, tant pour ses amis que pour ses lieutenans, et deux mille hommes, parfaitement équipés, pour recruter sa cohorte prétorienne. Antoine, retenu par Cléopâtre, qui mit en jeu tout ce qu'un feint amour a de plus artificieux, fut insensible aux démarches de cette tendre épouse; il refusa de la voir, et lui fit dire de retourner à Rome, tandis

qu'esclave de sa rivale, il alloit à Alexandrie passer l'hiver dans les plaisirs et la débauche.

Octavie obéit aussitôt; son frère, feignant de partager l'humiliation qu'elle venoit de recevoir, tâcha d'exciter sa jalousie, et lui dit de sortir de la maison d'un époux qui la traitoit avec tant de dédain : il lui promettoit de venger son injure. Octavie, bien éloignée d'approuver les desseins de son frère, lui répondit qu'elle n'avoit que des larmes pour se venger des égaremens de son époux ; elle lui recommanda de se montrer plus avare du sang de ses compatriotes, et de ne pas le verser pour les chagrins d'une femme.

Plus Octavie montroit de vertu, plus Antoine devenoit odieux, et Octave ne manquoit pas d'intéresser, par des pratiques secrètes, le peuple pour sa sœur. Il faisoit voir avec une affectation, dont il avoit soin de cacher le motif, cette femme, le modèle de son sexe, élever ses enfans avec le plus tendre soin, sans faire à cet égard aucune distinction entre les siens propres, et ceux que son mari avoit eus de Fulvie. L'indiscrétion qu'eut Antoine de s'asseoir sur le trône d'Egypte, porta à son comble le mécontentement du peuple romain. Sans les horreurs dont nous avons présenté l'effrayant tableau, on seroit tenté de croire que l'éternelle sagesse conspiroit elle-même pour élever Octave sur le plus beau trône du monde, en conduisant son concurrent à sa perte inévitable. Antoine, assis sur le même trône avec Cléopâtre, la proclama reine d'Egypte, de Chypre, de Celésyrie, et de toute l'Afrique de l'obéissance romaine. Césarion, qu'elle avoit eu de ses débauches avec Jules-César, fut déclaré collègue du triumvir : quant aux enfans qu'il avoit eus de cette princesse, il donna à Alexandre l'Arménie, la Parthie, et généralement cet immense pays compris entre l'Indus et l'Euphrate. Son esprit étoit tellement dérangé par sa passion, qu'il donnoit des pays où jamais les armées romaines n'avoient su pénétrer, et dont les peuples en étoient encore le plus terrible fléau. Ses autres enfans reçurent des présens non moins magnifiques, et tous devoient avoir le titre

sublime de roi des rois : enfin, ce triumvir se livra à toutes les extravagances d'un homme en délire.

Octave, profitant du mécontentement général qu'excitoit une conduite aussi répréhensible, cita son collègue devant le sénat et le peuple, l'accusant d'avoir trahi la majesté romaine. Antoine voulut en vain se justifier; son testament vrai ou supposé, par lequel il exigeoit que son corps, n'importe dans quel endroit il mourût, fût transféré en Egypte, rendit la guerre inévitable. Octave fit ses préparatifs, qui furent immenses; tous les ressorts furent tendus; et, quoiqu'il eût des forces réelles, il attaqua d'abord son rival par les traits du ridicule, qui produisirent leur effet. Ses flatteurs, dont il empruntoit l'organe, publioient qu'on ne devoit plus s'attendre à voir Antoine à la tête de ses armées, mais l'eunuque Mardion, qui devoit avoir pour conseillers de guerre Pholine, Tras et Charmion, suivantes de Cléopâtre. Le politique Octave eut encore l'attention de ne point attaquer directement Antoine; il sembla ne vouloir diriger ses armes que contre Cléopâtre; ce fut à cette reine que ses ambassadeurs remirent la déclaration de guerre. On sent la raison de cette conduite; il savoit bien qu'Antoine, idolâtre pour la reine, ne manqueroit pas de se déclarer en sa faveur, et que cette démarche le feroit déclarer ennemi de la patrie : les égaremens d'Antoine, la perfidie de Cléopâtre, le servirent plus puissamment encore qu'une politique aussi rafinée. Nous ne répéterons point ici par quel revers de fortune Antoine perdit la plus belle moitié de l'empire du monde, lorsqu'abandonnant une armée intrépide, il courut après une ingrate qui le vit se donner la mort sans le regretter, et ne le plaignit que quand elle fut forcée de descendre dans l'abîme qu'elle avoit elle-même creusé.

Octave, l'an de Rome 723, vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre, se rendit en Egypte, qui se rangea sous son obéissance. Après avoir réglé dans Alexandrie le destin de ce royaume, il en sortit, et parcourut la Syrie, l'Asie-Mineure et la Grèce, portant un œil satisfaisant sur ces florissantes contrées, devenues son domaine. Arrivé

à Antioche, il y trouva Tiridate, qui lui demandoit des secours contre Phradate, son concurrent au trône des Parthes. Il lui fit un accueil obligeant, et l'excita à ne point négliger ses droits. Ayant donné audience aux ambassadeurs de Phradate, qui lui faisoient la même demande de la part de leur maître, il leur fit le même accueil et la même réponse. Il lui importoit peu qui occupât le trône des Parthes. Son dessein étoit de fomenter les troubles de ces peuples, afin qu'occupés dans le centre de leur pays, ils cessassent leurs irruptions dans les provinces de l'empire. Telle fut la politique constante d'Auguste pendant tout le cours de son règne, à l'égard des puissances étrangères : il songea moins à les soumettre qu'à les occuper. De retour en Italie, il fut honoré de trois triomphes consécutifs. Le premier lui fut décerné par rapport à quelques avantages remportés sur les Dalmates avant la guerre d'Antoine; le second pour la journée d'Actium; le troisième pour avoir soumis l'Egypte. Dans la cérémonie du dernier, qui fut de la plus grande magnificence, le char du triomphateur fut précédé des enfans qu'Antoine avoit eus de Cléopâtre, et d'un lit sur lequel on portoit une statue représentant cette reine, offrant son bras au dard d'un aspic. Ce fut après ce triomphe qu'on lui conféra le titre d'empereur, non dans le sens ordinaire, qui n'emportoit qu'un titre honorable, mais dans un sens d'autorité souveraine.

Cependant, tandis que les Romains lui offroient leur encens, et que le peuple, à qui il prodiguoit les trésors d'Alexandrie, se livroit à une folle ivresse de joie, sa fortune même le fit trembler. Il avoit des exemples récens de l'inconstance de cette capricieuse déesse.

Marius, les deux Pompée, César, Antoine, qui, tous, avoient figuré en maîtres sur la scène du monde, venoient de disparoître, en périssant misérablement. Tous les périls inséparables d'une autorité nouvelle et usurpée se présentèrent à son esprit, et portèrent le trouble dans son ame. L'aversion naturelle des Romains pour le gouvernement monarchique, le cri de la liberté, ce cri si puissant, qui remue les entrailles des esclaves mêmes,

lui faisoient craindre un nouveau Brutus, qui eût pu rappeler cette idole qu'il proscrivoit. En proie aux plus vives inquiétudes, il balança s'il devoit abdiquer l'autorité souveraine, et suivre l'exemple de Sylla, qui, teint du sang de ses concitoyens, avoit osé déposer le poignard, et vivre dans Rome en homme privé. On prétend qu'il s'étoit décidé pour ce parti, lorsqu'il voulut entendre Agrippa et Mécène. Le premier, uniquement sensible à la gloire que l'homme tire de sa propre vertu, l'affermissoit dans sa résolution; mais Mécène lui fit sentir qu'il n'y avoit de sûreté pour lui que sur le trône; que les pères, les enfans, les frères des proscrits, pourroient, quand ils le verroient leur égal, lui demander raison du sang précieux qu'il avoit versé. « Gardez la souveraine puissance, lui dit ce ministre; » mais usez-en à l'égard des autres comme vous vou- » driez qu'on en usât envers vous, si vous étiez né » pour obéir. »

Ce conseil étoit sage, Auguste ne devoit pas se laisser séduire par l'exemple de Sylla. Sylla étoit grand de sa propre grandeur. Il n'avoit pas eu besoin d'un Agrippa pour vaincre, ni d'un Mécène pour apprendre à jouir de la victoire. On révéroit en lui le premier capitaine du monde, le vainqueur de Marius. Son nom étoit plus puissant que les haches et les faisceaux. Semblable en tout à ce Marius, couché sur son lit, il eût fait tomber d'un mot, d'un regard, le poignard des mains de l'assassin. D'ailleurs il n'avoit frappé que sur les partisans de l'esclavage, et l'on opprime sans crainte des hommes qu'aucun n'ose avouer sans honte. Sylla avoit rappelé la liberté, et Auguste l'avoit anéantie.

On ne doit donc pas s'étonner si l'avis de Mécène prévalut sur celui d'Agrippa. Sage aux dépens de César, Auguste, en usurpant l'autorité souveraine, résista à la vanité de porter le titre de roi; il conserva celui d'empereur, et, sous cette dénomination, familière et agréable aux Romains, il jouit de tous les priviléges de la royauté. Convaincu que le peuple se laisse toujours prendre aux apparences, il respecta la forme de l'ancien gouvernement. Les magistratures furent conservées avec leurs

prérogatives extérieures : son objet unique devoit être d'attacher toute l'autorité de la justice et des armées à celle d'empereur. Ce fut dans ce dessein qu'il se fit nommer au consulat. Cette dignité, qu'il réunit avec celle de tribun perpétuel, pendant neuf années consécutives, lui permit de se faire des créatures. Ce fut alors qu'il s'appliqua à fermer les plaies qu'il avoit ouvertes. Il ménagea les provinces, prodigua ses trésors dans la capitale et dans les armées ; cachant sa haine contre le sénat, il déféroit de grands honneurs à cette compagnie, pour la réformer sans exciter les murmures. Il appeloit réforme le meurtre qu'il faisoit de temps en temps de ses principaux membres. Un seul de ses édits en dégrada quatre cents, dont plusieurs périrent par ses ordres secrets, sans que nous sachions la cause de cette cruauté. Tacite n'en accuse que leur zèle pour la république ; d'autres prétendent qu'Auguste suivit la maxime odieuse de se défaire de ceux que l'on a offensés : aussi ce sénat, que Cinéas avoit pris pour une assemblée de rois, ne fut plus qu'un ramas de flatteurs. Après lui avoir déféré le glorieux nom de père de la patrie, celui d'Auguste, qui ne s'appliquoit qu'aux choses saintes ; après lui avoir conféré le droit illimité de n'avoir pour règle de ses actions que ses propres volontés, ils se proposèrent de faire sentinelle tour-à-tour, tant de jour que de nuit, aux portes du palais. Ce décret avilissant alloit passer sans un bon mot de Labéon. Auguste n'y auroit certainement pas souscrit ; il n'auroit pas placé auprès de son lit, pendant son sommeil, les membres du seul ordre qui excitoit ses frayeurs. Une preuve que ces témoignages d'amour n'étoient que le tribut de la flatterie, et que le sénat et le prince se regardoient toujours comme deux puissances ennemies, c'est qu'il défendit à tout sénateur de sortir d'Italie sans son agrément.

Ce fut au commencement de son septième consulat que, voyant le peuple charmé de la douceur de son gouvernement, il se rendit, par le conseil d'Agrippa et de Mécène, au sénat, qu'il avoit rempli de ses créatures. Après avoir prononcé un discours étudié, il proposa aux pères conscripts de consentir à sa retraite ; mais il n'y avoit aucun sénateur qui ne sentît le danger de délibérer

sur une matière aussi importante que délicate. Tous se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent de continuer à faire les délices de l'empire. Sans doute il affecta cette modération pour dévoiler s'il ne lui restoit point d'ennemis dans le sénat. Le modeste tribun se fit une douce violence; mais il déclara qu'on prétendroit en vain le charger pour toujours d'un si pénible fardeau; qu'il n'agréoit l'autorité qu'à condition qu'on recevroit sa démission dans dix ans, promettant de mettre la république dans un état si florissant qu'elle n'auroit plus besoin de chef. Ce terme expiré, il renouvela la même scène, et ainsi de suite jusqu'à sa mort. Quoiqu'il eût dégradé le sénat, il affecta pour ce corps une considération qu'il n'avoit pas. Il voulut toujours que ce fût le conseil de la nation. Il feignit de vouloir partager avec lui l'honneur du gouvernement. Il lui assigna les provinces les plus tranquilles et les moins belliqueuses, et se réserva toutes celles qui exigeoient la présence des armées. Par cette feinte modération, il conservoit toute l'autorité militaire, et mettoit cette compagnie dans les fers, lorsqu'il affectoit de la révérer.

Cependant ce n'étoit pas assez pour Auguste d'avoir changé la face de Rome, ou, pour nous conformer au style ordinaire, les destinées du monde; il crut sa gloire intéressée à perpétuer son ouvrage. Il n'avoit eu de ses débauches, qui furent fréquentes dans le commencement de son règne, ni de ses différens mariages, aucun enfant mâle. Les intrigues de sa femme lui firent préférer Tibère, son beau-fils, à son arrière-fils Postumus Agrippa. Lorsqu'il sentit son âge décliner et sa santé s'affoiblir, il fit reconnoître Tibère pour son collègue. Ce fameux décret, qui perpétuoit l'esclavage des Romains, fut conçu en ces termes: « Sur la requête du peuple romain, nous accordons » à C. Jul. César Tibère la même autorité sur toutes les pro» vinces et sur toutes les armées de l'empire romain dont » Auguste a joui, dont il jouit encore, et que nous prions » les dieux de lui conserver ». Tibère, ayant su cette disposition favorable, se rendit, quelque temps après, à Nole, où il trouva l'empereur dans son lit de mort. Velléius prétend qu'Auguste le reconnut publiquement pour son successeur, et lui fit jurer de le prendre pour

modèle ; mais Tacite assure que l'on n'a jamais su si Tibère, en arrivant à Nole, trouva l'empereur mort ou malade, Livie ayant fait garder les avenues du palais, et publier, de temps en temps, des nouvelles favorables de la santé de l'empereur. Cet auteur ajoute que, lorsque cette princesse artificieuse eut pris toutes ses mesures, elle fit annoncer, dans le même instant, la mort de l'empereur et le couronnement de Tibère. Auguste vit approcher sa dernière heure avec une fermeté qui surprend dans un prince qui avoit acheté l'empire par tant de crimes. Il s'entretint avec ses amis, et leur donna des conseils sur leur conduite publique et privée. En parlant de ses propres actions, il leur dit qu'il avoit trouvé Rome de brique, mais qu'il la laissoit de marbre, faisant allusion aux monumens dont il l'avoit décorée, et aux édifices superbes dont les débris nous étonnent encore. Mais il en avoit banni le fanatisme républicain, qui produit souvent de grandes actions, et plus souvent encore de grands crimes. Avant d'expirer, il se fit apporter une glace ; et, retroussant ses cheveux à la manière des acteurs : « Si j'ai bien joué mon » rôle, dit-il à ses amis, battez des mains, la scène est » finie ». Ainsi mourut cet homme qu'on pourroit appeler le prodige des siècles. Il étoit dans la soixante-seizième année de son âge, la cinquante-sixième depuis son consulat, et la quarante-troisième depuis la journée d'Actium. On nous dispensera de faire ici son éloge et sa censure ; ses actions parlent. Il enchaîna par ses propres liens le peuple le plus fier qui fût jamais, et fonda la monarchie la plus vaste, la plus riche, la plus puissante qui eût été avant lui, et qui ait subsisté depuis. Cet empire acquit tant de grandeur que les états du Turc n'en sont qu'un foible débris. Les arts en tous genres furent portés à une perfection si étonnante que dix-huit siècles n'ont pu rien y ajouter. Auguste a surpassé par ses vices et par ses vertus tous les rois : aussi un sage a-t-il dit, en parcourant sa vie, que ce prince n'auroit jamais dû naître, ou ne jamais mourir.

Le second triumvir est Marc-Antoine. Les orages dont sa jeunesse fut agitée, et le peu de succès d'Antoine le Crétois, son père, dans les affaires du gouvernement,

sembloient devoir l'exclure de ce haut rang auquel il fut élevé. Un nommé Curion, fameux à Rome par son zèle dans la recherche des voluptés, le plongea dans les plus infâmes débauches. Egaré par ce guide corrompu qui le faisoit servir à ses sales plaisirs, le jeune Antoine prit ces funestes leçons qui, dans la suite, lui firent perdre l'empire du monde, où l'excellence de son cœur, son éloquence naturelle et ses talens militaires l'avoient appelé. Ses désordres furent portés à un point, que son père n'en pouvant supporter le scandale, le chassa de sa maison. Ce châtiment étoit mérité; Plutarque assure qu'Antoine, à peine sorti de l'enfance, avoit contracté près d'un million de dettes. Honteux de ses liaisons avec Curion, il fit une nouvelle connoissance qui n'étoit pas moins pernicieuse. Il se lia avec un certain Clodius, que l'auteur que nous avons cité appelle *le plus impertinent, le plus méprisable des harangueurs du peuple.* Dégoûté de ses propres folies, et redoutant les ennemis des complices, ou plutôt des auteurs de ses écarts, il s'exerça aux armes et à l'éloquence. Ses progrès dans ces différens exercices fixèrent l'attention des plus grands personnages de Rome, qui, ne considérant que ses talens, fermèrent les yeux sur les erreurs de sa première jeunesse. Gabinius, en partant pour son gouvernement de Syrie, lui donna le commandement de sa cavalerie, poste honorable et l'un des premiers de la milice romaine. Les succès d'Antoine, son activité, sa prudence, et principalement son humanité dans la victoire, éclipsèrent aussitôt toute la gloire de Gabinius, qui lui dut ses victoires sur les Juifs et sur les Egyptiens. Antoine, dans ces différentes expéditions qui furent marquées par la défaite et la captivité d'Aristobule, roi de Judée, et par le rétablissement de Ptolomée sur le trône d'Egypte, montra qu'il savoit vaincre, mais vaincre en épargnant même le sang des ennemis. L'humanité dont il usa envers Archélaüs qui fut trouvé sans vie sur le champ de bataille, lui concilia sur-tout le cœur des Egyptiens, qui honoroient les morts d'un culte presque superstitieux. L'ayant revêtu de ses habits royaux, il lui fit rendre les honneurs funèbres avec toute la pompe égyptienne. Cette modération lui auroit fait ériger des autels dans Alexandrie, s'il eût voulu le

permettre, et les Romains le comptèrent depuis au nombre de leurs plus grands généraux. Ce fut alors qu'on s'étudia à lui trouver des traits de conformité avec les Héraclides, dont les Antoniens se disoient descendus. Il avoit une taille majestueuse, un front large et élevé, un air d'inspiration dans le regard, la barbe extrêmement épaisse, les membres nerveux et parfaitement proportionnés : tout en sa personne retraçoit le héros auquel il affectoit de ressembler. Plein d'estime pour la valeur, il lui rendoit une espèce d'hommage, soit qu'elle se rencontrât dans le soldat ou dans le capitaine : quiconque s'étoit distingué par quelque action d'éclat, était admis à sa table. L'histoire lui reproche de n'avoir point eu la même vénération pour les vertus pacifiques. De retour à Rome, il la trouva partagée en deux factions. Forcé de se déclarer pour Pompée ou pour César, il embrassa le parti de celui-ci par les intrigues de Curion qui le fit élire tribun du peuple, et lui procura la crosse qu'on appeloit alors le *bâton augural*. Dès qu'il fut entré en charge, il donna la plus haute idée de sa fermeté ; et, quoiqu'il se fût déclaré pour César, il ne paroît pas que son intention fût pour lors de le servir en trahissant les intérêts de la république. Le sénat, après plusieurs séances, proposa deux questions, savoir : si Pompée renverroit ses légions, ou si César renverroit les siennes. Les uns, mais en petit nombre, furent d'avis que ce fût Pompée ; mais Antoine, se levant de son tribunal, demanda hautement d'où pouvoit provenir cette prédilection pour l'un de ces rivaux, et s'il n'étoit pas plus juste de leur donner l'exclusion à l'un et à l'autre ? Il conclut aussitôt à ce que Pompée et César licenciassent leurs troupes dans le plus court délai. Il se disposoit à recueillir les suffrages, lorsque les partisans de Pompée, du nombre desquels étoient les deux consuls et Caton, le chassèrent honteusement du sénat. Le tribun, n'ayant pu digérer cette injure, sortit aussitôt de Rome, et se retira dans le camp de César. Il se plaignit, non sans raison, « de ce que les lois les plus » saintes étoient violées, que la capitale étoit en proie à » des séditieux qui ôtoient la liberté, même aux tribuns, » de dire leur avis, et qu'il y avoit du danger à user dans » Rome d'un droit dont les conseillers d'état usoient impu-

» nément dans les gouvernemens les plus despotiques ». César, qui haïssoit mortellement Pompée, auquel on prétendoit le subordonner, et qui peut-être avoit dès-lors formé le projet d'usurper la souveraine puissance, tira avantage de l'imprudence de Caton et s'appuya des clameurs du tribun. Antoine fut dès-lors associé à la gloire de ce grand homme, qui, après s'être assuré de sa capacité, lui donna pour dernière marque de sa confiance le commandement de l'aile gauche de son armée à la journée de Pharsale, journée fameuse qui devoit décider de son sort. César, pour récompenser ses services, le nomma son général de cavalerie dès qu'il se fut fait élire dictateur, et l'envoya à Rome. Antoine, au lieu d'y jouir de sa gloire, l'obscurcit. Il s'y livra à un luxe révoltant, et se plongea dans des débauches qui soulevèrent contre lui toutes les ames honnêtes. Ses excès allèrent si loin, que César ne put se résoudre à le prendre pour collègue dans son troisième consulat, et lui préféra Lépidus qui n'avoit pas les mêmes talens. Ce fut pour le retirer de sa crapule que César l'engagea à épouser Fulvie, femme grave et impérieuse, qui, comme dit Plutarque, « ne s'amusoit ni à ses laines, ni à » ses fuseaux, ni aux soins domestiques, et qui ne bornoit » pas son ambition à dominer sur un simple particulier, » mais qui vouloit commander à un mari qui commandoit » aux autres, et être elle-même le général d'un mari qui » étoit à la tête des armées : de manière que Cléopâtre » devoit à Fulvie le prix des bonnes leçons qu'elle avoit » données à Antoine pour lui apprendre à dépendre tou- » jours de ses femmes ; car c'est d'elle qu'elle le reçut si » souple, et si accoutumé à leur obéir en tout ». Antoine ne fut pas plutôt époux, qu'il apprit à rougir de ses intempérances. On n'eut plus à lui reprocher que le trop de foiblesse envers ses femmes. César songea alors à l'élever aux plus grands honneurs, et le prit pour son collègue lors de son cinquième consulat, qui fut aussi le dernier de ce grand homme. On sait comment Antoine fut la cause innocente de la mort de César : peu s'en fallut qu'il ne fût lui-même enveloppé dans son désastre. Les conjurés délibérèrent si, après avoir tué César, ils ne tueroient pas Antoine ; Brutus s'y opposa de tout son pouvoir, voulant,

dit Plutarque, qu'une action qu'ils avoient le courage d'entreprendre pour la défense des lois et de la liberté, fût pure et exempte de tout reproche d'injustice. Dès qu'Antoine eut appris que les conjurés avoient consommé leur forfait, il se déguisa en esclave; mais voyant que tout étoit tranquille, et que Brutus, retiré au Capitole, protestoit ne vouloir exercer aucune violence sur les amis de César, il reprit les marques de sa dignité et convoqua le sénat. Plutarque vante sa dextérité dans ces conjonctures embarrassantes. Il est vrai qu'il sut plaire également aux deux partis. Il empêcha les pères conscripts de délibérer sur cette importante question; savoir, si César devoit être regardé comme tyran, et les fit prononcer pour la négative dans un décret, par lequel le sénat confirmoit tout ce que César avoit fait depuis le commencement de sa dictature, et accordoit aux conspirateurs un pardon illimité. Cette conduite lui attira de grands éloges; mais, dit Plutarque, « l'enflure que lui causa la grande opinion que le peuple » avoit de lui, bannit de sa tête tout raisonnement sage, » et lui fit croire qu'il seroit le premier de l'empire s'il » parvenoit à détruire le parti de Brutus » : c'étoit effec- » tivement son dessein. Ayant fait confirmer le testament de César, qui léguoit des sommes immenses au peuple, et prononcé son oraison funèbre, il y eut une rumeur si grande, que les conjurés furent obligés de sortir de Rome. Peu s'en fallut que leurs maisons ne fussent réduites en cendre. Cette démarche lui attacha tous les partisans et tous les amis de César. Calpurnie, sa veuve, alla le trouver; et, lui confiant ses intérêts les plus chers, elle lui remit environ douze millions de notre monnoie. Elle lui donna des mémoires où son mari avoit écrit, non seulement tous les changemens qu'il avoit opérés dans le gouvernement, mais encore le plan de ceux qu'il avoit projetés. C'étoit un recueil important, sur-tout depuis que le sénat avoit confirmé tous les actes de César. Antoine y inséroit chaque jour tout ce qu'il jugeoit à propos. Il créoit des offices, rappeloit les bannis, remettoit les prisonniers en liberté, proscrivoit les sénateurs qui lui étoient suspects, et toujours en vertu de ce qu'il disoit être dans les mémoires du dictateur. C'est ainsi que César régnoit après sa mort plus

despotiquement qu'il n'avoit fait pendant sa vie : tout prouve, tout démontre qu'Antoine tendoit au rang suprême. Il y seroit monté sans beaucoup d'obstacles, lorsqu'il vit paroître un concurrent qui d'abord ne lui fit qu'une impression fort légère. C'étoit le jeune Caius Octavius, mieux connu sous le nom d'Auguste. Adopté par César, il venoit en revendiquer l'héritage. Cette démarche déplaisoit à Antoine qui étoit dépositaire des riches trésors du dictateur. Il lui fit une réponse très-choquante : « Vous vous » trompez, lui dit-il, si vous croyez que César vous ait » légué l'empire romain aussi bien que ses richesses et » son nom. La mort du dictateur doit apprendre à son fils » adoptif que la constitution d'une république libre rejette » également les souverains électifs et les souverains héré- » ditaires, et ce n'est point à un jeune homme à inter- » roger de son chef un consul. . . . Sans moi on abolissoit » jusqu'au nom de César, on flétrissoit sa mémoire comme » celle d'un tyran; alors il n'y avoit ni héritage, ni tes- » tament, ni adoption. . . . J'ai fait passer quelques décrets » favorables aux conspirateurs; mais les raisons qui m'ont » déterminé ne sont pas de nature à être saisies par une » personne de votre âge. L'argent que vous demandez ne » monte pas à une somme aussi considérable que vous » pouvez le croire; cet argent appartient à la république, » et les magistrats s'en sont servi pour les besoins de l'état; » je vous remettrai volontiers ce qui m'en reste; mais » permettez-moi, jeune homme, de vous donner un » conseil : prenez garde de vous répandre en libéralités » inutiles, servez-vous de vos biens pour renvoyer des » partisans qui s'attachent moins à vous qu'à votre fortune. » Craignez le peuple qui vous caresse, et montrez-vous » avare des bienfaits qu'il attend de vous. C'est un monstre » qui ne connoît d'autre guide que sa cupidité, et toujours » prêt à vous payer d'ingratitude. Vous êtes versé dans » l'histoire grecque, et vous savez que les favoris de la » multitude n'ont qu'un éclat passager, que l'amitié d'un » peuple est plus inconstante que les flots de la mer. »

Ce conseil intéressé étoit donné avec trop de hauteur pour conduire à la persuasion. Auguste n'étoit jeune que

par ses années, la nature l'avoit comblé de tous les avantages que puisse desirer un homme d'état; et il n'étoit point encore sorti de l'enfance, qu'on admiroit en lui une maturité de raison, rare même dans les personnes d'un âge avancé: Antoine ne tarda point à s'apercevoir de sa faute. Il se repentit de ne l'avoir point traité avec cette douceur, cette aménité que la politique exigeoit: mais sa fierté ne lui permettant pas de changer de système, il chercha par toutes sortes de moyens à le tenir dans l'abaissement, et ne laissa échapper aucune occasion de lui faire essuyer quelque humiliation. Cette conduite engagea Auguste à se jeter dans le parti du sénat. S'étant concilié l'estime de cette compagnie, dont Cicéron lui attacha les principaux membres, Auguste s'apprêta à demander raison à Antoine les armes à la main. Celui-ci, craignant l'événement d'une guerre civile, consentit à une conférence qui se tint au Capitole. Si l'on en croit Plutarque, ce fut un songe dans lequel Antoine crut voir Auguste lui dresser des embûches, qui empêcha les suites de leur réconciliation; mais nous croyons que le vrai motif de leur nouvelle rupture étoit celui de leur concurrence à l'empire. Cicéron, qui ne pouvoit entendre prononcer le nom d'Antoine, fit passer un décret par lequel on le déclaroit ennemi de la patrie. Cet orateur fit tant par ses brigues, que le sénat envoya à Auguste les faisceaux et tous les ornemens de préteur, et ordonna à Brutus, ainsi qu'aux consuls Hirtius et Pansa, de l'assister des troupes de la république. Antoine, ne pouvant résister à leurs forces réunies, prit la fuite après avoir été vaincu aux environs de Modène. Sa défaite coûta bien cher à ses ennemis; ils la payèrent de la vie des deux consuls.

Antoine, traînant les débris de sa défaite, se retira vers les Gaules. Son dessein étoit de se joindre à Lépidus qui commandoit plusieurs légions dans cette contrée, et qui lui étoit en partie redevable de son élévation. Ce fut pendant cette retraite qu'il eut à soutenir toutes les incommodités de la guerre; mais cet homme qui venoit de scandaliser les Romains par sa vie voluptueuse et efféminée, montra dans sa disgrace une ame au dessus des revers.

C'étoit dans l'adversité qu'Antoine paroissoit vraiment grand. On le voyoit confondu avec les soldats dont il relevoit le courage abattu par la misère et les fatigues. Il fut réduit à une extrémité si triste, en passant les Alpes, que les troupes et lui-même ne vécurent que de racines et d'écorces d'arbres ; on le voyoit porter à sa bouche de l'eau corrompue, et la boire sans témoigner le moindre dégoût. Arrivé sur les frontières des Gaules, il écrivit à Lépidus, qui lui fit une réponse peu satisfaisante. Ce faux ami lui mandoit que le sénat l'ayant déclaré ennemi de la patrie, il ne pouvoit unir sa banuière à la sienne, sans s'exposer au même décret ; il l'assuroit cependant que jamais il ne le traiteroit en ennemi. Antoine ne s'en tint point à ce refus ; il continua sa route, et alla camper près d'une rivière qui bordoit le camp de Lépidus. Le lendemain, ayant pris des habits de deuil, il s'approche des retranchemens. Les soldats, émus par le récit de ses infortunes, n'en purent soutenir le spectacle. Antoine avoit la barbe longue et les cheveux négligés : touchés jusqu'aux larmes, ils lui envoyèrent deux officiers, déguisés en courtisanes, lui dire d'attaquer le camp avec confiance, qu'ils étoient prêts à le recevoir, et même à tuer Lépidus, s'il en donnoit l'ordre. Antoine les remercia de leur zèle, mais il leur recommanda de ne faire aucune insulte à leur général. Quel fut l'étonnement de Lépidus, lorsqu'à son réveil il aperçut Antoine dans sa tente, entouré de ses propres gardes! Il se jeta à ses pieds en lui demandant la vie. Antoine aussitôt lui tend la main, l'embrasse en l'appelant son père. Il le dépouilla du commandement, mais il lui laissa le titre de général avec tous les honneurs attachés à cette dignité. Juventius Laternensis, ne voulant point être le témoin des maux qu'il voyoit prêts à fondre sur sa patrie, se donna la mort dans le temps que ces deux généraux s'embrassoient. Antoine, après avoir reçu les témoignages d'amour de sa nouvelle armée, se disposa à rentrer en Italie. Il se mit en marche avec dix-sept légions et dix mille chevaux ; il avoit de plus six légions qu'il laissa dans les Gaules pour y faire respecter son autorité. L'armée qu'il conduisoit en Italie n'étoit pas capable de le rassurer contre les caprices du sort : il avoit toujours contre lui le sénat et les conjurés dont Brutus

étoit le chef. Il étoit en proie aux plus vives inquiétudes, lorsque des députés d'Auguste lui proposèrent un accommodement de la part de ce prince. Cette réconciliation, funeste à la république, et inspirée par la politique, se fit par la médiation de Lépidus, qui entra pour un tiers dans le partage de l'empire romain. Cet empire, élevé par cinq cents ans de vertus et de victoires, devint la proie de trois ambitieux qui l'achetèrent par les crimes les plus atroces. Chacun d'eux exigea le sacrifice de ses ennemis. « La haine, dit Plutarque, et la vengeance l'emportèrent » sur l'amitié et sur la parenté. Auguste sacrifia Cicéron » au ressentiment d'Antoine; Antoine sacrifia à Auguste » Lucius César; et tous deux souffrirent que Lépidus mît » son propre frère au nombre des proscrits. Rien jamais » ne fut plus cruel, plus brutal que cet échange. En » payant ainsi le meurtre par le meurtre, ils tuoient cha- » cun également ceux que les autres leur abandonnoient, » et ceux qu'ils abandonnoient aux autres; mais leur injus- » tice étoit inconcevable à l'égard de leurs amis qu'ils » sacrifioient avec la dernière inhumanité, sans avoir » contre eux aucun sujet de haine, pas même de plainte. »

Antoine perdit dans cette occasion cette réputation de bonté et d'humanité qu'il s'étoit acquise. Après s'être fait livrer la tête, ainsi que la main droite de Cicéron, il fit éclater une joie barbare en les voyant. Après s'être rassasié de ce spectacle, il les fit porter au milieu de la place publique, insultant encore aux mânes de cet illustre orateur, et ne sentant point, dit Plutarque, qu'il insultoit plutôt à sa fortune par l'abus de sa puissance. Lorsqu'il eut assouvi ses vengeances, et réglé les affaires dans Rome, il partit avec Auguste pour la Macédoine qui devoit être le théâtre de la guerre contre Brutus et Cassius, chefs des conjurés. Les écrivains s'accordent à lui donner l'honneur de cette guerre. Ils assurent qu'Auguste, qui devoit seul en recueillir tout le fruit, n'en fut que le timide témoin. Antoine, vainqueur dans deux grandes batailles qui furent livrées dans les plaines de Philippes, usa de sa victoire avec la plus grande modération. Ayant trouvé le corps de Brutus dans la poussière du camp, il gémit des malheurs de ce vertueux républicain; et, voyant que

la

la cupidité du soldat lui avoit enlevé jusqu'à ses vêtemens, il détacha sa cotte d'armes, et, après l'en avoir couvert, il ordonna qu'elle servît à orner son bûcher. Il fit même punir du dernier supplice un de ses affranchis, pour avoir retiré des flammes cette cotte qui étoit d'un prix inestimable.

La journée de Philippes changea les destinées du monde; ce ne fut plus au sénat que les peuples et les rois allèrent offrir leur hommage et leur encens, mais aux triumvirs, qui exigèrent bientôt du sénat même de semblables honneurs. Antoine, en parcourant la Grèce, eut à sa cour tous les potentats de l'Asie. Les uns mendioient le prix de leurs services; les autres imploroient sa clémence. Sa marche sembloit un véritable triomphe. Les femmes des rois se disputoient l'honneur de mettre à ses pieds les plus magnifiques présens, et se croyoient un nouveau mérite d'en obtenir quelques regards; mais rien ne flatta plus son amour-propre que la réception que lui firent les Ephésiens. Les rues étoient jonchées de fleurs, et les murs décorés de tyrses et de couronnes de lierre; les dames, parées de leurs plus somptueux habits, portoient les attributs de Bacchus; les hommes, déguisés en faunes et en satyres, allèrent à sa rencontre dans le plus superbe appareil; et, au milieu des concerts les plus mélodieux, ils chantoient des vers à sa louange, et lui donnoient la valeur et la bonté de Bacchus.

Après avoir remercié les Ephésiens, Antoine fit dresser un tribunal au milieu de leur ville, et y cita tous les princes alliés ou sujets de Rome, à qui il parla en maître. Il prit ensuite le chemin de la Cilicie. Ce fut dans cette contrée qu'il donna audience à la fameuse Cléopâtre qui venoit s'excuser d'avoir fourni des secours aux partisans de la république. On sait par quelle magie cette reine voluptueuse parvint à mettre ce juge des rois à ses pieds. Antoine, oubliant qu'il tenoit dans ses mains le sceptre du monde, s'assoupit dans le sein de cette princesse; insensible à la gloire, il laissa à ses lieutenans le soin de faire triompher les aigles romaines, et alla s'enivrer des délices d'Alexandrie. Depuis cette fatale époque, il ne fit plus rien de considérable par lui-même. Il remporta à la vérité quelques

avantages sur les Parthes; mais il les acheta par tant de malheurs, qui tous furent occasionnés par sa passion pour Cléopâtre, qu'on ne sauroit lui en faire un mérite. Octavie, sœur d'Auguste, qu'il avoit épousée depuis la mort de Fulvie, pour sceller son alliance avec Auguste, fit d'inutiles efforts pour le tirer de cette langueur stupide. Elle partit de Rome, résolue de l'accompagner dans une nouvelle expédition qu'il méditoit contre les Parthes. Arrivée à Athènes, elle lui écrivit à Leucopolis, le priant de se ressouvenir de leur union. Elle lui annonçoit de riches présens et de nouvelles levées d'hommes et de chevaux qu'elle lui amenoit elle-même. Antoine se disposoit à recevoir cette tendre et vertueuse épouse, lorsque Cléopâtre, craignant d'être supplantée par une rivale dont les attraits étoient relevés par la modestie et les mœurs, employa les artifices d'une galanterie raffinée pour conserver sa conquête; et, pour prouver l'excès de son amour, cette artificieuse princesse feignit d'être résolue à mourir. Ses abstinences atténuoient son corps, et rendoient sa beauté plus touchante. Fourbe jusqu'à contraindre la nature, elle versoit des larmes dont elle affectoit de rougir. Antoine, trompé par ces artifices, porta la déférence pour elle jusqu'à défendre à Octavie de venir le joindre, sous prétexte qu'il alloit passer l'Euphrate. Octavie n'opposa à ces mépris que la douleur d'avoir perdu le cœur de son époux. Cette vertueuse romaine, occupée de ses devoirs, tandis que sa rivale étoit livrée aux voluptés, menoit une vie privée et obscure, n'ayant d'autre plaisir que d'élever ses enfans, et de leur inspirer une respectueuse tendresse pour un père qui les sacrifioit, ainsi que leur mère, à l'amour d'une étrangère.

Cet affront fait au sang des Césars, indisposa contre lui les Romains. L'affectation qu'il eut de triompher dans Alexandrie, honneur que Rome prétendoit avoir seule le droit de déférer, et l'indiscrétion qu'il eut de s'asseoir sur le trône d'Egypte, portèrent l'indignation publique à son comble. C'étoit pour la première fois qu'on voyoit un Romain revêtu des ornemens de la royauté. Son front étoit ceint d'un diadême; il portoit un sceptre d'or à la main; sa robe de pourpre étinceloit de diamans; c'est ainsi

que, foulant la majesté romaine, il ne vouloit pas même lui appartenir par la forme des habits. Cléopâtre, assise à sa droite, parée des attributs de la déesse Isis, dont elle se donna le nom, fut reconnue pour sa femme, et proclamée reine d'Egypte, de Chypre, de la Libie, de la Célésyrie; et Césarion qu'elle avoit eu de César lui fut donné pour collègue. Les enfans qu'elle avoit donnés à Antoine eurent aussi leur partage. Tous eurent le superbe titre de roi des rois. L'aîné, nommé Alexandre, devoit avoir l'Arménie, la Médie et la Parthie, après qu'il en auroit fait la conquête. Ptolémée le plus jeune eut la Syrie, la Phénicie et la Cilicie. Ces jeunes princes prirent aussitôt les habits des peuples sur lesquels ils devoient bientôt régner, et choisirent leurs gens d'armes parmi les principales familles.

Octave tenoit à Rome une conduite bien différente; jaloux du rang suprême, il ménageoit l'estime des peuples, et ne négligeoit rien pour perdre Antoine. Ce prince politique cacha ses motifs d'ambition sous les apparences du bien public, et faisoit des plaintes continuelles de ce que son collègue dépouilloit l'état par ses profusions, et en resserroit les limites au lieu de les étendre. Il fit aussitôt ses préparatifs, sous prétexte de tirer vengeance du mépris qu'Antoine avoit fait de la majesté romaine. Antoine, instruit de l'abîme qui se creusoit sous ses pas, envoya des députés à Rome, et quitta les bords de l'Araxe; il rejoignit Canidius qui campoit aux environs d'Ephèse avec seize légions. Cléopâtre ne tarda pas à le suivre dans cette ville pour prévenir et empêcher toute réconciliation avec Auguste et Octavie. Les plus sages murmuroient de voir une femme dominer dans le camp, et introduire sous la tente le luxe d'une cour efféminée. Antoine sentoit lui-même combien ce scandale révoltoit les esprits; mais, entraîné par la force de son penchant, il n'écoutoit que les conseils de ses flatteurs qui lui représentoient que la présence de cette reine étoit nécessaire pour entretenir le courage des Egyptiens; que d'ailleurs Cléopâtre, instruite dans l'art de gouverner, pouvoit marcher de pair avec les grands hommes. Ce conseil flattoit trop la passion d'Antoine pour être rejeté. Il se rendit à Samos où se

trouvèrent tous les rois ses alliés, qui ne sembloient que les premiers sujets d'une reine enivrée de sa grandeur. Tous les jours furent marqués par des fêtes et des festins où l'on étaloit tout le luxe asiatique. Dans un voyage qu'il fit à Athènes, il voulut que l'on rendit à son amante les mêmes honneurs qui avoient été déférés à Octavie quelque temps auparavant. Il exigea qu'on lui fît une députation dont lui-même étoit le chef. Ce fut là qu'il tint un conseil où l'on opina qu'il falloit déclarer la guerre à Auguste, et répudier Octavie. S'il eût profité du moment, il accabloit son ennemi qui n'avoit point encore rassemblé toutes ses forces; mais, plongé dans une ivresse brutale, il remit à l'année suivante une guerre qu'il eût terminée sans péril.

Des députés, admis au sénat, y déclarèrent son divorce avec Octavie. Les esprits, déjà révoltés par ce premier outrage, furent saisis de la plus vive indignation à la lecture d'un testament qu'Auguste prétendoit être le sien. Antoine, par ce testament, qui paroît avoir été supposé par son rival, instituoit pour ses héritiers les enfans qu'il avoit eus de la reine d'Egypte, et ordonnoit que son corps fût transféré à Alexandrie, n'importe dans quel lieu du monde il mourût. Autorisé par un décret du peuple, Auguste déclara la guerre à Cléopâtre. Ce prince artificieux auroit blessé la politique en y comprenant Antoine, qui ne pouvoit combattre pour cette reine qu'en s'avouant l'ennemi de sa patrie. C'étoit un ménagement pour les chefs du parti contraire qui avoient un reste de crédit dans Rome. La guerre devint inévitable. Ces deux rivaux intéressèrent à leur querelle presque tous les peuples connus. Antoine eut sous ses enseignes toutes les nations africaines, depuis l'Ethiopie jusqu'à la Cyrénaïque, et les asiatiques soumises, alliées ou tributaires de Rome. Octave commandoit à tous les peuples africains placés à l'occident de la Cyrénaïque, et à tous ceux de l'Europe. Vainqueur du fils du grand Pompée, ses flottes lui assuroient l'empire des mers. Ses troupes, qui fixoient les yeux de l'univers étonné, se rendirent par mer et par terre aux environs d'Actium. Canidius, lieutenant-général d'Antoine, lui conseilla d'éviter le combat de mer qu'Auguste desiroit, et sur-tout de renvoyer Cléo-

pâtre en Egypte. Mais la volonté de cette reine impérieuse l'emporta sur la sagesse de ce conseil. Antoine disposa sa flotte, composée de deux cents gros vaisseaux bien garnis de soldats, mais dépourvus de matelots. Un vieil officier, qui servoit sous lui depuis un grand nombre d'années, gémit de ce qu'il s'exposoit à être vaincu, lorsque ses troupes de terre lui promettoient la victoire la plus complète : « Mon général, lui dit-il, que ne vous fiez-vous » à ces cicatrices et à cette épée plutôt qu'à ce bois pourri ? » Laissez la mer aux Egyptiens et aux Phéniciens, gens » nourris sur cet élément ; mais à nous autres Romains, » donnez-nous la terre, où nous sommes accoutumés à » braver la mort, et à chasser devant nous nos enne- » mis. » Antoine le rassura en lui tendant la main. Cinq jours après que les deux flottes eurent été en présence, Antoine leva l'ancre, et s'avança à la hauteur qu'il avoit résolu de tenir pendant l'action. Elle commença vers les six heures du matin. Cette bataille sembloit un combat de terre, ou plutôt un siége de ville. Les galères d'Antoine s'élevoient au dessus de celles d'Octave, comme autant de citadelles ; elles étoient garnies de tours, d'où les soldats lançoient les mêmes armes dont on use dans la défense des places. Celles de César, plus légères, mais plus nombreuses et mieux équipées, attaquèrent ces lourdes masses ; et, ne pouvant les endommager avec leurs éperons, elles jetèrent dans les tours des matières enflammées. Le combat continuoit avec une ardeur égale des deux côtés, lorsque Cléopâtre, déployant ses voiles, passe à travers les deux armées, et dirige sa route vers le Péloponèse avec son escadre composée de soixante galères. Antoine, oubliant sa flotte, et s'oubliant soi-même, vole à sa suite. Ayant atteint son vaisseau, il quitte le sien, et s'assied sur le tillac, la tête dans ses mains, les coudes sur ses genoux : il passa trois heures dans cette attitude, et gardant un morne silence, également humilié de sa passion et de sa défaite. Arrivé au cap de Ténare, il leva enfin les yeux, et, les tournant vers Cléopâtre, il oublia sa perfidie, et se livra avec une nouvelle complaisance à ses caresses trompeuses. Sa flotte combattit longtemps avec courage, et ne fut vaincue que par un vent

contraire. La plupart de ses vaisseaux furent pris, coulés à fond ou dispersés. Son armée de terre, qui étoit forte de cent mille hommes, se rendit sans tirer l'épée, ayant été trahie et abandonnée par ses chefs. De Ténare, Cléopâtre se rendit en Egypte, et Antoine en Lybie, où il avoit une armée qui étoit sa dernière ressource. Ayant appris que ses troupes infidèles s'étoient déclarées pour Octave, il se seroit donné la mort, si ses amis ne lui eussent conseillé de vivre pour les défendre. Se voyant alors général sans armée, il alla rejoindre Cléopâtre à Alexandrie, où il la trouva occupée du plus vaste projet qu'eût pu concevoir une femme; c'étoit de voiturer sa flotte à travers l'isthme de Suez, et de gagner, par la mer Rouge, des régions inconnues, pour y vivre à l'abri des guerres et de la servitude. L'ayant détournée de ce projet, il se livra à des fêtes qui marquoient plus sa stupidité que son goût pour les plaisirs. L'impossibilité de continuer la guerre l'engagea à recourir à la négociation. Il demandoit à Octave de le laisser vivre simple particulier dans Athènes, s'il lui refusoit le gouvernement d'Egypte. Il crut le fléchir en lui rappelant le souvenir de leur ancienne amitié. Octave reçut ses présens, et, ayant renvoyé ses ambassadeurs sans réponse, il continua sa route vers Alexandrie. Antoine, instruit de la prise de Péluse, résolut d'arrêter son ennemi dans sa marche. Il le chargea avec autant de valeur que de prudence, et le vainquit dans un combat de cavalerie. Ce premier avantage ranima son espoir; il engagea une nouvelle action dont le mauvais succès l'obligea de chercher une retraite dans les murs d'Alexandrie. Octave l'y suivit, et campa près de l'Hippodrome, d'où il entretint des intelligences avec la reine. Antoine, trahi au dedans et attaqué au dehors, fit une vigoureuse sortie sur les assiégeans dont la cavalerie se retira en désordre. Fier de cette victoire, il rentra dans le palais, le sabre nu et sanglant; il salue Cléopâtre d'un baiser, et lui présente un soldat qui s'étoit montré son émule. On célébra cette journée par un festin où Antoine fit paroître la gaieté d'un philosophe aimable et détaché. « Mes amis, dit-il à ses officiers, » traitez-moi bien aujourd'hui; il est incertain si vous me verrez demain, et si vous ne serez point à d'autres maîtres. »

Voyant que ces paroles, prononcées avec un sourire adressé à ses amis, les faisoient fondre en larmes, il essaya de les consoler, et il leur dit qu'il ne les mèneroit point avec lui, où il alloit plutôt pour mourir avec gloire que pour vaincre ou pour se sauver. Le lendemain, comme il rangeoit son armée en bataille, il vit sa flotte et sa cavalerie passer du côté de César. Se voyant trahi et privé de toute espérance, il rentre dans la ville, gémissant de ce qu'une femme, pour laquelle il alloit se sacrifier, le livroit à son ennemi.

La perfide Cléopâtre, craignant sa colère et son désespoir, se retira dans son tombeau, d'où elle lui fit dire qu'elle étoit morte. « Qu'attends-tu donc, Antoine, s'écria-t-il » aussitôt en détachant sa cuirasse, qu'attends-tu? La for- » tune ne t'a-t-elle pas tout ravi?.... Chère Cléopâtre, » je ne me plains pas de ce que je vais te rejoindre; mais » un empereur, un Romain, devoit-il se laisser vaincre par » une femme en magnanimité? » Aussitôt, se tournant vers Eros, le plus cher de ses affranchis, il lui rappela sa promesse de le tuer dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Eros aussitôt tira son épée, et la leva comme pour l'en frapper; mais tout-à-coup, détournant la vue, il se la passa au travers du corps, et tomba mort aux pieds de son maître. Antoine s'écria: « Généreux Eros, tu m'apprends » mon devoir. » Aussitôt il se perce le flanc, et se jette sur un lit, d'où il appelle la mort trop lente à venir à son secours. Ses mains foibles ne peuvent élargir sa blessure; il redemande son épée à ses amis, que l'excès de la douleur éloigne de ce spectacle funeste. Cléopâtre, apprenant qu'il meurt pour elle, qu'il lui adresse ses derniers soupirs, lui fait savoir qu'elle est encore vivante; il ordonne sur-le-champ à ses esclaves de le porter dans le tombeau où elle s'étoit retirée. Cléopâtre, soupçonnant la foi d'Auguste, et craignant d'être surprise par ses émissaires, ne fit point ouvrir les portes; elle parut aux fenêtres, d'où elle jeta des cordes auxquelles on attacha Antoine, qui, flottant en l'air, et expirant, tournoit encore ses regards vers elle. Quelle situation pour un chef qui, quelques mois auparavant, commandoit à tant de rois! Dès qu'il fut dans les bras de Cléopâtre, il lui conseilla de vivre,

si elle le pouvoit, avec gloire; et, sur ce qu'elle fondoit en larmes, voyant sa plaie et son corps couvert de sang : « Consolez-vous, lui dit-il; et, au lieu de gémir de ma » disgrace, louez mon bonheur. La fortune m'a comblé » de tous ses biens; je me suis vu le plus grand, le plus » glorieux et le plus puissant homme de la terre, et, à la » fin de mes jours, moi Romain, je ne suis vaincu que » par un Romain. Il eut à peine prononcé ces paroles, qu'il expira sur le sein de Cléopâtre, dans la soixante-troisième année de son âge; d'autres disent dans la cinquante-sixième. Il laissoit sept enfans, qu'il avoit eus de ses trois femmes, Fulvie, Octavie et Cléopâtre. On ne sait quel fut le sort de ses deux fils, Alexandre et Ptolémée, que lui avoit donnés la reine. La vertueuse Octavie éleva sa fille Cléopâtre avec le même soin que ses propres enfans, et la maria à Juba, roi de Mauritanie, l'un des princes les plus accomplis de son siècle. Antillus, l'aîné des fils qu'il avoit eus de Fulvie, fut livré, par son propre gouverneur, entre les mains des soldats d'Octavien, qui le firent périr par les ordres de leur maître. Julius Antonius, frère puîné d'Antillus, et issu de la même mère, fut un des principaux favoris d'Auguste, et épousa Marcella, fille d'Octavie sa belle-mère; mais, s'étant permis des libertés peu respectueuses avec la voluptueuse Julie, fille unique de l'empereur, il fut puni du dernier supplice. Octavie donna deux filles à Antoine, toutes deux nommées *Antonia*. La première, qui fut mariée à L. D. Enobarbus, donna le jour à Cn. Domitius, père de l'empereur Néron. La cadette, aussi vertueuse que sa mère, qu'elle égaloit en beauté, épousa Drusus, fils de Tibère et de Livie, et gendre d'Auguste. Ce fut de ce mariage que sortirent Germanicus, si célèbre par les regrets dont les Romains honorèrent sa mémoire, et l'empereur Claude, qui régna avant Néron. Caius Caligula, fils de Germanicus, régna pareillement dans Rome. Si Antoine, avant sa mort, eût su lire dans le livre des destinées, il eût été satisfait en voyant sa race sur un trône fondé par son ennemi, qui lui refusoit une maison dans Athènes.

Le troisième triumvir est M. Emilius Lépidus, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Rome.

Il parvint aux premiers emplois de la république ; il fut grand pontife, et obtint trois fois le consulat, quarante-six, quarante-cinq et quarante-un ans avant Jésus-Christ. Pendant les troubles de la guerre civile, excitée par les héritiers et les amis de Jules-César, Lépidus se mit à la tête d'une armée, et se distingua par son courage. Marc-Antoine et Auguste s'unirent avec lui ; ils se partagèrent l'univers. Lépidus eut l'Afrique. Il fit périr tous ses ennemis, et livra son propre frère à la fureur des tyrans avec lesquels il s'étoit associé. Il eut part ensuite à la victoire qu'Auguste remporta sur le jeune Pompée en Sicile. Comme il étoit accouru du fond de l'Afrique pour cette expédition, il prétendit en recueillir seul tout le fruit, et se disposa à soutenir ses prétentions par les armes. Auguste le méprisoit, parce qu'il savoit qu'il étoit méprisé par ses troupes : il ne daigna pas tirer l'épée contre lui ; il passa dans son camp, lui enleva son armée, le destitua de tous ses emplois, à l'exception de celui de grand pontife, et le relégua dans une petite ville d'Italie, trente-six ans avant Jésus-Christ. Lépide étoit d'un caractère à pouvoir supporter l'exil. Plus ami du repos qu'avide de puissance, il n'eut jamais cette activité opiniâtre qui peut seule conduire aux grands succès et les soutenir. Il ne se prêta qu'avec une sorte de nonchalance aux circonstances les plus favorables à son agrandissement ; et, pour nous servir des expressions de Patercule, il ne mérita point les caresses dont la fortune le combla longtemps : ce n'est pas qu'il n'eût quelque talent pour la guerre : mais il n'eut ni les vertus ni les vices qui rendent les hommes célèbres.

Réflexions sur Lépide.

Si quelque chose est capable d'immortaliser Lépide, c'est le projet sublime du *triumvirat*. Considérant, d'un côté, ses forces et son armée jointe aux troupes d'Antoine ; examinant, d'un autre côté, tout le sénat, tous les conjurés armés dans les provinces, toute l'Italie, que la crainte d'Antoine devoit unir à Octave, il forma le dessein d'accommoder ces deux rivaux, et de ne pas s'oublier dans l'accommodement. L'exemple récent du *triumvirat*

de Pompée, de César et de Crassus, lui donna une idée de celui qu'il forma ; et cette fameuse conférence où se détermina le second *triumvirat*, et qui fut son ouvrage, seroit seule capable d'embellir la vie la plus obscure, si l'on n'avoit pas à reprocher aux triumvirs les infâmes proscriptions dont ils scellèrent leur association.

Peut-être Lépide n'avoit-il pas prévu cette énorme puissance que lui donna le rang de triumvir, joint au titre de souverain pontife ; et l'on a lieu de croire qu'il fut étourdi de son pouvoir et de sa dignité, lorsque ses deux collègues le laissèrent à Rome pour y commander au peuple, au sénat et à toute l'Italie.

Les triumvirs, après la fameuse victoire de Philippes et la mort des principaux conjurés, se partagèrent de nouveau le monde. Lépide, qui n'avoit point eu de part aux victoires, n'en eut que très-peu à l'autorité ; et, tandis qu'Antoine prit l'Orient en maître, et qu'Auguste prit Rome, l'Italie et tout le reste de l'empire, Lépide fut obligé de se contenter de son gouvernement des Espagnes et de sa charge de souverain pontife. Il fut assez maltraité dans ce partage, et il reconnut parfaitement cette inégalité ; mais il falloit pouvoir mieux faire. Toutes les troupes étant dévouées à Auguste ou à Antoine ; il fallut partir, et se contenter de quelques légions destinées pour sa province.

Il est indubitable que Lépide conçut un vrai chagrin de l'injustice de ses collègues ; et, quoiqu'il reconnût peut-être leur supériorité en actions et en talens, il étoit cependant fâché qu'elle parût si visiblement aux yeux de tout le monde. Car, avec un mérite médiocre, il avoit une vanité démesurée, et l'on sait que personne ne veut avouer avoir moins de vertus qu'un autre ; aussi forma-t-il, dès-lors, un secret projet de se venger de cette injustice, quand l'occasion se présenteroit, et elle ne tarda pas beaucoup.

La discorde s'alluma entre Auguste et Antoine, d'une manière si vive que toutes leurs forces furent employées à leur querelle. Lépide, qui, tranquille dans son gouvernement, avoit pris soin d'amasser beaucoup d'argent, fit pendant ce temps de nouvelles levées de troupes,

et composa une armée de trente légions, qu'il se garda pourtant bien de laisser sortir d'Espagne, s'étant proposé de laisser ses deux collègues se déchirer l'un par l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement affoiblis, et pour lors d'entrer avec une armée toute fraiche, et de se rendre le maître absolu de l'un et de l'autre, et de l'univers par conséquent.

Il conduisoit avec assez d'art ce vaste dessein, en voulant toujours se rendre médiateur entre les deux rivaux, avec lesquels il conservoit des dehors d'amitié et d'alliance : mais en effet il fomentoit sous main leur division, pour hâter leur ruine.

Enfin, après plusieurs combats entre les deux partis, tandis qu'Antoine goûtoit les délices d'Egypte, Auguste se trouva sur les bras, en Sicile, les restes du parti de Pompée ; comme Auguste, moins fort, craignoit les succès de Sextus Pompeius, il demanda du secours à Lépide, intéressé à détruire le parti ennemi de César. Lépide vint en Sicile avec plus de vingt-cinq légions qui décidèrent la victoire en faveur d'Auguste. Flatté de ce succès, Lépide fit sentir à Auguste qu'il étoit dû à ses légions ; il chercha à l'humilier : ce dernier, qui trouvoit toujours dans son esprit les ressources que les autres cherchent souvent en vain dans leur valeur, pratiqua si adroitement les chefs de l'armée de Lépide, que ceux-ci, mécontens de l'avarice de leur général, soulevèrent contre lui son armée. Il est difficile de comprendre qu'on soulève une armée entière sans que le général s'en aperçoive, s'il a un peu de sens et de fermeté ; c'est de cette fermeté dont Lépide manqua tout-à-fait en cette occasion. Il manqua aussi de courage ; car il se laissa conduire aux pieds d'Auguste, et eut la lâcheté de lui demander la vie, ses biens et les places qu'il possédoit avant le *triumvirat* : il perdit cette dernière dignité (1).

(1) Suivant ce qui est dit plus haut, page 79, ce fut Antoine qui, après sa défaite à Modène, séduisit l'armée de Lépide, et l'obligea à lui demander la vie. (*Note du rédacteur.*)

Le reste de la vie de Lépide se passa dans l'obscurité d'un particulier, à qui même la dignité de souverain pontife qu'on lui avoit laissée ne donna aucun lustre. On prit d'autant plus de soin de l'abaisser, qu'on l'avoit vu plus élevé.

L'endroit de la vie de Lépide, qui, sans contestation, mérite d'être loué de tout le monde, c'est la fidélité qu'il conserva à César. Après la mort de ce dernier, il s'unit à Antoine pour faire punir les conjurés, quoiqu'il eût épousé une sœur de Brutus. Il voulut, de tout son pouvoir, venger son ami, dont le meurtre avoit partagé toute la ville.

Il paroît, dans tous les historiens, que pour lors Lépide étoit, avec Antoine, le chef du parti de César; et il falloit qu'il jouît d'une très-grande considération, puisqu'il y avoit plusieurs autres personnes d'un très-grand mérite qui se rangeoient sous ses drapeaux. On ne sauroit douter qu'il ne fût le chef de ce parti, conjointement avec Antoine, si l'on fait réflexion que, lorsqu'on voulut concilier les conjurés d'une part, et les amis de César de l'autre, il ne fut parlé que de Brutus et de Cassius parmi les premiers, et d'Antoine et de Lépide parmi les derniers, en sorte que Brutus alla souvent chez Lépide, et Cassius chez Antoine.

Dans une autre circonstance, Lépide fut encore très-digne de considération. Il releva la fortune d'Antoine, qui, après sa défaite à Modène, traversa les Alpes et vint le chercher en Gaule où il étoit avec une armée considérable; c'est là qu'Antoine, déclaré par le sénat ennemi de la république par les insinuations d'Octave et les discours de Cicéron, n'osant tout-à-fait se présenter à Lépide dans l'état d'un général et d'un consul, prit, au lieu de sa robe de pourpre, un habit de deuil, et marqua par toutes les démonstrations extérieures l'affliction où il étoit pour toucher Lépide.

Celui-ci hésita quelque temps sur le parti qu'il devoit prendre entre Octave vainqueur, et Antoine vaincu, tous les deux du parti de César. Il résolut enfin de s'unir à Antoine, pour poursuivre les vengeances que l'ambition d'Octave différoit.

Ces traits annoncent que Lépide connoissoit l'amitié, et qu'il méritoit le titre de *très-honnête homme*, que lui donnoient ses collègues : mais la postérité lui a refusé celui de *grand homme*. Les vertus donnent moins de célébrité que les talens (1).

---

(1) Tout ce que l'on dit ici de la conduite de Lépide vis-à-vis d'Antoine est bien contradictoire avec ce qui en est rapporté ci-devant, pages 47 et 48 (*Note du rédacteur.*)

(M. MONTIGNY.)

TROUBADOURS.

Nom que l'on donnoit autrefois, et que l'on donne encore aujourd'hui aux anciens poètes de Provence.

Quelques-uns prétendent qu'on les a appelés trombadours, parce qu'ils se servoient d'une trompette dont ils s'accompagnoient en chantant leurs vers.

D'autres préfèrent le mot de *troubadours* qu'ils font venir du mot *trouver*, inventer, parce que ces poètes avoient beaucoup d'invention, et c'est le sentiment le plus suivi.

Les poésies des *troubadours* consistoient en sonnets, pastorales, chants, satyres, pour lesquelles ils avoient le plus de goût, et en *tensons* ou plaidoyers qui étoient des disputes d'amour.

Jean de Notredame ou Nostradamus, qui étoit procureur au parlement de Provence, est entré dans un grand détail sur ce qui concerne ces poètes.

Pasquier dit qu'il avoit entre les mains l'extrait d'un ancien livre qui appartenoit au cardinal Bembo, et qui avoit pour titre : *Les noms d'aquels firent tensons et syrventes.* Ils étoient au nombre de quatre-vingt-seize, et il y avoit parmi eux un empereur; savoir, Frédéric Ier, deux rois, Richard Ier, roi d'Angleterre, et un roi d'Aragon, un dauphin de Viennois et plusieurs comtes, etc.; non pas que tous ces personnages eussent composé des ouvrages entiers en provençal, mais pour quelques épigrammes de leur façon, faites dans le goût de ces poètes. Les pièces, mentionnées dans ce titre, et nommées *syrventes*, étoient des espèces de poèmes mêlés de louanges et de satyres, dans lesquels les *troubadours* célébroient les victoires que les princes chrétiens avoient remportées sur les infidèles dans les guerres d'outre-mer.

Pétrarque, au quatrième livre du Triomphe de l'Amour, parle avec éloge de plusieurs *troubadours*. On dit que les poètes italiens ont formé leurs meilleures pièces sur le modèle de ces poètes provençaux; et Pasquier avance

positivement que le Dante et Pétrarque sont les vraies fontaines de la poésie italienne, mais que ces fontaines ont leur source dans la poésie provençale.

Boucher, dans son histoire de Provence, raconte que, vers le milieu du douzième siècle, les *troubadours* commencèrent à se faire estimer en Europe, et que la réputation de leur poésie fut au plus haut degré vers le milieu du quatorzième siècle. Il ajoute que ce fut en Provence que Pétrarque apprit l'art de rimer, qu'il pratiqua, et qu'il enseigna ensuite en Italie.

En effet, outre les différentes sortes de poésies que composèrent les *troubadours*, même dès la fin du onzième siècle, ils eurent la gloire d'avoir les premiers fait sentir à l'oreille les véritables agrémens de la rime. Jusqu'à eux elle étoit indifféremment placée au commencement, au repos ou à la fin du vers; ils la fixèrent où elle est maintenant, et il ne fut plus permis de la changer. Les princes de ce temps-là en attirèrent plusieurs à leurs cours, et les honorèrent de leurs bienfaits. Au reste, ces *troubadours* étoient différens des conteurs, chanteurs et jongleurs, qui parurent dans le même temps. Les conteurs composoient les proses historiques et romanesques; car il y avoit des romans rimés et sans rimes; les premiers étoient l'ouvrage des *troubadours*, et les autres ceux des conteurs. Les chanteurs chantoient les productions des poètes, et les jongleurs les exécutoient sur différens instrumens.

« Les premiers poètes, dit M. l'abbé Massieu dans » son histoire de la poésie françoise, menoient une vie » errante, et ressembloient du moins par là aux poètes » grecs. Lorsqu'ils avoient famille, ils menoient avec » eux leurs femmes et leurs enfans qui se mêloient aussi » quelquefois de faire des vers; car assez souvent toute » la maison rimoit bien ou mal à l'exemple du maître. Ils » avoient soin encore de prendre à leur suite des gens » qui eussent de la voix pour chanter leurs compositions, » et d'autres qui sussent jouer des instrumens pour accom- » pagner. Escortés de la sorte, ils étoient bien venus dans » les châteaux et dans les palais. Ils égayoient les repas, » ils faisoient honneur aux assemblées; mais sur-tout ils

» savoient donner des louanges, appât auquel les grands » se sont presque toujours laissés prendre.

» Quelquefois, dit M. de Fontenelle, durant le repas » d'un prince, on voyoit arriver un *trouvers* inconnu » avec ses ménestrels ou jongleurs, et il leur faisoit chanter » sur leurs harpes ou vielles les vers qu'il avoit composés. » Ceux qui faisoient les *sons*, aussi bien que les *mots*, » étoient les plus estimés. On les payoit en armes, draps » et chevaux; et, pour ne rien déguiser, on leur donnoit » aussi de l'argent; mais, pour rendre les récompenses » des gens de qualités plus honnêtes et plus dignes d'eux, » les princesses et les plus grandes dames y joignoient » souvent leurs faveurs. Elles étoient fort foibles contre » les beaux esprits. »

Les plus célèbres *troubadours* sont Arnaud Daniel, né, dans le douzième siècle, à Tarascon, ou à Beaucaire, ou à Montpellier, d'une famille noble, mais pauvre, auteur de plusieurs tragédies et comédies, et entre autres d'un poème intitulé : *Les Illusions du Paganisme*, des poésies duquel Pétrarque a bien su profiter. Anselme Faydit, Hugues Brunet, Pierre de Saint-Rémi, Perdrigon, Richard de Noues, Luco, Parasols, Pierre Roger, Giraud de Bournel, Rémond le Proux, Ruthebœuf, Hébers, Chrétien de Troies, Eustache le Peintre, etc.

Ces *troubadours* brillèrent en Europe environ deux cent cinquante ans, c'est-à-dire depuis 1120 ou 1130 jusqu'à la fin du règne de Jeanne, première du nom, reine de Naples et de Sicile, et comtesse de Provence, qui mourut en 1382. Alors défaillirent les Mécène, et défaillirent aussi les poètes, dit Nostradamus. D'autres voulurent suivre les traces des premiers *troubadours;* mais n'en ayant pas la capacité, ils se firent mépriser; de sorte que tous ceux de cette profession se séparèrent en deux différentes espèces d'acteurs; les uns, sous l'ancien nom de jongleurs, joignirent aux instrumens le chant ou le récit des vers, et les autres prirent simplement le nom de joueurs, *joculatores*, ainsi qu'ils sont nommés dans les anciennes ordonnances.

M. l'abbé Goujet, de qui nous empruntons ceci, remarque que,

que, parmi ces poètes, il y en a eu qu'on nomma *comiques*, c'est-à-dire comédiens, parce qu'en effet ils jouoient eux-mêmes dans les pièces qu'ils composoient, et peut-être dans celles qu'ils débitoient à la cour des rois et des princes où ils étoient admis. (Voyez *Jongleurs*.)

(ANONYME.)

TROUBLE.

ÉTAT contraire à celui de paix, de tranquillité, de repos. On dit le *trouble* de l'air, le *trouble* des eaux, le *trouble* des provinces, les *troubles* d'une maison; le *trouble* des passions, de la conscience, du cœur, de l'esprit. Il y avoit dans toutes ses actions ce *trouble* que cause toujours l'amour vrai dans l'innocence de la première jeunesse : les discours de celui qui aime sont accompagnés d'un *trouble* plus séducteur que tout ce qu'il dit. Louis XIV étoit flatté du *trouble* que sa présence causoit quelquefois à ceux qui l'approchoient.

(ANONYME.)

TUNBRIDGE.

Bourg d'Angleterre, dans le comté de Kent, fort renommé par ses eaux minérales et par l'affluence de gens de qualité qui viennent les boire, s'amuser, et y prendre de l'exercice dans la saison convenable.

C'est un plaisir, dit Pavillon dans une lettre à madame Pélissari, que d'être malade dans ce pays; car, sitôt qu'on l'est, ou qu'on croit l'être, ou qu'on veut l'être, on vous envoie aux eaux de *Tunbridge :* or ce *Tunbridge* est la plus charmante médecine que l'on puisse prendre; c'est une fontaine au bout d'une foire aussi magnifique que celle de Saint-Germain à Paris. Il faut avoir la complaisance de croire que ceux qui y vont boivent de ces eaux, et qu'ils en ont besoin.

Ce qui m'en fait douter, c'est que ceux qui les prennent
Sont à jouer assidûment,
Qu'ils caquètent sans cesse, ou toujours se promènent,
Et ne pissent que rarement.
Mille fraîches beautés parent la promenade,
Et l'on trouveroit en ce lieu
Plus mal aisément un malade
Qu'un homme sain à l'hôtel-dieu.

Comme j'étois surpris de voir tous ces prétendus malades en si bonne santé, je demandai avec empressement, continue Pavillon, de quel mal cette fontaine guérissoit; mais je n'en pus être éclairci : pour toute réponse, les uns haussoient les épaules, les autres me rioient au nez, etc. Il finit en disant à madame Pélissari : « Enfin, madame, » ce pays est si beau et si bon, que si, par hasard, » quelque magicien, selon l'ancienne coutume, me dé- » tient ici enchanté durant deux ou trois mille ans, je vous » prie de ne me plaindre point, et d'attendre patiem- » ment mon retour. »

Ces lieux sont pour moi pleins d'appas,
Je n'y vois ni procès, ni moine, ni misère,
On y sonne très-peu, l'on n'y travaille guère,
Et l'on y fait de longs repas.

(M. de Jaucourt.)

TUNIQUE.

Espèce de chemise des hommes et des femmes romaines. La *tunique* étoit un habillement commun aux hommes et aux femmes, mais la forme en étoit différente. Les femmes avoient coutume de les porter beaucoup plus longues que les hommes; et, lorsqu'elles ne leur donnoient pas toute la longueur ordinaire, c'étoit sortir de la modestie de leur sexe, et prendre un air trop cavalier.

Juvénal, en parlant d'une femme qui se pique à tort et à travers de bel esprit, qui, au commencement du repas, se jette sur les louanges de Virgile, pèse dans la balance le mérite de ce poète et la gloire d'Homère; trouve des excuses pour Didon lorsqu'elle se poignarde, décide la question du souverain bien; Juvénal, dis-je, ajoute que, puisqu'elle affecte ainsi de paroître savante, il seroit juste qu'elle retroussât sa *tunique* jusqu'à mi-jambe; c'est-à-dire qu'elle ne se montrât alors que dans l'équipage d'un homme.

Non seulement les *tuniques* des dames étoient distinguées par la grandeur, elles l'étoient aussi par des manches qu'il n'étoit permis qu'à elles de porter : c'étoit parmi les hommes une marque de mollesse dont les temps de la république n'avoient point montré d'exemple. César ne put pas même sur cela se mettre à l'abri des reproches; mais ses mœurs étoient aussi efféminées que son courage étoit élevé; et nous ne devons point tirer à conséquence l'exemple d'un homme que Curion le père, dans une de ses harangues, avoit non seulement nommé *le mari de toutes les femmes*, mais aussi *la femme de tous les maris*.

La *tunique* prenoit si juste au cou, et descendoit si bas dans les femmes très-modestes, qu'on ne leur voyoit que le visage. Catia n'étoit point du nombre de ces sortes de femmes, à ce que dit Horace, car elle laissoit à découvert cette partie de l'épaule qui est jointe au bras. Ovide disoit que cet étalage seyoit aux femmes blanches, et qu'il autorisoit les émancipations.

Lorsque le luxe eut amené l'usage de l'or et des pierreries, on commença à montrer impunément toute la gorge : la vanité gagna du terrain, et les *tuniques* s'échancrèrent davantage ; souvent les manches, au rapport d'Élien, n'en étoient point cousues, et, du haut de l'épaule jusqu'au poignet, elles s'attachoient avec des agraffes d'or ou d'argent, de telle sorte qu'un côté de la *tunique* posant à demeure sur l'épaule gauche, l'autre côté tomboit négligemment sur la partie supérieure du bras droit : ainsi les *tuniques* étoient ouvertes par les côtés, à peu près comme nos chemises d'homme le sont par devant.

Leur nombre s'augmenta chez les Romains, d'abord parmi les hommes, dont les femmes suivirent l'exemple ; mais le goût en forma la différence : la première étoit une simple chemise ; la seconde, une espèce de rochet ; et la troisième, qui se mettoit par dessus les deux autres, se nommoit *stole*.

Du temps de Sénèque, la *tunique* des dames romaines étoit très-fine. Voyez-vous, dit-il, ces habillemens de soie que portent les dames ? Qu'y découvrez-vous qui puisse défendre le corps des injures de l'air ou la pudeur des regards lascifs des hommes ? Celle qui peut les revêtir osera-t-elle jurer qu'elle ne soit pas nue (1) ? On fait venir à grands frais de pareilles étoffes d'un pays où le commerce n'a jamais été ouvert, et tout cela pour avoir droit d'étaler en public des objets qu'en particulier on n'ose montrer à ses amans qu'avec quelque réserve.

Il ne manquoit plus à Sénèque qu'à nous instruire de la couleur de la *tunique* des dames romaines, selon ce même esprit de galanterie et de volupté qui corrompoit les mœurs de son siècle, et dans lequel Ovide ne recommandoit que la convenance avec le teint. La *tunique* noire, dit-il, sied bien aux blanches, et la blanche sied bien

---

(1) Ne pourroit-on pas, avec quelque raison, appliquer la remarque de Sénèque au nouveau costume que nos dames françaises ont adopté ? Il n'est sûrement ni plus propre à garantir leur corps des injures de l'air, ni moins contraire à la décence et à la pudeur que l'habillement des dames romaines dont il est ici question.
(Note de l'éditeur)

aux brunes. Nous ne marions pas volontiers de même ces deux dernières couleurs. Est-ce que la fantaisie régloit le goût des Romains, ou qu'elle détermine le nôtre? C'est tous les deux; car en tout temps la fantaisie a décidé des goûts, des modes et de la beauté.

(M. de JAUCOURT.)

TURENNE.

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de *Turenne*, naquit à Sédan le 11 septembre 1611. La nature et l'éducation concoururent également à former ce grand homme. Il montra, dès sa plus tendre jeunesse, le goût le plus décidé pour l'art de la guerre, où il devoit un jour acquérir tant de gloire. Cependant la délicatesse de son tempérament sembloit s'opposer à ce qu'il embrassât ce parti, et on ne le lui dissimuloit point. A peine âgé de dix ans, il prit une résolution assez étrange pour faire cesser ce discours; il s'échappa la nuit, pendant une saison assez rigoureuse, et courut sur le rempart de Sédan, comptant y rester jusqu'au lendemain. Comme il n'admit personne dans sa confidence, on le chercha long-temps inutilement dans toutes les principales maisons de la ville. Son gouverneur, désespérant de le rencontrer, passe, pour s'en retourner, à travers les batteries du rempart. Mais quelle fut sa surprise de voir le jeune *Turenne* couché sur l'affût d'un canon, et profondément endormi! Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le détermina à venir au château; il vouloit absolument passer la nuit où on l'avoit trouvé. La crainte que l'on eut qu'il ne se livrât à quelques autres tentatives imprudentes, empêcha qu'on ne lui parlât davantage de la délicatesse de son tempérament.

Son goût pour les armes augmenta par l'étude de la vie des grands capitaines. Il étoit sur-tout frappé de l'héroïsme d'Alexandre, et lisoit avec transport *Quinte-Curce*. Il fit ses premières campagnes sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel. Ce prince, qui passoit à juste titre pour un des plus grands généraux de son siècle, voulut que son neveu commençât par prendre le mousquet, et qu'il servît comme un simple soldat avant que de l'élever à aucun grade. Il fut fait maréchal de camp à vingt-trois ans, maréchal de France à trente-deux, et maréchal général des camps et armées du roi à quarante-huit.

Le désintéressement et la générosité tiennent un des premiers rangs parmi les vertus militaires de cet homme

illustre. Lors de la campagne de 1673, un officier général lui proposa, dans le comté de la Marck, un gain de quatre cent mille livres, dont la cour ne pourroit jamais rien savoir : « Je vous suis fort obligé, répondit-il ; mais comme » j'ai souvent trouvé de ces occasions sans en avoir pro- » fité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon » âge. »

A peu près dans le même temps, une ville fort considérable lui offrit cent mille écus pour qu'il ne passât point sur son territoire : « Comme votre ville, dit-il aux dépu- » tés, n'est point sur la route où j'ai résolu de faire marcher » l'armée, je ne puis en conscience prendre l'argent que » vous m'offrez. »

Les succès glorieux de cette campagne de 1673 procurèrent à *Turenne* un accueil des plus flatteurs à Versailles. Louis XIV le combla de louanges, et lui dit que le marquis de Saint-Abre ne serviroit plus sous lui, parce que, dans ses lettres au ministre, il avoit blâmé quelques-uns des partis qu'il avoit pris : « Pourquoi ne m'a-t-il point parlé, » répondit le vicomte ; je l'aurois écouté avec plaisir, et » j'aurois profité de ses conseils. » Il excusa ensuite Saint-Abre, en fit l'éloge, lui obtint des récompenses, et se fit promettre qu'on ne le priveroit point d'un officier d'un mérite aussi distingué.

Les fatigues de la campagne de 1674 avoient causé de grandes maladies dans l'armée française. On vit par-tout *Turenne* tenir aux soldats des discours paternels, et toujours la bourse à la main. Lorsque son argent étoit épuisé, il empruntoit du premier officier qu'il rencontroit, et le renvoyoit à son intendant pour être payé. Celui-ci, soupçonnant qu'on exigeoit quelquefois plus qu'on n'avoit prêté à son maître, lui insinua de donner à l'avenir des billets de ce qu'il empruntoit : « Non, non, dit le vicomte, donnez » tout ce qu'on vous demandera. Il n'est pas possible qu'un » officier aille vous redemander une somme qu'il n'a point » prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin ; et » dans ce cas il est juste de l'assister. »

Un officier étoit au désespoir d'avoir perdu, dans un combat, deux chevaux que la situation de ses affaires ne lui permettoit pas de remplacer. *Turenne* lui en donna deux

des siens, en lui recommandant fortement de n'en rien dire à personne. « D'autres, lui dit-il, viendroient m'en de- » mander, et je ne suis pas en état d'en donner à tout le » monde. » Cet homme modeste vouloit cacher, sous un air d'économie, le mérite d'une bonne action.

Une autre fois *Turenne* aperçut dans son armée un officier d'une naissance distinguée, mais pauvre et très-mal monté: Il l'invita à dîner, le tira en particulier après le repas, et lui dit avec bonté: « J'ai, monsieur, une prière à vous » faire: vous la trouverez peut-être un peu hardie; mais » j'espère que vous ne voudrez pas refuser votre général. » Je suis vieux, continua-t-il, et même un peu incom- » modé. Les chevaux vifs me fatiguent, et je vous en ai vu » un sur lequel je crois que je serois fort à mon aise. Si je » ne craignois de vous demander un trop grand sacrifice, » je vous proposerois de me le céder. » L'officier ne ré- pondit que par une profonde révérence, et alla dans l'ins- tant prendre son cheval qu'il mena lui-même dans l'écurie de *Turenne*. Ce général, le lendemain, lui en envoya un des plus beaux et des meilleurs de l'armée.

On a beaucoup loué la continence de Scipion l'Africain; *Turenne* donna le même exemple de vertu à son armée, mais avec cette modestie qui accompagnoit toutes ses ac- tions. Après la prise du fort de Solre, dans le Hainaut, en 1637, les premiers soldats qui entrèrent dans la place y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. *Turenne*, fei- gnant de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit tout de suite chercher son mari, en lui disant publiquement: « Vous devez à la retenue de » mes soldats l'honneur de votre femme. »

La campagne de 1675 fit le plus grand honneur à *Tu- renne*, et cet habile général avoit su non seulement pro- fiter des fautes des ennemis, mais encore les prévoir. Lors- qu'après la victoire sur les Allemands, commandés par le duc de Lorraine et par Caprara, les officiers de son ar- mée se rassemblèrent autour de lui pour le féliciter sur cette victoire, qui étoit le fruit de ses savantes manœuvres: « Messieurs, leur dit *Turenne*, avec des gens comme

» vous, on doit attaquer hardiment, parce qu'on est sûr » de vaincre. »

Autre trait de sa modestie. Un homme également borné et indiscret, lui rappelant la journée de Rhétel, en 1650, où il s'étoit laissé battre par le maréchal du Plessis-Praslin, lui demandoit comment il avoit perdu cette bataille; *Turenne* lui répondit simplement : « Par ma faute. Mais quand » un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas « faite long-temps. »

M. de *Turenne* aimoit tendrement le fils de M. d'Elbœuf, qui, à quatorze ans, étoit un prodige de valeur. Il l'envoya saluer M. de Lorraine, qui lui dit : « Mon petit » cousin, vous êtes trop heureux de voir et d'entendre » tous les jours M. de *Turenne*, vous n'avez que lui de » parent et de père; baisez les pas par où il passe, et » faites-vous tuer à ses pieds. »

La réputation de la plus exacte probité qu'il s'étoit acquise faisoit regarder sa parole, même par les nations étrangères, comme le plus sûr garant qu'elles pussent obtenir. Une armée française s'étoit approchée du lac de Constance, sous prétexte de mettre à contribution quelques terres de la maison d'Autriche. Les Suisses, auxquels l'ambition de Louis XIV étoit suspecte, craignirent une invasion rapide et imprévue dans leurs possessions. Ils envoyèrent dans l'instant des députés à *Turenne*, pour lui dire qu'avec d'autres ils croiroient n'avoir jamais assez pris de précautions; mais qu'avec lui ils ne demandoient que sa parole qu'il n'entreprendroit rien contre eux.

Turenne étoit bon. Un jour qu'il visitoit son camp, quelques officiers qui le précédoient demandèrent à des soldats, qu'ils virent très-embarrassés, ce qu'ils faisoient là : « Nous » cachons, répondirent-ils, jusqu'à ce que le général soit » passé, des vaches que nous avons dérobées. » *Turenne*, qui étoit assez près pour entendre la conversation, ajouta tout de suite : « Il pourra passer bientôt; mais une autre » fois, pour n'être pas pendus, je vous conseille de vous » mieux cacher. »

Un jeune gentilhomme de l'arrière-ban, qui arrivoit au camp, demanda à *Turenne* lui-même où il mettroit ses chevaux. Un rire universel et insultant suivit cette question

singulière. La plaisanterie eût sans doute été poussée plus loin, si le général, avec le sérieux et la bonté qui lui étoient ordinaires, n'eût pris la parole : « C'est donc, dit-il, une » chose bien étonnante, qu'un homme qui n'est jamais » venu à l'armée en ignore les usages ? N'y a-t-il pas bien » de l'esprit à se moquer de lui, parce qu'il ne sait pas » des choses qu'il ne peut savoir, et qu'au bout de huit » jours il saura aussi bien que vous ? » Il ordonna en même temps à son écuyer d'avoir soin des chevaux de ce gentilhomme, et de l'instruire des autres usages.

On n'oubliera point ici le trait qui lui mérita le titre glorieux de *père des soldats*. L'armée de France faisoit une pénible retraite, pendant laquelle *Turenne* étoit jour et nuit en action pour mettre les troupes à couvert des insultes des Impériaux. Dans le cours de cette marche, le vicomte, étant retourné sur ses pas pour voir si tout étoit en ordre, aperçut un soldat qui, n'ayant plus la force de se soutenir, s'étoit jeté au pied d'un arbre pour y attendre la fin de ses maux. *Turenne* aussitôt descend de cheval, aide ce soldat à se relever, lui donne sa monture, et l'accompagne lui-même à pied jusqu'à ce qu'il eût pu joindre les chariots où il le fit placer.

Il s'aperçut un jour, en se retournant, que plusieurs cavaliers baissoient la tête, à cause de quelques boulets qui venoient d'une éminence, et qu'ils se redressoient d'abord crainte de réprimande. « Non, non, dit-il, il n'y » a pas de mal; cela mérite bien une révérence. »

Turenne fut chargé d'entreprendre le siége de Dunkerque. Les Espagnols furent entièrement défaits aux Dunes, et cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque. Après une action si glorieuse, *Turenne* écrit simplement à sa femme : « Les ennemis sont venus à nous; ils ont été » battus : Dieu en soit loué ! J'ai un peu fatigué toute la » journée; je vous donne le bonsoir, et je vais me coucher. »

Il avoit, en 1673, pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, entrepris de chasser de la Westphalie l'armée des ennemis. Un jour qu'épuisé de veilles et de fatigues, il s'étoit couché derrière un buisson, des fantassins, qui voyoient en passant que la neige tomboit sur lui, coupèrent

des branches d'arbres pour lui faire une hutte. Des cavaliers arrivèrent qui la couvrirent de leurs manteaux. *Turenne* s'éveille dans cet instant, et demande à quoi on s'amuse au lieu de marcher. « Nous voulons, répondirent » les soldats, conserver notre père; c'est notre plus » grande affaire; si nous venions à le perdre, qui nous » rameneroit dans notre pays? »

Quoique *Turenne* fût dans l'usage de visiter souvent son camp, sa vigilance redoubloit lorsque ses soins devenoient plus nécessaires. Durant l'expédition rapide de la conquête de la Franche-Comté, il s'approcha un jour d'une tente où plusieurs jeunes soldats, qui mangeoient ensemble, se plaignoient de la pénible et inutile marche qu'ils venoient de faire. « Vous ne connoissez pas notre père, leur dit un » vieux grenadier tout criblé de coups; il ne nous auroit » pas exposés à tant de fatigues s'il n'avoit pas de grandes » vues que nous ne saurions pénétrer encore. » Ce discours fit cesser toutes les plaintes, et on se mit à boire à la santé du général. *Turenne* avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif.

Dans cette campagne de 1674, on traça un camp assez près de Strasbourg. Toute l'armée, convaincue qu'on y attendroit les Allemands, travailloit avec une grande ardeur à s'y retrancher. Un vieux fantassin seul se reposoit. *Turenne* lui demanda pourquoi il ne travailloit pas comme les autres. « C'est, mon général, lui répondit le soldat en » souriant, que vous ne demeurerez pas long-temps ici. » Le vicomte, charmé de l'intelligence de cet homme, lui donna de l'argent, lui recommanda le secret et le fit lieutenant.

Ce général savoit pénétrer les sentimens qu'on vouloit lui cacher. Un militaire fort modeste avouoit franchement qu'il avoit peur quand il alloit au feu; mais il ajoutoit que ce mouvement machinal ne l'empêchoit pas de faire son devoir avec honneur, et qu'il étoit transporté de joie quand il pouvoit prévenir les ordres de son général. Cet homme vrai fut commandé un jour pour attaquer un poste, et laissa entrevoir dans le chemin quelque inquiétude. Un camarade fort fanfaron qu'on lui avoit donné, croyant surprendre l'estime de *Turenne*, vint le prier de lui donner

un autre officier qui pût le seconder dans le coup de main qu'il s'agissoit d'exécuter. « Celui qui est envoyé avec moi, » disoit-il, est un homme à lâcher pied dans l'action, et » même il avoue ingénuement son peu de courage. Eh ! » monsieur, répond aussitôt *Turenne*, si vous n'aviez pas » plus de peur que lui, vous ne seriez pas ici. Retournez » promptement où je vous ai envoyé, vous courez risque » de ne vous y pas trouver à temps. Votre poltron pour- » roit bien vous ôter la gloire de l'action. » Ce qui, ajoute Furetière qui rapporte cette anecdote, se trouva véritable.

Turenne étoit parvenu à être le maître absolu de ses plans de campagne. Louis XIV dit à un officier général qui alloit joindre l'armée en Alsace : « Dites à M. de *Turenne* » que je serois charmé d'apprendre un peu plus souvent » de ses nouvelles, et que je le prie de m'instruire de ce » qu'il aura fait. » Ce n'est qu'avec ce pouvoir sans bornes qu'on peut faire de grandes choses à la guerre.

Le traité des Pyrénées ayant, en 1659, mis fin à la guerre sanglante qui duroit depuis si long-temps entre l'Espagne et la France, les deux rois de ces deux grandes monarchies se virent dans l'île des Faisans, et se présentèrent mutuellement les seigneurs les plus recommandables de leur cour. Comme *Turenne*, toujours modeste, ne se montroit pas et étoit confondu dans la foule, Philippe demanda à le voir. Il le regarda avec attention ; et, se tournant vers Anne d'Autriche sa sœur : « Voilà, lui dit-il, un » homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits. »

On aime à voir ce héros donner, au milieu de la société et dans son domestique, des exemples de douceur et de modération. Son carosse se trouva un jour arrêté dans les rues de Paris. Un jeune homme de condition, qui ne le connoissoit pas, et dont le carosse étoit à la suite du sien, descend tout bouillant de colère, et vient, la canne haute, faire avancer le cocher du vicomte de *Turenne*. Il jure, il tempête. Le vicomte regardoit tranquillement cette scène, lorsqu'un marchand, étant sorti de sa boutique, un bâton à la main, se mit à crier : « Comment ! on maltraite ainsi » les gens de M. de *Turenne* ! » Le jeune homme, à ce nom, se crut perdu, et vint à la portière du carosse de *Turenne* lui demander pardon. Il le croyoit bien en colère.

Mais le vicomte s'étant mis à sourire: « Monsieur, lui dit-il, » vous entendez fort bien à châtier mes gens; quand ils » feront des sottises, ce qui leur arrive souvent, je vous » les enverrai. »

J. J. Rousseau a rapporté cette autre anecdote: Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le vicomte de *Turenne*, en petite veste blanche et en bonnet, étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, et, d'une main qui n'étoit pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu: « Monseigneur, » j'ai cru que c'étoit Georges. Et quand c'eût été Georges, » s'écrie *Turenne* en se frottant le derrière, il ne falloit » pas frapper si fort. »

Le maréchal de la Ferté, homme vif et emporté, ayant trouvé à l'armée un garde du vicomte de *Turenne* hors du camp, lui demanda ce qu'il faisoit là, et, sans attendre sa réponse, s'avança sur lui et le chargea à coups de canne. Ce garde vint se présenter tout en sang à son maître, et exagéroit fort les mauvais traitemens du maréchal: mais le vicomte feignant de s'en prendre au garde même: « Il » faut, lui dit-il, que vous soyez un bien méchant homme » pour avoir obligé M. de la Ferté à vous traiter de la » sorte. » Il envoya aussitôt chercher le lieutenant de ses gardes, et lui ordonna de mener sur-le-champ ce garde au maréchal, de lui dire qu'il lui faisoit excuse de ce que cet homme lui avoit manqué de respect, et qu'il le remettoit entre ses mains pour qu'il lui imposât tel châtiment qu'il lui plairoit. Cette modération étonna toute l'armée. Le maréchal de la Ferté, qui en fut lui-même surpris, s'écria, avec une espèce de jurement qui lui étoit ordinaire: « Cet » homme sera-t-il toujours sage, et moi toujours fou? »

La physionomie peu avantageuse de *Turenne*, et la simplicité de son extérieur, donnèrent lieu à quelques méprises assez singulières. Un jour qu'il étoit venu au spectacle, il s'étoit placé sur le devant d'une première loge. Deux jeunes gens, du prétendu bon ton, entrèrent un

moment après dans cette même loge ; et, s'imaginant que la figure du vicomte ne pouvoit que déparer le spectacle, ils lui proposèrent de leur céder le premier banc. *Turenne* ne jugeant pas à propos de pousser la complaisance aussi loin, resta tranquillement à sa place. L'un d'eux, pour se venger de ce refus, eut l'insolence de jeter sur le théâtre le chapeau et les gants que *Turenne* avoit posés sur le bord de la loge. Cette impertinence excita dans le parterre des clameurs d'indignation auxquelles ces jeunes étourdis ne comprirent rien d'abord ; mais un jeune homme de qualité, qui étoit sur le théâtre, ayant ramassé le chapeau et les gants du vicomte, les lui remit avec cette politesse et ce respect que s'attirent le rang et le mérite. Confus alors de leur sottise, nos étourdis voulurent se sauver; mais *Turenne* les retint, et leur dit avec beaucoup de douceur : « Restez, restez, en nous arrangeant il y aura assez de » place pour nous trois. »

Une autre fois, se promenant seul sur les boulevards de Paris, sans suite et sans aucune marque de distinction, il passa près d'une compagnie d'artisans qui s'amusoient à jouer à la boule. Une contestation s'étant élevée entre eux, au sujet d'un coup qui paroissoit difficile à décider, ils appelèrent sans façon M. de *Turenne*, et lui demandèrent de juger le coup. Le vicomte, qui s'amusoit apparemment de ces méprises, n'eut garde de se faire connoître ; il prit sa canne, mesura les distances, et jugea en faveur de l'un d'eux. Celui qu'il avoit condamné se fâcha, lui dit même quelques injures. *Turenne*, sans faire paroître la moindre émotion, et croyant avoir pu se tromper, se mettoit bonnement en devoir de mesurer une seconde fois, lorsqu'il fut abordé par quelques officiers qui le cherchoient. Le titre de monseigneur qu'ils lui adressèrent ouvrit les yeux aux joueurs : l'artisan qui l'avoit injurié se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. « Mon ami, lui dit simplement » *Turenne* en le quittant, vous avez eu tort de croire que » je voulusse vous tromper. »

Le maréchal de *Turenne* étoit assez grand homme pour avouer ses foiblesses et en rougir. Louis XIV, qui l'estimoit beaucoup, lui avoit confié le secret d'une négociation dont *Madame* étoit chargée auprès du roi d'Angle-

terre, Charles II, son frère. *Turenne*, qui étoit l'amant de la marquise de Coatquin, et sa dupe, eut la foiblesse de lui révéler ce secret que *Monsieur* ignoroit, mais qu'il sut bientôt par l'indiscrétion de la marquise. Ceci donna lieu à plusieurs tracasseries dont le roi se plaignit au maréchal. Quelques temps après, le chevalier de Lorraine étant venu un soir voir M. de *Turenne*, et ayant par occasion rappelé ce fait dans la conversation, le maréchal l'interrompant lui dit: « Chevalier, si vous voulez parler de cela, commen-» çons donc par éteindre les bougies. »

Si *Turenne* avoit un défaut, c'étoit l'entêtement pour sa maison. Il le portoit jusqu'à donner la servictte à son neveu quand celui-ci mangeoit chez lui, disant: « C'est l'aîné » de ma maison. »

Le conseil de Vienne avoit opposé à *Turenne* un rival digne de lui, *Montecuculi*. Les deux généraux étoient près d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille, auprès du village de Saltzbach, lorsque *Turenne*, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon, le 27 juillet 1675, à soixante-quatre ans. Montécuculi, instruit d'un événement dont il pouvoit retirer le plus grand avantage, répéta plusieurs fois, avec une douleur mêlée d'admiration: « Quel dommage que la perte d'un tel homme qui faisoit » honneur à la nature! »

Les généraux français, qui ne savoient quel parti prendre, délibéroient beaucoup et ne concluoient rien. Les soldats, dont ces incertitudes aigrissoient le désespoir, crièrent de tous côtés: *Lâchez la pie, elle nous conduira.* C'étoit le nom du cheval que *Turenne* montoit ordinairement.

M. de Luxembourg eut le commandement des troupes à la place du maréchal de *Turenne*, et n'acquit pas d'abord beaucoup de gloire. Le grand Condé, quoique son ami, disoit à cette occasion: « Luxembourg a mieux fait l'éloge » de M. de *Turenne* que Mascaron et Fléchier. » Ces deux orateurs avoient prononcé son oraison funèbre.

Madame de Sévigné rapporte dans ses lettres que, quelques jours après la mort de *Turenne*, un fermier de Champagne vint demander à son seigneur la résiliation du bail

de sa ferme, ou une diminution considérable. On lui demanda pourquoi; il répondit que du temps de M. de *Turenne* on pouvoit recueillir avec sûreté, et compter sur les terres de ce pays-là; mais que depuis sa mort tout le monde quittoit, croyant que les ennemis alloient y entrer. « Voilà, ajoute madame de Sévigné, des choses simples » et naturelles, qui font son éloge aussi magnifiquement » que les Fléchier et les Mascaron. »

On sait les honneurs que Louis XIV fit rendre à la mémoire du maréchal de *Turenne*. Il fut enterré à Saint-Denis, comme le connétable du Guesclin, au dessus duquel la voix publique l'élève autant que le siècle de *Turenne* est supérieur au siècle du connétable. Parmi le grand nombre d'épitaphes qu'on destina à orner sa tombe, on ne se souvient guère que de celle-ci, où la simplicité et la vérité se donnent la main pour honorer le héros.

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois:
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

Ce héros n'avoit pas toujours eu des succès à la guerre. Il avoit été battu à Mariendal, à Rhétel, à Cambrai. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre. Mais, ayant toujours réparé ses défaites, et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un temps où l'art de la guerre étoit plus approfondi que jamais. Selon lui, une armée qui passoit cinquante mille hommes étoit incommode au général qui la commandoit et aux soldats qui la composoient. Quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne sembloient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage et modéré. Ses vertus et ses grands talens, qui n'étoient qu'à lui, firent oublier des foiblesses

foiblesses et des fautes qui lui étoient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvoit le comparer à quelqu'un, on oseroit dire que de tous les généraux des siècles passés, Gonzague de Cordoue, surrommé le grand capitaine, est celui auquel il ressembloit davantage.

Le grand Condé donnoit toujours ses ordres par écrit à ses lieutenans, et leur imposoit la loi de les suivre. *Turenne* disoit aux siens ce qu'il croyoit convenable, et s'en rapportoit à leur prudence. Il arriva de là que celui-ci eut beaucoup d'illustres élèves, et que l'autre n'en forma point ou peu. Ces deux grands hommes s'estimoient. « Si j'avois » à me changer, disoit Condé, je voudrois me changer » en *Turenne*, et c'est le seul homme qui puisse me faire » souhaiter ce changement-là. »

Ce prince lui demandoit un jour quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandres? « Faire peu de » siéges, répondit cet illustre général, et donner beaucoup de combats. Quand vous aurez rendu votre armée » supérieure à celle des ennemis par le nombre et par la » bonté des troupes; quand vous serez maître de la campagne, les villages vous vaudront des places. Mais on » met son honneur à prendre une ville forte, bien plus » qu'à chercher le moyen de conquérir aisément une province. Si le roi d'Espagne avoit mis en troupes ce qu'il a » dépensé en hommes et en argent pour faire des siéges » et fortifier des places, il seroit le plus considérable de » tous les rois. »

Condé averti qu'on étoit mécontent de la boucherie horrible de Sénef: « Bon, dit-il, c'est tout au plus une » nuit de Paris. » *Turenne* pensoit avec plus d'humanité, quand il disoit qu'il falloit trente ans pour faire un soldat.

Quoique *Turenne* ne fût pas riche, il étoit né généreux. Voyant plusieurs régimens fort délâbrés, et s'étant assuré secrètement que le désordre venoit de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venoit du roi.

Quant à l'extérieur, *Turenne* étoit un homme entre deux tailles, large d'épaules et les haussant de temps en temps;

ayant les sourcils gros et assemblés, ce qui lui donnoit une physionomie rude; n'ayant rien de grand dans l'air, quoiqu'il eût l'ame grande. Il étoit modeste en habits, et le paroissoit même en expressions, quoique l'amour-propre perçât quelquefois à travers cette modestie. Il aimoit les bons mots et s'y connoissoit. Il étoit naturellement gai; il avoit lu les poètes latins et français. Cependant sa conversation n'étoit pas brillante. Il parloit peu et n'écrivoit pas bien.

M. le cardinal de Rohan, prince, évêque de Strasbourg, a signalé son admiration pour *Turenne*, en faisant élever, en 1781, à sa gloire, un superbe trophée à Saltzbach, à l'endroit même où ce héros a été tué. Il est au milieu d'un espace planté de lauriers, et environné d'une grille de fer. Un invalide du régiment de *Turenne* sera entretenu à perpétuité à Saltzbach, pour faire voir ce monument aux étrangers. M. l'abbé d'Eymar, vicaire général de Strasbourg, le célébra dans ces quatre vers :

Turenne enséveli dans le tombeau des rois,
Du roi qui l'y plaça fait chérir la mémoire;
Mais dans ce monument on célèbre à la fois
Turenne, ses vertus, son trépas et sa gloire.

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, cite un trait qui montre à quel point cet homme illustre avoit porté le désintéressement. « M. de *Turenne*, dit cette dame, » avoit quarante mille livres de rente de biens de succes- » sion; et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes » payées, il ne lui restoit que dix mille livres de rente. » C'est deux cent mille francs pour tous ses héritiers, » pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà, con- » tinue-t-elle, comme il s'est enrichi en cinquante années » de service. »

Ce général ne partoit jamais pour ses campagnes, qu'il n'eût fait avertir auparavant les ouvriers et les marchands qui avoient fait quelques fournitures pour sa maison, de remettre leurs mémoires entre les mains de son intendant. La raison qu'en apportoit cet homme bon, généreux et équitable, c'est qu'il ne savoit pas s'il reviendroit de l'armée.

(ANONYME.)

TURLUPINADE.

UNE TURLUPINADE est une équivoque insipide, une mauvaise pointe, une plaisanterie basse et fade, prise de l'abus des mots.

Malgré notre juste mépris des *turlupinades*, je n'approuverois pas ces esprits précieux que ces sortes de pointes dans la société irritent sans cesse, lors même qu'on les dit par hasard, et qu'on les donne pour ce qu'elles sont. Il ne faut pas toujours vouloir resserrer la joie de ses amis dans les bornes d'un raisonnement sévère; mais je ne saurois blâmer un homme d'esprit qui relève finement la sottise de ces mauvais plaisans dont tous les discours sont semés de pointes triviales et de vaines subtilités. On se trompe fort de croire qu'on ne sauroit éviter les quolibets et les fades plaisanteries, sans une grande attention à tout ce que l'on dit. Quand, dès sa jeunesse, on a tâché de donner un bon tour à son esprit, on contracte une aussi grande facilité à badiner judicieusement, que ceux qui se sont habitués aux plaisanteries insipides en ont à railler sans délicatesse et sans bon sens.

Voyez *Quolibet*.

(M. de JAUCOURT.)

TURLUPINS.

Secte d'hérétiques, ou plutôt de libertins, qui faisoient publiquement profession d'impudence, soutenant qu'on ne devoit avoir honte de rien de ce qui est naturel, et par conséquent l'ouvrage de Dieu : aussi ils alloient nus par les rues, et avoient commerce avec les femmes publiquement comme les anciens cyniques.

Ils se nommoient *la société des pauvres*, et se répandirent en Angleterre et en France sur la fin du quatorzième siècle. Quelques-uns disent qu'on leur avoit donné le nom de *turlupins*, parce qu'ils n'habitoient d'autres lieux que ceux qui pouvoient être également habités par des loups.

Cependant ils osèrent s'établir à Paris, et y dogmatiser sous le règne de Charles V. On y en brûla plusieurs avec leurs livres, ainsi que le rapportent Guaguin dans la Vie de ce prince, et du Tillet dans sa Chronique de France sous Charles V.

(ANONYME.)

TUTOIEMENT.

Façon de parler à quelqu'un, à la seconde personne du singulier. La politesse veut que, dans notre langue, on fasse comme si la personne à qui l'on adresse la parole étoit double ou multiple, et qu'on lui dise *vous*, au lieu de *tu*: c'est une singularité qui répond à celle de dire *nous*, quoiqu'on ne soit qu'un, lorsque celui qui parle est un souverain ou une personne constituée en dignité, et qu'elle fait un acte solennel de sa volonté ou de son autorité; usage qui, je crois, prit naissance chez les empereurs romains. Le *nous* est encore réservé aux personnes en dignité ou en fonctions sérieuses : le *vous* est devenu d'un usage commun et indispensable entre les personnes qui, n'étant pas familières l'une avec l'autre, veulent se traiter décemment.

« Le *tutoiement*, dit M. de Fontenelle dans la Vie de » Pierre Corneille, ne choque pas les bonnes mœurs, il » ne choque que la politesse et la vraie galanterie; il faut » que la familiarité qu'on a avec ce qu'on aime soit tou- » jours respectueuse; mais aussi il est quelquefois permis » au respect d'être un peu familier. On se tutoyoit ancien- » nement dans le tragique même, aussi bien que dans » le comique, et cet usage ne finit que dans l'Horace » de Corneille, où Curiace et Camille le pratiquent en- » core. Naturellement le comique a dû pousser cela un » peu plus loin, et, à cet égard, le *tutoiement* n'expire » que dans le Menteur. »

Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de M. de Fontenelle. Le *tutoiement* d'égal à égal, et dans une situation tranquille, est sans doute une familiarité; mais, soit dans le tragique, soit dans le comique, cette familiarité sera toujours décente, non seulement du frère à la sœur, de l'ami à l'ami, mais encore de l'amant à la maîtresse, lorsque l'innocence, la simplicité, la franchise des mœurs, l'autoriseront, comme dans le langage des villageois, des peuples agrestes ou sauvages, ou même peu civilisés, et dont les mœurs sont âpres et austères : Alzire et Zamore se tutoient, et il n'y a rien d'indécent. C'est peut-être la même raison, ou plutôt

un sentiment exquis de la vérité des mœurs, qui a engagé Corneille à donner cette nuance de familiarité au langage de Curiace et de Camille.

En général, toutes les fois que la familiarité douce n'aura l'air que de l'innocence et de l'ingénuité, le *tutoiement* sera permis. Il l'est de même dans tous les mouvemens d'une tendresse vive ou d'une passion violente.

OROSMANE *à Zaïre.*

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez ? Eh ! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidelle ?
Je me connoissois mal ; oui, dans mon désespoir,
J'avois cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui, moi ? que sur mon trône une autre soit placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés et si bien démentis :
C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie
Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
Je t'aimerai toujours. . . . Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différoit mon bonheur ?
Parle, étoit-ce un caprice ? est-ce crainte d'un maître,
D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Seroit-ce un artifice ? épargne-toi ce soin ;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin :
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie ;
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,
Pleins d'un amour si vrai . . .

ZAÏRE.

Vous me désespérez.
Vous m'êtes cher, sans doute, et ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel ! expliquez-vous. Quoi ? toujours me troubler !

Cet exemple fait voir bien sensiblement par quels mouvemens de l'ame on peut passer avec bienséance du *vous* au *tu*, et du *tu* au *vous*; mais ce qui est naturel et décent dans le caractère d'Orosmane ne le seroit pas dans celui de Zaïre, parce qu'il n'est que tendre, et qu'il n'est point passionné. Tant que la passion d'Hermione est contrainte, elle dit *vous*, en parlant à Pyrrhus :

Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé;
Dans des ruisseaux de sang Troye ardente plongée;
De votre propre main Polixène égorgée,
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous,
Que peut-on refuser à ces généreux coups?

Mais, dès que son indignation, son amour et sa douleur éclatent, Hermione s'oublie, le *tutoiement* est placé;

Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés. . . . .
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserva à d'autres yeux la gloire de vous plaire, etc.

Une singularité remarquable dans l'usage du *tutoiement*, c'est qu'il est moins permis dans le comique que dans le tragique; et la raison en est que le sérieux de celui-ci écarte davantage l'idée d'une liberté indécente. Pour que deux amans se tutoient dans une scène comique, il faut qu'ils soient d'une condition où les bienséances ne soient pas connues, ou que leur innocence et leur candeur soit si marquée, qu'elle donne son caractère à leur familiarité.

Une autre bizarrerie de l'usage est de permettre le *tutoiement*, du moins en poésie, dans l'extrême opposé à la familiarité : c'est ainsi qu'en parlant à Dieu et aux rois, on les tutoie, soit à l'imitation des anciens, soit parce que le respect qu'ils impriment est trop au dessus du soupçon,

et de poids; c'est au contraire une formule à laquelle on attache une idée de modestie. Mais sur quoi porte cette idée : *Nous croyons, nous ne pensons pas, nous avons prouvé*, etc.? Est-ce dire autre chose que *je crois, je ne pense pas, j'ai prouvé*? Il est vraisemblable que cet usage s'est introduit par des ouvrages de société, où le travail étoit commun, et l'opinion collective, et que dans la suite, pour donner à leur style plus de gravité, quelques écrivains ont suivi cet exemple. Mais, lorsqu'un homme, en se nommant, propose ses idées comme venant de lui, la formule du *nous* est au moins inutile; et la preuve que, dans l'usage et dans l'opinion, le personnel au singulier n'est pas un trait de vanité, c'est qu'en parlant ou en opinant, jamais orateur, ni sacré ni profane, ne s'est avisé de dire *nous*.

(M. MARMONTEL.)

TYRAN, TYRANNIE.

Les Grecs désignoient par le mot *tyran* un citoyen qui s'étoit emparé de l'autorité souveraine dans un état libre, lors même qu'il le gouvernoit suivant les lois de la justice et de l'équité; aujourd'hui par *tyran* l'on entend non seulement un usurpateur du pouvoir souverain, mais même un souverain légitime, qui abuse de son pouvoir pour violer les lois, pour opprimer les peuples, et pour faire de ses sujets les victimes de ses passions, de ses caprices et de ses volontés injustes qu'il substitue aux lois.

De tous les fléaux qui affligent l'humanité, il n'en est point de plus funeste qu'un *tyran;* uniquement occupé du soin de satisfaire ses passions et celles des indignes ministres de son pouvoir, il ne regarde ses sujets que comme de vils esclaves, comme des êtres d'une espèce inférieure, destinés à supporter ses caprices, et contre lesquels tout lui semble permis; lorsque l'orgueil et la flatterie l'ont rempli de ces idées, il ne connoît de lois que celles qu'il impose; ces lois bizarres, dictées par son intérêt et ses fantaisies, sont injustes, et varient suivant les mouvemens de son cœur. Dans l'impossibilité d'exercer tout seul sa *tyrannie* et de faire plier les peuples sous le joug de ses volontés déréglées, il est forcé de s'associer des ministres corrompus; son choix ne tombe que sur des hommes pervers qui ne connoissent la justice que pour la violer, la vertu que pour l'outrager, les lois que pour les mépriser. La guerre étant, pour ainsi dire, déclarée entre le *tyran* et ses sujets, il est obligé de veiller sans cesse à sa propre conservation, il ne la trouve que dans la violence, il la confie à des satellites, il leur abandonne ses sujets et leurs possessions pour assouvir leur avarice et leurs cruautés, et pour immoler à sa sûreté les vertus qui lui font ombrage. Les ministres de ses passions deviennent eux-mêmes les objets de ses craintes; il n'ignore pas que l'on ne peut se fier à des hommes corrompus. Les soupçons, les remords, les terreurs, l'assiégent de toutes parts; il ne connoît personne digne de sa confiance, il n'a que des complices, il

n'a point d'amis. Les peuples, épuisés, dégradés, avilis par le *tyran*, sont insensibles à ses revers ; les lois qu'il a violées ne peuvent lui prêter leur secours ; en vain réclame-t-il la patrie ; en est-il une où règne un *tyran* ?

Si l'univers a vu quelques *tyrans* heureux jouir paisiblement du fruit de leurs crimes, ces exemples sont rares, et rien n'est plus étonnant dans l'histoire qu'un *tyran* qui meurt dans son lit. Tibère, après avoir inondé Rome du sang des citoyens vertueux, devient odieux à lui-même ; il n'ose plus contempler les murs témoins de ses proscriptions ; il se bannit de la société dont il a rompu les liens ; il n'a pour compagnie que la terreur, la honte et les remords. Tel est le triomphe qu'il remporte sur les lois ; tel est le bonheur que lui procure sa politique barbare. Il mène une vie cent fois plus affreuse que la mort la plus cruelle. Caligula, Néron, Domitien, ont fini par grossir eux-mêmes les flots de sang que leur cruauté avoit répandus ; la couronne du *tyran* est à celui qui veut la prendre. Pline disoit à Trajan « que, par le sort de ses » prédécesseurs, les dieux avoient fait connoître qu'ils » ne favorisoient que les princes aimés des hommes. »

La TYRANNIE est le vice de toute espèce de gouvernement illégitime, exercé injustement, et sans égard ni respect pour les lois.

Les Grecs et les Romains nommoient *tyrannie* le dessein de renverser le pouvoir fondé par les lois, et surtout la démocratie : il paroît cependant qu'ils distinguoient deux sortes de *tyrannies ;* une réelle, qui consiste dans la violence du gouvernement ; et une d'opinion, lorsque ceux qui gouvernent établissent des choses qui choquent la manière de penser, les usages et les habitudes d'une nation.

Dion dit qu'Auguste voulut se faire appeler Romulus, mais qu'il changea de dessein, ayant appris que le peuple craignoit qu'il ne voulût se faire roi.

Les premiers Romains ne vouloient point de roi, parce qu'ils n'en pouvoient souffrir la puissance : les Romains, du temps d'Auguste, ne vouloient point de roi pour n'en point supporter les manières ; car, quoique César, les triumvirs, Auguste, fussent de véritables rois, ils avoient

gardé tout l'extérieur de l'égalité, et leur vie privée faisoit une espèce d'opposition avec le faste des rois d'alors; et, quand les Romains ne vouloient point de rois, cela signifioit seulement qu'ils vouloient garder leurs manières, et ne pas prendre celles des peuples d'Afrique et d'Orient.

Dion ajoute que le même peuple romain étoit indigné contre Auguste, à cause de certaines lois trop dures qu'il avoit rendues; mais qu'ayant dans le même temps rappelé le comédien Pylade, chassé par les factions de la ville, le mécontentement cessa. Ce peuple, autrefois si jaloux de sa liberté, sentoit alors plus vivement la *tyrannie* lorsqu'on le privoit d'un baladin, que lorsqu'on lui ôtoit le droit de faire les lois; il falloit bien qu'il tombât sous l'empire de la *tyrannie* réelle, et c'est ce qui arriva.

Comme l'usurpation est l'exercice d'un pouvoir auquel d'autres ont droit, nous définissons la *tyrannie* l'exercice d'un pouvoir également injuste et outré, auquel qui que ce soit n'a aucun droit dans la nature, ou bien la *tyrannie* est l'usage d'un pouvoir qu'on exerce contre les lois au détriment du bonheur public, pour satisfaire son ambition particulière, sa vengeance, son avarice ou d'autres passions déréglées, également nuisibles au bien de l'état. Cette *tyrannie* réunit les extrêmes; et, sur la tête de plusieurs millions d'hommes qu'elle écrase, elle élève le colosse monstrueux de quelques indignes favoris qui la servent.

Cette dégénération des gouvernemens est d'autant plus à craindre qu'elle est lente et foible dans ses commencemens, prompte et vive dans sa fin. Elle ne montre d'abord qu'une main pour secourir, et opprime ensuite avec une infinité de bras.

Je dis cette dégénération, cette corruption des gouvernemens, et non pas, comme Puffendorf, de la simple monarchie, parce que toutes les formes de gouvernement sont sujettes à la *tyrannie*. Par-tout où les personnes qui sont élevées à la suprême puissance, pour la conduite du peuple et la conservation de ce qui lui appartient en propre, emploient leur pouvoir pour d'autres fins, et foulent des gens qu'ils sont obligés de protéger et de défendre; là certainement est la *tyrannie*, soit qu'un seul homme, revêtu du pouvoir, agisse de la sorte, soit qu'il y en ait

plusieurs qui violent les droits de la nation. Ainsi l'histoire nous parle de trente *tyrans* d'Athènes, aussi bien que d'un seul à Syracuse, et chacun sait que les décemvirs à Rome étoient de véritables *tyrans*.

Par-tout où les lois cessent ou sont violées par le brigandage et l'impunité, la *tyrannie* exerce son empire; quiconque, revêtu de la puissance suprême, se sert de la force qu'il a en main pour en abuser sans aucun égard pour les lois divines et humaines, est un véritable *tyran*. Il ne faut point d'art ni de science pour manier la *tyrannie*. Elle est l'ouvrage de la force, et c'est tout ensemble la manière la plus grossière et la plus horrible de gouverner. *Oderint dùm metuant*, c'est la devise du *tyran*; mais cette exécrable sentence n'étoit pas celle de Minos ou de Rhadamante.

Plutarque rapporte que Caton d'Utique étant encore enfant et sous la férule, alloit souvent, mais toujours accompagné de son maître, chez Sylla le dictateur, à cause du voisinage et de la parenté qui étoient entre eux. Il vit un jour que, dans cette maison de Sylla, en sa présence ou par son ordre, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres à diverses peines; celui-ci étoit banni, celui-là dépouillé de ses biens, un troisième étranglé. Enfin, tout s'y passoit non comme chez un magistrat, mais comme chez un *tyran* du peuple; ce n'étoit pas un tribunal de justice, c'étoit une caverne de *tyrannie*. Ce noble enfant indigné se tourne avec vivacité vers son maître. Donnez-moi, dit-il, un poignard, « je le cacherai » sous ma robe; j'entre souvent dans la chambre de ce » *tyran* avant qu'il se lève, je le plongerai dans son sein, » et je délivrerai ma patrie de ce monstre exécrable. » Telle fut l'enfance de ce grand personnage dont la mort couronna la vertu.

Thalès, interrogé quelle chose lui paroissoit la plus surprenante: c'est, dit-il, un vieux *tyran*, parce que les *tyrans* ont autant d'ennemis qu'ils ont d'hommes sous leur domination.

Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu de peuple qui ait été assez barbare et assez imbécille pour se soumettre à la *tyrannie* par un contrat original; je sais bien néanmoins

qu'il y a des nations sur lesquelles la *tyrannie* s'est introduite ou imperceptiblement, ou par violence, ou par prescription. Je ne m'érigerai pas en casuiste politique sur les droits de tels souverains, et sur les obligations de tels peuples. Les hommes doivent peut-être se contenter de leur sort, souffrir les inconvéniens des gouvernemens comme ceux des climats auxquels ils sont accoutumés, et supporter ce qu'ils ne peuvent pas changer.

Mais si l'on me parloit en particulier d'un peuple qui a été assez sage et assez heureux pour fonder et pour conserver une libre constitution de gouvernement, comme ont fait, par exemple, les peuples de la Grande-Bretagne, c'est à eux que je dirois franchement que leurs rois sont obligés, par les devoirs les plus sacrés que les lois humaines puissent créer, et que les lois divines puissent imposer, de défendre et de maintenir préférablement à toute considération la liberté de la constitution, à la tête de laquelle ils sont placés. C'étoit là l'avis non seulement de la reine Elisabeth, qui n'a jamais tenu d'autre langage, mais du roi Jacques lui-même. Voici de quelle manière il s'énonça dans le discours qu'il fit au parlement en 1603 : « Je préférerai toujours, en » publiant de bonnes lois et des constitutions utiles, le » bien public et l'avantage de tout l'état à mes avantages » propres et à mes intérêts particuliers, persuadé que je » suis que le bien de l'état est ma félicité temporelle, et » que c'est en ce point qu'un véritable roi diffère d'un » *tyran*. »

On demande si le peuple, c'est-à-dire non pas la canaille, mais la plus saine partie des sujets de tous les ordres d'un état, peut se soustraire à l'autorité d'un *tyran* qui opprimeroit ses sujets, les épuiseroit par des impôts excessifs, négligeroit les intérêts du gouvernement, et en renverseroit les lois fondamentales.

Je réponds d'abord à cette question qu'il faut bien distinguer entre un abus extrême de la souveraineté qui dégénère manifestement et ouvertement en *tyrannie*, et qui tend à la ruine des sujets, et un abus médiocre tel qu'on peut l'attribuer à la foiblesse humaine.

Au premier cas, il paroît que les peuples ont tous droit de reprendre la souveraineté qu'ils ont confiée à leurs conducteurs, et dont ils abusent excessivement.

Dans le second cas, il est absolument du devoir des peuples de souffrir quelque chose plutôt que de s'élever par la force contre leur souverain.

Cette distinction est fondée sur la nature de l'homme et du gouvernement. Il est juste de souffrir patiemment les fautes supportables des souverains et leurs légères injustices, parce que c'est là de ces défauts qui demandent notre indulgence comme étant attachés à l'humanité; mais, dès que la *tyrannie* est extrême, on est en droit d'arracher au *tyran* le dépôt sacré de la souveraineté.

C'est une opinion qu'on peut prouver, 1° par la nature de la *tyrannie* qui d'elle-même dégrade le souverain qui doit être juste et bienfaisant. 2° Les hommes ont établi les gouvernemens pour leur plus grand bien; or il est évident que s'ils étoient obligés de tout souffrir de ceux qui les gouvernent, ils se trouveroient réduits dans un état beaucoup plus fâcheux que n'étoit celui dont ils ont voulu se mettre à couvert sous la protection des lois. 3° Un peuple même, qui s'est soumis à une souveraineté absolue, n'a pas pour cela perdu le droit de songer à sa conservation, lorsqu'il se trouve réduit à la dernière misère. La souveraineté absolue en elle-même n'est autre chose que le pouvoir absolu de faire du bien; ce qui est fort contraire au pouvoir absolu de faire du mal, que jamais aucun peuple, suivant toute apparence, n'a eu intention de conférer à nul mortel. Supposé, dit Grotius, qu'on eût demandé à ceux qui, les premiers, ont donné des lois civiles, s'ils prétendoient imposer aux citoyens la dure nécessité de mourir, plutôt que de prendre les armes pour se défendre contre l'injuste violence de leur souverain, auroient-ils répondu qu'oui? Il y a tout lieu de croire qu'ils auroient décidé qu'on ne doit pas tout souffrir, si ce n'est peut-être quand les choses se trouvent tellement disposées, que la résistance causeroit infailliblement les plus grands troubles dans l'état, ou tourneroient à la ruine d'un très-grand nombre d'innocens.

En effet, il est indubitable que personne ne peut renoncer à sa liberté jusque là; ce seroit vendre sa propre vie, celle de ses enfans, sa religion, en un mot tous ses avantages, ce qui certainement n'est pas au pouvoir de l'homme.

Ajoutons même qu'à parler à la rigueur, les peuples ne sont pas obligés d'attendre que leurs souverains aient entièrement forgé les fers de la *tyrannie*, et qu'ils les aient mis dans l'impuissance de leur résister. Il suffit, pour qu'ils soient en droit de penser à leur conservation, que toutes les démarches de ceux qui gouvernent tendent manifestement à les opprimer, et qu'ils marchent, pour ainsi dire, enseignes déployées, à l'attentat de la *tyrannie*.

Les objections qu'on fait contre cette opinion ont été si souvent résolues par tant de beaux génies, Bacon, Sydnei, Grotius, Puffendorf, Locke et Barbeyrac, qu'il seroit superflu d'y répondre encore; cependant les vérités qu'on vient d'établir sont de la dernière importance. Il est à propos qu'on les connoisse pour le bonheur des nations, et pour l'avantage des souverains qui ne veulent régner que par les lois. Il est très-bon de lire les ouvrages qui nous instruisent des principes de la *tyrannie*, et des horreurs qui en résultent. Apollonius de Thyane se rendit à Rome du temps de Néron, pour voir, une fois, disoit-il, quel animal c'étoit qu'un *tyran*. Il ne pouvoit pas mieux tomber. Le nom de Néron a passé en proverbe pour désigner un monstre dans le gouvernement; mais, par malheur, Rome n'avoit plus sous lui qu'un foible reste de vertu; et, comme elle en eut toujours moins, elle devint toujours plus esclave; tous les coups portèrent sur les *tyrans*, aucun ne porta sur la *tyrannie*.

(M. de Jaucourt.)

VACARME,

V.

VACARME, TUMULTE.

VACARME emporte par sa valeur l'idée d'un plus grand bruit, et *tumulte* celle d'un plus grand désordre.

Une seule personne fait quelquefois du *vacarme;* mais le *tumulte* suppose toujours qu'il y a un grand nombre de gens.

Les maisons de débauches sont sujettes aux *vacarmes.* Il arrive souvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

Vacarme ne se dit qu'au propre; *tumulte* se dit au figuré du trouble et de l'agitation de l'ame. C'est pour cela qu'on tient mal une résolution qu'on a prise dans le *tumulte* des passions.

(M. de JAUCOURT.)

VAILLANCE.

Je définis la *vaillance* l'effet d'une force naturelle de l'homme qui ne dépend point de la volonté, mais du mécanisme des organes, lesquels sont extrêmement variables : ainsi l'on peut dire seulement de l'homme vaillant qu'il fut brave un tel jour ; mais celui qui se promet de l'être comme une chose certaine ne sait pas ce qu'il sera demain ; et, tenant pour sienne une *vaillance* qui dépend du moment, il lui arrive de la perdre dans ce moment même où il le pensoit le moins. Notre histoire m'en fournit un exemple bien frappant dans la personne de M. Pierre d'Ossun, officier-général, dont la *vaillance*, reconnue dans les guerres de Piémont, étoit passée en proverbe ; mais cette *vaillance* l'abandonna à la bataille de Dreux, donnée en 1562, entre l'armée royale et celle des protestans : ce brave officier manqua de courage à cette action, et, pour la première et la seule fois de sa vie, il prit la fuite. Il est vrai qu'il en fut si honteux, si surpris et si affligé, qu'il se laissa mourir de faim, et que toutes les consolations des autres officiers-généraux, ses amis, et du duc de Guise en particulier, ne firent aucune impression sur son esprit ; mais ce fait prouve toujours que la *vaillance* est momentanée, et que la disposition de nos organes corporels la produisent ou l'anéantissent dans un moment.

(M. de Jaucourt.)

VAIN.

Ce mot a plusieurs acceptions fort différentes. On dit d'un homme qu'il est *vain*, c'est-à-dire qu'il s'estime lui-même, aux yeux des autres, et plus qu'il n'est permis de le faire, pour quelque qualité qu'il a ou qu'il croit avoir. On dit d'une science que ses principes sont *vains* lorsqu'ils n'ont aucune solidité. On dit de la gloire et des plaisirs de ce monde qu'ils sont *vains*, parce qu'ils passent, et ne nous laissent souvent que des regrets : la plupart de nos espérances sont *vaines*, parce qu'elles nous trompent. On dit encore de presque toutes les choses qui ne produisent pas l'effet qu'on en attend, qu'elles sont *vaines;* des prétentions *vaines*, une parure *vaine;* la pompe *vaine* d'un mausolée, d'un tombeau, parce que cela ne tient qu'à la vanité humaine. Un temps *vain* est celui d'un jour de chaleur qui accable, étouffe, résout les forces, et rend incapable d'occupation.

(ANONYME.)

VALEUR. *

La valeur est ce sentiment que l'enthousiasme de la gloire et la soif de la renommée enfantent, qui, non contents de faire affronter le danger sans le craindre, le fait même chérir et rechercher.

C'est ce délire de l'héroïsme qui, dans les derniers siècles, forma ces preux chevaliers, héros chers à l'humanité, qui sembloient s'être approprié la cause de tous les foibles de l'univers.

C'est cette délicatesse généreuse que l'ombre d'un outrage enflamme, et dont rien ne peut désarmer la vengeance que l'idée d'une vengeance trop facile.

Bien différente de cette susceptibilité pointilleuse, trouvant l'insulte dans un mot à double sens, quand la peur ou la foiblesse le prononce, mais dont un regard fixe abaisse en terre la vue arrogante; semblable à l'épervier qui déchire la colombe, et que l'aigle fait fuir.

La *valeur* n'est pas cette intrépidité aveugle et momentanée que produit le désespoir de la passion; *valeur* qu'un poltron peut avoir, et qui par conséquent n'en est pas une; tels sont ces corps infirmes à qui le transport de la fièvre donne seul de la vivacité, et qui n'ont jamais de force sans convulsions.

La *valeur* n'est pas ce flegme inaltérable, cette espèce d'insensibilité, d'oubli courageux de son existence, à qui la douleur la plus aiguë et la plus soudaine ne peut arracher un cri ni causer une émotion sensible : triomphe rare et sublime, que l'habitude la plus longue, la plus réfléchie et la mieux secondée par une ame vigoureuse, remporte difficilement sur la nature.

La *valeur* est encore moins cette force extraordinaire que donne la vue d'un danger inévitable, dernier effort d'un être qui défend sa vie; sentiment inséparable de l'existence, commun, comme elle, à la foiblesse, à la force, à la femme, à l'enfant; seul courage vraiment naturel à l'homme né timide. A votre aspect, que fait le

sauvage votre frère? Il fuit. Osez le poursuivre et l'attaquer dans sa grotte, vous apprendrez ce que fait faire l'amour de la vie.

Sans spectateurs pour l'applaudir, ou au moins sans espoir d'être applaudi un jour, il n'y a point de *valeur*. De toutes les vertus factices, c'est sans doute la plus noble et la plus brillante qu'ait jamais pu créer l'amour-propre; mais enfin c'est une vertu factice.

C'est un germe heureux que la nature met en nous, mais qui ne peut éclore si l'éducation et les mœurs du pays ne le secondent.

Voulez-vous rendre une nation valeureuse, que toute action de *valeur* y soit récompensée. Mais quelle doit être cette récompense? L'éloge et la célébrité. Faites construire des chars de triomphe pour ceux qui auront triomphé, un grand cirque pour que les spectateurs, les rivaux et les applaudissemens soient nombreux; gardez-vous sur-tout de payer avec de l'or ce que l'honneur seul peut et doit acquitter. Celui qui songe à être riche n'est ni ne sera jamais valeureux. Qu'avez-vous besoin d'or? Un laurier récompense un héros.

Il s'agissoit au siége de *** de reconnoître un point d'attaque; le péril étoit presque inévitable; cent louis étoient assurés à celui qui pourroit en revenir; plusieurs braves y étoient déjà restés: un jeune homme se présente; on le voit partir à regret; il reste long-temps, on le croit tué; mais il revient, et fait également admirer l'exactitude et le sang-froid de son réeit. Les cent louis lui sont offerts: Vous vous moquez de moi, mon général, répondit-il alors; va-t-on là pour de l'argent? Le bel exemple!

Que l'on parcoure dans les fastes de l'histoire les siècles de l'ancienne chevalerie, où tout, jusqu'aux jeux de l'amour, avoit un air martial; où les couleurs et les chiffres de la maîtresse ornoient toujours le bouclier de l'amant; où la barrière des tournois ouvroit un nouveau chemin à la gloire; où le vainqueur, aux yeux de la nation entière, recevoit la couronne des mains de la beauté; qu'à ces jours d'honneur l'on compare ces temps d'apathie et d'indolence où nos guerriers ne souleveroient pas les lances que

manioient leurs pères, on verra à quel point les mœurs et l'éducation influent sur la *valeur*.

La *valeur* aime autant la gloire qu'elle déteste le carnage : cède-t-on à ses armes, ses armes cessent de frapper; ce n'est point du sang qu'elle demande, c'est de l'honneur; et toujours son vainqueur lui devient cher, sur-tout s'il a été difficile à vaincre.

Du temps du paganisme, elle fit des dieux; depuis, elle créa les premiers nobles.

C'est à elle seule que semble appartenir la pompe fastueuse des armoiries, ces casques panachés qui les couronnent, ces faisceaux d'armes qui servent de support aux écussons, ces livrées qui distinguoient les chefs dans la mêlée, et toutes ces décorations guerrières qu'elle seule ne dépare pas.

Ces superbes priviléges, aujourd'hui si prisés et si confondus, ne sont pas le seul apanage de la *valeur;* elle possède un droit plus doux et plus flatteur encore, le droit de plaire. Le valeureux fut toujours le héros de l'amour; c'est à lui que la nature a particulièrement accordé des forces pour la défense de ce sexe adoré, qui trouve les siennes dans sa foiblesse; c'est lui que ce sexe charmant aime sur-tout à couronner comme son vainqueur.

Non contente d'ennoblir toutes les idées et tous les penchans, la *valeur* étend également ses bienfaits sur le moral et sur le physique de ses héros; c'est d'elle surtout que l'on tient cette démarche imposante et facile, cette aisance qui pare la beauté, ou prête à la disgrace un charme qui la fait oublier; cette sécurité qui peint l'assurance intérieure, ce regard ferme sans rudesse que rien n'abaisse que ce qu'il est honnête de redouter; et la grandeur d'ame, et la sensibilité que toujours elle annonce, est encore un attrait de plus, dont toute ame sensible peut mal-aisément se défendre.

Il seroit impossible de définir tous les caractères de la *valeur*, selon ceux des êtres divers que peut échauffer cette vertu; mais de même que l'on peut donner un sens définitif au mot physionomie, malgré la variété des phy-

sionomies, de même peut-on fixer le sens du mot *valeur*, malgré toutes sos modifications.

Pour y parvenir encore mieux, on va comparer les mots bravoure, courage et *valeur*, que l'on a toujours tort de confondre.

Le mot de vaillance paroît d'abord devoir être compris dans ce parallèle; mais, dans le fait, c'est un mot qui a vieilli, et que *valeur* a remplacé : son harmonie et son nombre le fait cependant employer encore dans la poésie.

Le courage est dans tous les événemens de la vie; la bravoure n'est qu'à la guerre; la *valeur*, par-tout où il y a un péril à affronter et de la gloire à acquérir.

Après avoir monté vingt fois le premier à l'assaut, le brave peut trembler dans une forêt battue de l'orage, fuir à la vue d'un phosphore enflammé, ou craindre les esprits: le courage ne croit point à ces rêves de la superstition et de l'ignorance; la *valeur* peut croire aux revenans, mais alors elle se bat contre le fantôme.

La bravoure se contente de vaincre l'obstacle qui lui est offert; le courage raisonne les moyens de le détruire; la *valeur* le recherche, et son élan le brise, s'il est possible.

La bravoure veut être guidée; le courage sait commander, et même obéir; la *valeur* sait combattre.

Le brave blessé s'enorgueillit de l'être; le courageux rassemble les forces que lui laisse encore sa blessure pour servir sa patrie; le valeureux songe moins à la vie qu'il va perdre qu'à la gloire qui lui échappe.

La bravoure victorieuse fait retentir l'arène de ses cris guerriers; le courage triomphant oublie son succès pour profiter de ses avantages; la *valeur* couronnée soupire après un nouveau combat.

Une défaite peut ébranler la bravoure; le courage sait vaincre et être vaincu sans être défait : un échec désole la *valeur* sans la décourager.

L'exemple influe sur la bravoure; plus d'un soldat n'est devenu brave qu'en prenant le nom de grenadier; l'exemple ne rend point valeureux quand on ne l'est pas; mais les témoins doublent la *valeur* : le courage n'a besoin ni de témoins ni d'exemples.

L'amour de la patrie et la santé rendent brave; les réflexions, les connoissances, la philosophie, le malheur, et plus encore la voix d'une conscience pure, rendent courageux; la vanité noble et l'espoir de la gloire produisent la *valeur*.

Les trois cents Lacédémoniens des Thermopiles (celui qui échappa même) furent braves : Socrate buvant la ciguë, Régulus retournant à Carthage, Titus s'arrachant des bras de Bérénice en pleurs, ou pardonnant à Sextus, furent courageux : Hercule terrassant les monstres, Persée délivrant Andromède, Achille courant aux remparts de Troye sûr d'y périr, étonnèrent les siècles passés par leur *valeur*.

De nos jours, que l'on parcoure les fastes trop mal conservés, et cent fois trop peu publiés de nos régimens, l'on trouvera de dignes rivaux des braves de Lacédémone : Turenne et Catina furent courageux; Condé fut valeureux et l'est encore.

Le parallèle de la bravoure avec le courage et la *valeur* doit finir en quittant le champ de bataille. Comparons à présent le courage et la *valeur* dans d'autres circonstances de la vie.

Le valeureux peut manquer de courage; le courageux est toujours maître d'avoir de la *valeur*.

La *valeur* sert au guerrier qui va combattre; le courage à tous les êtres qui, jouissant de l'existence, sont sujets à toutes les calamités qui l'accompagnent.

Que vous serviroit la *valeur*, amant que l'on a trahi; père éploré, que le sort prive d'un fils; père plus à plaindre, dont le fils n'est pas vertueux? O fils désolé, qui allez être sans père et mère! Ami dont l'ami craint la vérité; ô vieillards qui allez mourir infortunés, c'est du courage que vous avez besoin!

Contre les passions, que peut la *valeur* sans courage? Elle est leur esclave; et le courage est leur maître.

La *valeur* outragée se venge avec éclat, tandis que le courage pardonne en silence.

Près d'une maîtresse perfide, le courage combat l'amour, tandis que la *valeur* combat le rival.

La *valeur* brave les horreurs de la mort; le courage, plus grand, brave la mort et la vie.

Enfin, l'on peut conclure que la bravoure est le devoir du soldat; le courage, la vertu du sage et du héros; la *valeur*, celle du vrai chevalier.

(M. de Pezé.)

VANITÉ.

LA VANITÉ est l'étalage de nos avantages. C'est, dit Théophraste, une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. L'homme vain se parfume, se fait suivre par un nègre; et s'il se trouve à un repas, il affecte de s'asseoir près de celui qui l'a convié.

La *vanité* a quelque chose de bas, parce qu'elle se porte ordinairement sur de petits objets, et qu'elle se fait gloire bien souvent de choses qui avilissent plutôt l'ame qu'elles ne l'élèvent. Elle emprunte son éclat des choses qui nous sont étrangères, plutôt que des qualités de l'ame: et c'est en quoi elle diffère de l'orgueil, qui a des objets plus nobles, mais dont le principe est aussi vicieux.

Si les hommes, dit M. de Fontenelle, vouloient faire réflexion que tous les avantages dont ils jouissent, comme sont l'esprit, la fortune, la naissance, etc., sont des biens qu'ils ont reçus de la nature ou du hasard, et qu'ils n'ont pu se procurer par eux-mêmes, il n'y auroit guère de *vanité* dans le monde.

Bien des gens, dit M. Duclos, confondent la *vanité* et l'orgueil. L'orgueil est une haute opinion de son propre mérite et de sa supériorité sur les autres : la *vanité* n'est que l'envie d'occuper les hommes de soi et de ses talens..... L'orgueilleux insulte aux autres hommes, puisqu'il se met au dessus d'eux : le vain, au contraire, les flatte en quelque sorte, puisqu'il les regarde comme ses juges, et qu'il n'ambitionne que leurs suffrages.

Le terme de *vanité* est consacré par l'usage à représenter également la disposition d'un homme qui s'attribue des qualités qu'il a, et celle d'un homme qui tâche de se faire honneur par de faux avantages; mais ici nous le restreignons à cette dernière signification, qui est celle qui a le plus de rapport avec l'origine de l'expression.

Il semble que l'homme soit devenu vain depuis qu'il a perdu les sources de sa véritable gloire, en perdant cet état de sainteté et de bonheur où Dieu l'avoit placé. Car ne pouvant renoncer au desir de se faire estimer, et ne

trouvant rien d'estimable en lui depuis le péché, ou plutôt n'osant plus jeter une vue fixe et des regards assurés sur lui-même, depuis qu'il se trouve coupable de tant de crimes et l'objet de la vengeance de Dieu, il faut bien qu'il se répande au dehors, et qu'il cherche à se faire honneur en se revêtant des choses extérieures: et en cela les hommes conviennent d'autant plus volontiers qu'ils se trouvent naturellement aussi nus et aussi pauvres les uns que les autres.

C'est ce qui nous paroîtra, si nous considérons que les sources de la gloire parmi les hommes se réduisent, ou à des choses indifférentes à cet égard, ou, si vous voulez, qui ne sont susceptibles ni de blâme ni de louange, ou à des choses ridicules, et qui, bien loin de nous faire véritablement honneur, sont très-propres à marquer notre abaissement; ou à des choses criminelles, et qui, par conséquent, ne peuvent être que honteuses en elles-mêmes; ou enfin à des choses qui tirent toute leur perfection et leur gloire du rapport qu'elles ont avec nos foiblesses et nos défauts.

Je mets au premier rang les richesses: quoiqu'elles n'aient rien de méprisable, elles n'ont aussi rien de glorieux en elles-mêmes. Notre cupidité, avide et intéressée, ne s'informe jamais de la source ni de l'usage des richesses qu'elle voit entre les mains des autres: il lui suffit qu'ils soient riches pour avoir ses premiers hommages. Mais s'il plaisoit à notre cœur de passer de l'idée confuse à l'idée distincte, il seroit surpris assez souvent de l'extravagance de ses sentimens: car comme il n'est point essentiel à un homme d'être riche, il pourroit trouver qu'il estime un homme, parce que son père a été un scélérat, ou parce qu'il a été lui-même un fripon; et que, lorsqu'il rend ses hommages extérieurs à la richesse, il salue le larcin, ou encense l'infidélité et l'injustice.

Il est vrai que ce n'est point là son intention; il suit sa cupidité plutôt que sa raison. Mais un homme à qui vous faites la cour, est-il obligé de corriger par toutes ces distinctions la bassesse de votre procédé? Non, il reçoit vos respects extérieurs comme un tribut que vous rendez à l'excellence de sa personne. Comme votre avidité vous a

trompé, son orgueil aussi ne manque point de lui faire illusion : si ses richesses n'augmentent point son mérite, elles augmentent l'opinion qu'il en a, en voyant l'excès de vos complaisances et de vos flatteries. Il prend tout au pied de la lettre, et ne manque point de s'agrandir intérieurement de ce que vous lui donnez, pendant que vous ne vous enrichissez guère de ce qu'il vous donne.

J'ai dit en second lieu que l'homme se fait fort souvent valoir par des endroits qui le rendent ridicule. En effet, qu'y a-t-il, par exemple, de plus ridicule que la *vanité* qui a pour objet le luxe des habits ? Et n'est-ce pas quelque chose de plus risible encore que la dorure et la broderie donnent à un homme qui en est couvert du mérite et de la considération ? N'est-il pas honteux pour l'humanité de voir des êtres sensés accorder leur estime et leur admiration à celui qui possède une plus grande quantité de chevaux, d'équipages, de domestiques, etc. Je sais que ce ridicule ne paroît point, parce qu'il est trop général; les hommes ne rient jamais d'eux-mêmes; et par conséquent ils sont peu frappés de ce ridicule universel qu'on peut reprocher à tous, ou du moins au plus grand nombre; mais leur préjugé ne change point la nature des choses; et le mauvais assortiment de leurs actions avec la dignité de leur être, pour être caché à leur imagination, n'en est pas moins véritable.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les hommes ne se font pas seulement valoir par des endroits qui les rendroient ridicules à leurs propres yeux, s'ils pouvoient les considérer de sang-froid, mais qu'ils cherchent à se faire estimer par des crimes. On a attaché de l'opprobre aux crimes malheureux, et de l'estime aux crimes qui réussissent. On méprise, dans un particulier, le larcin et le brigandage qui le conduisent à la potence; mais on admire, dans un potentat, les grands larcins et les injustices éclatantes qui le conduisent à l'empire du monde.

La vieille Rome est un exemple fameux de cette vérité. Elle fut, dans sa naissance, une colonie de voleurs, qui y cherchèrent l'impunité de leurs crimes. Elle devint dans la suite une république de brigands, qui étendirent leurs injustices par toute la terre. Tandis que ces voleurs ne font que détrousser les passans, bannir du petit coin de terre

qu'ils occupoient la paix et la sûreté publique, et s'enrichir aux dépens de ceux qu'ils pillent, on ne leur donne pas des noms fort honnêtes, et ils ne prétendent pas eux-mêmes à la gloire, mais seulement à l'impunité. Mais aussitôt qu'à la faveur d'une prospérité éclatante ils se voient en état de dépouiller des nations entières, et d'illustrer leurs injustices et leurs fureurs, en traînant à leurs chars des princes et des souverains, il n'est plus question d'impunité, ils prétendent à la gloire; ils osent non seulement justifier leurs fameux larcins, mais ils les consacrent. Ils rassemblent pour ainsi dire l'univers dans la pompe de leurs triomphes, pour étaler le succès de leurs crimes; et ils ouvrent les temples, comme s'ils vouloient rendre le ciel complice de leurs brigandages et de leurs fureurs.

Il y a d'ailleurs un nombre infini de choses que les hommes n'estiment que par le rapport qu'elles ont avec quelqu'une de leurs foiblesses. La volupté leur fait quelquefois trouver de l'honneur dans la débauche. Les riches sont redevables à la cupidité des pauvres de la considération qu'ils trouvent dans le monde. La puissance tire son prix en partie d'un certain pouvoir de faire ce qu'on veut, qui est le plus dangereux présent qui puisse jamais être fait aux hommes. Les honneurs et les dignités tirent leur principal éclat de notre ambition : ainsi on peut dire à coup sûr que la plupart des choses ne sont glorieuses que parce que nous sommes déréglés.

(ANONYME.)

VANTER, LOUER.

On *vante* une personne pour lui procurer l'estime des autres, ou pour lui donner de la réputation; on la *loue* pour témoigner l'estime qu'on fait d'elle, ou pour lui applaudir.

Vanter, c'est dire beaucoup de bien des gens, et leur attribuer de grandes qualités, soit qu'ils les aient ou qu'ils ne les aient pas; *louer*, c'est approuver avec une sorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, soit que cela le mérite ou ne le mérite point.

On *vante* les forces d'un homme; on *loue* sa conduite. Le mot *vanter* suppose que la personne dont on parle est différente de celle à qui la parole s'adresse, ce que le mot *louer* ne suppose point.

Les charlatans ne manquent jamais de se *vanter;* ils promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir, ou se font honneur d'une estime qui ne leur a pas été accordée. Les personnes pleines d'amour-propre se donnent souvent des *louanges;* elles sont ordinairement très-contentes d'elles-mêmes.

Il est plus ridicule, selon mon sens, de se *louer* soi-même que de se *vanter*, car on se *vante* par un grand desir d'être estimé; c'est une vanité qu'on pardonne : mais on se *loue* par une grande estime qu'on a de soi; c'est un orgueil dont on se moque.

(M. de Jaucourt.)

VAPEURS.

Les VAPEURS sont une maladie commune aux deux sexes. Cette maladie se nomme, dans les hommes, affection hypocondriaque, et, dans les femmes, affection ou suffocation hystérique.

On doit remarquer que les *vapeurs* attaquent sur-tout les gens oisifs de corps qui fatiguent peu par le travail manuel, mais qui pensent et rêvent beaucoup. Les gens ambitieux qui ont l'esprit vif, qui sont entreprenans et fort amateurs des biens et des aises de la vie; les gens de lettres, les personnes de qualité, les ecclésiastiques, les dévots, les gens épuisés par la débauche ou le trop d'application, les femmes oisives, et qui mangent beaucoup, sont autant de personnes sujettes aux *vapeurs*, parce qu'il y a peu de ces gens en qui l'exercice et un travail pénible du corps empêchent le suc nerveux d'être maléficié. Bien des gens pensent que cette maladie attaque l'esprit plutôt que le corps, et que le mal gît dans l'imagination. Il faut avouer en effet que sa première cause est l'ennui et une folle passion, mais qui, à force de tourmenter l'esprit, oblige le corps à se mettre de la partie; soit imagination, soit réalité, le corps en est réellement affligé. Ce mal est plus commun aujourd'hui qu'il ne fut jamais, parce que l'éducation vicieuse du sexe y dispose beaucoup, et que les jeunes gens se livrent ou à la passion de l'étude, ou à toute autre, avec une égale fureur, sans mesure et sans discernement; l'esprit s'affoiblit avant d'être formé, et à peine est-il né qu'il devient languissant. La gourmandise, la vie oisive, les plaisirs habituels, entretiennent cette malheureuse passion de passer pour bel esprit; et les *vapeurs* attaquent le corps, le ruinent, et font tomber en consomption. Voici les remèdes les plus efficaces pour ce mal qui devient contagieux, et qui est l'opprobre de la médecine.

1° Un régime exact; ne manger qu'avec faim, et manger peu; éviter les alimens de haut goût, les liqueurs, les passions violentes, les veilles, les jeux et les pertes que

l'on y fait, la débauche de toute espèce; desirer peu, même des choses justes et possibles; travailler beaucoup, et plus qu'on ne mange, sont des moyens plus sûrs que toutes les potions cordiales.

2° Se former une idée véritable de son peu de savoir et de son petit mérite; se croire toujours favorisé, soit de la fortune, soit du prince, soit de la nature, au-delà de ses talens; écouter la raison, et se faire de bonnes mœurs, sont des préservatifs contre les *vapeurs*.

Cependant, comme ces remèdes ne plairont pas à ceux qui, flattés de leurs faux talens, se croiront réellement malades, et avoir besoin de la médecine, qui ne peut guère les soulager, nous leur enjoignons d'user des remèdes purgatifs, des amers et des apéritifs, combinés avec les toniques. Voilà toute leur ressource.

(ANONYME.)

VASTE.

MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT a fait une dissertation pour prouver que cette épithète désigne toujours un défaut : voici comment il se trouva engagé à écrire sur ce sujet en 1667. Quelqu'un ayant dit, en louant le cardinal de Richelieu, qu'il avoit l'esprit *vaste*, sans y ajouter d'autre épithète, M. de Saint-Evremont soutint que cette expression n'étoit pas juste; qu'esprit *vaste* se prenoit en bonne ou en mauvaise part, selon les choses qui s'y trouvoient jointes; qu'un esprit *vaste*, merveilleux, pénétrant, marquoit une capacité admirable, et qu'au contraire un esprit *vaste* et démesuré étoit un esprit qui se perdoit en des pensées vagues, en de vaines idées, en des desseins trop grands et peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Madame de Mazarin, la belle Hortense, prit parti contre M. de Saint-Evremont; et, après avoir long-temps disputé, ils convinrent de s'en rapporter à messieurs de l'académie.

M. l'abbé de Saint-Réal se chargea de faire la consultation; et l'académie polie décida en faveur de madame de Mazarin. M. de Saint-Evremont s'étoit déjà condamné lui-même avant que cette décision arrivât; mais, quand il l'eut vue, il déclara que son désaveu n'étoit point sincère, que c'étoit un pur effet de docilité, et un assujétissement volontaire de ses sentimens à ceux de madame de Mazarin; mais que, vis-à-vis de l'académie, il ne lui devoit de la soumission que pour la vérité. Là dessus il reprit non seulement l'opinion qu'il avoit d'abord défendue, mais il nia absolument que *vaste* seul pût jamais être une louange; il soutint que le grand étoit une perfection dans les esprits, le *vaste* un vice; que l'étendue juste et réglée faisoit le grand, et que la grandeur démesurée faisoit le *vaste;* qu'enfin la signification la plus ordinaire du *vastus* des Latins, c'est trop spacieux, trop étendu, démesuré, et je crois pour moi

qu'il avoit à peu près raison en tous points. Je vois du moins que *vastus homo*, dans Cicéron, est un colosse, un homme d'une taille trop grande; et, dans Salluste, *vastus animus* est un esprit immodéré, qui porte trop loin ses vues et ses espérances.

(M. de JAUCOURT.)

VAUCLUSE.

FONTAINE de France dans le Comtat-Vénaissin, assez près de la ville d'Apt.

Cette fontaine sort d'un antre très-vaste, au pied d'un rocher d'une grande hauteur, coupé à plomb comme un mur. Cet antre, où la main de l'homme n'a point été employée, paroît avoir cent pieds de large sur environ autant de profondeur. On peut dire que c'est une double caverne dont l'extérieure a plus de soixante pieds d'élévation sous l'arc qui en forme l'entrée, et l'intérieure en a presque la moitié.

C'est de cette seconde caverne que sort la fontaine de *Vaucluse*, avec une telle abondance, que, dès sa source, elle porte le nom de rivière, et est assez près de là navigable pour de petits bateaux. Elle fournit, sans s'épuiser, une grande quantité d'eau claire, nette, pure, qui ne teint point les rochers entre lesquels elle passe, et n'y produit ni mousse ni rouille. Si la superficie de cette eau paroît noire, cela vient de sa grande profondeur, de la couleur de la voûte qui la couvre, et de l'obscurité qui règne dans ce lieu.

On ne voit point d'agitation, de jet, de bouillon, à l'origine de cette source ou nappe liquide; mais, bientôt après, l'eau trouvant une pente considérable, se précipite avec force entre des rochers, écume et fait du bruit, jusqu'à ce qu'étant arrivée à un endroit plus uni, elle coule tranquillement, et forme une rivière qui s'accroit par divers ruisseaux, et va se jeter dans le Rhône, environ à deux lieues au dessus d'Avignon, sous le nom de *rivière de Sorgue*, qu'elle portoit déjà dès sa naissance dans l'antre que nous avons décrit.

Pétrarque, né à Arezzo en 1304, et mort à Arqua l'an 1374, avoit sa maison sur la pointe d'un rocher, à quelques cents pas au dessous de la caverne de *Vaucluse*. La belle Laure avoit la sienne sur une autre pointe de rocher, assez près de celle de son amant, mais séparée par un vallon. On voyoit encore dans le dernier siècle des masures

de ces deux édifices, qu'on appeloit par magnificence les *châteaux des deux amans*. Leur position alluma les feux de Pétrarque à la première vue de sa belle maîtresse, et sa passion nous a valu des chef-d'œuvres. Ses *canzoni* n'exhalent que douceur, tendresse, louanges délicates de l'amante qu'il adoroit. Eh ! combien sont-elles diversifiées ces louanges qu'il lui donne ? combien la langue italienne leur prête-t-elle de graces ? Enfin, inspiré par l'amour et par son génie, il immortalisa *Vaucluse*, les lieux voisins, Laure et lui-même. M. de Voltaire, dans une imitation libre et pleine de graces, nous a rendu la manière dont s'exprime Pétrarque dans sa *canzone quatorzième*.

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon cœur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitoit la chaleur ;
Arbre heureux, dont le feuillage
Agité par les zéphirs,
La couvrit de son ombrage,
Qui rappelez mes soupirs
En rappelant son image !
Ornemens de ces bords, et filles du matin,
Vous dont je suis jaloux, vous moins brillantes qu'elle,
Fleurs qu'elle embellissoit, quand vous touchiez son sein !
Rossignols dont la voix est moins douce et moins belle !
Air devenu plus pur ! Adorable séjour,
Immortalisé par ses charmes !
Lieux dangereux et chers, où de ses tendres armes
L'amour a blessé tous mes sens,
Ecoutez mes derniers accens ;
Recevez mes dernières larmes.

Le reste de l'ode de Pétrarque est également agréable ; mais, quoique charmante, je ne trouve point qu'elle surpasse en coloris cette tendresse langoureuse, cette mélancolie d'amour, et cette vivacité de sentimens qui règnent avec tant d'art, de finesse et de naïveté dans la description poétique de la même fontaine par madame Deshoulières. Que j'aie tort ou raison, je vais transcrire ici cette description sans aucuns retranchemens. Ce ne sont que les choses ennuyeuses qu'il faut élaguer dans un ouvrage.

» Quand vous me pressez de chanter une fameuse fontaine,

» dit notre muse française à mademoiselle de la Charce
» son amie :

Peut-être croyez-vous que toujours insensible,
Je vous décrirai dans mes vers,
Entre de hauts rochers dont l'aspect est terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verds,
Une source orgueilleuse et pure,
Dont l'eau sur cent rochers divers
D'une mousse verte couverts,
S'épanche, bouillonne, murmure,
Des agneaux bondissans sur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les rustiques concerts.
De ce fameux désert la beauté surprenante,
Que la nature a pris soin de former,
Amusoit autrefois mon ame indifférente.
Combien de fois, hélas, m'a-t-elle su charmer!
Cet heureux temps n'est plus: languissante, attendrie,
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie,
Et du soin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertissement;
Je passe tout le jour dans une rêverie
Qu'on dit qui m'empoisonnera:
A tout autre plaisir mon esprit se refuse;
Et si vous me forcez à parler de *Vaucluse*,
Mon cœur tout seul en parlera.
Je laisserai couler de sa source inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux;
Sa fuite, son retour, et la vaste étendue
Qu'arrose son cours furieux.
Je suivrai le penchant de mon ame enflammée;
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
Que Laure tendrement aimée
Et Pétrarque victorieux.
Aussi bien de *Vaucluse* ils font encor la gloire;
Le temps qui détruit tout respecte leurs plaisirs;
Les ruisseaux, les rochers, les oiseaux, les zéphirs,
Font tous les jours leur tendre histoire.
Oui, cette vive source, en roulant sur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les transports
Que Pétrarque sentoit pour la divine Laure:
Il exprima si bien sa peine, son ardeur,
Que Laure, malgré sa rigueur,
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.
Dans cet autre profond, où, sans autres témoins
Que la Nayade et le Zéphire,

Laure sut par de tendres soins
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre;
Dans cet antre où l'amour tant de fois fut vainqueur,
Quelque fierté dont on se pique,
Ou sent élever dans son cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il alarme la pudeur.
Ce n'est pas seulement dans cet antre écarté
Qu'il reste de leurs feux une marque immortelle :
Ce fertile vallon dont on a tant vanté
La solitude et la beauté,
Voit mille fois le jour dans la saison nouvelle
Les rossignols, les serins, les pinçons,
Répéter sous un verd ombrage
Je ne sais quel doux badinage,
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.
Leurs noms sur ces rochers peuvent encor se lire,
L'un avec l'autre est confondu,
Et l'ame à peine peut suffire
Aux tendres mouvemens que leur mélange inspire.
Quel charme est ici répandu!
A nous faire imiter ces amans tout conspire.
Par les soins de l'amour leurs soupirs conservés
Enflamment l'air qu'on y respire;
Et les cœurs qui se sont sauvés
De son impitoyable empire,
A ces déserts sont réservés.
Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle,
Ne peut m'occuper un moment.
Les restes précieux d'une flamme si belle
Font de mon jeune cœur le seul amusement.
Ah! qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure;
Et qu'à parler franchement,
Il seroit doux d'aimer si l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de son illustre amant!

(M. de Jaucourt.)

VAUDEVILLE.

Le *vaudeville* est une sorte de chanson faite sur des airs connus, à laquelle on passe les négligences, pourvu que les vers en soient chantans, et qu'il y ait du naturel et de la saillie.

Despréaux, dans son art poétique, a consacré plusieurs beaux vers à rechercher l'origine, et à exprimer le caractère libre, enjoué et badin, de ce petit poème, enfant de la joie et de la gaieté.

Si on l'en croit, le *vaudeville* a été, en quelque sorte, démembré de la satyre; c'est un trait mordant et malin, plaisamment enveloppé dans un certain nombre de petits vers coupés et irréguliers, pleins d'agrément et de vivacité. Voici comme il en parle, après avoir peint l'esprit du poème satyrique :

D'un trait de ce poème, en bons mots si fertile
Le Français né malin forma le *vaudeville*,
Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
La liberté française en ces vers se déploie :
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.

Cependant le *vaudeville* ne s'abandonne pas toujours à une joie bouffonne; il a quelquefois autant de délicatesse qu'une chanson tendre, témoin le *vaudeville* suivant qui fut chanté à la cour de Louis XIV, et dont Anacréon pourroit s'avouer l'auteur. :

Si j'avois la vivacité
Qui fit briller Coulange,
Si j'avois la beauté
Qui fit régner Fontange,
Ou si j'étois, comme Conti,
Des graces le modèle;
Tout cela seroit pour Créqui,
Dût-il m'être infidèle.

On dit qu'un Foulon de Vire, petite ville de Normandie, inventa les *vaudevilles*, qui furent d'abord nommés *vau-*

devires, parce qu'on commença à les chanter au Vau de Vire.

M. d'Hamilton, si connu par les mémoires du comte de Grammont, s'est amusé à quelques *vaudevilles*, dans lesquels règnent le sel, l'agrément et la vivacité. Jean Haguenier, bourguignon, mort en 1738, en a répandus dans le public qui sont gais et amusans; mais Antoine Ferrand, mort en 1719, âgé de quarante-deux ans, a particulièrement réussi à faire des *vaudevilles* spirituels et pleins de la plus fine galanterie. La plupart ont été mis sur des airs de clavecin de la composition de Couperin. On trouve dans les *vaudevilles* de l'abbé de Chaulieu, comme dans ses autres poésies négligées, des couplets hardis et voluptueux; tous ces poètes aimables n'ont point eu de successeurs en ce genre.

Je crois cependant que notre nation l'emporte sur les autres dans le goût et dans le nombre des *vaudevilles;* la Pente des Français au plaisir, à la satyre, et souvent même à une gaieté hors de saison, leur a fait quelquefois terminer par un *vaudeville* les affaires les plus sérieuses, qui commençoient à les lasser, et cette niaiserie les a quelquefois consolés de leurs malheurs réels.

Au reste, dit l'auteur ingénieux de la Nouvelle Héloïse, quand les Français vantent leurs *vaudevilles* pour le goût et la musique, ils ont raison; cependant, à d'autres égards, c'est leur condamnation qu'ils prononcent; s'ils savoient chanter des sentimens, ils ne chanteroient pas de l'esprit; mais, comme leur musique n'est pas expressive, elle est plus propre aux *vaudevilles* qu'aux opéra; et, comme l'italienne est toute passionnée, elle est plus propre aux opéra qu'aux *vaudevilles*.

(M. de Jaucourt.)

VAUDOIS.

Sectaires qui parurent dans le christianisme au commencement du douzième siècle; nous ne pouvons mieux tracer en peu de mots leur origine, leurs sentimens et leurs persécutions que d'après l'auteur philosophe de l'Essai sur l'Histoire Générale.

Les horreurs, dit-il, qui se commirent dans les croisades, les dissensions des papes et des empereurs, les richesses des monastères, l'abus que tant d'évêques faisoient de leur puissance temporelle, révoltèrent les esprits, et leur inspirèrent, dès le commencement du douzième siècle, une secrète indépendance et l'affranchissement de tant d'abus. Il se trouva donc des hommes dans toute l'Europe, qui ne voulurent d'autres lois que l'Evangile, et qui prêchèrent à peu près les mêmes dogmes que les protestans embrassèrent dans la suite. On les nommoit *vaudois*, parce qu'il y en avoit beaucoup dans les vallées de Piémont; albigeois, à cause de la ville d'Albi; bons hommes, par la régularité et la simplicité de leur conduite; enfin manichéens, nom odieux qu'on donnoit alors en général à toutes sortes d'hérétiques. On fut étonné, vers la fin de ce même siècle, que le Languedoc fût tout rempli de *vaudois*.

Leur secte étoit en grande partie composée d'une bourgeoisie réduite à l'indigence, tant par le long esclavage dont on sortoit à peine, que par les croisades en terre sainte. Le pape innocent III délégua, en 1198, deux moines de Cîteaux pour juger les hérétiques, et nomma un abbé du même ordre pour faire à Toulouse les fonctions de l'évêque. Ce procédé indigna le comte de Foix et tous les seigneurs du pays qui avoient déjà goûté les opinions des réformateurs, et qui étoient également irrités contre la cour de Rome. L'abbé de Cîteaux parut avec l'équipage d'un prince; ce qui ne contribua que davantage à soulever les esprits. Pierre de Castelnau, autre inquisiteur, fut accusé de se servir des armes qui lui étoient propres, en soulevant secrètement quelques voisins contre le comte

de Toulouse, et en suscitant une guerre civile ; cet inquisiteur fut assassiné en 1207, et le soupçon tomba sur le comte.

Le pape forma pour lors la croisade contre les *vaudois* ou albigeois ; on en sait les événemens. Les croisés égorgèrent les habitans de la ville de Béziers, réfugiés dans une église ; on poursuivit par le fer et le feu les *vaudois* qui osèrent se défendre ; au siége de Lavaur on fit prisonniers quatre-vingts gentilshommes que l'on condamna tous à être pendus ; mais les fourches patibulaires étant rompues, on abandonna les captifs aux croisés qui les massacrèrent ; on jeta dans un puits la sœur du seigneur de Lavaur, et on brûla autour du puits trois cents habitans qui ne voulurent pas renoncer à leurs opinions. Les évêques de Paris, de Lizieux, de Bayeux, étoient accourus au siége de Lavaur pour gagner des indulgences.

Enfin, la fureur de la croisade s'éteignit, mais la secte subsista toujours, foible, peu nombreuse, et cachée dans l'obscurité, pour renaître, quelques siècles après, avec plus de force et d'avantage.

Ceux qui restèrent ignorés dans les vallées incultes, qui sont entre la Provence et le Dauphiné, défrichèrent ces terres stériles, et, par des travaux incroyables, les rendirent propres au grain et au pâturage. Ils prirent à cens les héritages des environs, et enrichirent leurs seigneurs. Ils furent pendant deux siècles dans une paix tranquille, qu'il faut attribuer uniquement à la lassitude de l'esprit humain, après qu'il s'est long-temps emporté au zèle affreux de la persécution.

Les *vaudois* jouissoient de ce calme, quand les réformateurs de Suisse et d'Allemagne apprirent qu'ils avoient des frères en Languedoc, en Dauphiné et dans les vallées de Piémont ; aussitôt ils leur envoyèrent des ministres ; on appeloit de ce nom les desservans des églises protestantes : alors ces *vaudois* furent trop connus, et de nouveau cruellement persécutés, malgré leur confession de foi qu'ils dédièrent au roi de France.

Cette confession de foi portoit qu'ils se croyoient obligés de rejeter le baptême des petits enfans, parce qu'ils n'ont pas la foi ; de penser qu'il ne faut point adorer la croix,

puisqu'elle avoit été instrument de la passion de Jésus-Christ; que dans l'eucharistie le pain demeuroit pain après la consécration, et que l'on fait tort à Dieu, quand on dit que le pain est changé au corps de Christ : qu'ils ne reconnoissoient que deux sacremens; savoir, le baptême et la cêne; qu'ils ne prioient point pour les morts; que le pape ni les prêtres n'ont point la puissance de lier et de délier; qu'il n'y a d'autre chef de la foi que notre sauveur; qu'il est impie à tout homme sur la terre de s'attribuer ce privilége; enfin, qu'aucune église n'a le droit de maîtriser les autres.

La réponse qu'on fit à cette confession de foi, fut d'en traiter les sectateurs d'hérétiques obstinés, et de les condamner au feu. En 1540, le parlement de Provence décerna cette peine contre dix-neuf des principaux habitans du bourg de Mérindol, et ordonna que leurs bois seroient coupés, et leurs maisons démolies.

Les *vaudois* effrayés députèrent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, qui étoit alors dans son évêché. Cet illustre savant, vrai philosophe, puisqu'il étoit humain, les reçut avec bonté, et intercéda pour eux : Langeai, commandant en Piémont, fit surseoir à l'exécution; François 1er leur pardonna, à condition qu'ils abjureroient; on n'abjure guère une religion sucée avec le lait, et à laquelle on sacrifie les biens de ce monde; leur résolution d'y persister irrita le parlement provençal, composé d'esprits ardens. Jean Meynier d'Oppède, alors premier président, le plus emporté de tous, continua la procédure.

Les *vaudois* enfin s'attroupèrent; d'Oppède aggrava leurs fautes auprès du roi, et obtint permission d'exécuter l'arrêt; il falloit des troupes pour cette exécution; d'Oppède et l'avocat général Guérin en prirent. Il paroît évident que ces malheureux *vaudois*, appelés par le déclamateur Maimbourg une canaille révoltée, n'étoient point du tout disposés à la révolte, puisqu'ils ne se défendirent pas, et qu'ils se sauvèrent de tous côtés, en demandant miséricorde; mais le soldat égorgea les femmes, les vieillards et les enfans qui ne purent fuir assez tôt. On compta vingt-deux bourgs mis en cendres; et, lorsque les flammes

furent éteintes, la contrée, auparavant florissante, fut un désert aride. Ces exécutions barbares donnèrent de nouveaux progrès au calvinisme; le tiers de la France en embrassa les sentimens.

(M. de JAUCOURT.)

VELLÉITÉ.

DANS les écoles de philosophie on définit communément la *velléité* une volonté foible, froide et languissante.

D'autres disent qu'elle emporte impuissance d'obtenir ce qu'on demande : d'autres prétendent que c'est un desir passager pour quelque chose dont on ne se soucie pas beaucoup, et qu'on ne veut pas se donner la peine de chercher. Si on examinoit bien toute sa vie, on trouveroit que la cause pour laquelle on a eu si peu de succès, c'est qu'on n'a presque point eu de volonté; mais qu'excité par le desir de la chose, retenu par la paresse, la pusillanimité, la vue des difficultés, on n'a eu que des demi-volontés. Les Italiens ont un proverbe qui contient le secret de devenir pape; et ce secret, c'est de le vouloir.

(ANONYME.)

VÉNÉRATION, RESPECT.

Ce sont des égards qu'on a pour les gens; mais on leur témoigne de l'estime par la *vénération*, et on leur marque de la soumission par le *respect*.

Nous avons de la *vénération* pour les personnes en qui nous reconnoissons des qualités éminentes; et nous avons du *respect* pour celles qui sont fort au dessus de nous, ou par leur naissance, ou par leur fortune, ou par leurs dignités.

L'âge et le mérite rendent *vénérable*; le rang et la dignité rendent *respectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple; la crainte qu'on lui inspire le tient dans le *respect*.

(M. de Jaucourt.)

VENGEANCE.

PEINE qu'on fait souffrir à son ennemi, soit par raison, soit par ressentiment d'une offense qu'on en a reçue.

La *vengeance* est naturelle; il est permis de repousser une véritable injure, de se garantir par là des insultes, de maintenir ses droits, et de venger les offenses où les lois n'ont point porté de remède; ainsi la *vengeance* est une sorte de justice. Mais j'entends la voix des sages qui me disent qu'il est beau de pardonner, qu'on doit de l'indulgence à ceux qui nous ont manqué en des choses légères, et du mépris à ceux qui nous ont réellement offensés. L'homme qui a profité des lumières de tous les siècles condamne tout ce qui n'est que pure *vengeance;* celles qui partent d'une ame basse et lâche, il les abhorre, et les compare à des flèches honteusement tirées pendant la nuit. Enfin il est démontré que les personnes d'un esprit vindicatif ressemblent aux sorciers, qui font des malheureux, et qui à la fin sont malheureux eux-mêmes. Je conclus donc que nous devons suivre la sublime morale de Jésus-Christ, qui nous ordonne de pardonner à nos ennemis, et que c'est une grande vertu d'opposer la modération à l'injustice qu'on nous a faite.

(M. de JAUCOURT.)

ON a dit que la *vengeance* étoit douce; oui, pour les ames foibles et incapables de supporter l'injure.

La *vengeance* est souvent aussi funeste à celui qui l'exerce qu'à celui qui l'éprouve; c'est un fer, aiguisé par les deux bouts, que l'on appuie contre son cœur et contre celui de son ennemi.

Protagore avoit donné en mariage sa fille à son ennemi; on lui demandoit pourquoi; il répondit: C'est que de toutes les femmes qui sont dans le monde je lui donne la plus méchante, et que je ne pouvois plus cruellement me venger.

Exemples d'horribles et cruelles vengeances.

Le lecteur jugera, par les exemples suivans, à quels excès d'atrocités les hommes peuvent se porter quand ils sont animés par la passion de se venger, et combien cette funeste passion leur fait oublier tous les sentimens de compassion et d'humanité que la loi naturelle et la religion leur prescrivent envers leurs semblables.

Un gentilhomme anglais, qui étoit à Madrid, en se retirant une nuit chez lui, eut le malheur d'être insulté par des inconnus qui le forcèrent de mettre l'épée à la main. Il se défendit vaillamment, et l'un d'eux tomba à ses pieds, noyé dans son sang. Ignorant à qui il avoit eu affaire, cet Anglais se réfugia sous le portail d'une église, qui pouvoit, dans le besoin, lui servir d'asyle; mais, en s'appuyant contre la porte, il ne fut pas peu surpris de s'apercevoir qu'elle n'étoit pas fermée: il entre, et son étonnement redouble à la vue d'une foible lumière, et sur-tout d'une femme, vêtue de blanc, qui sortoit d'un tombeau avec un couteau ensanglanté à la main. Cette femme, qu'il prenoit pour un fantôme, s'approcha de lui, et lui demanda, d'une voix qui lui parut terrible, ce qu'il venoit faire dans ce lieu. Ne doutant pas que ce ne fût un esprit, il ne déguisa rien de ce qui lui étoit arrivé. « Etranger, lui dit cette femme (car c'en étoit réelle-» ment une), comme vous je suis coupable d'un meurtre. » Je suis religieuse, d'une famille noble. Un lâche scé-» lérat, qui m'avoit séduite et déshonorée, s'en étoit » vanté: ma main a lavé mon affront dans son sang; mais, » peu satisfaite de l'avoir immolé à ma *vengeance*, j'ai obtenu » du porte-clés de cette église la permission d'entrer dans » son tombeau, et je viens de lui arracher ce cœur perfide, » pour le traiter de la manière qu'il le mérite. » A ces mots, elle mit le cœur en pièces avec son couteau, et en foula aux pieds tous les morceaux. Quelque romanesque que paroisse cette aventure, on prétend qu'elle est véritable.

Les habitans de Corfou sont d'un naturel fort vindicatif, comme il paroît par l'histoire suivante. Deux familles

avoient pris querelle entre elles pour une chose assez légère d'abord, mais qui alla si loin, que plusieurs personnes furent tuées de part et d'autre, et sur-tout du côté de celle qui avoit offensé le parti le plus puissant. Une de ces personnes, venant à mourir, ne laissa qu'un jeune fils, à qui on proposa, dès qu'il fut en âge, d'épouser la fille d'un des ennemis de son père, pour faire finir ces querelles, et pour rétablir la paix entre les deux familles. Après plusieurs sollicitations, il agréa la proposition; on fit le contrat de mariage, et ils se marièrent avec de grandes marques de joie; mais, peu de temps après, le mari ayant invité à un souper les père et mère de la nouvelle mariée, ses frères, sœurs et ses autres parens, et ayant poussé le souper fort avant dans la nuit, il les fit tous massacrer impitoyablement, sans épargner sa propre femme.

Borise Godounove, grand-duc de Moscovie, étant tourmenté de la goutte, invita, par de grandes promesses, ceux qui y sauroient quelques remèdes de les lui déclarer. La femme d'un boyard, irritée des mauvais traitemens de son mari, et desirant de s'en venger, usa du stratagême de la femme de Sganarelle. Elle publia que son mari avoit un spécifique excellent pour la goutte, mais qu'il n'aimoit point assez sa majesté pour le lui donner. On envoya chercher cet homme. Il eut beau protester de son ignorance, on le fouetta jusqu'au sang, et on le mit en prison. Les plaintes qu'il fit contre sa femme ne servirent qu'à le faire maltraiter plus rudement. Enfin, on lui fit dire qu'il envoyât son remède, ou qu'il se préparât à mourir. Ce malheureux, voyant sa perte inévitable, feignit d'avouer qu'il savoit quelques remèdes, mais qu'il n'avoit osé les employer pour sa majesté, et que si on vouloit lui donner quinze jours pour les préparer, il les administreroit. Ayant obtenu ce délai, il envoya à Czirbach, à deux journées de Moscou, sur la rivière d'Occa, d'où il se fit amener un charriot de toutes sortes d'herbes, prises au hasard, bonnes et mauvaises, et en prépara un bain pour le grand-duc, qui y recouvra la santé. On se confirma alors dans la pensée que le refus du boyard ne provenoit que de sa malice; c'est pourquoi on le fouetta encore plus fort que les deux premières fois. Le prince lui fit ensuite présent

présent de quatre cents écus et de dix-huit paysans, pour les posséder en propre, avec des défenses très-rigoureuses d'avoir du ressentiment contre sa femme. Il se soumit à cet ordre; car on rapporte qu'ils vécurent depuis dans une parfaite amitié.

Un seigneur romain, qui avoit un fort beau parc où il entretenoit plusieurs cerfs, avoit défendu à ses domestiques d'en tuer. Un d'eux eut le malheur de contrevenir à cet ordre : en tirant quelques autres pièces de gibier qu'il manqua, il tua par mégarde un de ces cerfs, qui étoit caché dans des broussailles. Ce pauvre garçon, appréhendant la colère de son maître, s'enfuit à Gènes, où, s'étant embarqué, il fut pris par les Algériens. Le seigneur italien, instruit, quelque temps après, que son domestique étoit esclave à Alger, va trouver le cardinal Janson qui étoit pour lors à Rome; et, sous l'apparence d'une feinte humanité, le prie instamment d'écrire au consul français de racheter ce malheureux, quelque somme que dût coûter sa rançon. Le cardinal, touché de cette générosité, ne put s'empêcher de la louer : il écrivit au consul, qui racheta en effet l'esclave, et le renvoya à Rome. Le gentilhomme vint remercier son éminence, et remboursa la rançon, et, quelques jours après, fit assassiner ce pauvre domestique, qu'il n'avoit voulu ravoir que pour assouvir sa *vengeance* et punir la désobéissance de cet infortuné, quelqu'involontaire qu'elle eût été.

Murat rapporte dans ses lettres qu'une Anglaise, étant au lit de la mort, fit appeler son mari, et qu'après avoir ému sa sensibilité par le détail de ses souffrances, elle le conjura de lui pardonner, dans ce dernier moment, une faute dont elle étoit coupable envers lui. Le mari lui ayant promis ce qu'elle desiroit, elle lui avoua qu'elle lui avoit fait une infidélité. Je vous le pardonne, lui dit-il; mais j'attends pareillement de vous le pardon du mal que je vous ai fait. L'Anglaise le lui ayant promis de tout son cœur, alors il lui déclara que, s'étant aperçu de ce qu'elle venoit de lui avouer, il l'avoit empoisonnée, et qu'il étoit la cause de sa mort.

Une jeune fille, dont l'usurpateur Cromwel avoit tué l'amant dans une bataille, médita de le sacrifier aux mânes

de ce qu'elle avoit de plus cher au monde. Pendant deux ans elle s'exerça à percer le portrait de Cromwel à coups de pistolet, bien résolue de l'exécuter sur lui-même à la première occasion. Lorsqu'il fut proclamé protecteur, il fit une entrée superbe dans Londres : cette fille se trouva sur son passage, et lâcha son coup qui alla porter sur le cheval du fils de Cromwel. Tout le monde s'arrêta, et le protecteur, étonné, jeta des regards menaçans sur le balcon d'où le coup étoit parti ; mais cette fille ne broncha pas, et, d'un air ferme et intrépide, lui cria : « C'est à toi, tyran, » que s'adressent mes coups, et je serois inconsolable que » mon bras eût mal servi mon juste ressentiment, si je » n'étois bien persuadée que d'autres frapperont plus sû- » rement que moi. » Cromwel, reprenant tout d'un coup » un visage tranquille, et affectant un sourire méprisant, la traita de folle, et ordonna froidement qu'on continuât la marche.

(ANONYME.)

VÉNUS.

Voici les traits sous lesquels les poètes ont dépeint cette déesse.

Accompagnée de son fils Cupidon, des jeux, des ris, des graces, et de tout l'attirail de l'amour, elle fit sur la terre les délices des hommes, et elle fit celles des dieux quand les heures chargées du soin de son éducation la conduisirent dans l'Olympe. Elle étoit alors montée sur un char, traîné par deux colombes, dans une nuée d'or et d'azur. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse et ces graces tendres qui séduisent tous les cœurs; sa démarche étoit douce et légère comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs.

Jamais elle ne faisoit un pas sans laisser après elle une odeur d'ambroisie qui parfumoit tous les environs; elle ne pouvoit même ni parler, ni remuer la tête sans répandre une odeur délicieuse dont l'air d'alentour étoit embaumé.

Ses cheveux flottoient tantôt sur ses épaules découvertes, et tantôt étoient négligemment attachés par derrière avec une tresse d'or; sa robe avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare dans ses plus beaux jours; elle étoit quelquefois flottante, et quelquefois nouée par cette divine ceinture sous laquelle paroissoient les graces.

Qui ne connoît ce Ceste ou cette ceinture mystérieuse de la déesse, qu'Homère semble lui avoir dérobée pour la mieux décrire? Là se trouvoient tous les charmes, les attraits les plus séduisans, l'amour diversifié sous mille formes enchanteresses, les desirs sans cesse renaissans, les amusemens délicats et voluptueux; les entretiens secrets, les innocentes ruses, et cet heureux badinage qui gagne l'esprit et le cœur des personnes mêmes les plus raisonnables. En un mot, la ceinture de *Vénus* avoit tant de vertu pour inspirer la tendresse, que Junon fut obligée de l'emprunter le jour qu'elle voulut gagner les faveurs

du maître du monde, en se trouvant avec lui sur le mont Ida.

Il ne faut pas s'étonner qu'à cette peinture qu'on nous fait de *Vénus* les dieux ne fussent quelquefois éblouis de sa beauté suprême, comme le sont les yeux des foibles mortels quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Jupiter lui-même ne pouvoit voir les beaux yeux de cette déesse mouillés de larmes sans en être extrêmement ému. Enfin, elle tenoit sous son empire presque tous les héros du monde et la plupart des immortels.

La rose, le myrte, appartiennent à la déesse de Paphos. Les cygnes, les colombes et les moineaux, sont ses oiseaux favoris; les uns ou les autres ont l'honneur de tirer son char, et souvent on les voit sur sa main.

Voilà l'idée que les poètes, les peintres et les sculpteurs, nous donnent de la mère de l'Amour: les monumens nous font voir cette divinité sortant du sein de la mer, tantôt soutenue, sur une belle coquille, par deux tritons, et tenant ses longs cheveux; tantôt montée sur un dauphin, et escortée des néréides.

Les lieux consacrés à *Vénus* étoient l'île de Cythère, Gnide, Idalie, Amathonte, et la ville de Paphos, dans l'île de Chypre. Dans tous ces endroits, les temples de *Vénus*, ouverts à la licence de l'amour, apprirent à ne pas respecter la pudeur. O *Vénus!* dit un païen, j'ai brûlé, comme d'autres, de l'encens sur vos autels; mais maintenant, revenu à moi-même, je déteste cette infâme mollesse avec laquelle les habitans de vos îles célèbrent vos mystères et vos fêtes.

Dans les fêtes que les Romains célébroient en l'honneur de *Vénus*, les jeunes filles faisoient des veillées pendant trois nuits consécutives; elles se partageoient en plusieurs bandes, et l'on formoit dans chaque bande plusieurs chœurs. Le temps s'y passoit à danser et à chanter des hymnes en l'honneur de la déesse. Un ancien dit, en parlant de ces fêtes: « Vous verriez pendant trois nuits une aimable » jeunesse, libre de tout autre soin, se partager en plu- » sieurs bandes, y former des chœurs, se répandre dans » vos bocages, se couronner de guirlandes de fleurs,

» s'assembler sous des cabanes ombragées de myrte ». Le même auteur y fait trouver aussi les graces et les nymphes : mais Horace semble avoir mis de la distinction dans les fonctions de toutes ces déesses. Les nymphes et les graces entrent dans les danses ; mais *Vénus*, qui est, pour ainsi dire, la reine du bal, ouvre la fête, forme l'assemblée, distribue la jeunesse en différens chœurs, et leur donne le mouvement. Les fleurs nouvelles, et sur-tout le myrte consacré à la déesse, y étoient employés.

Voilà comme on célébroit à Rome les fêtes de *Vénus*.

Les courtisanes qui vouloient contrefaire les sages se désignoient par *Vénus*-Uranie.

(M. de Jaucourt.)

VÊPRES SICILIENNES.

Époque fameuse dans l'Histoire de France ; c'est le nom qu'on a donné au massacre cruel qui se fit en Sicile de tous les Français, en l'année 1282, le jour de Pâques, et dont le signal fut le premier coup de cloche qui sonna les *vêpres*.

Quelques-uns prétendent que cet événement tragique arriva la veille de Pâques ; d'autres, le jour de l'Annonciation ; mais la plupart des auteurs le mettent le jour même de Pâques. On attribue ce soulévement à un nommé *Prochyte*, cordelier, dans le temps que Charles d'Anjou, premier de ce nom, comte de Provence et frère de saint Louis, régnoit sur Naples et la Sicile. Le massacre fut si général qu'on n'épargna pas même les femmes siciliennes enceintes du fait des Français.

On a donné, à peu près dans le même sens, le nom de *Matines françaises* au massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572 ; et celui de *Matines de Moscou* au carnage que firent les Moscovites de Démétrius et de tous les Polonois ses adhérens qui étoient à Moscou, le 27 mai 1600, à six heures du matin, sous la conduite de leur duc Choutski.

(Anonyme.)

VÉRACITÉ.

La véracité, ou vérité morale dont les honnêtes gens se piquent, est la conformité de nos discours avec nos pensées : c'est une vertu opposée au mensonge.

Cette vertu consiste à faire en sorte que nos paroles représentent fidèlement et sans équivoque nos pensées à ceux qui ont droit de les connoître, et auxquels nous sommes tenus de les découvrir, en conséquence d'une obligation parfaite ou imparfaite; et cela, soit pour leur procurer quelque avantage qui leur est dû, soit pour ne pas leur causer injustement du dommage.

La *véracité*, en fait de conventions, s'appelle communément fidélité; elle consiste à garder inviolablement ses promesses et ses engagemens : c'est l'effet d'une même disposition de l'ame de s'engager et de vouloir tenir sa parole; mais il n'est pas permis de contracter ni de tenir une convention contraire aux lois naturelles; car, en ce cas, elles rendent l'engagement illicite.

(M. de Jaucourt.)

VÉRITÉ.

La *vérité* est ce qui est, ce que l'on peut assurer qui existe. Quel est l'homme qui peut être certain de la connoître? La plupart de nos opinions ne sont fondées que sur des probabilités. Il n'y a de vrai que ce que l'Etre-Suprême nous a révélé : tout le reste est mêlé d'erreurs, et ne vaut pas les disputes, les querelles, les inimitiés, que la diversité des opinions a fait naître parmi les hommes.

« La *vérité*, dit M. Massillon, est cette règle éternelle, » cette lumière intérieure, sans cesse présente au dedans » de nous, qui nous montre sur chaque action ce qu'il » faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, » qui juge nos jugemens, qui nous approuve ou qui nous » condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière, et qui, plus vive ou » plus lumineuse en certains momens, nous découvre » plus évidemment la voie que nous devons suivre. »

» On peut assez bien soutenir une opinion chimérique, » dit M. de Fontenelle, pour embarrasser une personne » d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader. Il » n'y a que la *vérité* qui persuade, même sans avoir besoin » de paroître avec toutes ses preuves : elle entre si naturellement dans l'esprit que, quand on l'entend pour la » première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en » souvenir. »

On trouve quelquefois la *vérité* sur des articles considérables; mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'a trouvée. La philosophie, si j'ose le dire, ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfans, où l'un d'entre eux qui a les yeux bandés court après les autres; s'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche prise, et qu'il recommence à courir. Il en est de même de la *vérité*. Il n'est pas que nous autres philosophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois. Mais quoi! nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée; et, dès ce moment-là même, elle nous échappe.

Nous nous étonnons de la bizarrerie de certains modes et de la barbarie des duels; nous triomphons encore sur le ridicule de quelques coutumes, et nous en faisons voir la force; nous nous épuisons sur ces choses comme sur des abus uniques, et nous sommes environnés de préjugés sur lesquels nous nous reposons avec une entière assurance. Ceux qui portent plus loin leurs vues remarquent cet aveuglement, et, entrant là dessus en défiance des plus grands principes, concluent que tout est opinion; mais ils montrent à leur tour par là les limites de leur esprit. L'être et la *vérité* n'étant, de leur aveu, qu'une même chose sous deux expressions, il faut tout réduire au néant, ou admettre des *vérités* indépendantes de nos conjectures et de nos frivoles discours. Or, s'il y a des *vérités* telles, comme il me paroît hors de doute, il s'ensuit qu'il y a des principes qui ne peuvent être arbitraires : la difficulté, je l'avoue, est à les connoître. Mais pourquoi la même raison qui nous fait discerner le faux, ne pourroit-elle nous conduire jusqu'au vrai ? L'ombre est-elle plus sensible que le corps ? l'apparence que la réalité ? Que connoissons-nous d'obscur par sa nature, sinon l'erreur ? que connoissons-nous d'évident, sinon la *vérité* ? N'est-ce pas l'évidence de la *vérité* qui nous fait discerner le faux, comme le jour marque les ombres ? et qu'est-ce en un mot que la connoissance d'une erreur, sinon la découverte d'une *vérité* ? Toute privation suppose nécessairement une réalité; ainsi la certitude est démontrée par le doute; la science par l'ignorance, et la *vérité* par l'erreur.

Qui doute a une idée de la certitude, et par conséquent reconnoît quelque marque de *vérité*. Mais, parce que les premiers principes ne peuvent se démontrer, on s'en défie; on ne fait pas attention que la démonstration n'est qu'un raisonnement fondé sur l'évidence. Or, les premiers principes ont l'évidence par eux-mêmes et sans raisonnement, de sorte qu'ils portent la marque de la certitude la plus invincible. Les Pyrrhoniens obstinés affectent de douter que l'évidence soit le signe de la *vérité*; mais on leur demande : Quel autre signe en desirez-vous donc ? quel autre croyez-vous qu'on puisse avoir ? Vous

en formez-vous quelque idée ? S'il est quelque Pyrrhonien réel et parfait parmi les hommes, c'est, dans l'ordre des intelligences, un monstre qu'il faut redouter. Le pyrrhonisme parfait est le délire de la raison, et la production la plus ridicule de l'esprit humain.

Voici les moyens que Locke enseigne pour parvenir à la *vérité* :

1° Il faut se défier du rapport des sens, et du desir qu'on a de trouver une proposition vraie ;

2° N'en admettre aucune sur l'autorité de qui que ce soit, et auparavant de l'avoir examinée ;

3° Il faut définir, analyser les expressions dont on se sert, acquérir un grand nombre d'idées sur le sujet qu'on veut approfondir, rejeter tout principe qui n'est pas fondé sur l'évidence ou sur une suite d'observations faites sur la nature ;

4° Ne pas perdre de vue l'état de la question ;

5° Se munir de *vérités* principales qu'on appelle principes.

VÉRITÉ, ce mot si redoutable aux tyrans, et si consolant pour les malheureux ; ce mot que l'ambition et le fanatisme ont écrit en caractères de sang sur leurs étendards pour captiver la crédulité par l'enthousiasme, mérite, par l'importance du sens qui lui est attaché, les plus profondes réflexions du philosophe.

Seule immobile dans l'immensité des siècles, la *vérité* se soutient par sa propre force ; les préjugés se succèdent autour d'elle, et s'entre-détruisent comme les passions sociales qui leur ont donné l'être.

Le sage courageux qui les brave a également à redouter le mépris insultant de ces grands de convention, qui ne doivent qu'à l'opinion la supériorité sur leurs semblables, et la vengeance sourde, mais horrible, de ces tyrans des esprits, qui ne règnent qu'à la faveur des erreurs qu'ils accréditent. La noire jalousie ne laisse à Socrate, mourant pour la *vérité*, que la gloire pure et désintéressée d'un bienfait sans reconnoissance.

Dans la *vérité* morale, tout devient intéressant. Le cœur d'un philosophe sensible s'ouvre au plaisir de démontrer

aux humains que la félicité de tous par chacun est le seul et doux hommage qu'exige la nature, et que les préceptes de la vertu ne diffèrent pas des moyens d'être heureux.

Ceux qui, pour expliquer la loi primitive, eurent recours aux relations essentielles, aux sentimens innés, aux cris intérieurs de la conscience, cédèrent au desir d'éblouir par l'impuissance d'éclairer. C'est dans la volonté de l'homme et dans sa constitution qu'il faut chercher le principe de ses devoirs. Les préceptes moraux, sensibles à tous, doivent porter avec eux-mêmes leur sanction, faire, par leur propre force, le bonheur de qui les observe, et le malheur de qui les viole.

Je considère l'homme isolé au milieu des objets qui l'entourent. Il est averti d'en user par l'instinct du besoin; il y est invité par l'attrait du plaisir. Mais, dans la jouissance de ces biens, l'excès ou la privation sont également nuisibles. Placé entre la douleur et le plaisir, l'organe du sentiment prescrit à l'homme l'utile tempérance à laquelle il doit se soumettre.

Si, comparant un homme à un homme, je parviens à un état de société quelconque, mes idées se généralisent, la sphère de la loi primitive s'étend avec le desir et l'espoir d'une félicité plus grande; je vois la nature prompte à se développer, toujours persuasive, quand elle présente à nos ames l'image séduisante du bonheur; elle forme et resserre la chaîne qui lie ensemble tous les humains.

L'homme est attendri par le malheur de l'homme; il se retrouve dans son semblable souffrant, et l'espoir d'un secours utile le rend lui-même secourable : semences précieuses de la sensibilité.

En violant les droits d'autrui, il autorise autrui à violer les siens; la crainte salutaire qui le retient est le germe de la justice.

Le père revit dans ses enfans, et leur prodigue dans un âge tendre les secours dont il aura besoin lui-même, quand la vieillesse et les infirmités lui auront ravi la moitié de son être. Ainsi se resserrent les doux nœuds de la tendresse filiale et paternelle.

Abrégeons d'inutiles détails. Pratiquer toutes les vertus, ou choisir avec soin tous les moyens d'être solidement heureux, c'est la même chose. Telle est, sans sophisme et sans obscurité, la vraie loi de nature. Le bonheur, qui en résulte pour qui l'observe, est la sanction de la loi, ou, en termes plus simples, le motif pressant de se soumettre. Par ces principes, tout s'éclaircit, et la *vérité* morale devient susceptible d'un calcul exact et précis. J'en assigne les données, d'une part, dans le bien physique de l'être sensible; de l'autre, dans les relations que la nature a établies entre lui et les êtres qui l'entourent.

Mais le forcené s'avance: « Je ne puis être heureux que » par le malheur de mon semblable: je veux jouir de sa » femme, violer ses filles, piller ses greniers. *Le philo-* » *sophe:* Mais tu autorises ton semblable à t'accabler des » mêmes maux dont tu le menaces. *Le forcené:* N'importe, » je veux me satisfaire; je ne puis être heureux qu'à ce » prix; n'as-tu pas dit que telle étoit la loi de nature? » *Le philosophe:* Eh bien! achève, et que ton sort jus- » tifie mes paroles. »

Le forcené sourit de fureur et de dédain; mais, dans le cours de ses attentats, le citoyen outragé, ou le glaive des lois, vengent la nature, et le monstre n'est plus.

Le sens le plus ordinaire du mot *vérité* dans l'Ecriture sainte, est ce qui est opposé à l'erreur et aux fausses opinions en matière de religion; sur quoi je me contenterai de rapporter un beau passage de Tertullien: « La *vérité*, » dit ce père de l'église, n'est point sujette à la prescrip- » tion; ni la longueur du temps, ni l'autorité de personne, » ne peuvent rien contre elle; c'est de semblables sources, » que des coutumes, qui doivent leur naissance à l'igno- » rance, à la simplicité, à la superstition des hommes, » acquérant de la force par l'usage, s'élèvent insensible- » ment contre la *vérité;* mais Notre-Seigneur a pris le nom » de *vérité*, et non pas de coutume. Si sa doctrine a tou- » jours été la *vérité*, que ceux qui l'appellent une nou- » veauté nous disent ce qu'ils entendent par ce qui est » ancien. On n'attaque bien les hérésies, continue-t-il, » qu'en prouvant qu'elles sont contraires à la *vérité*. »

Jésus-Christ dit qu'il est la *vérité* et la vie, non seulement parce que sa doctrine est vraie, et qu'elle conduit au bonheur, mais parce qu'elle respire la justice et l'humanité.

Pratiquer la *vérité*, c'est faire de bonnes œuvres, des œuvres de miséricorde.

(ANONYME.)

VÉRITÉ RELATIVE.

Dans l'imitation poétique, la *vérité relative* est souvent contraire, et toujours préférable à la *vérité absolue*. Il n'est pas nécessaire qu'une pensée soit vraie en elle-même, mais qu'elle soit l'expression vraie de la nature. Il n'est pas nécessaire qu'un sentiment soit celui du commun des hommes, mais celui de tel homme dans telle situation. Chacun doit parler son langage; et c'est à quoi le faux goût et le faux esprit se méprennent le plus souvent.

Un peintre qui, dans l'éloignement, peindroit les objets dans tous leurs détails, avec leur forme, leur couleur et leur grandeur naturelle, exprimeroit la *vérité absolue*, et n'observeroit pas la *vérité relative*. Un poète qui feroit penser juste tous ses personnages rempliroit de *vérités* un ouvrage qui seroit faux d'un bout à l'autre.

Il est une *vérité relative* aux passions. Elles exagèrent; et l'hyperbole qu'elles emploient fréquemment, sensible pour ceux qui écoutent, ne l'est point pour celui qui parle. Toutes les fois que l'expression dit plus qu'on ne doit penser naturellement, elle est fausse; elle est juste toutes les fois qu'elle n'excède pas l'idée qu'on a ou qu'on peut avoir. C'est dans cette *vérité relative* que consiste la précision de l'hyperbole même; car il n'y a point d'exception à cette règle, que chacun doit parler d'après sa pensée, et peindre les choses comme il les voit. Celui qui soupiroit de voir Louis XIV trop à l'étroit dans le Louvre, et qui disoit pour sa raison:

> Une si grande majesté
> A trop peu de toute la terre,

le pensoit-il? pouvoit-il le penser? C'est la pierre de touche de l'hyperbole.

C'est une maxime bien vraie, en fait de goût, qu'on affoiblit toujours ce que l'on exagère; mais exagérer, dans ce sens-là, veut dire aller au-delà, non de la *vérité absolue*, mais de la *vérité relative*. Celui qui exprime une chose

comme il la sent n'exagère point ; il rend fidèlement son sentiment ou sa pensée : l'objet qu'il peint n'a pas tous les charmes qu'il lui attribue ; le malheur dont il est accablé n'est pas aussi grand qu'il se l'imagine ; le danger qui menace son ami, sa maitresse, ce qu'il a de plus cher, n'est ni aussi terrible ni aussi pressant qu'il le croit ; mais ce n'est pas d'après la réalité même, c'est d'après son imagination qu'il les peint ; et, pour en juger d'après lui et comme lui, on se met à sa place. Ainsi, dans l'excès de la passion, l'hyperbole la plus insensée est elle-même l'expression de la nature et de la *vérité*.

L'habitude, le préjugé, l'opinion, sont autant de verres diversement colorés, à travers lesquels chacun de nous voit les objets : la passion est un microscope. Le caractère, modifié par tous ces accidens, doit donc modifier le sentiment et la pensée ; et c'est l'expression fidelle de ces altérations qui fait la *vérité* des mœurs. Il ne s'agit donc pas de ce qui est conforme à la droite raison, mais de ce qui est conforme à l'esprit et au caractère de celui qui parle.

Rien de plus commun cependant que d'entendre juger une pensée en elle-même, et de décider qu'elle est fausse par cela même qui la rend vraie. Voulez-vous qu'un homme insensé raisonne comme un sage, remettez à sa place ce qui vous paroît faux ; alors vous le trouverez juste.

Voici deux beaux vers de Corneille :

> Et qui veut tout pouvoir doit savoir tout oser.
> Et qui veut tout pouvoir ne doit pas tout oser.

Lequel des deux est vrai ? Chacun l'est à sa place ; et, à la place l'un de l'autre, tous les deux seroient faux.

Mors summum bonum, diis d negatum, a dit Sénèque ; et cette pensée, folle dans la bouche d'un sage, devient naturelle et vraie dans le caractère de Calypso, *malheureuse d'être immortelle*.

Si la mort étoit un bien, dit Sapho, les dieux n'en seroient pas exempts : ceci est d'un naturel plus commun, mais n'en est pas plus vrai ; car la mort, qui seroit un mal pour les dieux, pourroit être un bien pour les hommes.

Quoi qu'on vous dise, endurez tout, disoit un héros à son fils. Quel héros ! va-t-on s'écrier, qui donne le conseil d'un lâche ! Oui, mais ce lâche étoit Ulisse, qui alloit bientôt lui seul exterminer tous les amans de Pénélope, et dont, en attendant, le cœur rugissoit au dedans de lui-même comme un lion rugit autour d'une bergerie où il ne sauroit pénétrer : c'est ainsi que le peint Homère.

Les Spartiates, dans leurs prières, demandoient aux dieux de pouvoir supporter l'injure; et, du côté de la bravoure, les Spartiates nous valoient bien. Notre point d'honneur est le vice du héros de l'Iliade; et ce qui parmi nous déshonore un soldat fut admiré dans Thémistocle. La valeur grecque se réduisoit à vaincre ou à mourir en combattant pour la patrie; et Homère, qui fait essuyer tant d'injures à ses héros, n'a pas fait voir une seule fois dans l'Iliade un Grec suppliant dans le combat, ni pris vivant par l'ennemi.

Ce sont ces différences nationales qu'il faut avoir étudiées, pour juger les mœurs du théâtre. Que penserions-nous, par exemple, du poète qui feroit dire par le fier Alexandre que c'est acte de roi que de souffrir le blâme pour bien faire? Nous renverrions cette maxime à Fabius, et cependant elle est d'Alexandre lui-même.

C'est une *vérité* rare, en fait de mœurs, que celle du caractère d'Achille dans son entrevue avec Priam; et, à le juger par les mœurs actuelles, il paroîtroit bien étrange que le meurtrier d'Hector s'établît le consolateur de son père, et lui tînt ce discours qui, dans les mœurs antiques et dans l'opinion de la fatalité, est si naturel et si beau : » Ah ! malheureux prince, par quelles épreuves avez-vous » passé ! Comment avez-vous osé venir seul dans le camp » des Grecs, et soutenir la présence d'un homme qui a » ôté la vie à un si grand nombre de vos enfans dont la » valeur étoit l'appui de vos peuples? Il faut que vous » ayez un cœur d'airain. Mais asseyez-vous sur se siége, » et donnons quelque trève à notre affliction. A quoi servent » les regrets et les plaintes? Les dieux ont voulu que les » chagrins et les larmes composassent le tissu de la vie des » misérables mortels..... Mon père en est une preuve » bien signalée : les dieux l'ont comblé de faveurs depuis

sa

» sa naissance; sa fortune et ses richesses passent celles des » plus grands rois. . . ? Il n'a de fils que moi, qui suis des- » tiné à mourir à la fleur de mon âge, et qui, pendant » le peu de jours qui me restent, ne puis être auprès de » lui pour avoir soin de sa vieillesse : car je suis éloigné » de ma patrie, attaché à une cruelle guerre sur ce rivage, » et condamné à être le fléau de votre famille et de votre » royaume, tandis que je laisse mon père sans consolation » et sans secours. Et vous-même n'êtes-vous pas encore » un exemple épouvantable de cette *vérité*? . . . Mais sup- » portez courageusement votre sort, et ne vous abandon- » nez point à un deuil sans bornes : vous n'avancerez rien » quand vous vous désespérerez pour la mort de votre » fils, et vous ne le rappelerez point à la vie ; mais vous » l'irez rejoindre après avoir achevé de vider ici-bas la coupe » de la colère des dieux. » C'est là ce qu'on appelle les mœurs locales, et la *vérité relative.*

Le poète ne nous doit la *vérité absolue* que lorsqu'il parle lui-même, ou qu'il donne celui qui parle pour un homme sage, éclairé, vertueux, comme Burrhus, Alvarès, Zopire ; dans tout le reste, il ne répond que de la *vérité relative*, et il est absurde de lui faire un crime de la scélératesse d'Atrée, de Narcisse ou de Mahomet. C'est pourtant là ce que ne manquent jamais de faire les cagots, les délateurs, les calomniateurs des talens, et sur-tout cette foule d'écrivains faméliques, plus impudens, plus méprisables, plus multipliés que jamais.

(M. Marmontel.)

VERSAILLES.

Ville de l'île de France, à quatre lieues au couchant de Paris. Ce n'étoit autrefois qu'un prieuré dépendant de Saint-Magloire; c'est à présent une ville assez considérable, où l'on arrive de Paris, de Sceaux et de Saint-Cloud, par trois longues et belles avenues, et où la plupart des seigneurs de la cour ont fait bâtir des hôtels. Il y a dans cette ville deux paroisses dont les Pères de la Mission sont curés.

En 1630, Louis XIII acheta, pour vingt mille écus, la terre de *Versailles*, et y fit bâtir un petit château pour loger ses équipages de chasse. Ce n'étoit encore proprement qu'une maison de campagne, que Bassompière appelle le chétif château de *Versailles*. Louis XIV trouva la maison de campagne à son gré; il fit de la terre une ville, et du petit château un superbe palais, un abîme de dépenses, de magnificence, de bon et de mauvais goût; préférant une situation des plus ingrates, basse, et couverte de brouillards, à celle qu'offre Saint-Cloud sur la Seine, à Saint-Germain-en-Laye, ou Charenton au confluent de deux rivières.

Mais il eût encore été plus desirable, dit un historien moderne, que ce monarque eût préféré son Louvre et sa capitale à son nouveau palais, que le duc de Créqui nommoit plaisamment *un favori sans mérite*. Si la postérité admire avec reconnoissance ce qu'on a fait de grand pour le public, la critique se joint à l'étonnement, quand on voit ce que Louis XIV a fait de superbe et de défectueux pour son habitation. La description de cette habitation remplit cinquante-six colonnes *in-folio* dans la Martinière, et environ cent pages *in*-12 dans Piganiol de la Force.

On ne peut que regretter les huit millions de rente qui formèrent, en trois reprises, un emprunt de cent soixante millions perdus à la construction de *Versailles*, et qui pouvoient être si sagement employés à plusieurs ouvrages utiles et nécessaires au royaume. On connoît ce

qu'un de nos poètes lyriques a dit de cette entreprise de Louis XIV, lorsqu'on y travailloit encore :

Pour la troisième fois, du superbe *Versailles*
Il faisoit agrandir le parc délicieux.
Un peuple malheureux, de ses vastes murailles
Creusoit le contour spacieux.
Un seul, contre un vieux chêne appuyé sans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves-tu là, dit le prince? Hélas! sire,
Répond le champêtre vieillard,
Pardonnez, je songeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.

(M. de JAUCOURT.)

VERTU. *

Il est plus sûr de connoître la *vertu* par sentiment, que de s'égarer en raisonnemens sur sa nature; s'il existoit un infortuné sur la terre qu'elle n'eût jamais attendri, qui n'eût point éprouvé le doux plaisir de bien faire, tous nos discours à cet égard seroient aussi absurdes et inutiles que si l'on détailloit à un aveugle les beautés d'un tableau, ou les charmes d'une perspective. Le sentiment ne se connoît que par le sentiment; voulez-vous savoir ce que c'est que l'humanité, fermez vos livres, et voyez les malheureux: lecteur, qui que tu sois, si tu as jamais goûté les attraits de la *vertu*, rentre un instant dans toi-même; sa définition est dans ton cœur.

Nous nous contenterons d'exposer ici quelques réflexions détachées, dans l'ordre où elles s'offriront à notre esprit, moins pour approfondir un sujet si intéressant que pour en donner une légère idée.

Le mot de *vertu* est un mot abstrait qui n'offre pas d'abord à ceux qui l'entendent une idée également précise et déterminée; il désigne en général tous les devoirs de l'homme, tout ce qui est du ressort de la morale; un sens si vague laisse beaucoup d'arbitraire dans les jugemens; aussi la plupart envisagent-ils la *vertu* moins en elle-même que par les préjugés et les sentimens qui les affectent; ce qu'il y a de sûr, c'est que les idées qu'on s'en forme dépendent beaucoup des progrès qu'on y a faits: il est vrai qu'en général les hommes s'accorderoient assez sur ce qui mérite le nom de vice ou de *vertu*, si les bornes qui les séparent étoient toujours bien distinctes; mais le contraire arrive souvent: de là ces noms de fausses *vertus*, de *vertus* outrées, brillantes ou solides; l'un croit que la *vertu* exige tel sacrifice, l'autre ne le croit pas: Brutus, consul et père, a-t-il dû condamner ses enfans rebelles à la patrie? La question n'est pas encore unanimement décidée: les devoirs de l'homme en société sont quelquefois assez compliqués et entre-mêlés les uns dans les autres pour ne pas s'offrir aussitôt dans leur vrai jour; les *vertus* mêmes s'arrêtent,

se croisent, se modifient; il faut saisir ce juste milieu en-deçà ou en-delà duquel elles cessent d'être, ou perdent plus ou moins de leur prix; là doit s'arrêter votre bienfaisance où la justice sera blessée; quelquefois la clémence est *vertu;* d'autres fois elle est dangereuse: d'où l'on voit la nécessité des principes simples et généraux qui nous guident et nous éclairent; sur-tout il faut juger des actions par les motifs, si l'on veut les apprécier avec justesse; plus l'intention est pure, plus la *vertu* est réelle. Eclairez donc votre esprit, écoutez votre raison, livrez-vous à votre conscience, à cet instinct moral si sûr et si fidèle, et vous distinguerez bientôt la *vertu*; car elle n'est qu'une grande idée, ou plutôt qu'un grand sentiment. Nos illusions à cet égard sont rarement involontaires, et l'ignorance de nos devoirs est le dernier des prétextes que nous puissions alléguer. Le cœur humain, je l'avoue, est en proie à tant de passions; notre esprit est si inconséquent, si mobile, que les notions les plus claires semblent quelquefois s'obscurcir; mais il ne faut qu'un moment de calme pour les faire briller dans tout leur éclat; quand les passions ont cessé de mugir, la conscience nous fait bien parler d'un ton à ne pas s'y méprendre; le vulgaire à cet égard est souvent plus avancé que les philosophes; l'instinct moral est chez lui plus pur, moins altéré; on s'en impose sur ses devoirs à force d'y réfléchir; l'esprit de système s'oppose à celui de vérité, et la raison se trouve accablée sous la multitude des raisonnemens. « Les mœurs et les propos » des paysans, dit Montaigne, je les trouve communé- » ment plus ordonnés selon la prescription de la vraie » philosophie, que ne sont ceux des philosophes. »

On n'ignore pas que le mot de *vertu* répondoit dans son origine à celui de force et de courage; en effet, il ne convient qu'à des êtres qui, foibles par leur nature, se rendent forts par leur volonté. Se vaincre soi-même, asservir ses penchans à sa raison, voilà l'exercice continuel de la *vertu*: nous disons que Dieu est bon et non pas vertueux, parce que la bonté est essentielle à sa nature, et qu'il est nécessairement et sans effort souverainement parfait. Au reste, il est inutile d'avertir que l'honnête homme et l'homme vertueux sont deux êtres fort différens; le premier se

trouve sans peine; celui-ci est un peu plus rare ; mais enfin qu'est-ce que la *vertu* ? En deux mots, c'est l'observation constante des lois qui nous sont imposées, sous quelque rapport que l'homme se considère. Ainsi le mot générique de *vertu* comprend sous lui plusieurs espèces, dans le détail desquelles il n'est pas de notre objet d'entrer. Observons seulement que, quelque nombreuse que puisse être la classe de ces devoirs, ils découlent tous cependant du principe que nous venons d'établir; la *vertu* est une, simple et inaltérable dans son essence ; elle est la même dans tous les temps, tous les climats, tous les gouvernemens; c'est la loi du créateur, qui, donnée à tous les hommes, leur tient par-tout le même langage: ne cherchez donc pas dans les lois positives, ni dans les établissemens humains, ce qui constitue la *vertu*; ces lois naissent, s'altèrent et se succèdent comme ceux qui les ont faites ; mais la *vertu* ne connoît point ces variations : elle est immuable comme dans son auteur. En vain nous oppose-t-on quelques peuples obscurs dont les coutumes barbares et insensées semblent témoigner contre nous; en vain le sceptique Montaigne ramasse-t-il de toutes parts des exemples, des opinions étranges, pour insinuer que la conscience et la *vertu* semblent n'être que des préjugés qui varient selon les nations ; sans le réfuter en détail, nous dirons seulement que ces usages qu'il nous allègue ont pu être bons dans leur origine, et s'être corrompus dans la suite. Que d'institutions nous paroissent absurdes, parce que nous en ignorons les motifs ! Ce n'est pas sur des exposés, souvent infidèles, que des observateurs philosophes doivent fonder leur jugement. Le vol, autorisé par les lois, avoit à Lacédémone son but et son utilité; et l'on en concluroit mal qu'il fût un crime chez les Spartiates, ou qu'il ne l'est pas ailleurs : quoi qu'il en soit, il est certain que par-tout l'homme désintéressé veut essentiellement le bien; il peut s'égarer dans la voie qu'il choisit; mais sa raison est au moins infaillible, en ce qu'il n'adopte jamais le mal comme mal, le vice comme vice, mais l'un et l'autre souvent comme revêtus des apparences du bien et de la *vertu*. Ces sauvages, par exemple, qui tuent leurs malades, qui tranchent les jours de leurs pères lorsqu'ils sont infirmes et languissans, ne le

font que par un principe d'humanité mal entendu; la pitié est dans leur intention, et la cruauté dans leurs moyens. Quelle que soit la corruption de l'homme, il n'en est point d'assez affreux pour se dire intrépidement à lui-même: Je m'abandonne au crime, à l'inhumanité, comme à la perfection de ma nature; il est beau d'aimer le vice et de haïr la *vertu*, il est plus noble d'être ingrat que reconnoissant. Non, le vice en lui-même est odieux à tous les hommes; il en coûte encore au méchant le plus résolu pour consommer ses attentats; et s'il pouvoit obtenir les mêmes succès sans crimes, ne doutons pas qu'il hésitât un instant. Je ne prétends point justifier les illusions, les fausses idées que les hommes se font sur la *vertu*; mais je dis que, malgré ces écarts et des apparentes contradictions, il est des principes communs qui les réunissent tous: que la *vertu* soit aimable et digne de récompense, que le vice soit odieux et digne de punition, c'est une vérité de sentiment à laquelle tout homme est nécessité de souscrire. On a beau nous opposer des philosophes, des peuples entiers rejetant presque tous les principes moraux; que prouveroit-on par-là? que l'abus ou la négligence de la raison; à moins qu'on ne nie ces principes, parce qu'ils ne sont pas innés, ou tellement empreints dans notre esprit qu'il soit impossible de les ignorer, de les envisager sous des aspects divers. D'ailleurs, ces peuples qui n'ont eu aucune idée de la *vertu* sont aussi obscurs que peu nombreux. De l'aveu d'un auteur fort impartial (Bayle), les règles des mœurs se sont toujours conservées par-tout où l'on a fait usage de la raison. « Y a-t-il quel-» que nation, disoit le plus éloquent des philosophes, où » l'on n'aime pas la douceur, la bonté, la reconnoissance, » où l'on ne voie pas avec indignation les orgueilleux, les » malfaiteurs, les hommes ingrats ou inhumains? »

Empruntons encore un instant les expressions d'un auteur moderne, qu'il n'est pas besoin de nommer: « Jetez » les yeux sur toutes les nations du monde; parcourez » toutes les histoires; parmi tant de cultes inhumains et » bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs, » de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées » de justice et d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du » bien et du mal. » Le paganisme enfanta des dieux abo-

minables, qu'on eût punis ici bas comme des scélérats, et qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter ; mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur : il invoquoit le dieu qui mutila son père, et mouroit sans murmure de la main du sien : les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes ; la sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans les cieux le crime avec les coupables.

Cependant si la *vertu* étoit si facile à connoître, d'où viennent, dit-on, ces difficultés en certains points de morale ? Que de travaux pour fixer les limites qui séparent le juste et l'injuste, le vice et la *vertu* ! Considérez la forme de cette justice qui nous gouverne, c'est un vrai témoignage de notre foiblesse, tant il y a de contradictions et d'erreurs.

1° L'intérêt, les préjugés, les passions, jettent souvent d'épais nuages sur les vérités les plus claires ; mais voyez l'homme le plus injuste, lorsqu'il s'agit de son intérêt ; avec quelle équité, quelle justesse il décide, s'il s'agit d'une affaire étrangère ! Transportons-nous donc dans le vrai point de vue pour discerner les objets : recueillons-nous avec nous-mêmes ; ne confondons point l'œuvre de l'homme avec celle du Créateur, et nous verrons bientôt les nuages se dissiper, et la lumière éclater du sein des ténèbres.

2° Toutes les subtilités des casuistes, leurs vaines distinctions, leurs fausses maximes, ne portent pas plus d'atteinte à la simplicité de la *vertu*, que tous les excès de l'idolâtrie à la simplicité de l'Etre éternel.

3° Les difficultés qui se présentent dans la morale ou le droit naturel, ne regardent pas les principes généraux, ni même leurs conséquences prochaines, mais seulement certaines conséquences éloignées et peu intéressantes en comparaison des autres ; des circonstances particulières, la nature des gouvernemens, l'obscurité, les contradictions

des lois positives, rendent souvent compliquées des questions claires en elles-mêmes; ce qui démontre seulement que la foiblesse des hommes est toujours empreinte dans leurs ouvrages. Enfin, la difficulté de résoudre quelques questions de morale suffira-t-elle pour ébranler la certitude des principes et des conséquences les plus immédiates? C'est mal raisonner contre des maximes évidentes, et sur-tout contre le sentiment, que d'entasser à grands frais des objections et des difficultés; l'impuissance même de les résoudre ne prouveroit au fond que les bornes de notre intelligence. Que de faits démontrés en physique, contre lesquels on forme des difficultés insolubles!

On nous fait une objection plus grave; c'est, disent-ils, uniquement parce que la *vertu* est avantageuse qu'elle est si universellement admirée: eh! cela seul ne prouveroit-il pas que nous sommes formés pour elle? Puisque l'auteur de notre être, qui veut sans doute nous rendre heureux, a mis entre le bonheur et la *vertu* une liaison si évidente et si intime, n'est-ce pas la plus forte preuve que celle-ci est dans la nature; qu'elle entre essentiellement dans notre constitution? Mais, quels que soient les avantages qui l'accompagnent, ce n'est pas cependant la seule cause de l'admiration qu'on a pour elle. Peut-on croire, en effet, que tant de peuples, dans tous les temps et dans tous les lieux, se soient accordés à lui rendre des hommages qu'elle mérite, par des motifs entièrement intéressés, en sorte qu'ils se soient crus en droit de mal faire, dès qu'ils l'ont pu sans danger.

N'est-on pas plus fondé de dire qu'indépendamment d'aucun avantage immédiat, il y a dans la *vertu* je ne sais quoi de grand, de digne de l'homme, qui se fait d'autant mieux sentir qu'on médite plus profondément ce sujet? Le devoir et l'utile sont deux idées très-distinctes pour quiconque veut réfléchir; et le sentiment naturel suffit même à cet égard. Quand Thémistocle eut annoncé à ses concitoyens que le projet qu'il avoit formé leur asserviroit dans un instant la Grèce entière, on sait l'ordre qui lui fut donné de le communiquer à Aristide, dont la sagesse et la *vertu* étoient reconnues; celui-ci, ayant déclaré au peuple que le projet en question étoit

véritablement utile, mais aussi extrêmement injuste, à l'instant les Athéniens, par la bouche desquels l'humanité s'expliquoit alors, défendirent à Thémistocle d'aller plus loin : tel est l'empire de la *vertu ;* tout un peuple, de concert, rejette, sans autre examen, un avantage infini, par cela seul qu'il ne peut l'obtenir sans injustice. Qu'on ne dise donc pas que la *vertu* n'est aimable qu'autant qu'elle concourt à nos intérêts présens, puisqu'il n'est que trop vrai qu'elle est souvent, dans ce monde, opposée à notre bien, et que, tandis que le vice adroit fleurit et prospère, la simple *vertu* succombe et gémit; et cependant en devient-elle alors moins aimable! Ne semble-t-il pas, au contraire, que c'est dans les revers et les hasards qu'elle est plus belle, plus intéressante? Loin de rien perdre alors de sa gloire, jamais elle ne brille d'un plus pur éclat que dans la tempête et sous le nuage : eh! qui peut résister à l'ascendant de la *vertu* malheureuse? Quel cœur farouche n'est pas attendri par les soupirs d'un homme de bien? Le crime couronné fait-il tant d'impression sur nous? Oui, je t'adjure, homme sincère; dis, dans l'intégrité de ton cœur, si tu ne vois pas avec plus d'enthousiasme et de vénération Régulus retournant à Carthage, que Sylla proscrivant sa patrie; Caton pleurant sur ses concitoyens, que César triomphant dans Rome; Aristide priant les dieux pour les ingrats Athéniens, que le superbe Coriolan insensible aux gémissemens de ses compatriotes? Dans la vénération que Socrate mourant m'inspire, quel intérêt puis-je prendre que l'intérêt même de la *vertu*? Quel bien me revient-il, à moi, de l'héroïsme de Caton ou de la bonté de Titus? Ou qu'ai-je à redouter des attentats d'un Catilina, de la barbarie d'un Néron? Cependant je déteste les uns, tandis que j'admire les autres; que je sens mon ame enflammée s'étendre, s'agrandir, s'élever avec eux.

Lecteur, j'en appelle à toi-même, aux sentimens que tu éprouves lorsqu'ouvrant les fastes de l'histoire, tu vois passer devant toi les gens de bien et les méchans : jamais as-tu envié l'apparent bonheur des coupables, ou plutôt leur triomphe n'excita-t-il pas ton indignation? Dans les divers personnages que notre imagination nous fait re-

vêtir, as-tu desiré un instant d'être Tibère dans toute sa gloire? et n'aurois-tu pas voulu mille fois expirer comme Germanicus, avec les regrets de tout l'Empire, plutôt que de régner, comme son meurtrier, sur tout l'univers?

On va plus loin (l'esprit humain sait-il s'arrêter?), la *vertu* est, dit-on, purement arbitraire et conventionnelle: les lois civiles sont la seule règle du juste et de l'injuste, du bien et du mal; les souverains, les législateurs, sont les seuls juges à cet égard : avant l'établissement des sociétés, toute action étoit indifférente de sa nature. On voit que ce noir système de Hobbes et de ses sectateurs ne va pas moins qu'à renverser tous les principes moraux, sur lesquels cependant repose, comme sur une base inébranlable, tout l'édifice de la société ; mais n'est-il pas aussi absurde d'avancer qu'il n'y a point de lois naturelles antérieures aux lois positives, que de prétendre que la vérité dépend du caprice des hommes, et non pas de l'essence même des êtres ; qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous ses rayons n'étoient pas égaux?

Bien loin que la loi positive ait donné l'être à la *vertu*, elle n'est elle-même que l'application, plus ou moins directe, de la raison ou de la loi naturelle, aux diverses circonstances où l'homme se trouve dans la société : les devoirs du bon citoyen existoient donc avant qu'il y eût de cité; ils étoient en germe dans le cœur de l'homme, ils n'ont fait que se développer. La reconnoissance étoit une *vertu* avant qu'il y eût des bienfaiteurs : le sentiment, sans aucune loi, l'inspira d'abord à tout homme qui reçut des graces d'un autre. Transportons-nous chez les sauvages les plus près de l'état de nature et d'indépendance, que nul commerce, nulle société, ne lie : supposons l'un d'entre eux qu'un autre vient arracher à une bête féroce prête à le dévorer; dira-t-on que le premier soit insensible à ce bienfait; qu'il regarde son libérateur avec indifférence; qu'il puisse l'outrager sans remords? Qui l'oseroit affirmer seroit digne d'en donner l'exemple. Il est prouvé que la pitié est naturelle à l'homme, puisque les animaux même semblent en donner les signes : or, ce sentiment seul est la source de presque toutes les *vertus* sociales, puisqu'il n'est autre chose qu'une identification de nous-

mêmes avec nos semblables, et que la *vertu* consiste surtout à réprimer le bas intérêt, et à se mettre à la place des autres.

Il est donc vrai que nous avons en nous-mêmes le principe de toute *vertu*, et que c'est d'après ce principe que les législateurs ont dû partir, s'ils ont voulu fonder un établissement durable. Quelle force, en effet, resteroit-il à leurs lois, si vous supposez que la conscience, le sentiment du juste et de l'injuste, ne sont que de pieuses chimères qui n'ont d'efficace que par la volonté du souverain? Voyez que d'absurdités il faut digérer dans vos suppositions; il s'ensuivroit que les rois, qui sont entre eux en état de nature, et supérieurs aux lois civiles, ne pourroient commettre d'injustice; que les notions du juste et de l'injuste seroient dans un flux continuel, comme les caprices des princes, et que, l'état une fois dissous, ces notions seroient ensévelies sous les ruines. La *vertu* n'existoit pas avant l'établissement des sociétés; mais comment auroient-elles pu se former, se maintenir, si la sainte loi de la nature n'eût présidé, comme un heureux génie, à leur institution et à leur maintien, si la justice n'eût couvert l'état naissant de son ombre? Par quel accord singulier presque toutes les lois civiles se fondent-elles sur cette justice, et tendent-elles à enchaîner les passions qui nous en écartent, si ces lois, pour atteindre leur but, n'avoient pas dû encore une fois suivre ces principes naturels, qui, quoi qu'on en dise, existoient avant elles?

La force du souverain, dites-vous, la constitution du gouvernement, l'enchaînement des intérêts, voilà qui suffit pour unir les particuliers, et les faire heureusement concourir au bien général, etc.

Pour réfuter ce sentiment, essayons, en peu de mots, de montrer l'insuffisance des lois pour le bonheur de la société, ou, ce qui est la même chose, de prouver que la *vertu* est également essentielle aux états et aux particuliers: on nous pardonnera cette digression, si c'en est une; elle n'est pas du moins étrangère à notre sujet. Bien loin que les lois suffisent sans les mœurs et sans la *vertu*, c'est de celles-ci au contraire qu'elles tirent toute leur force et tout leur pouvoir. Un peuple, qui a des mœurs,

subsisteroit plutôt sans lois qu'un peuple sans mœurs avec les lois les plus admirables ; la *vertu* supplée à tout ; mais rien ne peut la suppléer : ce n'est pas l'homme qu'il faut enchaîner, c'est sa volonté ; on ne fait bien que ce qu'on fait de bon cœur ; on n'obéit aux lois qu'autant qu'on les aime ; car l'obéissance forcée que leur rendent les mauvais citoyens, loin de suffire selon vos principes, est le plus grand vice de l'état ; quand on n'est juste qu'avec les lois, on ne l'est pas même avec elle : voulez-vous donc leur assurer un empire aussi respectable que sûr, faites-les régner sur les cœurs, ou, ce qui est la même chose, rendez les particuliers vertueux.

On peut dire avec Platon qu'un individu représente l'état, comme l'état chacun de ses membres ; or, il seroit absurde de dire que ce qui fait la perfection et le bonheur de l'homme fût inutile à l'état, puisque celui-ci n'est autre chose que la collection des citoyens, et qu'il est impossible qu'il y ait dans le tout un ordre et une harmonie qu'il n'y a pas dans les parties qui le composent. N'allez donc pas imaginer que les lois puissent avoir de force autrement que par la *vertu* de ceux qui leur sont soumis ; elles pourront bien retrancher des coupables, prévenir quelques crimes par la terreur des supplices, remédier avec violence à quelques maux présens ; elles pourront bien maintenir quelque temps la même forme et le même gouvernement ; une machine montée marche encore malgré les désordres et l'imperfection de ses ressorts ; mais cette existence précaire aura plus d'éclat que de solidité ; le vice intérieur percera par-tout : les lois tonneroient en vain ; tout est perdu. *Quid vanæ proficiunt leges sine moribus?* Quand une fois le bien public n'est plus celui des particuliers ; quand il n'y a plus de patrie et de citoyens, mais seulement des hommes rassemblés, qui ne cherchent mutuellement qu'à se nuire ; lorsqu'il n'y a plus d'amour pour la modération, la tempérance, la simplicité, la frugalité ; en un mot, lorsqu'il n'y a plus de *vertu*, alors les lois les plus sages sont impuissantes contre la corruption générale ; il ne leur reste qu'une force nulle et sans réaction ; elles sont violées par les uns, éludées par les autres ; vous les multipliez en vain ; leur multitude ne prouve que

leur impuissance : c'est la masse qu'il faudroit purifier ; ce sont les mœurs qu'il faudroit rétablir ; elles seules font aimer et respecter les lois ; elles seules font concourir toutes les volontés particulières au véritable bien de l'état ; ce sont les mœurs des citoyens qui le remontent et le vivifient en inspirant l'amour plus que la crainte des lois. C'est par les mœurs qu'Athènes, Rome, Lacédémone, ont étonné l'univers : ces prodiges de *vertu* que nous admirons sans les sentir, s'il est vrai que nous les admirons encore, ces prodiges étoient l'ouvrage des mœurs ; voyez aussi, je vous prie, quel zèle, quel patriotisme, enflammoit les particuliers ! Chaque membre de la patrie la portoit dans son cœur : voyez quelle vénération les sénateurs de Rome et ses simples citoyens inspiroient à l'ambassadeur d'Epire, avec quel empressement les autres peuples venoient rendre hommage à la *vertu* romaine, et se soumettre à ses lois ! Ombres illustres des Camille et des Fabricius, j'en appelle à votre témoignage ; dites-nous par quel art heureux vous rendîtes Rome maîtresse du monde, et florissante pendant tant de siècles ? Est-ce seulement par la terreur des lois ou par la *vertu* de vos concitoyens ? Illustre Cincinnatus, revole triomphant vers tes foyers rustiques ; sois l'exemple de ta patrie et l'effroi de ses ennemis ; laisse l'or aux Samnites, et garde pour toi la *vertu* ! O Rome ! tant que tes dictateurs ne demanderont, pour fruit de leurs peines, que des instrumens d'agriculture, tu régneras sur tout l'univers.

Je m'égare ; peut-être la tête tourne sur les hauteurs. Concluons que la *vertu* est également essentielle en politique et en morale ; que le système, dans lequel on fait dépendre des lois tous les sentimens du juste et de l'injuste, est le plus dangereux qu'on puisse admettre ; puisqu'enfin, si vous ôtez le frein de la conscience et de la religion, pour n'établir qu'un droit de force, vous sappez tous les états par leurs fondemens, vous donnez une libre entrée à tous les désordres, vous favorisez merveilleusement tous les moyens d'éluder les lois, et d'être méchans sans se compromettre avec elles : or, un état est bien près de sa ruine, quand les particuliers qui le composent ne craignent que la rigueur des lois.

Il s'offre encore à nous un problême moral à résoudre : les athées, demande-t-on, peuvent-ils avoir de la *vertu* ? ou, ce qui est la même chose, la *vertu* peut-elle exister sans nul principe de religion ?

On a répondu à cette question par une autre : un chrétien peut-il être vicieux ? Mais nous devons quelque éclaircissement à ce sujet ; abrégeons.

J'observe d'abord que le nombre des véritables athées n'est pas si grand qu'on le croit : tout l'univers, tout ce qui existe, dépose avec tant de force à cet égard, qu'il est incroyable qu'on puisse adopter un système réfléchi et soutenu d'athéisme, et regarder ses principes comme évidens et démontrés ; mais, en admettant cette triste supposition, on demande si des Epicure, des Lucrèce, des Vanini, des Spinosa, peuvent être vertueux. Je réponds qu'à parler dans une rigueur méthaphysique, des hommes pareils ne pourroient être que des méchans ; car, je vous prie, quel fondement assez solide restera-t-il à la *vertu* d'un homme qui méconnoît et viole les premiers de ses devoirs, la dépendance de son créateur, sa reconnoissance envers lui ? comment sera-t-il docile à la voix de cette conscience qu'il regarde comme un instinct trompeur, comme l'ouvrage des préjugés de l'education ? Si quelque passion criminelle s'empare de son ame, quel contre-poids lui donnerons-nous, s'il croit pouvoir la satisfaire impunément et en secret ? Des considérations purement humaines le retiendront bien extérieurement dans l'ordre et la bienséance ; mais si ce motif lui manque, et qu'un intérêt pressant le porte au mal, en vérité, s'il est conséquent, je ne vois pas ce qui peut l'arrêter.

Un athée pourra bien avoir certaines *vertus* relatives à son bien-être ; il sera tempérant, par exemple ; il évitera les excès qui pourroient lui nuire ; il n'offensera point les autres par la crainte des représailles ; il aura l'extérieur des sentimens et des *vertus* qui nous font aimer et considérer dans la société : il ne faut pour cela qu'un amour de soi-même bien entendu. Tels étoient, dit-on, Epicure et Spinosa, irréprochables dans leur conduite extérieure ; mais, encore une fois, dès que la *vertu* exigera des sacrifices, et des sacrifices secrets, croit-on qu'il y

ait peu d'athées qui succombassent ? Hélas ! si l'homme le plus religieux, le plus pénétré de l'idée importante de l'Etre-Suprême, le mieux convaincu d'avoir pour témoin de ses actions son créateur, son juge ; si, dis-je, un tel homme résiste encore si souvent à de tels motifs, s'il se livre si facilement aux passions qui l'entraînent, voudroit-on nous persuader qu'un athée ne sera pas moins scrupuleux encore ?

Je sais que les hommes, trop accoutumés à penser d'une manière, et à agir d'une autre, ne doivent point être jugés si rigoureusement sur les maximes qu'ils professent ; il se peut donc qu'il y en ait dont la croyance en Dieu soit fort suspecte, et qui cependant ne soient pas sans *vertus* ; j'accorde même que leur cœur soit sensible à l'humanité, à la bienfaisance ; qu'ils aiment le bien public, et voudroient voir les hommes heureux : que concluons-nous de là ? C'est que leur cœur vaut mieux que leur esprit ; c'est que les principes naturels, plus puissans que leurs principes menteurs, les dominent à leur insu ; la conscience, le sentiment, les presse, les fait agir en dépit d'eux, et les empêche d'aller jusqu'où les conduiroit leur ténébreux système.

Cette question, assez simple en elle-même, est devenue si délicate, si compliquée par les sophismes de Bayle et ses raisonnemens artificieux, qu'il faudroit, pour l'approfondir, passer les bornes qui nous sont prescrites. Voyez dans ce dictionnaire le mot *Athée*, et l'ouvrage de Varburton sur l'union de la morale, de la religion et de la politique, dont voici, en deux mots, le précis :

Bayle affirme que les athées peuvent connoître la différence du bien et du mal moral, et agir en conséquence. Il y a trois principes de *vertu*, 1° la conscience ; 2° la différence spécifique des actions humaines que la raison nous fait connoître ; 3° la volonté de Dieu. C'est ce dernier principe qui donne aux préceptes moraux le caractère de devoir, d'obligation stricte et positive, d'où il résulte qu'un athée ne sauroit avoir une connoissance complette du bien et du mal moral, puisque cette connoissance est postérieure à celle d'un Dieu législateur ; que la conscience et le raisonnement, deux principes dont on ne croit pas

l'athée

l'athée incapable, ne concluent rien cependant en faveur de Bayle, parce qu'ils ne suffisent pas pour déterminer efficacement un athée à la *vertu*, comme il importe essentiellement à la société. On peut connoître en effet la différence du bien et du mal moral, sans que cette connoissance influe d'une manière obligatoire sur nos déterminations; car l'idée d'obligation suppose nécessairement un être qui oblige : or quel sera cet être pour l'athée ?

La raison; mais la raison n'est qu'un attribut de la personne obligée, et l'on ne peut contracter avec soi-même. La raison en général; mais cette raison générale n'est qu'une idée abstraite et arbitraire : comment la consulter ? où trouver le dépôt de ses oracles ? elle n'a point d'existence réelle; et comment ce qui n'existe pas peut-il obliger ce qui existe ? L'idée de morale, pour être complette, renferme donc nécessairement les idées d'obligation, de loi, de législateur et de juge. Il est évident que la connoissance et le sentiment de la moralité des actions ne suffiroient pas comme il importe, sur-tout pour porter la multitude à la *vertu;* le sentiment moral est souvent trop foible, trop délicat; tant de passions, de préjugés conspirent à l'énerver, à intercepter ses impressions, qu'il est facile de s'en imposer à cet égard : la raison même ne suffit pas encore; car on peut bien reconnoître que la *vertu* est le souverain bien sans être porté à la pratiquer; il faut qu'on s'en fasse une application personnelle, qu'on l'envisage comme partie essentielle de son bonheur; et sur-tout si quelque intérêt actif et présent nous sollicite contre elle, on voit de quelle importance est alors la croyance d'un Dieu législateur et juge pour nous affermir contre les obstacles. Le desir de la gloire, de l'approbation des hommes retiendra, dites-vous, un athée; mais n'est-il pas aussi facile, pour ne rien dire de plus, d'acquérir cette gloire et cette approbation par une hypocrisie bien ménagée et bien soutenue, que par une *vertu* solide et constante ? Le vice ingénieux et prudent n'auroit-il pas l'avantage sur une *vertu* qui doit marcher dans un sentier étroit dont elle ne peut s'écarter sans cesser d'être ? Un athée, ainsi convaincu qu'il peut être estimé à moins de frais, content de ménager ses démarches extérieures, se livrera en secret à ses

penchans favoris ; il se dédommagera dans les ténèbres de la contrainte qu'il s'impose en public, et ses *vertus* de théâtre expireront dans la solitude.

Qu'on ne nous dise donc pas que les principes sont indifférens, pourvu qu'on se conduise bien, puisqu'il est manifeste que les mauvais principes entraînent tôt ou tard au mal : on l'a déjà remarqué ; les fausses maximes sont plus dangereuses que les mauvaises actions, parce qu'elles corrompent la raison même, et ne laissent point d'espoir de retour.

Les systêmes les plus odieux ne sont pas toujours les plus nuisibles ; on se laisse plus aisément séduire lorsque le mal est coloré par les apparences du bien : s'il se montre tel qu'il est, il révolte, il indigne, et son remède est dans son atrocité même : les méchans seroient moins dangereux, s'ils ne jetoient sur leur difformité un voile d'hypocrisie ; les mauvais principes se répaudroient moins, s'ils ne s'offroient sous l'appât trompeur d'une excellence particulière, d'une apparente sublimité. Il faut espérer que l'athéisme décidé n'aura pas beaucoup de prosélytes ; il est plus à craindre qu'on ne s'en laisse imposer par les brillantes, mais fausses idées que certains philosophes nous donnent sur la *vertu*, et qui ne tendent au fond qu'à un athéisme plus rafiné, plus spécieux : la *vertu*, nous disent-ils, n'est autre chose que l'amour de l'ordre et du beau moral, que le desir constant de maintenir dans le systême des êtres ce concert merveilleux, cette convenance, cette harmonie qui en fait toute la beauté ; elle est donc dans la nature bien ordonnée ; c'est le vice qui en trouble les rapports, et cela seul doit décider notre choix : car sachez, ajoutent-ils, que tout motif d'intérêt, quel qu'il soit, dégrade et avilit la *vertu* : il faut l'aimer, l'adorer généreusement et sans espoir : des amans purs, désintéressés, sont les seuls qu'elle avoue ; tous les autres sont indignes d'elle.

Projicit ampullas et sesquipedâlia verba.

Tout cela est et n'est pas. Nous avons déjà dit, après mille autres, que la *vertu* par elle-même étoit digne de l'admiration et de l'amour de tout être qui pense ; mais

il faut nous expliquer : nous n'avons point voulu la frustrer des récompenses qu'elle mérite, ni enlever aux hommes les autres motifs d'attachement pour elle ; craignons de donner dans les piéges d'une philosophie mensongère, d'abonder dans notre sens, d'être plus sages qu'il ne faut. Ces maximes, qu'on nous étale avec pompe, sont d'autant plus dangereuses, qu'elles surprennent plus subtilement l'amour propre. On s'applaudit en effet de n'aimer la vertu que pour elle-même ; on rougiroit d'avoir dans ses actions des motifs d'espoir ou de crainte : faire le bien dans ses principes, avoir Dieu rémunérateur présent à son esprit lorsqu'on exerce la bienfaisance et l'humanité, on trouve là je ne sais quoi d'intéressé, de peu délicat ; c'est ainsi qu'on embrasse le fantôme abstrait qu'on se forge ; c'est ainsi qu'on se dénature, à force de se diviniser.

Je suppose d'abord, gratuitement peut-être, que des philosophes distingués, un Socrate, un Platon, par exemple, puissent, par des méditations profondes, s'élever à ces grands principes, et sur-tout y conformer leur vie ; qu'ils ne soient animés que par le desir pur de s'ordonner le mieux possible, relativement à tous les êtres, et de conspirer pour leur part à cette harmonie morale dont ils sont enchantés ; j'applaudirai, si l'on veut, à ces nobles écarts, à ces généreux délires ; et je ne désavouerai point le disciple de Socrate, lorsqu'il s'écrie que la *vertu* visible et personnifiée exciteroit chez les hommes des transports d'amour et d'admiration ; mais tous les hommes ne sont pas des Socrate et des Platon, et cependant il importe de les rendre tous vertueux ; or, ce n'est pas sur des idées abstraites et métaphysiques qu'ils se gouvernent ; tous ces beaux systêmes sont inconnus et inaccessibles à la plupart ; et, s'il n'y avoit de gens de bien que ceux qu'ils ont produits, il y auroit assurément encore moins de *vertu* sur la terre. Il ne faut pas avoir fait une étude profonde du cœur humain pour savoir que l'espoir et la crainte sont les plus puissans de ses mobiles, les plus actifs, les plus universels de ses sentimens, ceux dans lesquels se résolvent tous les autres, l'amour de soi-même ou le desir du bonheur. L'aversion pour la peine est donc aussi essentielle à tout être raisonnable que l'étendue l'est à la

matière ; car, je vous prie, quel autre motif le feroit agir ? par quel ressort seroit-il remué ? comment s'intéresseroit pour les autres celui qui ne s'intéresseroit pas pour lui-même ?

Mais, s'il est vrai que l'intérêt, pris dans un bon sens, doit être le principe de nos déterminations, l'idée d'un Dieu rémunérateur est donc absolument nécessaire pour donner une base à la vertu, et engager les hommes à la pratiquer. Retrancher cette idée, c'est se jeter, comme nous l'avons dit, dans une sorte d'athéisme qui, pour être moins direct, n'en est pas moins dangereux. Affirmer que Dieu, le plus juste et le plus saint de tous les êtres, est indifférent sur la conduite et sur le sort de ses créatures ; qu'il voit d'un œil egal le juste et le méchant, qu'est-ce autre chose que de l'anéantir, au moins par rapport à nous ; de rompre toutes relations avec lui ? C'est admettre le dieu d'Epicure ; c'est n'en point admettre du tout.

Si la *vertu* et le bonheur étoient toujours inséparables ici-bas, on auroit un prétexte plus spécieux pour nier la nécessité d'une autre économie, d'une compensation ultérieure ; et le système que nous combattons offriroit moins d'absurdités ; mais le contraire n'est que trop prouvé. Combien de fois la *vertu* gémit dans l'opprobre et la souffrance ! Que de combats à livrer ! que de sacrifices à faire ! que d'épreuves à soutenir, tandis que le vice adroit obtient les prix qui lui sont dus, en se frayant un chemin plus large, en recherchant, avant tout, son avantage présent et particulier ! La conscience, dira-t-on, le bon témoignage de soi. Ne grossissons point les objets ; dans des circonstances égales, le juste est moins heureux ou plus à plaindre que le méchant ; la conscience fait pencher alors la balance en sa faveur ; s'il est en proie à l'affliction, elle en tempère bien les amertumes.

Mais enfin elle ne le rend point insensible ; elle n'empêche point qu'il ne soit en effet malheureux ; elle ne suffit donc point pour le dédommager, il a droit de prétendre à quelque chose de plus : la vertu n'est point quitte envers lui ; on lutteroit en vain contre le sentiment, la douleur est toujours un mal ; la coupe de l'ignominie est

toujours amère, et les dogmes pompeux du Portique, renouvelés, en partie, par quelques modernes, ne sont au fond que d'éclatantes absurdités. Cet homme est tyrannisé par une passion violente; son bonheur actuel en dépend, vainement la raison combat: sa foible voix est étouffée par les éclats de la passion. Dans les principes que vous admettez, par quel frein plus puissant pouvez-vous la réprimer? Ce malheureux, tenté de sortir de sa misère par des moyens coupables, mais sûrs, séduit, entraîné par des tentations délicates, sera-t-il bien retenu par la crainte de troubler je ne sais quel concert général dont il n'a pas même l'idée? Que d'occasions dans la société de faire son bonheur aux dépens des autres, de sacrifier ses devoirs à ses penchans, sans s'exposer à aucun danger, sans perdre même l'estime et la bienveillance de ses semblables, intéressés à cette indulgence par des raisons faciles à voir! Dites-nous donc, philosophes, comment soutiendrez-vous l'homme dans les pas les plus glissans? Hélas! avons-nous trop de motifs pour être vertueux, que vous vouliez nous enlever les plus puissans et les plus doux?

Voyez d'ailleurs quelle est votre inconséquence; vous prétendez nous rendre insensibles à nos propres avantages, vous exigez que nous suivions la *vertu* sans nul retour sur nous-mêmes, sans nul espoir de récompense; et, après nous avoir ainsi dépouillés de tout sentiment personnel, vous voulez nous intéresser, dans nos actions, au maintien d'un certain ordre moral, d'une harmonie universelle qui nous est assurément plus étrangère que nous-mêmes; car enfin les grands mots n'offrent pas toujours des idées justes et précises. Si la vertu est aimable, c'est sans doute parce qu'elle conspire à notre bonheur, à notre perfection, qui en est inséparable; sans cela, je ne conçois pas ce qui nous porteroit à l'aimer, à la cultiver. Que m'importe à moi cet ordre stérile? que m'importe la vertu même, si l'un et l'autre ne font jamais rien à ma félicité? L'amour de l'ordre au fond n'est qu'un mot vide de sens, s'il ne s'explique; la *vertu* n'est qu'un vain nom, si, tôt ou tard, elle ne fait pas complètement notre bonheur. Telle est la sanction des lois morales: elles ne sont rien sans cela. Pourquoi dites-vous que les méchans, les Néron, les

Caligula, sont les destructeurs de l'ordre? Ils le suivent à leur manière. Si cette vie est le terme de nos espérances, toute la différence qu'il y a entre le juste et le méchant, c'est que le dernier, comme on l'a dit, ordonne le tout par rapport à lui, tandis que l'autre s'ordonne relativement au tout.

Mais quel mérite y a-t-il de n'aimer la vertu que pour le bien qu'on en espère? Le mérite assez rare de reconnoître ses vrais intérêts, de sacrifier sans regret tous les penchans qui leur seroient contraires, de remplir la carrière que le créateur nous a prescrite, d'immoler, s'il le faut, sa vie à ses devoirs. N'est-ce donc rien que de réaliser le juste imaginaire que Platon nous offre pour modèle, et dont il montre la vertu couronnée dans une autre vie? Faut-il donc, pour être vertueux, exiger comme vous un sacrifice aussi contradictoire que le seroit celui de tous nos avantages présens, de notre vie même, si nous n'étions enflammés par nul espoir de récompense? aussi les hommes de tous les temps et de tous les lieux se sont-ils accordés à cet égard : au milieu même des ténèbres de l'idolatrie, nous voyons briller cette vérité que la raison plus que la politique a fait admettre : Sois juste, et tu seras heureux : ne te presse point d'accuser la vertu, de calomnier ton auteur; tes travaux, que tu croyois perdus, vont recevoir leur récompense : tu crois mourir, et tu vas renaître : la *vertu* ne t'aura point menti.

Distinguez donc avec soin deux sortes d'intérêts; l'un, bas et mal entendu, que la raison réprouve et condamne; l'autre, noble et prudent, que la raison avoue et approuve. Le premier, toujours trop actif, est la source de tous nos écarts : celui-ci ne peut être trop vif; il est la source de tout ce qu'il y a de beau, d'honnête et de glorieux. Ne craignez point de vous déshonorer en désirant avec excès votre bonheur; mais sachez le voir où il est : c'est le sommaire de la *vertu*. Non, Dieu de mon cœur, je ne croirai point m'avilir en mettant ma confiance en toi; dans mes efforts pour te plaire, je ne rougirai point d'ambitionner cette palme d'immortelle gloire que tu daignes nous proposer : loin de me dégrader, un si noble intérêt m'enflamme et m'agrandit à mes yeux; mes sentimens, mes

affections, me semblent répondre à la sublimité de mes espérances; mon enthousiasme pour la *vertu* n'en devient que plus véhément : je m'honore, je m'applaudis des sacrifices que je fais pour elle, quoique certain qu'un jour elle saura m'en dédommager. O *vertu !* tu n'es plus un vain nom; tu dois faire essentiellement le bonheur de ceux qui t'aiment : tout ce qu'il y a de félicité, de perfection et de gloire est compris dans ta nature ; en toi se trouve la plénitude des êtres. Qu'importe si ton triomphe est retardé sur la terre ? le temps n'est pas digne de toi, l'éternité t'appartient comme à son auteur. C'est ainsi que j'embrasse le système le plus consolant, le plus vrai, le plus digne du créateur et de son ouvrage ; c'est ainsi que j'oserai m'avouer chrétien jusque dans ce siècle ; et la folie de l'Evangile sera plus précieuse pour moi que toute la sagesse humaine.

Après avoir pressé cette dernière observation qui nous a paru très-importante, rentrons encore un moment dans la généralité de notre sujet.

1° C'est souvent dans l'obscurité que brillent les plus solides vertus, et l'innocence habite moins sous le dais que sous le chaume; c'est dans ces réduits, que vous méprisez, que des ames vulgaires exercent les devoirs les plus pénibles avec autant de simplicité que de grandeur ; c'est là que vous trouverez avec étonnement les plus beaux modèles : pour connoître la *vertu*, il faut descendre plutôt que monter; mais nous avons, la plupart, des yeux si imbécilles, que nous ne voyons l'héroïsme que sous la dorure.

2° Nous l'avons déjà dit, la *vertu* n'est qu'un grand sentiment qui doit remplir toute notre ame, dominer sur nos affections, sur nos mouvemens, sur notre être. On n'est pas digne du nom de vertueux pour posséder telle ou telle *vertu* facile, que nous devons à la nature plus qu'à la raison, et qui d'ailleurs ne gêne point nos penchans secrets. Les *vertus* sont sœurs; en rejeter une volontairement, c'est en effet les rejeter toutes ; c'est prouver que notre amour pour elles est conditionnel et subordonné ; que nous sommes trop lâches pour leur faire des sacrifices : on peut dire que c'est précisément la *vertu* que nous négligeons.

qui eût fait toute notre gloire, qui nous eût le plus honorés à à nos propres yeux, qui nous eût mérité ce titre de vertueux dont nous sommes indignes, malgré l'exercice de toutes les autres *vertus*.

3° Aspirez donc sans réserve à tout ce qui est honnête; que vos progrès, s'il est possible, s'étendent en tout sens; ne capitulez point avec la *vertu;* suivez la nature dans ses ouvrages, ils sont tout entiers en proportion dans leur germe; elle ne fait que les développer: vous, de même, n'oubliez rien pour mettre en vous l'heureux germe de la *vertu*, afin que votre existence n'en soit qu'un développement continuel.

4° Au lieu de charger vos enfans de cette multitude de devoirs arbitraires et minutieux, de les fatiguer par vos triviales maximes, formez-les à la *vertu*; ils seront toujours assez polis, s'ils sont humains; assez nobles, s'ils sont vertueux; assez riches, s'ils ont appris à modérer leurs desirs.

5° Une *vertu* de parade, qui ne jette que des éclats passagers, qui cherche le grand jour, les acclamations, qui ne brille un instant que pour éblouir et pour s'éteindre, n'est pas celle qu'il faut admirer. La véritable *vertu* se soutient avec dignité dans la vie la plus retirée, dans les plus simples détails, comme dans les postes les plus éminens; elle ne dédaigne aucun devoir, aucune obligation, quelque légère qu'elle puisse paroître; elle remplit tout avec exactitude; rien n'est petit à ses yeux. On dit que les héros cessent de l'être pour ceux qui les environnent; s'ils étoient vraiment vertueux, ils seroient à l'abri de ce reproche.

6° La *vertu* n'est qu'une heureuse habitude qu'il faut contracter, comme toute autre, par des actes réitérés. Le plaisir d'avoir bien fait augmente et fortifie en nous le desir de bien faire; la vue de nos bonnes actions enflamme notre courage; elles sont autant d'engagemens contractés avec nous-mêmes, avec nos semblables; et c'est ici, plus que jamais, que se vérifie la maxime : Il faut avancer sans cesse, si l'on ne veut rétrograder.

7° La vertu a ses hypocrites comme la religion; sachez vous en défier; sur-tout soyez sincère avec vous-même,

indulgent pour les autres, et sévère pour vous. La plus belle des qualités est de connoître celles qui nous manquent; on vous estimera souvent par ce qui doit faire en secret votre honte, tandis qu'on vous reprochera ce qui fait peut-être votre gloire. Sans mépriser l'approbation des hommes, ne vous mesurez point sur elle; votre conscience est le seul juge compétent; c'est à son tribunal intérieur que vous devez être absous ou condamné.

8° Ne troublez point dans vos *vertus* l'ordre moral qui doit y régner. Le bien général est un point fixe dont il faut partir pour les apprécier avec justesse : on peut être bon soldat, bon prêtre et mauvais citoyen. Telles *vertus* particulières, concentrées dans un corps, deviennent des crimes pour la patrie : les brigands, pour être justes entre eux, en sont-ils moins des brigands? Consultez donc, avant tout, la volonté générale, le plus grand bien de l'humanité; plus vous en approcherez, plus votre *vertu* sera sublime, et réciproquement, etc.

O vous enfin qui aspirez à bien faire, qui osez prétendre à la vertu, cultivez avec empressement ces hommes respectables qui marchent devant vous dans cette brillante carrière; c'est à l'aspect des chef-d'œuvres des Raphaël et des Michel-Ange que les jeunes peintres s'enflamment et tressaillent d'admiration; c'est de même en contemplant les modèles que l'histoire ou la société vous présente, que vous sentirez votre cœur s'attendrir et brûler du desir de les imiter.

(M. Romilly le fils.)

La *vertu* est tout ce qui est conforme à l'ordre, aux lois éternelles que le créateur a prescrites à tous les êtres de l'univers relativement à la société; c'est le desir du bonheur des hommes; c'est la pratique constante et affectueuse de nos devoirs; c'est la préférence du bien public à l'intérêt personnel. Il y a une *vertu* indépendante de la coutume, et fondée sur cette lumière que nous avons reçue de l'Etre-Suprême; c'est la véritable : celle qui n'est établie que sur l'opinion des hommes ne mérite pas ce nom.

C'est l'amour de Dieu qui est la source des *vertus* chrétiennes; c'est l'amour des hommes qui est le principe des *vertus* morales. On appelle aussi de ce nom les bonnes qualités de l'esprit.

La *vertu* renferme nos devoirs; c'est la connoissance de ce que nous devons faire et éviter qui nous la donne; ainsi c'est l'ignorance qui produit les vices; d'où il s'ensuit que nous ne faisons le mal que faute de le connoître pour tel.

La science nous vient de Dieu : les hommes ne peuvent nous la donner qu'autant que Dieu fera taire les passions, et rendra la conscience attentive aux préceptes des sages.

La *vertu* est dans le cœur, dit M. Duclos; c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité. La probité défend, et la *vertu* commande. *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'observation exacte et précise de cette maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait;* voilà la *vertu.*

On appelle aussi *vertu* toute bonne action qui nous coûte des efforts. Sa récompense est dans notre cœur et dans l'estime des honnêtes gens. « C'a été une belle inven» tion, dit Montaigne, et reçue en la plupart des polices » du monde, d'établir certaines marques vaines et sans » prix, pour en honorer et récompenser la *vertu*, comme » sont les couronnes de laurier, de chêne, la forme de » certains vêtemens, la prérogative d'aucuns surnoms et » titres, certaines marques aux armoiries, et choses sem» blables, de quoi l'usage a été diversement reçu, selon » l'opinion des nations. C'est, à la vérité, une bien bonne » et profitable coutume de trouver moyen de reconnoître » la valeur des hommes rares et excellens, et de les con» tenter et satisfaire par des jugemens et paiemens qui » ne chargent aucunement le public, et qui ne coûtent » rien au prince. » Au reste, je l'ai déjà dit, sans toutes ces distinctions, qui ne servent qu'à nous inspirer un faux motif, la *vertu* se suffit à elle-même, et trouve sa récompense dans le témoignage d'une bonne conscience.

Chaque *vertu* est voisine d'un défaut, et opposée à un

vice. Elle est est entre deux extrémités : ainsi il y a deux vices pour une *vertu*. La piété est entre le relâchement et le fanatisme.

L'état de la *vertu*, dit Saint-Evremond, n'est pas un état sans peine ; celui de la sagesse est doux et tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvemens, et n'a qu'à bien gouverner des sujets ; au lieu que la *vertu* a à combattre des ennemis : d'où il paroît que la *vertu* consiste dans l'effort, et est plus méritoire que la sagesse qui est ordinairement un don de la nature.

« Les ames, réglées d'elles-mêmes et bien nées, dit » Montaigne, suivent même train, et représentent en leurs » actions même visage que les vertueuses ; mais la *vertu* » sonne je ne sais quoi de plus grand et de plus actif que » de se laisser vaincre par une heureuse complexion, dou- » cement et paisiblement conduite à la suite de la raison. » Celui qui, d'une douceur et facilité naturelle, mépri- » seroit les offenses reçues, feroit choses très-belles et » très-dignes de louange ; mais celui qui, piqué et outré » jusqu'au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la » raison contre ce furieux appétit de vengeance, et, » après un grand conflit, s'en rendroit enfin maître, » feroit sans doute beaucoup plus. Celui-là feroit bien, et » celui-ci vertueusement : l'une de ces actions se pour- » roit dire bonté, et l'autre *vertu* ; car il semble que le » nom de la *vertu* présuppose de la difficulté et du con- » traste, et qu'elle ne peut s'exercer sans partie. C'est, » à l'aventure, pourquoi nous nommons Dieu fort, bon, » libéral et juste ; mais nous ne le nommons pas vertueux. »

Le vice est ce qui est opposé à la *vertu*. Il prend sa source dans l'amour-propre mal entendu. C'est la préférence de l'intérêt personnel au bien public : c'est ce qu'on appelle mal moral.

On entend aussi par vices les mauvaises qualités du cœur et de l'esprit, et on les distingue des défauts et des ridicules. Les vices prennent leur source dans l'ame, les défauts dans le tempérament, et les ridicules dans l'esprit. On peut se corriger des vices et des ridicules ; on ne détruit pas aisément les défauts du corps.

Le vice ne nuit point à l'harmonie de l'univers ; il

n'offense que son auteur, excepté le vice de séduction, qui nuit également à soi-même et aux autres, et qui, par cette raison, mérite d'être doublement puni.

Les vices, dit M. de la Rochefoucault, entrent dans la composition des *vertus*, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

L'esprit du monde ne juge des hommes que par le rapport que leurs qualités ont avec leur avantage personnel, et souvent il préfère un vice amusant ou un ridicule brillant à une *vertu* sérieuse et chagrine.

La *vertu* n'est que l'art de tenir les passions en équilibre, et de nous règler dans la jouissance de nos desirs.

La jeunesse n'est pas propre à la morale, dit Aristote, parce que le débordement des passions étouffe les semences de la *vertu*, et dissipe les conseils de la raison : dans l'âge mûr où l'on pourroit profiter des leçons des philosophes, on ne les lit pas, parce qu'on en est détourné par les soins de sa fortune : la vieillesse est corrompue par la politique qui ne met d'autre différence entre les vices et la *vertu* que celle du nom, et qui enseigne à juger des devoirs par l'intérêt, et du mérite par les succès. Etrange renversement d'idées d'appeler louable tout ce qui est utile. Avant d'entrer dans la politique, armez-vous donc d'excellens principes de *vertu* ; on les perd assez tôt dans la cour des princes ou à la suite des affaires; et plus on goûte du monde, plus on avale de ce poison qui corrompt les mœurs.

Machiavel a dit que César malheureux eût été plus odieux que Catilina; mais César, sans l'abus de l'ambition, étoit le plus grand de tous les hommes, et il restoit toujours à Catilina mille vices plus détestables que la fureur de dominer.

Tout sert à la *vertu* ; l'esprit des auteurs que nous lisons, le goût des amis que nous fréquentons, les lois du pays où nous vivons : tout ce que nous voyons ou que nous entendons, passe dans nos mœurs ; elles sont teintes des mêmes couleurs que les objets qui nous environnent. La sagesse est un effet de la raison. Les ténèbres de l'esprit

et les débordemens du cœur vont constamment ensemble, et se suivent ou se précèdent mutuellement.

Il y a tant de sympathie entre la *vertu* et la vérité ! Pourquoi donc les gens les plus éclairés sont-ils souvent les plus vicieux ? C'est qu'on peut connoître la vérité sans l'aimer, et qu'on peut aimer la *vertu* sans la connoître ; c'est que chaque objet a deux aspects ; l'un de vérité, qui appartient à la raison ; l'autre de bonté, qui est du ressort de la liberté. Toute notre vie se passe dans une inconstance perpétuelle ; nous avons des momens de sagesse et des temps de fureur : si nous pouvions rayer ceux-ci du nombre de nos jours ! .... Il n'y a que de longues réflexions, des résolutions souvent reprises, et de fréquens essais de nous-mêmes qui puissent nous fixer dans le bien.

Les scélérats, ces ennemis déclarés de la *vertu*, sont d'un exemple moins pernicieux aux bonnes mœurs que les faux honnêtes gens, qui masquent la corruption sous les dehors de la probité.

La meilleure disposition pour la *vertu* est une intention généralement droite, noble et pure dans toutes nos actions ; mais cette droiture doit être proportionnée à la foiblesse humaine : si l'on va toujours tête baissée, on fait des chutes dangereuses.

Il faut joindre la prudence à l'innocence, et cette prudence est la connoissance du mal. La *vertu*, sans cela, tombe au pouvoir de ses ennemis : et quel empire aura l'honnête homme sur le cœur du méchant, s'il n'a pénétré tous les détours de la malice ? Car ce qui entretient les ames obliques dans la perversité dont elles se font un système, c'est la persuasion où elles sont que la probité vient de la foiblesse de l'esprit, ou d'une simplicité de mœurs qui ne connoît le vice que par les déclamations de la chaire ; mais si elles s'aperçoivent qu'on a démêlé le tissu de leurs iniquités ; si on lève une fois le voile abominable de leurs pratiques monstrueuses, elles apprendront à respecter les regards de la *vertu*. Ce que la fable a dit du basilic, peut s'appliquer au vice ; dès qu'on l'apperçoit et qu'on le prévient, il perd son poison.

Une des plus grandes dispositions à la *vertu*, c'est la

bonté, ce penchant de l'ame, qui va plus loin que l'humanité, en l'intéressant vivement pour toutes les créatures, ce sentiment qui répand dans tous les cœurs une espèce de complaisance délicieuse, et qui ne les laisse jamais se repentir d'une bonne action, quelle qu'en soit l'issue. Sans ce caractère qui nous rapproche le plus de la divinité, l'homme est un être inquiet, misérable, à charge à la terre et à lui-même.

L'inclination à faire du bien a besoin de règle pour être une *vertu* : elle est différente de cette facilité à obliger qui nous rend l'esclave des hommes plutôt que leur bienfaiteur. L'hospitalité est la *vertu* d'une grande ame, qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité.

Influence de la vertu dans l'éloquence.

L'élégance du goût, l'audace du génie,
Ne produiront jamais le prestige enchanteur
Que prête à ses écrits la *vertu* de l'auteur.

Tel est l'ascendant de la *vertu*. Les vices ne peuvent plaire qu'en paroissant sous ses traits ; et cet aveu de leur difformité est le plus bel éloge de ses charmes. Les voluptueux, les pervers même ont des momens de réflexion, et leur retour est toujours pour la *vertu;* elle se ménage dans les cœurs les plus corrompus un négociateur secret qui plaide sa cause, et les prépare à se réconcilier avec elle.

Il est pour les écrivains un objet plus flatteur que les applaudissemens. On peut admirer l'ouvrage sans estimer l'auteur ; mais, lorsque l'honnêteté respire en ses discours, on sent pour lui une espèce d'affection, qui est la plus douce récompense de ses travaux, et qui devroit en être le premier objet ; et en effet, quoiqu'il soit doux d'exercer un empire volontaire sur les esprits, d'obtenir sur les cœurs une autorité qui les maîtrise sans tyrannie, il l'est bien davantage de pouvoir se dire : Je suis chéri de ceux qui m'admirent, et ils font encore plus de cas de mon ame que de mon génie.

Le plus pur, comme le plus délicieux des plaisirs, est

le témoignage d'avoir rendu les hommes meilleurs ; et ce suffrage de notre propre cœur est la source la plus féconde du sublime qui étonne, et de l'activité qui entraîne. A ce suffrage intérieur se joint celui de tous les lecteurs ; ils s'intéressent à la gloire de l'écrivain que l'honnêteté inspire. Cette honnêteté, qui embellit toujours l'éloquence, la supplée même quelquefois. Le zèle patriotique qui anime Caton, la magnanimité républicaine qui l'inspire, empêche les Romains d'apercevoir la rudesse de son style ; et César, cet écrivain élégant, qui auroit été sans doute le rival de Cicéron s'il n'eût été celui de Pompée, César, qui employoit avec supériorité toutes les ressources de l'éloquence, César enfin voit son génie obligé de céder à la *vertu* de Caton ; tant il est vrai que la *vertu* a sur nos cœurs un ascendant irrésistible, et que le moyen le plus sûr de nous plaire est de nous l'inspirer.

Pour faire aimer la *vertu*, il faut l'aimer soi-même. L'élévation de l'ame est la source du sublime, et cette élévation suppose la conscience de nos forces et de notre droiture. Un homme énervé par les plaisirs, ou avili par la bassesse, sera-t-il capable des élans et de la hardiesse qui sont le caractère de la grande éloquence ?

Que penserez-vous d'un orateur dont les discours seront en contradiction avec ses mœurs ? Qu'un avare prêche le mépris des richesses ; fera-t-il impression sur vos ames ? Notre amour-propre, révolté qu'on ait voulu nous faire illusion, se roidira contre les argumens les plus forts, et nous éprouverons contre l'orateur une prévention qui tournera au détriment des vérités dont il se déclare le défenseur. Mais, dira-t-on, il saura se cacher, et son hypocrisie le sauvera de cette espèce de contradiction. Ah ! l'hypocrisie est le plus difficile, comme le plus honteux des rôles. Il est pénible de tenir un langage opposé à ses opinions, et il se trouve des momens où notre ame nous échappe, où nos passions brisent les digues que leur opposent nos intérêts. L'hypocrisie ressemble à ces copies des chef-d'œuvres du Titien, dont le dessin est trop gêné, et dont les couleurs sont trop vives : elle se trahit même par les efforts qu'elle essaie pour ressembler à la *vertu*.

La contrainte produit dans nos écrits le même effet que

dans nos manières; elle leur enlève cet air d'aisance, ce naturel qui est la première source de la persuasion.

Mais, quand il seroit possible d'en imposer aux autres, la dissonance de nos mœurs et de nos sentimens arrêteroit les élans de notre imagination. Nous ne pourrions comparer notre conduite avec nos principes, sans qu'un reproche intime n'affoiblît l'énergie de nos images; nous manquerions de cette chaleur de sentiment dont le cœur seul est le foyer; nos ouvrages ressembleroient à ces personnes qui, avec un coloris brillant et des manières élégantes, n'ont rien cependant qui nous attire et nous intéresse, parce qu'elles manquent de physionomie : il n'appartient qu'à la *vertu* de prêter aux productions du génie ces espèces de traits, qui, en décelant notre ame, font impression sur celles des autres, et les pressent de nous accorder leur affection en même temps que leur estime.

Comparez nos idées aux eaux qui prennent la saveur du terrain qui leur sert de canal, notre ame se réfléchit dans nos écrits, comme nos traits dans une glace fidèle. Je vois percer dans les odes d'Anacréon son amour pour les plaisirs; dans les chants de Tyrtée, l'héroïsme qui caractérisoit son ame; dans les harangues de Démosthène, sa haine pour Philippe; dans Cicéron, la bonne idée qu'il avoit de lui-même : le tendre Racine veut en vain ressembler au sublime Corneille; l'affectueux Massillon ne copiera jamais le nerveux Bourdaloue. Je connois mieux l'ame de Fénélon en lisant ses ouvrages qu'en relisant ses panégyristes. Or, si les nuances de nos caractères se distinguent jusque dans les productions de nos esprits, s'il est des tours, des expressions, des figures, des attitudes de mots qui décèlent nos ames, comment un homme vicieux fera-t-il naître l'intérêt que produit la *vertu*?

L'orateur a une ressource de moins que les autres écrivains; son geste peut le trahir, ainsi que son style : il a deux efforts à soutenir en même temps. L'acteur débite, et ne compose pas; le dissertateur compose, et ne débite pas. Pour l'orateur, il doit, au même moment, se mettre en garde contre la sincérité qui pourroit lui échapper dans le débit et dans la composition, prévoir les trahisons que lui feroient ses gestes et son style, et, par un effort presque impossible

impossible, sur-tout s'il est long-temps soutenu, donner à sa déclamation, comme à son élocution, l'activité qu'il affecte d'avoir dans l'ame.

Si vous supposez qu'il ne croie pas à la *vertu*, pourra-t-il en plaider la cause avec succès? Lorsque les preuves qu'il emploiera conduiront à l'évidence, il se condamnera intérieurement de lutter contre elle; et ce reproche intime émoussera les traits qu'il lance contre le vice. Si ses preuves ne sont pas convaincantes, comment feront-elles sur son auditoire une forte impression? Ainsi, même en supposant qu'il réussît à faire illusion, et que son hypocrisie ne fût point soupçonnée, il ne feroit jamais naître la persuasion. L'on opposera peut-être à mes réflexions qu'Ovide, toujours persécuté par ses passions, ou à cause d'elles, a chanté les douceurs de l'innocence; que Sénèque a écrit sur une table d'or l'éloge de la médiocrité; que des écrivains, connus par la bassesse de leur jalousie, se sont élevés avec force contre cette passion ténébreuse. Comment donc juger des cœurs par les écrits, et conclure de la morale aux mœurs?

Ovide a fait l'éloge de l'âge d'or; mais l'âge d'or ne fut-il pas celui des plaisirs? L'innocence les rend plus piquans encore. Sera-t-on surpris qu'un auteur voluptueux ait peint avec intérêt la plus touchante des voluptés? Sénèque aimoit les richesses, et écrivoit contre elles; mais écrivoit-il en orateur? Son style, trop subtil pour être affectueux, ne porta jamais l'empreinte du sentiment. Des écrivains envieux ont déclamé contre l'envie: eh! qui pouvoit mieux qu'eux en connoître les détours, et en démasquer les artifices?

Au reste, est-il surprenant qu'en s'élevant contre les vices, on nous en inspire l'horreur? Ils sont faits pour être détestés. Mais il seroit étonnant qu'un écrivain vicieux fît autant d'impression que l'homme honnête, à qui la nature auroit accordé les mêmes talens.

Je vois paroître un orateur vertueux. La modeste sécurité qui perce à travers ses traits, la décence qui ennoblit ses manières, une certaine ardeur pour le bien, qui lui échappe dans son silence même, le ton touchant que lui donne son zèle; tout me presse de l'écouter, tout

me cache ou me fait pardonner ses fautes. S'il hésite, je tremble; s'il est applaudi, il me semble que je partage ses succès; et, en les partageant, je voudrois les accroître. Il n'avoit pas encore parlé, et j'étois persuadé par le desir de l'être. Ma confiance donne à ses preuves toute la force de l'évidence; et l'idée que j'ai de sa *vertu* tourne au profit des vérités qu'il enseigne.

Tels sont les avantages de la *vertu :* elle est dans l'éloquence, comme dans les mœurs, la recommandation la plus puissante et le charme le plus séduisant. Si l'orateur qu'elle n'inspire pas est connu, comme il ne fait point naître la confiance, il produira difficilement la persuasion : s'il n'est point connu, la conscience de son hypocrisie lui ôtera la sécurité, qui est la source du sublime, et le naturel, qui est la source de l'intérêt. Né avec des talens supérieurs, parvient-il à faire impression, cette impression, quelque vive qu'on la suppose, l'auroit été davantage, si, à la force du génie, il eût joint l'ascendant de la *vertu*.

Si l'on nous objecte que plusieurs écrivains ont eu l'art de nous inspirer l'amour de la *vertu*, sans l'avoir eux-mêmes, M. d'Alembert répondra pour nous que le sentiment, qui fait aimer la *vertu*, les remplissoit alors; c'étoit en eux, dans ce moment, un sentiment très-pénétrant et très-vif, mais malheureusement passager.

Le mot *vertu* se prend souvent, dans notre langue, pour désigner la pudeur, la chasteté. Madame de Lambert écrivoit à sa fille : « Cette *vertu* ne regarde que vous; il » y a des femmes qui n'en connoissent point d'autre, et » qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les de- » voirs de la société. Elles se croient en droit de manquer » à tout le reste, et d'être impunément orgueilleuses et » médisantes. Anne de Bretagne, princesse impérieuse et » superbe, faisoit payer bien cher sa *vertu* à Louis XII. » Ne faites point payer la vôtre ».

La *vertu* est cette force morale qui nous fait vaincre nos passions, et même nos affections les plus naturelles, lorsque l'honneur ou le devoir l'exige. La *vertu*, dit un sage, n'appartient qu'à un être foible par sa nature, et fort par sa volonté; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

La jouissance de la *vertu* est toute intérieure ; et la première récompense de l'homme vertueux est le plaisir d'avoir bien fait. La miséricorde divine, dit le philosophe Sadi, avoit conduit un homme vicieux dans une société de religieux dont les mœurs étoient saintes et pures ; il fut touché de leurs *vertus*, et ne tarda pas à les imiter et à perdre ses anciennes habitudes : il devint juste, sobre, patient, laborieux et bienfaisant. On ne pouvoit nier le mérite de ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux ; on vantoit ses bonnes actions, et on méprisoit sa personne, parce qu'on vouloit toujours le juger sur ce qu'il avoit été, et non sur ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétroit de douleur : il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux solitaire plus équitable et plus humain que tous les autres. « O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux » que ta réputation : rend graces à Dieu. Heureux celui » qui peut dire : Mes ennemis et mes rivaux censurent en » moi des vices que je n'ai pas. Que t'importe, si tu es » bon, que les hommes te poursuivent, et même te punissent comme méchant ? n'as-tu pas, pour te consoler, » deux témoins éclairés de tes actions, Dieu et ta conscience ? »

Les Hollandais avoient formé un établissement considérable dans l'île Formose. Le chinois Conixa arme, en 1662, pour les en chasser, et prend, à la descente, Hambrock, leur ministre, qui est choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer les assiégés à capituler. Incapable de déguiser ses sentimens, il les exhorte au contraire à tenir ferme, et leur prouve qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doutoit pas que cet homme généreux, de retour au camp, ne fût massacré, fait les plus grands efforts pour le retenir ; ses instances sont tendrement appuyées par ses deux filles qui étoient dans la place. « J'ai » promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers, il faut dé» gager ma parole : jamais on ne reprochera à ma mémoire » que, pour mettre mes jours à couvert, j'aie appesanti » le joug, et peut-être causé la mort des compagnons de » mon infortune. » Après ces mots, il reprit, accompagné de sa seule *vertu*, le chemin du camp chinois.

L'histoire des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde nous fournit un exemple de fermeté et de *vertu*. Le père de Laurieuse, franciscain, ayant été pris par les Indiens, avec plusieurs officiers, demanda qu'on le laissât partir pour aller traiter lui-même de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaie, paroissant inquiet du retour, le religieux détacha son cordon, et le lui mit en main, comme le gage le plus assuré de sa foi. Sa négociation fut infructueuse, il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité, et conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisoit des hommes capables d'un pareil acte de *vertu*, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

La ville de Manosque a été témoin, dans le seizième siècle, d'un trait de *vertu* qui mérite d'être rapporté. François Ier, étant allé dans cette ville, logea chez un particulier dont la fille lui avoit présenté les clés de la ville. C'étoit une personne d'une rare beauté, et d'une *vertu* plus rare encore. S'étant aperçue qu'elle avoit fait sur l'esprit du roi une impression que ce monarque n'avoit pu cacher, elle alla mettre un linge soufré dans un réchaud, et en reçut la fumée au visage pour se défigurer; ce qui lui réussit, au point qu'elle devint méconnoissable. François Ier fut d'autant plus frappé de ce trait de *vertu*, qu'ici la vanité de subjuguer un roi étoit un piége dangereux dans un âge où l'envie de plaire est déjà si forte et si naturelle. Le monarque, voulant lui donner un témoignage de son estime, lui assura une somme considérable pour sa dot.

Je préfère, disoit Fénélon, ma famille à moi, ma patrie à ma famille, et le genre humain à ma patrie. C'est la devise de l'homme vertueux.

(ANONYME.)

VERTUEUX, VICIEUX.

Un homme *vertueux* est celui qui a l'habitude d'agir conformément aux lois naturelles et à ses devoirs. Un homme *vicieux* est celui qui a l'habitude opposée. Ainsi, pour bien juger de ces deux caractères, on ne doit pas s'arrêter à quelques actions particulières et passagères; il faut considérer toute la suite de la vie, et la conduite ordinaire d'un homme. On ne mettra donc pas au rang des hommes *vicieux* ceux qui, par foiblesse ou autrement, se sont quelquefois laissés aller à commettre quelqu'action condamnable; ceux-là ne méritent pas non plus le titre d'hommes *vertueux*, qui, dans certains cas particuliers, ont fait quelqu'acte de vertu. Une vertu, parfaite à tous égards, ne se trouve point parmi les hommes; et la foiblesse, inséparable de l'humanité, exige qu'on ne les juge pas à toute rigueur.

Comme l'on avoue qu'un homme *vertueux* peut commettre, par foiblesse, quelques actions injustes, l'équité veut aussi que l'on reconnoisse qu'un homme qui aura contracté l'habitude de quelques vices peut cependant, en certains cas, faire de bonnes actions, reconnues pour telles, et faites comme telles. Distinguons avec autant de soin les degrés de méchanceté et de vice que ceux de bonté et de vertu.

C'est épargner et respecter la nature humaine que de ne pas relever les défauts des grands hommes, parce que cette nature ne produit guère d'original qu'on puisse prendre pour un modèle achevé de sagesse et de vertu.

(M. de Jaucourt.)

VERVE.

C'est une vive représentation de l'objet dans l'esprit, et une émotion du cœur proportionnée à cet objet; moment heureux pour le génie du poète, où son ame, enflammée comme d'un feu divin, se représente avec vivacité ce qu'il veut peindre, et répand sur son tableau cet esprit de vie qui l'anime, et ces traits touchans qui nous séduisent et nous ravissent.

Cette situation de l'ame n'est pas facile à définir; et les idées qu'en donnent la plupart des auteurs paroissent plutôt sortir d'une imagination échauffée que d'un esprit réfléchi. A les en croire, tantôt c'est une vision céleste; une influence divine, un esprit prophétique; tantôt c'est une ivresse, une extase, un joie mêlée de trouble et d'admiration en présence de la divinité. Ont-ils dessein, par ce langage emphatique, de relever les arts, et de dérober aux profanes les mystères des muses? Pour nous, écartant ce faste allégorique qui nous offusque, considérons la *verve* telle qu'elle est réellement.

La divinité qui inspire les poètes quand ils composent est semblable à celle qui anime les héros : dans ceux-ci, c'est l'audace, l'intrépidité naturelle, excitées par la présence même du danger; dans les autres, c'est un grand fonds de génie, une justesse d'esprit exquise, une imagination féconde, et sur-tout un cœur plein d'un feu noble, et qui s'allume aisément à la vue des objets. Ces ames privilégiées prennent fortement l'empreinte des choses qu'elles conçoivent, et ne manquent jamais de les reproduire avec un nouveau caractère d'agrément et de force qu'elles leur communiquent. Voilà la source de la *verve* ou de l'enthousiasme. Ses effets sont faciles à comprendre, si l'on se rappelle qu'un artiste observateur puise dans la nature tous les traits dont ses imitations peuvent être composées; il les tire de la foule, les assemble et s'en remplit. Bientôt son feu s'allume à la vue de l'objet; il s'oublie; son ame passe dans les choses qu'il crée; il est tour-à-tour

Cinna, Auguste, Phèdre, Hippolite; et, si c'est Lafontaine, il est le loup et l'agneau, le chêne et le roseau. C'est dans ces transports qu'Homère voit les chars et les coursiers des dieux ; que Virgile entend les cris affreux de Phlégias dans les ténèbres infernales, et qu'ils trouvent l'un et l'autre des choses qui ne sont nulle part, et qui cependant sont vraies.

Poeta cum tabulas cepit sibi,
Quærit quod nusquàm est gentium, reperit tamen.

Voilà la *verve*, voilà l'enthousiasme, voilà le dieu qui fait les vrais peintres, les musiciens et les poètes.

(M. de JAUCOURT.)

VESTALE.

Fille vierge romaine, qui, chez les Romains, étoit consacrée toute jeune au service de Vesta et à l'entretien perpétuel du feu de son temple.

Celui de tous les législateurs qui donna le plus d'éclat à la religion dont il jeta les fondemens, et qui jugea que le sacerdoce étoit inséparable de la royauté ; fut Numa Pompilius. Il tint d'une main ferme le sceptre et l'encensoir, porta l'un dans le palais des rois, et posa l'autre dans le temple des dieux. Mais, entre ses établissemens religieux, le plus digne de nos regards est sans doute celui de l'ordre des *vestales*.

Cet ordre venoit originairement d'Albe, et n'étoit point étranger au fondateur de Rome. Amulius, après avoir dépouillé son frère Numitor de ses états, crut, à la manière des tyrans, que, pour jouir en liberté de son usurpation, il n'avoit pas d'autre parti à prendre que de sacrifier toute la race. Il commença par Egeste, le fils de ce malheureux roi qu'il fit assassiner dans une partie de chasse, où il pensa qu'il lui seroit facile de couvrir son crime. Il se contenta cependant de mettre Rhéa Sylvia, sa nièce, au nombre des *vestales ;* ce qu'il entreprit de faire d'autant plus volontiers, que non seulement il ôtoit à cette princesse les moyens de contracter aucune alliance dont il pût craindre les suites, mais que d'ailleurs, sur le pied que l'ordre des *vestales* se trouvoit à Albe, c'étoit placer d'une manière convenable une princesse même de son sang.

Cette distinction, que l'ordre des *vestales* avoit eue dans son origine, le rendit encore plus vénérable aux Romains, dont les yeux se portoient, avec un respect tout particulier, sur l'établissement d'un culte qui avoit longtemps subsisté chez leurs voisins avec une grande dignité.

Il ne faut donc pas envisager l'ordre des *vestales* romaines comme un établissement ordinaire qui n'a eu que de ces foibles commencemens que la piété hasarde quelquefois, et qui ne doivent leur succès qu'aux caprices des hommes et aux progrès de la religion. Il ne se montra à

Rome qu'avec un appareil auguste. Numa Pompilius recueillit et logea les *vestales* dans son palais. Il dota cet ordre des deniers publics, et le rendit extrêmement respectable au peuple, par les cérémonies dont il chargea les *vestales*, et par le vœu de virginité qu'il exigea d'elles. Il fit plus, il leur confia la garde du palladium, et l'entretien du feu sacré qui devoit toujours brûler dans le temple de Vesta, et étoit le symbole de la conservation de l'empire.

Il crut, selon Plutarque, ne pouvoir déposer la substance du feu, qui est pure et incorruptible, qu'entre les mains de personnes extrêmement chastes, et que cet élément, qui est stérile par sa nature, n'avoit point d'image plus sensible que la virginité. Cicéron a dit que le culte de Vesta ne convenoit qu'à des filles dégagées des passions et des embarras du monde. Numa défendit qu'on reçût aucune *vestale* au dessous de six ans, ni au dessus de dix, afin que, les prenant dans un âge si tendre, l'innocence n'en pût être soupçonnée, ni le sacrifice équivoque.

Quelque distinction qui fût attachée à cet ordre, on auroit peut-être eu de la peine à trouver des sujets pour le remplir, si l'on n'eût pas été appuyé de l'autorité et de la loi. La démarche devenoit délicate pour les parens; et, outre qu'il pouvoit y entrer de la tendresse et de la compassion, le supplice d'une *vestale* qui violoit ses engagemens déshonoroit toute une famille. Lors donc qu'il s'agissoit d'en remplacer quelqu'une, tout Rome étoit en émotion, et l'on tâchoit de détourner un choix où étoient attachés de si étranges inconvéniens.

On ne voit rien dans les anciens monumens touchant la manière de les choisir, et sur les cérémonies qui s'observoient à leur élection, si ce n'est que la première *vestale* fut enlevée par Numa. Nous lisons que la loi Papia ordonnoit au grand pontife, au défaut de *vestales* volontaires, de choisir vingt jeunes filles romaines, telles que bon lui sembleroit, de les faire toutes tirer au sort en pleine assemblée, et de saisir celle sur qui le sort tomberoit. Le pontife la prenoit ordinairement des mains de son père,

de l'autorité duquel il l'affranchissoit, et l'emmenoit alors comme prise de bonne guerre.

Sitôt qu'on avoit reçu une *vestale*, on lui coupoit les cheveux, et l'on attachoit sa chevelure à cette plante si renommée par les fictions d'Homère, appelée *lotos;* ce qui, dans une cérémonie religieuse où tout devoit être mystérieux, étoit regardé comme une marque d'affranchissement et de liberté.

Numa Pompilius n'institua que quatre *vestales*, Servius Tullius en ajouta deux. Ce nombre ne s'accrut ni ne diminua pendant toute la durée de l'empire.

Les prêtresses de Vesta établies à Albe faisoient vœu de garder leur virginité pendant toute leur vie. Amulius, sous prétexte d'honorer sa nièce, la consacra à la déesse Vesta, et lui ôta toute espérance de postérité par les engagemens d'une virginité perpétuelle. Numa n'exigea, au contraire, des *vestales*, qu'une continence de trente années, dont elles passeroient les dix premières à apprendre leurs obligations; les dix suivantes, à les pratiquer; et le reste, à instruire les autres; après quoi elles avoient la liberté de se marier, et quelques-unes prirent ce parti.

Au bout de trente années de réception, les *vestales* pouvoient encore rester dans l'ordre, et elles y jouissoient des priviléges et de la considération qui y étoient attachés; mais elles n'avoient plus la même part au ministère. Le culte de Vesta avoit ses bienséances aussi bien que ses lois : une vieille *vestale* séoit mal dans les fonctions du sacerdoce; la glace des années n'avoit nulle des convenances requises avec le feu sacré; il falloit proprement de jeunes vierges, et même capables de toute la vivacité des passions, qui pussent faire honneur aux mystères.

On s'attacha à chercher pour les *vestales* des dédommagemens de leur continence : on leur abandonna une infinité d'honneurs, de graces et de plaisirs, dans le dessein d'adoucir leur état et d'illustrer leur profession; on se reposa, pour leur chasteté, sur la crainte des châtimens, qui, quelqu'effrayans qu'ils soient, ne sont pas toujours le plus sûr remède contre l'emportement des passions. Elles vivoient dans le luxe et dans la mollesse;

elles se trouvoient aux spectacles dans les théâtres et dans le cirque; les hommes avoient la liberté d'entrer le jour chez elles, et les femmes à toute heure; elles alloient souvent manger dans leur famille. Une *vestale* fut violée, en rentrant le soir dans sa maison, par de jeunes libertins qui ignoroient, ou prétendirent ignorer qui elle étoit. De là vint la coutume de faire marcher devant elles un licteur avec des faisceaux, pour les distinguer par cette dignité, et pouvoir prévenir de semblables désordres.

Sous prétexte de travailler à la réconciliation des familles, elles entroient, sans distinction, dans toutes les affaires; c'étoit la plus sûre et la dernière ressource des malheureux. Toute l'autorité de Narcisse ne put écarter la *vestale* Vibidia, ni l'empêcher d'obtenir de Claude que sa femme fût ouie dans ses défenses; ni les débauches de l'impératrice, ni son mariage avec Silius, du vivant même de Claude, n'empêchèrent point la *vestale* de prendre fait et cause pour elle : en un mot, une prêtresse de Vesta ne rougit point de parler en faveur de Messaline, dont les débauches effrénées faisoient horreur à tout le monde.

L'habillement des *vestales* n'avoit rien de triste, ni qui pût voiler leurs attraits. Elles portoient une coiffe ou espèce de turban qui ne descendoit pas plus bas que l'oreille, et qui leur découvroit le visage; elles y attachoient des rubans que quelques-unes nouoient par-dessous la gorge; leurs cheveux, que l'on coupoit d'abord, et que l'on consacroit aux dieux, se laissèrent croître dans la suite, et reçurent toutes les façons et tous les ornemens que purent inventer l'art et l'envie de plaire.

Elles avoient sur leur habit un rochet de toile fine et d'une extrême blancheur, et par dessus une mante de pourpre ample et longue qui, ne portant ordinairement que sur une épaule, leur laissoit un bras libre retroussé fort haut.

Elles avoient quelques ornemens particuliers les jours de fêtes et de sacrifices, qui pouvoient donner à leur habit plus de dignité, sans lui ôter son agrément. Il ne manquoit pas de *vestales* qui n'étoient occupées que de leur parure, et qui se piquoient de goût, de propreté et

de magnificence. Minutia donna lieu à d'étranges soupçons par ses airs et par ses ajustemens profanes. On reprochoit à d'autres l'enjouement et l'indiscrétion des discours. Quelques-unes s'oublioient jusqu'à composer des vers tendres et passionnés.

Sans même toutes ces vanités et ces dissipations, il étoit difficile que des filles à qui l'espérance de se marier n'étoit pas interdite, et que les lois favorisoient en tant de manières, qui, malgré les engagemens de leur état, recueilloient quelquefois toute la fortune de leur maison, prissent le goût de la retraite, qui seul étoit capable de les maintenir dans le genre de vie qu'elles avoient embrassé sans le connoître.

Le soin principal des *vestales* étoit de garder, jour et nuit, le feu sacré; d'où il paroît que toutes les heures étoient distribuées, et que les *vestales* se relevoient les unes après les autres. Outre la garde du feu sacré, elles étoient obligées à quelques prières et à quelques sacrifices particuliers, même pendant la nuit. Elles étoient chargées des vœux de tout l'empire, et leurs prières étoient la ressource dans les calamités publiques.

Il suffisoit, pour être reçue *vestale*, que, d'un côté ni d'un autre, on ne fût point sorti de condition servile, ou de parens qui eussent fait une profession basse. Mais, quoique la loi se fût relâchée jusque là, il y a tout lieu de penser que le pontife avoit plus en vue les filles d'une certaine naissance, comme plus susceptibles de tous les honneurs attachés à un ordre qui étoit, pour ainsi dire, à la tête de la religion. Une fille patricienne, qui joignoit à son caractère de *vestale* la considération de sa famille, devenoit plus propre pour une société de jeunes vierges, chargées non seulement des sacrifices de Vesta, mais qui jouoient le plus grand rôle dans les affaires de l'état.

Dès que le choix de la *vestale* étoit fait, qu'elle avoit mis le pied dans le parvis du temple, et étoit livrée aux pontifes, elle entroit dès-lors dans tous les avantages de sa condition; et, sans autre forme d'émancipation ou changement d'état, elle acquéroit le droit de tester, et n'étoit plus liée à la puissance paternelle.

Rien de plus nouveau dans la société que la condition

d'une fille qui pouvoit tester à l'âge de six ans ; rien de plus étrange qu'une pleine majorité du vivant même du père, et avant le nombre d'années que les lois donnent à la raison : ce qu'il y avoit de bizarre en cela, c'est que cette prérogative, dont on vouloit bien gratifier des vierges si pures, avoit été jusque là le privilége des femmes qui avoient eu au moins trois enfans.

Il y a apparence que, dans les premiers temps, le respect des peuples pour les *vestales* leur tint lieu d'une infinité de priviléges, et que leurs vertus suppléoient à tous ces honneurs d'établissement qui leur furent accordés dans la suite, selon le besoin et le zèle du peuple romain.

Ce fut dans ces temps si purs que la piété d'Albinus se signala à leur égard. Les Gaulois étoient aux portes de Rome, et tout le peuple dans la consternation ; les uns se jettent dans le Capitole pour y défendre les dieux et les hommes ; ceux d'entre les vieillards, qui avoient obtenu les honneurs du triomphe et du consulat, s'enferment dans la ville pour soutenir, par leur exemple, le commun du peuple.

Les *vestales*, dans ce désordre général, après avoir délibéré sur la conduite qu'elles avoient à tenir à l'égard des dieux et des dépouilles du temple, en cachèrent une partie dans la terre près de la maison du sacrificateur, qui devint un lieu plus saint, et qui fut honoré dans la suite jusqu'à la superstition : elles chargèrent le reste sur leurs épaules, et s'en alloient, dit Tite-Live, le long de la rue qui va du pont de bois au Janicule.

Cet Albinus, homme plébéien, fuyoit par le même chemin avec sa famille qu'il emmenoit sur un chariot. Il fut touché d'un saint respect à la vue des *vestales*; il crut que c'étoit blesser la religion que de laisser des prêtresses et, pour ainsi dire, des dieux même à pied ; il fit descendre sa femme et ses enfans, et mit à leur place non seulement les *vestales*, mais ce qui se trouva de pontifes avec elles : il se détourna de son chemin, et les conduisit jusqu'à la ville de Céré, où elles furent reçues avec autant de respect que si la république eût été dans l'état le plus florissant. La mémoire d'une si sainte hospitalité, ajoute l'historien, s'est conservée jusqu'à nous : c'est de là que les sacrifices ont été

appelés cérémonies, du nom même de la ville; et cet équipage vil et rustique, où il ramassa si à propos les *vestales*, a égalé ou surpassé la gloire du char de triomphe le plus riche et le plus brillant.

On a lieu de croire que, dans cet effroi des *vestales*, le service du feu sacré souffrit quelque interruption. Peut-être eût-il été plus digne d'elles d'attendre tout événement dans l'intérieur de leur temple et au milieu des fonctions du sacerdoce. La vue d'une troupe de prêtresses, autour d'un brasier sacré, dans un lieu jusque là inaccessible, recueillies ainsi au milieu de la désolation publique, n'eût pas été moins digne de respect et d'admiration, que l'aspect de tous ces sénateurs qui attendoient la fin de leurs destinées, assis à leur porte avec une gravité morne, et revêtus de tous les ornemens de leur dignité. Peut-être aussi eurent-elles raison de craindre l'insolence des barbares, et des inconvéniens plus grands que l'extinction même du feu sacré.

Quoi qu'il en soit, l'action d'Albinus devint, pour la postérité, une preuve éclatante et du respect avec lequel on regardoit les *vestales*, et de la simplicité de leurs mœurs : elles ignoroient encore l'usage de ces marques extérieures de grandeur qui se multiplièrent si fort dans la suite : ce ne fut que sous les triumvirs qu'elles commencèrent à ne plus paroître en public qu'accompagnées d'un licteur. Les faisceaux que l'on porta devant elles, en imposèrent au peuple, et l'écartèrent sur leur route. Il manquoit, à la vérité, à cette distinction une cause plus honorable; l'honneur eût été entier, s'il n'eût pas été en même temps une précaution contre l'emportement des libertins, et si ce nouveau respect n'eût pas été déterminé par le violement d'une *vestale*.

Ce fut apparemment dans ce temps-là que les préséances furent réglées entre les *vestales* et les magistrats. Si les consuls ou les préteurs se trouvoient sur leur chemin, ils étoient obligés de prendre une autre route; ou si l'embarras étoit tel qu'ils ne pussent éviter leur rencontre, ils faisoient baisser leurs haches et leurs faisceaux devant elles, comme si, dans ce moment, ils eussent remis entre leurs mains l'autorité dont ils étoient revêtus, et que toute

cette puissance consulaire se fût dissipée devant des filles qui avoient été chargées des plus grands mystères de la religion par la préférence même des dieux, et qui tenoient, pour ainsi dire, de la première main, les ressources et les destinées de l'empire.

On les regardoit donc comme personnes sacrées et à l'abri de toute violence, du moins publique. Ce fut par là que l'entreprise des tribuns contre Claudius fut rompue. Comme il triomphoit malgré leur opposition, ils entreprirent de le renverser de son char au milieu même de la marche de son triomphe. La *vestale* Claudia sa fille avoit suivi tous leurs mouvemens. Elle se montra à propos, et se jeta dans le char au moment même qu'un tribun alloit renverser Claudius. Elle se mit entre son père et lui, et arrêta par ce moyen la violence du tribun, retenu alors, malgré sa fureur, par cet extrême respect qui étoit dû aux *vestales*, et qui ne laissoit à leur égard qu'aux pontifes seuls la liberté des remontrances et des voies de fait : ainsi l'un alla en triomphe au Capitole, et l'autre au temple de Vesta, et l'on ne put dire à qui on devoit le plus d'acclamations, ou à la victoire du père, ou à la piété de la fille.

Le peuple étoit sur le caractère des *vestales* dans une prévention religieuse, dont rien n'eût pu le dépouiller. Ce n'étoit pas seulement le dépôt qui leur étoit confié qui avoit établi cette prévention, mais une infinité de marques extérieures d'autorité et de puissance.

Quelle impression ne devoit pas faire sur lui cette prérogative singulière, de pouvoir sauver la vie à un criminel qu'elles rencontroient sur leur chemin, lorsqu'on le menoit au supplice? La seule vue de la *vestale* étoit la grace du coupable. A la vérité, elles étoient obligées de faire serment qu'elles se trouvoient là sans dessein, et que le hasard seul avoit part à cette rencontre.

Elles étoient de tout temps appelées en témoignage et entendues en justice, mais elles n'y pouvoient être contraintes. Pour faire plus d'honneur à la religion, elles étoient bien aises qu'on les crût sur une déposition toute simple, sans être obligées de jurer par la déesse Vesta, qui étoit la seule divinité qu'elles pouvoient attester; ce qui arrivoit en effet très-rarement, parce que par là on

écartoit tous les autres témoignages; et qu'il ne se trouvoit personne qui voulût aller contre le rapport et le serment des *vestales*.

Il y avoit une loi qui punissoit de mort sans rémission quiconque se jeteroit sur leur char ou sur leur litière, lorsqu'elles iroient par la ville. Elles assistoient aux spectacles où Auguste leur donna une place séparée vis-à-vis celle du préteur. La grande *vestale* portoit une bulle d'or.

Numa Pompilius, qui, dans leur institution, les avoit dotées de deniers, assigna des terres particulières, sur lesquelles il leur attribua des droits et des revenus. Dans la suite des temps, elles eurent quantité de fondations et de legs testamentaires; en quoi la piété des particuliers étoit d'autant plus excitée que le bien des *vestales* étoit une ressource assurée dans les nécessités publiques.

Auguste, qui s'appliqua particulièrement à augmenter la majesté de la religion, crut que rien ne contribueroit davantage au dessein qu'il en avoit, que d'accroître en même temps la dignité et les revenus des *vestales*. Mais, outre les donations communes à tout l'ordre, on leur faisoit encore des dons particuliers, et quelquefois c'étoient des sommes d'argent considérables. Il y avoit des *vestales* plus opulentes les unes que les autres, et qui, par conséquent, étoient en état de se distinguer par un plus grand nombre d'esclaves, de se montrer en public avec plus de fastes, et de mieux soutenir au dehors la dignité de l'ordre.

La condition des *vestales* étoit trop brillante, pour ne pas engager quelques grands par goût et par vanité à tenter quelque aventure dans le temple de Vesta. Catilina et Néron, hommes dévoués à toutes les actions hardies et criminelles, ne furent pas les seuls qui entreprirent de les corrompre. Parmi celles que la vivacité des passions, le commerce des hommes, ou les recherches trop pressantes, jetèrent dans l'incontinence, il y en a eu quelques-unes de trop indiscrètes, et qui, ne se ménageant point assez à l'extérieur, donnèrent lieu de les soupçonner et d'approfondir leur conduite : quelques autres se conduisirent avec tant de précaution et de mystère que leur galanterie, pour

pour nous servir des termes de Minutius-Félix, fut ignorée même de la déesse Vesta.

Les pontifes étoient leurs juges naturels; la loi soumettoit leur conduite à leurs perquisitions seules; c'étoit le souverain pontife qui prononcoit l'arrêt de condamnation. Il ordonnoit l'assemblée du conseil; il avoit droit d'y présider; mais son autorité n'avoit point lieu sans une convocation solemnelle du collége des pontifes.

On ne s'en tint pas toujours cependant aux jugemens qui avoient été rendus par le conseil souverain des pontifes; le tribun du peuple avoit droit de faire ses représentations, et le peuple, de son autorité, cassoit les arrêts où il soupçonnoit que les ordonnances pouvoient avoir été blessées, et où la brigue et la cabale lui paroissoient avoir eu part.

On gardoit dans la procédure une infinité de formalités; on suivoit tous les indices, on écoutoit les délateurs, on les confrontoit avec les accusées, on les entendoit elles-mêmes plusieurs fois; et, lorsque l'arrêt de mort étoit rendu, on ne le leur signifioit point d'abord; on commençoit à leur interdire tout sacrifice et toute participation aux mystères : on leur défendoit de faire aucune disposition à l'égard de leurs esclaves, et de songer à leur affranchissement, parce qu'on vouloit les mettre à la question pour en tirer quelques éclaircissemens et quelques lumières; car les esclaves, devenus libres par leur affranchissement, ne pouvoient plus être appliqués à la torture. Quelques *vestales* furent admises à des preuves singulières de leur innocence, et placèrent leur dernière ressource dans la protection de leur déesse.

Numa, qui avoit tiré d'Albe les mystères et les cérémonies des *vestales*, y avoit pris aussi les ordonnances et les lois qui pouvoient regarder cet ordre religieux, ou du moins en avoit conservé l'esprit. Une *vestale* tombée dans le désordre devoit expirer sous les verges. Numa déclara également dignes de mort celles qui auroient violé leur pudicité, mais il prescrivit une peine différente; il se contenta de les faire lapider, sans aucune forme de condamnation ni appareil de supplice. Sénèque nous parle d'une *vestale* qui, pour avoir souillé sa pureté, fut précipitée d'un rocher.

Ces châtimens et ces supplices des *vestales* nous montrent dans quel esprit et avec quelle prévention les Romains regardoient en elles le crime d'incontinence, et jusqu'où ils poussoient la sévérité à cet égard. Domitien châtia diversement quelques-unes de ces malheureuses filles; il laissa à deux sœurs la liberté de choisir leur genre de mort.

C'est à Tarquin, qui avoit déjà fait quelques changemens dans l'ordre des *vestales*, que l'on rapporte l'institution du supplice dont on les punissoit ordinairement, et qui consistoit à les enterrer vives. La Terre et Vesta n'étoient qu'une même divinité; celle qui a violé la Terre, disoit-on, doit être enterrée toute vivante sous la terre.

Le jour de l'exécution étant venu, toutes les affaires, tant publiques que particulières, étoient interrompues; toute la ville etoit dans l'appréhension et dans le mouvement; toutes les femmes étoient éperdues; le peuple s'amassoit de tous côtés, et se trouvoit entre la crainte et l'espérance sur les affaires de l'empire, dont il attachoit le bon ou le mauvais succès au supplice de la *vestale*, selon qu'elle étoit bien ou mal jugée. Le grand-prêtre, suivi des autres pontifes, se rendoit au temple de Vesta; là, il dépouilloit la *vestale* coupable de ses ornemens sacrés, qu'il lui ôtoit, l'un après l'autre, sans cérémonie religieuse, et il lui en présentoit quelques-uns qu'elle baisoit. C'est alors que sa douleur, ses larmes, souvent sa jeunesse et sa beauté, l'approche du supplice, l'espèce du crime peut-être, excitoient des sentimens de compassion qui pouvoient balancer, dans quelques-uns, les intérêts de l'état et de la religion.

La mort d'une *vestale* devenoit un événement considérable par toutes les circonstances dont elle étoit accompagnée; elle se trouvoit liée, par la superstition, à une infinité de grands événemens qui en étoient regardés comme la suite. Dans une occasion, où le peuple fut frappé d'une infinité de prodiges, les devins en rejetèrent la cause sur les dispositions criminelles avec lesquelles s'exerçoit le ministère des autels. Les femmes se trouvèrent affligées d'une maladie contagieuse, et sur-

tout les femmes grosses ; elles accouchoient d'enfans morts, et périssoient avec leur fruit : les prières, les sacrifices, les expiations, rien n'appaisoit la colère du ciel : dans cette extrémité, un esclave accusa la *vestale* Urbinia de sacrifier aux dieux pour le peuple avec un corps impur. On l'arracha des autels ; et, ayant été mise en jugement, elle fut convaincue et punie du dernier supplice.

Il paroît qu'en recueillant les noms de ces malheureuses filles, qui se trouvent répandus dans différens auteurs, quelque modique que paroisse ce nombre, on peut s'y réduire avec confiance, et arrêter là ses recherches. Ce n'est pas qu'on veuille assurer que le nombre des libertines n'ait été plus grand; mais, à quelques esclaves près, les délateurs étoient rares, et le caractère des *vestales* trouvoit de la protection.

Depuis l'établissement de l'ordre des *vestales* jusqu'à sa décadence sous l'empereur Théodose, il s'est passé environ mille ans. L'esprit embrasse facilement ce long espace de temps, et le même coup d'œil, venant à se porter sur tous les supplices des *vestales*, et à les rapprocher, en quelque sorte, les uns des autres, on se forme une image effrayante de la sévérité des Romains à cet égard; mais, en examinant les faits plus exactement, et en les plaçant chacun dans leur temps, peut-être étoit-ce beaucoup si chaque siècle se trouvoit chargé d'un événement si terrible, dont l'exemple ne se renouvela vraisemblablement que pour sauver encore aux yeux du peuple l'honneur des lois et de la religion.

L'ordre des *vestales* étoit monté, du temps des empereurs, au plus haut point de considération où il pût parvenir ; il n'y avoit plus pour elles qu'à en descendre, par ce droit éternel des révolutions qui entraînent les empires et les religions.

Le christianisme, qui avoit long-temps gémi sous les empereurs attachés au culte des faux dieux, devint triomphant à son tour. La religion monta, pour ainsi dire, sur le trône avec les souverains, et le zèle qu'elle leur inspira les porta par degrés à la destruction de l'idolatrie. L'honneur du paganisme n'étoit plus qu'entre les mains des *vestales ;* un préjugé antique, fondé sur une infinité

de circonstances singulières, continuoit à en imposer de leur part; le respect des dieux s'affoiblissoit, et la vénération pour la personne des *vestales* subsistoit encore : on n'osoit les attaquer dans l'exercice de leurs mystères.

Sous le règne de Théodose et sous celui de ses enfans, on porta le dernier coup au sacerdoce païen par la confiscation des revenus. Théodose et Honorius joignirent à leur domaine tous les fonds destinés à l'entretien des sacrifices, et assurèrent à l'église chrétienne la possession des biens qui lui avoient été accordés.

Les *vestales* traînèrent encore quelque temps dans l'indigence et dans la douleur les débris de leur considération.

L'ordre s'en étoit établi dès la fondation de Rome; l'accroissement de ses honneurs avoit suivi le progrès de la puissance romaine; il s'étoit maintenu pendant longtemps avec dignité, sa chute même eut quelque chose d'illustre. Elle fut le prélude de la ruine et de la dispersion de la plus célèbre nation du monde, comme si les destinées eussent réglé le cours de l'un par la durée de l'autre, et que le feu sacré de Vesta eût dû être regardé comme l'ame de l'empire romain.

L'ordre des *vestales*, dans tout l'empire, n'étoit composé que de six vierges. Le souverain pontife se montroit fort difficile dans leur réception; et, comme il falloit qu'elles n'eussent pas de défaut naturel, le choix tomboit conséquemment sur de jeunes filles douées de quelque beauté. Richement dotées des deniers publics, elles étoient encore majeures avant l'âge ordinaire, et pouvoient disposer de la dot qu'elles avoient apportée.

Elles sortoient nécessairement de l'ordre avant l'âge de quarante ans, et avoient alors la liberté de se marier. Pendant leur état de *vestale*, elles n'avoient d'autres soins que de garder tour-à-tour le feu de Vesta, et cette garde ne les gênoit guère. Leurs fêtes étoient autant de jours de triomphes. Elles vivoient d'ailleurs dans le grand monde avec magnificence. Elles étoient placées avec la première distinction à toutes les espèces de jeux publics; et le sénat crut honorer Livie de lui donner rang dans le banc des *vestales* toutes les fois qu'elle assisteroit aux spectacles.

Aucune d'elles ne montoit au Capitole qu'en litière, et avec un nombreux cortége de leurs femmes et de leurs esclaves. Rien ne toucha davantage Agrippine que la permission qu'elle obtint de Néron de jouir de la même grace.

Les *vestales* étoient employées dans les réconciliations les plus importantes, et dans les médiations les plus délicates : l'on déposoit entre leurs mains les choses les plus saintes, et elles entroient dans une infinité d'affaires indépendantes de la religion. Leur seule entremise réconcilia Sylla à César ; ce qu'il avoit refusé à ses meilleurs amis, il l'accorda à la prière des *vestales*. Leur sollicitation l'emporta sur ses craintes et sur ses pressentimens même. « Sylla, dit Suétone, soit par inspiration, soit » par conjecture, après avoir pardonné à César, s'écria » devant tout le monde qu'on pouvoit s'applaudir de la » grace qu'on venoit de lui arracher, mais que l'on sût » au moins que celui dont on avoit si fort souhaité la » liberté ruineroit le parti des plus puissans de Rome, » de ceux même qui s'étoient joints avec les *vestales* pour » parler en sa faveur, et qu'enfin dans la personnede » César, il s'élevoit plusieurs Marius. »

Une si grande déférence pour les *vestales*, dans un homme tel que Sylla, et dans un temps de troubles, où les droits les plus saints n'étoient point à l'abri de sa violence, renchérissoit en quelque sorte sur cet extrême respect des magistrats pour les *vestales*. Cet esprit d'injustice et de cruauté qui régna dans les proscriptions ne s'étendit pas jusqu'à elles ; le génie de Marius et de Sylla trembloit devant ce petit nombre de filles.

Elles étoient dépositaires des testamens et des actes les plus secrets ; c'est dans leurs mains que César et Auguste remirent leurs dernières volontés. Rien n'est égal au respect religieux qui s'étoit généralement établi pour elles. On les associoit, pour ainsi dire, à toutes les distinctions faites pour honorer la vertu. Elles étoient enterrées dans l'enceinte de la ville, honneur rarement accordé aux plus grands hommes. Cet honneur passa même jusqu'à ces malheureuses filles qui avoient été condamnées au dernier supplice. Elles furent traitées, en cela, comme ceux

qui avoient mérité l'honneur du triomphe. Soit que l'intention du législateur eût été telle, soit que le concours des circonstances eût favorisé cet événement, on crut avoir trouvé, dans le genre de leur mort, le moyen de concilier le respect dû à leur caractère, et le châtiment que méritoit leur infidélité. Ainsi la vénération qu'on leur portoit survivoit, en quelque sorte, à leur supplice. En effet, il étoit suivi d'une crainte superstitieuse, laquelle donna lieu aux prières publiques qui se faisoient, tous les ans, sur leurs tombeaux, pour en appaiser les ombres irritées.

(M. de JAUCOURT.)

VICE.

C'est tout ce qui est contraire aux lois naturelles et aux devoirs de l'homme.

Comme le fondement de l'erreur consiste dans de fausses mesures de probabilité, le fondement du *vice* consiste dans les fausses mesures du bien; et, comme ce bien est plus ou moins grand, les *vices* sont plus ou moins blâmables, selon qu'ils blessent davantage les mœurs et le respect que l'on doit à la société. Il est des *vices* qui peuvent être, pour ainsi dire, compensés, ou du moins cachés sous l'éclat de grandes et brillantes qualités. On rapporte qu'Henri IV demanda un jour à un ambassadeur d'Espagne quelle maîtresse avoit le roi son maître. L'ambassadeur lui répondit, d'un ton pédant, que son maître étoit un prince qui craignoit Dieu, et qui n'avoit d'autre maîtresse que la reine. Henri IV, qui sentit ce reproche, lui demanda, avec un air de mépris, si son maître n'avoit pas assez de vertus pour couvrir un *vice*.

Les *vices* qui peuvent être ainsi cachés ou couverts doivent provenir plus du tempérament et du caractère naturel que du moral; ils doivent être en même temps des écarts accidentels des passions, des surprises, où tout homme peut tomber. Lorsqu'ils arrivent rarement, et qu'ils passent vite, ils peuvent être cachés comme des taches dans le soleil, mais ils n'en sont pas moins des taches. Si on ne les corrige, ils cessent d'être taches. Ils répandent une ombre générale, et obscurcissent la lumière qui les absorboit auparavant.

Voyez dans Racine comme Hyppolite répond à son gouverneur. C'est un morceau qu'on ne se lasse pas d'admirer. Il dit à Théramène que son ame s'échauffoit au récit des nobles exploits de son père, quand il lui en faisoit l'histoire; mais, dit-il, quand tu me parlois de faits moins glorieux,

> Ariane aux rochers contant ses injustices,
> Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
> Tu sais comme à regret, écoutant ces discours,
> Je te pressois souvent d'en abréger le cours;

Heureux si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire!
Et moi-même à mon tour je me verrois lié?
Et les dieux jusque là m'auroient humilié?
Dans mes lâches soupirs, d'autant plus méprisable
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable;
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

Les défauts qu'on trouve dans la vie des grands hommes sont comme ces petites taches de rousseur qui se rencontrent quelquefois sur un beau visage; elles ne le rendent pas laid, mais elles l'empêchent d'être une beauté parfaite. Si cela est, que doit-on penser de ces gens qui sont tout couverts de taches vicieuses? J'aurois cent choses à dire là-dessus d'après les moralistes; mais je me contenterai de rapporter une seule réflexion de Montagne, homme du monde, et qu'on peut croire en ces matières.

« Il n'est *vice*, dit-il, véritablement *vice*, qui n'offense, et » qu'un jugement entier n'accuse : car il a de la laideur et » incommodité si apparente, qu'à l'aventure ceux-là ont » raison qui disent qu'il est principalement produit par » bestile ignorance, tant est-il mal-aisé d'imaginer qu'on » le connoisse sans le haïr. La malice hume la plupart de » son prope venin, et s'en empoisonne. Le *vice* laisse » comme un ulcère en la chair, une repentance en l'ame » qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même. »

L'usage a mis de la différence entre un défaut et un *vice;* tout *vice* est défaut, mais tout défaut n'est pas *vice*. On suppose à l'homme qui a un vice une liberté qui le rend coupable à nos yeux. Le défaut tombe communément sur le compte de la nature; on excuse l'homme, on accuse la nature. Lorsque la philosophie discute ces distinctions avec une exactitude bien scrupuleuse, elle les trouve souvent vides de sens. Un homme est-il plus maître d'être pusillanime, voluptueux, colère, vicieux en un mot, que louche, bossu ou boiteux? Plus on accorde à l'organisation, à l'éducation, aux mœurs nationales, au climat, aux circonstances qui ont disposé de notre vie, depuis l'instant où nous sommes tombés du sein de la nature jusqu'à celui où nous existons, moins on est vain des bonnes qualités qu'on

possède, et qu'on se doit si peu à soi-même ; plus on est indulgent pour les défauts et les *vices* des autres, plus l'on est circonspect dans l'emploi des mots vicieux et vertueux, qu'on ne prononce jamais sans amour ou sans haine ; plus on a de penchant à leur substituer ceux de malheureusement et d'heureusement nés, qu'un sentiment de commisération accompagne toujours. Vous avez pitié d'un aveugle ; et qu'est-ce qu'un méchant, sinon un homme qui a la vue courte, et qui ne voit pas au-delà du moment où il agit (1) ?

---

(1) Voilà une morale très-commode pour des hommes corrompus qui se livreront sans remords aux *vices* les plus honteux, en disant qu'ils sont *malheureusement nés.* (*Note du rédacteur.*)

(M. de JAUCOURT.)

VICISSITUDES.

Il n'est pas possible d'écrire ce mot sans y joindre les belles réflexions du chancelier Bacon sur les *vicissitudes* célestes et sublunaires.

La matière, dit ce grand homme, est dans un mouvement perpétuel, et ne s'arrête jamais. Elle produit les *vicissitudes* ou les mutations dans les globes célestes; mais il n'appartient pas à nos foibles yeux de voir si haut. Si le monde n'avoit pas été destiné de tout temps à finir, peut-être que la grande année de Platon auroit produit quelqu'effet, non pas en renouvelant les corps individus, car c'est une folie, et même une vanité à ceux qui pensent que les corps célestes ont de grandes influences sur chacun de nous en particulier, mais en renouvelant le total et la masse des choses. Peut-être que les comètes influent un peu sur cette masse entière; mais elles paroissent si rarement, et nous en sommes si loin, qu'il est impossible de faire des observations sur leurs effets. Des *vicissitudes* célestes, passons à celles qui concernent la nature humaine.

La plus grande *vicissitude* qu'on doit considérer parmi nous est celle des religions et des sectes; car ces sortes de phénomènes dominent principalement sur l'esprit des hommes, et on les voit toujours en butte aux flots du temps.

Les changemens qui arrivent dans la guerre roulent principalement sur trois points, sur le lieu où la guerre se fait, sur la qualité des armes et sur la discipline militaire. Les guerres anciennement paroissoient venir principalement de l'Orient à l'Occident. Les Perses, les Assyriens, les Arabes, les Scythes, qui firent des invasions, étoient des Orientaux. Il est rare que ceux qui habitent bien avant vers le Midi aient envahi le Septentrion. On remarque une chose, que lorsqu'il y a dans le monde peu de nations barbares, et qu'au contraire presque toutes sont policées, les hommes ne veulent point avoir d'enfans, à moins qu'ils ne prévoient qu'ils auront de quoi fournir à leur subsistance et à leur entretien. C'est à quoi regardent aujourd'hui

presque toutes les nations, excepté les Tartares; et, en ce cas, il n'y a pas à craindre des inondations et des transplantations. Mais, lorsqu'un peuple est très-nombreux, et qu'il multiplie beaucoup, sans s'embarrasser de la subsistance de ses descendans, il est absolument nécessaire qu'au bout d'un ou de deux siècles, il se débarrasse d'une partie de son monde, qu'il cherche des habitations nouvelles, et qu'il envahisse d'autres nations. C'est ce que les anciens peuples du Nord avoient accoutumé de faire, en tirant au sort entre eux pour décider quels resteroient chez eux, et quels iroient chercher fortune ailleurs.

Lorsqu'une nation belliqueuse perd de son esprit guerrier, qu'elle s'adonne à la mollesse et au luxe, elle peut être assurée de la guerre; car de tels états, pour l'ordinaire, deviennent riches pendant qu'ils dégénèrent; et le desir du gain, joint au mépris qu'on a de ses forces, invite et anime les autres nations à les envahir.

Les armes fleurissent dans la naissance d'un état, les lettres dans sa maturité; et, quelque temps après, les deux ensemble, les armes et les lettres; le commerce et les arts mécaniques dans sa décadence. Les lettres ont leur enfance et ensuite leur jeunesse, à laquelle succède l'âge mûr, plus solide et plus exact; enfin elles ont une vieillesse; elles perdent leur force et leur vigueur, il ne leur reste que du babil.

C'est ainsi que tout naît, s'accroît, change et dépérit, pour recommencer et finir encore, se perdant et se renouvelant sans cesse dans les espaces immenses de l'éternité. Mais il ne faut pas contempler plus au long la *vicissitude* des choses, de peur de se donner des vertiges. Il suffit de se rappeler que le temps, les déluges et les tremblemens de terre, sont les grands voiles de la mort, qui ensévelissent tout dans l'oubli.

(M. de JAUCOURT.)

VICTIMES HUMAINES.

Depuis long-temps, dit Lucrèce, la religion superstitieuse a produit des actions impies et détestables. La principale est certainement les sacrifices humains, faits aux dieux pour leur plaire ou pour les appaiser. L'histoire nous offre tant de faits contraires à la nature, qu'on seroit tenté de les nier, s'ils n'étoient prouvés par des autorités incontestables : la raison s'en étonne, l'humanité en frémit ; mais, comme, après un mûr examen, la critique n'oppose rien aux témoins qui les attestent, on est réduit à convenir, en gémissant, qu'il n'y a pas d'action atroce que l'homme ne puisse commettre quand il est livré à ses passions, et sur-tout quand le cruel fanatisme, religieux ou politique, arme sa main.

C'est lui qui, dans Raba, sur les bords de l'Aruon,
Guidoit les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloch leur dieu des mères gémissantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps ;
A l'affreux dieu Teutates il offrit ton encens ;
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux présentoient les druides.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solemnels, où des juifs malheureux
Sont tous les ans, en pompe, envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Henriade, chant 1.

Cette peinture poétique est tirée des annales de l'histoire, qui nous apprennent que les autels des dieux furent autrefois souillés presqu'en tous lieux par le sang innocent des hommes. La certitude de cet usage est trop bien établie, pour qu'on puisse en douter. En matière de faits, les raisonnemens ne peuvent rien contre les au-

torités : les différentes sciences ont chacune leur façon de procéder à la recherche des vérités qui sont de leur ressort ; l'histoire, comme les autres, a ses démonstrations.

Les témoignages unanimes d'auteurs graves, contemporains, désintéressés, dont on ne peut contester ni les lumières ni la bonne foi, constituent la certitude historique ; et ce seroit une injustice d'exiger d'elle des preuves d'une espèce différente. Les auteurs dont les témoignages concourent à prouver cette immolation des *victimes humaines* se présentent en foule. Ce sont Manéthon, Sanchoniaton, Hérodote, Pausanias, Josephe, Philon, Diodore de Sicile, Denis d'Halycarnasse, Strabon, Cicéron, César, Tacite, Macrobe, Pline, Tite-Live, enfin la plupart des poètes grecs et latins.

De toutes ces dépositions jointes ensemble, il résulte que les Phéniciens, les Egyptiens, les Arabes, les Cananéens, les habitans de Tyr et de Carthage, les Perses, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Ioniens, tous les Grecs du continent et des îles, les Romains, les Scythes, les Albanois, les Germains, les anciens Bretons, les Espagnols, les Gaulois, et, pour passer dans le Nouveau-Monde, les habitans du Mexique, ont été également plongés dans cette affreuse superstition : on peut en dire ce que Pline disoit autrefois de la magie, qu'elle avoit parcouru toute la terre, et que ses habitans, tout inconnus qu'ils étoient les uns aux autres, et si différens d'ailleurs d'idées et de sentimens, se réunirent dans cette pratique malheureuse ; tant il est vrai qu'il n'y a presque point eu de peuples dans le monde dont la religion n'ait été inhumaine et sanglante.

Comment a-t-elle pu devenir meurtrière ? Rien n'étoit plus louable et plus naturel que les premiers sacrifices des païens ; ils n'offroient à leurs dieux que des lauriers ou de l'herbe verte ; leurs libations consistoient dans de l'eau tirée d'une claire fontaine, et qu'on portoit dans des vases d'argile. Dans la suite, on employa, pour les offrandes, de la farine et des gâteaux qu'on pétrissoit avec un peu de sel, et qu'on cuisoit sous la cendre. Insensiblement on joignit à ces offrandes quelques fruits de la terre, le miel, l'huile et le vin ; l'encens même n'étoit point encore venu

des bords de l'Euphrate, ni le costus de l'extrémité de l'Inde, pour être brûlés sur les autels; mais, quand l'usage des sacrifices sanglans eut succédé, l'effusion du sang des animaux occasionna l'immolation des *victimes humaines.*

On ne sait pas qui le premier osa conseiller cette barbarie; que ce soit Saturne, comme on le trouve dans le fragment de Sanchoniaton; que ce soit Lycaon, comme Pausanias semble l'insinuer, ou quelqu'autre enfin qu'on voudra, il est toujours sûr que cette horrible idée fit fortune. Telle étoit l'extravagance de ces insensés, qu'ils pensoient appaiser les dieux par des actes de cruauté, que les hommes même les plus barbares ne sauroient faire dans leurs plus grands emportemens.

L'immolation des *victimes humaines*, que quelques oracles vinrent à prescrire, faisoit déjà partie des abominations que Moïse reproche aux Amorrhéens. On lit dans le Lévitique, chap. 20, que les Moabites sacrifioient leurs enfans à leur dieu Moloch.

On ne peut douter que cette coutume sanguinaire ne fût établie chez les Tyriens et les Phéniciens. Les Juifs eux-mêmes l'avoient empruntée de leurs voisins: c'est un reproche que leur font les prophètes; et les livres historiques de l'Ancien Testament fournissent plus d'un fait de ce genre. C'est de la Phénicie que cet usage passa dans la Grèce, et de la Grèce les Peslages le portèrent en Italie.

On pratiquoit à Rome ces affreux sacrifices dans des occasions extraordinaires, comme il paroît par le témoignage de Pline. Entre plusieurs exemples que l'Histoire Romaine en fournit, un des plus frappans arriva dans le cours de la seconde guerre punique. Rome, consternée par la perte de la bataille de Cannes, regarda ce revers comme un signe manifeste de la colère des dieux, et ne crut pouvoir les appaiser que par un sacrifice humain. Après avoir consulté les livres sacrés, dit Tite-Live, on immola les *victimes* prescrites en pareil cas. Un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, furent enterrés vifs dans une des places publiques, destinée depuis long-temps à ce genre de sacrifices, si contraire à la religion de Numa. Voici l'explication de ce fait singulier.

Les décemvirs ayant vu dans les livres sibyllins que les Gaulois et les Grecs s'empareroient de la ville, on imagina que, pour détourner l'effet de cette prédiction, il falloit enterrer vifs, dans la place publique, un homme et une femme de chacune de ces deux nations, et leur faire prendre ainsi possession de la ville. Toute puérile qu'étoit cette interprétation, un très-grand nombre d'exemples nous montre que les principes de l'art divinatoire admettoient ces sortes d'accommodemens avec la destinée.

Pline assure que l'usage d'immoler des *victimes humaines* au nom du bien public subsista jusqu'à l'an 95 de Jésus-Christ, dans lequel il fut aboli par un sénatus-consulte de l'an 857 de Rome; mais on a des preuves qu'il continua dans les sacrifices particuliers de quelques divinités, comme, par exemple, de Bellone. Les édits, renouvelés en différens temps par les empereurs, ne purent mettre un frein à cette fureur superstitieuse; et, à l'égard de cette espèce de sacrifice humain prescrit en conséquence des vers sibyllins, Pline avoue qu'il subsistoit toujours, et assure qu'on en avoit vu de son temps des exemples.

Les sacrifices humains furent moins communs chez les Grecs; cependant on en trouve l'usage établi dans quelques cantons; et le sacrifice d'Iphigénie prouve qu'ils furent pratiqués dans les temps héroïques, où l'on se persuada que la fille d'Agamemnon déchargeroit par sa mort l'armée des Grecs des fautes qu'ils avoient commises.

« Cette chaste princesse, dit Lucrèce, tremblante aux » pieds des autels, y fut cruellement immolée, dans la » fleur de son âge, par l'ordre de son propre père. »

Les habitans de Pella sacrifioient alors un homme à Pélée; et ceux de Ténuse, si l'on en croit Pausanias, offroient tous les ans en sacrifice une fille vierge au génie d'un des compagnons d'Ulysse, qu'ils avoient lapidé.

On peut assurer, sur la parole de Théophraste, que les Arcadiens immoloient, de son temps, des *victimes humaines* dans les fêtes nommées *Lycæa*. Les *victimes* étoient presque toujours des enfans. Parmi les inscriptions rapportées de Grèce par M. l'abbé Fourmont, est le dessin

d'un bas relief, trouvé en Arcadie, et qui a un rapport évident à ces sacrifices.

Carthage, colonie phénicienne, avoit adopté l'usage de sacrifier des *victimes humaines*, et elle ne le conserva que trop long-temps. Platon, Sophocle et Diodore de Sicile, le déclarent en termes formels. N'auroit-il pas mieux valu, pour les Carthaginois, dit Plutarque, avoir Critias ou Diagoras pour législateurs, que de faire à Saturne le sacrifice de leurs propres enfans, par lesquels ils prétendent l'honorer? La superstition, continue-t-il, armoit le père contre son fils, et lui mettoit en main le couteau dont il devoit l'égorger. Ceux qui étoient sans enfans achetoient d'une mère pauvre la *victime* du sacrifice; la mère de l'enfant qu'on immoloit devoit soutenir la vue d'un si affreux spectacle sans verser des larmes : si la douleur lui en arrachoit, elle perdoit le prix dont on étoit convenu, et l'enfant n'en étoit pas moins sacrifié. Pendant ce temps, tout retentissoit du bruit des instrumens et des tambours; on craignoit que les lamentations qui accompagnoient ces horribles fêtes ne fussent entendues.

Gélon, roi de Syracuse, après la défaite des Carthaginois en Sicile, ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils renonceroient à ces sacrifices odieux de leurs enfans. C'est là sans doute le plus beau traité de paix dont l'histoire ait parlé. Chose admirable! dit M. de Montesquieu. Après avoir défait trois cent mille Carthaginois, il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux, ou plutôt il stipuloit pour le genre humain.

Remarquons cependant que cet article du traité ne pouvoit regarder que les Carthaginois établis dans l'île, et maîtres de la partie occidentale du pays; car les sacrifices humains subsistoient toujours à Carthage. Comme ils faisoient partie de la religion phénicienne, les lois romaines, qui les proscrivirent long-temps après, ne purent les abolir entièrement. En vain Tibère fit périr dans les supplices les ministres inhumains de ces barbares cérémonies, Saturne continua d'avoir des adorateurs en Afrique; et, tant qu'il en eut, le sang des hommes coula secrètement sur les autels.

Enfin les témoignages positifs de César, de Pline, de Tacite

Tacite et de plusieurs autres écrivains exacts ne permettent pas de douter que les Germains et les Gaulois n'aient immolé des *victimes humaines*, non seulement dans les sacrifices publics, mais encore dans ceux qui s'offroient pour la guérison des particuliers. C'est inutilement que nous voudrions laver nos ancêtres d'un crime dont trop de monumens s'accordent à les charger. La nécessité de ces sacrifices étoit un des dogmes établis par les druides, fondés sur ce principe, qu'on ne pouvoit satisfaire les dieux que par un échange, et que la vie d'un homme étoit le seul prix capable de racheter celle d'un autre. Dans les sacrifices publics, au défaut des malfaiteurs, on immoloit des innocens; dans les sacrifices particuliers, on égorgeoit souvent des hommes qui volontairement s'étoient dévoués à ce genre de mort.

Il est vrai que les païens ouvrirent enfin les yeux sur l'inhumanité de pareils sacrifices. Un oracle, dit Plutarque, ayant ordonné aux Lacédémoniens d'immoler une vierge, et le sort étant tombé sur une jeune fille nommée Hélène, un aigle enleva le couteau sacré, et le posa sur la tête d'une génisse, qui fut sacrifiée à la place de la jeune fille.

Le même Plutarque rapporte que Pélopidas, chef des Thébains, ayant été averti en songe, la veille d'une bataille contre les Spartiates, d'immoler une vierge blonde aux mânes des filles de Scédasus, qui avoient été violées et massacrées dans ce même lieu, ce commandement lui parut cruel et barbare; la plupart des officiers de l'armée en jugèrent de même, et soutinrent qu'une pareille oblation ne pouvoit être agréable au père des dieux et des hommes, et que s'il y avoit des intelligences qui prissent plaisir à l'effusion du sang humain, c'étoient des esprits malins qui ne méritoient aucun égard. Une jeune cavale rousse, s'étant alors offerte à eux, le devin Théocrite décida que c'étoit là l'hostie que les dieux demandoient. Elle fut immolée, et le sacrifice fut suivi d'une victoire complète.

En Egypte, Amasis ordonna qu'au lieu d'hommes on offrît seulement des figures humaines. Dans l'île de Chypre, Diphilus substitua des sacrifices de bœufs aux sacrifices d'hommes.

Au reste, cette coutume de l'immolation des *victimes humaines*, qui subsista si long-temps, ne doit pas plus nous étonner de la part des anciens païens, que de la part des peuples d'Amérique, où les Espagnols la trouvèrent établie. Dans cette partie de la Floride, voisine de la Virginie, les habitans de cette contrée offroient au soleil des enfans en sacrifice.

Quelques peuples du Mexique ayant été battus par Fernand Cortès, lui envoyèrent des députés avec trois sortes de présens, pour obtenir la paix. Seigneur, lui dirent ces trois députés, voilà cinq esclaves que nous t'offrons : si tu es un dieu qui te nourrisses de chair et de sang, sacrifie-les ; si tu es un dieu débonnaire, voilà de l'encens et des plumes ; si tu es un homme, prends ces oiseaux et ces fruits.

Les voyageurs nous assurent que les sacrifices humains subsistent encore en quelques endroits de l'Asie. Il y a des insulaires dans la mer orientale, dit le père Duhalde, qui vont tous les ans, pendant la septième lune, noyer une jeune vierge en l'honneur de leur principale idole.

L'Europe ne connoît aujourd'hui d'autres sacrifices humains que ceux que l'inquisition ordonne de temps en temps, et qui font frémir la nature ; mais il faut se flatter que, si quelque jour l'Angleterre se trouve en guerre avec l'Espagne, son amour pour l'humanité lui dictera d'imiter Gélon, et de stipuler, pour première condition du traité de paix, que les *auto-da-fé* seront abolis dans les possessions espagnoles de l'ancien et du nouveau monde. Il sera plus facile encore au roi de la Grande-Bretagne d'insérer la même clause dans le premier traité d'alliance et de commerce qu'il pourra renouveler avec sa majesté portugaise.

(M. de Jaucourt.)

VICTOIRE.

C'est l'événement heureux d'un combat, ou le gain d'une bataille ; c'est l'action la plus brillante d'un général d'armée, lorsqu'elle est le fruit de ses dispositions et de ses manœuvres, et qu'il peut dire, comme Epaminondas : J'ai vaincu les ennemis.

Ce qui fait le prix et la gloire d'une *victoire*, ce sont les obstacles qu'il a fallu surmonter pour l'obtenir. Ce ne sont pas toujours, dit M de Folard, les *victoires* du plus grand éclat qui produisent les grandes gloires, et qui illustrent le plus la réputation des grands capitaines, mais la manière de vaincre, c'est-à-dire l'art avec lequel on a fait combattre les troupes, le nombre et la valeur de celles de l'ennemi, et les talens du général que l'on a vaincu. Lorsque la *victoire* n'est due qu'à la supériorité du nombre des troupes, à leur bravoure, et au peu d'art et d'intelligence du général opposé, elle ne peut produire qu'une gloire médiocre : *à vaincre sans péril, ou triomphe sans gloire.* Il faut donc que la *victoire*, pour illustrer véritablement le général, soit attribuée à ses bonnes dispositions, à la science de ses manœuvres, à la manière dont il a su employer ses troupes, et que d'ailleurs il ait eu en tête un général habile, à peu près égal en forces. Comme ces circonstances concourent rarement ensemble, il s'ensuit que toutes les *victoires* ne sont pas également glorieuses. Aussi n'est-ce point le gain d'une seule bataille qui fait la réputation des généraux, mais la continuité des succès heureux, parce qu'on suppose qu'ils sont le fruit des talens et de la science militaire. Il y a eu des généraux, tels que le fameux amiral de Coligny et le prince d'Orange, Guillaume III, roi d'Angleterre, qui, sans avoir gagné de batailles, n'en ont pas moins été regardés comme de grands capitaines, et qui l'étoient effectivement. Ils commandoient, au moins le premier, des troupes dont ils n'étoient point absolument les maîtres; ils avoient différens intérêts à concilier, différens chefs avec lesquels il falloit se concerter ; ce qui est susceptible de bien des inconvéniens

dans le commandement des armées ; mais la manière dont ils se tiroient de leurs défaites, mettoit leurs talens militaires dans le plus grand jour ; de là cette réputation justement acquise et méritée de grands capitaines.

M. le maréchal de Puységur pensoit que les batailles étoient assez souvent la ressource des généraux peu intelligens, qui, se sentant incapables de suivre un projet de guerre sans combattre, risquoient cet événement au hasard de ce qui pouvoit en arriver. Des généraux de cette espèce peuvent gagner des batailles sans que leur gloire en soit plus grande.

Le gain d'une bataille, ou la *victoire* étant toujours incertaine, et la perte des hommes toujours très-considérable, la prudence et l'humanité ne permettent de se livrer à ces sortes d'actions que dans le cas de nécessité absolue, et lorsqu'il est impossible de faire autrement sans s'exposer à quelque inconvénient fâcheux. Lorsqu'on le peut éviter, on n'est point excusable de hasarder la vie de tant de braves soldats dont la perte est irréparable.

« Cependant, dit M. de Folard, la plupart des généraux d'armées n'y font pas assez d'attention. Il semble » qu'ils comptent pour rien la vie de leurs soldats et de leurs » officiers ; qu'ils soient assommés par milliers, n'importe ; » ils se consolent de leur perte s'ils peuvent réussir dans » leurs entreprises exécutées sans conduite ou sans nécessité. Auguste ne put se consoler de la défaite de ses » légions taillées en pièces en Allemagne. Il sentit si vivement cette perte, qu'il s'écrioit à tout moment : *Varus, rends-moi mes légions*, et Varus avoit péri avec elles, » tant il reconnoissoit qu'il n'est pas au pouvoir des plus » grands princes de rétablir une infanterie d'élite qu'on » vient de perdre ; on ne la recouvre pas avec de l'argent.

» Il y a un art de ménager la vie des troupes, mais il » s'est perdu avec M. de Turenne. Il y en a un autre de » les rendre invincibles, de former de bons officiers et » des hommes capables d'être à la tête des armées par » l'excellence de la discipline militaire : seroit-il enterré » avec les Romains ? Ne seroit-il pas plus aisé de le ressusciter que de trouver des gens assez dociles pour » approuver ce qui n'est pas sorti de leur tête.

» Le général Banier, qui étoit sans contredit un des » plus grands guerriers de son siècle, ne pensoit jamais » à aucun dessein tant soit peu considérable, qu'il ne » songeât en même temps à ménager la vie des soldats. Il » détestoit les voies meurtrières, et blâmoit hautement les » généraux qui sacrifioient tout à leur réputation. Il se » vantoit de n'avoir jamais hasardé ni formé aucune en- » treprise sans une raison évidente. Encore que César, » dans la guerre d'Afranius, fût assuré de la *victoire*, il » ne voulut jamais hasarder une bataille contre lui pour » épargner la vie de ses troupes, que lorsqu'il s'aperçut » que l'armée ennemie tiroit à sa ruine, lui ayant non » seulement coupé les vivres, mais encore l'eau; il la ré- » duisit enfin par une sage circonspection à mettre les » armes bas. »

Ce qui peut, suivant M. le maréchal de Puységur, contribuer à la *victoire*, c'est l'avantage de la situation des lieux pour attaquer et pour se défendre, la force dans l'ordre de bataille, la supériorité du nombre, le secret de faire combattre à la fois un plus grand nombre de troupes que l'ennemi ne peut le faire, le plus de courage dans les troupes, et le plus d'art pour combattre. Quand ces différentes parties se trouvent réunies, on peut, dit cet illustre maréchal, être assuré de la *victoire;* mais elles se trouvent souvent partagées: d'ailleurs il est peu de généraux qui ne fassent des fautes plus ou moins importantes, qui donnent beaucoup d'avantage à l'ennemi qui sait en profiter, et qui décident quelquefois de la *victoire*. En effet, selon M. de Turenne, il arrive souvent à la guerre aux capitaines les plus expérimentés des accidens sur lesquels on auroit raison de discourir beaucoup, si l'expérience ne faisoit pas voir que les plus habiles sont ceux qui font le moins de fautes; fautes que, comme il l'observe, il est plus aisé de remarquer que de prévenir; César lui-même n'en est pas toujours exempt.

Il n'est pas rare de voir des *victoires* équivoques, ou que les deux partis s'attribuent également; mais le temps et les suites font bientôt découvrir quel est le parti qui est véritablement victorieux. Chez les Grecs, le succès des

batailles n'étoit pas également incertain. L'armée, qui redemandoit ses morts, s'avouoit vaincue; alors l'autre avoit le droit d'élever un trophée pour servir de monument de sa *victoire*.

Lorsque la *victoire* est acquise, il y a un art de savoir en profiter et d'en tirer tous les avantages qui peuvent en résulter. Peu de généraux savent cet art ou veulent en profiter. Tout le monde sait ce que Maherbal dit à Annibal, voyant que ce grand homme ne marchoit point à Rome après la bataille de Cannes : *Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne savez pas profiter de la victoire.* On a fait le même reproche à Gustave Adolphe, après le gain de la bataille de Leipsick, de n'avoir pas marché à Vienne, dans l'étonnement où cette bataille avoit jeté la cour impériale.

Il est certain que, pour peu qu'on donne de loisir à l'ennemi vaincu, il peut, avec des soins et de la diligence, réparer ses pertes, faire revenir le courage à ses soldats, à ses alliés, et trouver le moyen de reparoître pour arrêter ou suspendre les progrès du victorieux. Mais il est vraisemblable que, dans le moment de satisfaction que produit une *victoire*, on s'en trouve, pour ainsi dire, enivré; que, comme on n'a pu compter absolument sur cet événement, les mesures qu'il faut prendre pour en tirer tout le fruit possible ne se présentent pas d'abord à l'esprit. D'ailleurs, on ignore souvent la grandeur et l'importance de la *victoire*, la perte qu'elle a causée à l'ennemi, et quel est le découragement et la dispersion de son armée. On vient d'acquérir une très-grande gloire; on craint de la compromettre par de nouvelles entreprises dont le succès ne paroît pas assuré. Telles sont peut-être les différentes considérations qui empêchent quelquefois de tirer des *victoires* tous les avantages qui devroient en résulter. Lorsqu'on est bien informé de tout ce qui concerne l'ennemi, et qu'on veut agir contre lui, on trouve qu'il n'est plus temps. Les esprits sont revenus de leur première frayeur, l'ennemi a reçu de nouveaux secours, ses soldats dispersés sont rassemblés sous leurs drapeaux. Alors, s'il n'est point assez fort pour tenter de nouveau l'événement

d'un combat, au moins peut-il se soutenir dans un bon poste, ou sous la protection du canon de l'une de ses places. Par là, on se trouve arrêté et gêné dans toutes les opérations qu'on voudroit faire, et il arrive que la *victoire* ne produit guère d'autre avantage que le gain du champ de bataille, et la gloire, si l'on veut, d'avoir battu l'ennemi. On n'éprouve point cet inconvénient, lorsqu'on poursuit, comme le dit M. le maréchal de Saxe, l'armée ennemie à toute outrance, et qu'on s'en défait pour une bonne fois; mais bien des généraux, dit-il, ne se soucient pas de finir la guerre sitôt.

Immédiatement après la bataille, ou dès que la *victoire* est assurée, le général fait partir un officier de marque avec une lettre, pour apprendre au souverain l'heureux succès du combat, et l'instruire fort en gros des principales circonstances de l'action. Vingt ou trente heures après, on fait partir un second officier avec une relation plus détaillée, où l'on marque la perte que l'on a faite et celle de l'ennemi.

La politique ne permet pas toujours d'employer l'exacte vérité, à cet égard, dans les relations que l'on rend publiques : il est assez ordinaire d'y diminuer sa perte et d'augmenter celle de l'ennemi; mais comme chaque parti publie des relations du même combat, il est aisé, en les comparant les unes avec les autres, de juger à peu près de la vérité.

Nous observerons, à cette occasion, qu'une relation bien faite, bien claire et bien précise, fait juger avantageusement des talens du général. Si elle est mal digérée et mal conçue, on a de la peine à croire qu'il ait eu des idées bien nettes de sa besogne. Cette sorte de travail, au reste, ne doit être fait que par lui seul; ce ne doit point être l'ouvrage d'un secrétaire, mais de celui qui a été l'ame de toute l'action. On a vu des relations qui, bien entendues, imputoient elles-mêmes des fautes d'inadvertance à ceux qui les avoient fait dresser. Avec un peu d'habitude de penser et d'écrire, on n'aggraveroit pas au moins ses fautes, en les avouant sans s'en apercevoir. Qu'il nous soit permis de citer ici une relation

qui nous a paru répondre à la beauté de l'action; c'est celle de la bataille de Berghen.

Il est du devoir du victorieux, après la bataille, de retirer les blessés, de les faire conduire dans les hôpitaux, et de veiller à ce qu'ils soient bien traités. On doit avoir également soin de ses soldats et de ceux de l'ennemi; c'est un devoir que prescrit l'humanité, et qu'on n'a pas besoin de recommander aux généraux français. On fait aussi enterrer les morts le lendemain de la bataille, afin qu'ils n'infectent point l'air par leur corruption.

Pendant que les gens commandés pour cette opération y procèdent, on suit l'ennemi, et on le fait harceler, autant qu'on le peut, par différens détachemens de l'armée, qui le poursuivent jusqu'à ce qu'il ait pris quelque position où il soit dangereux de le forcer.

Ce qui doit caractériser une *victoire* complète, et en être la suite, c'est l'attaque des places de l'ennemi. Le gain de plusieurs *victoires*, dit M. le chevalier de Folard, ne sert de rien, s'il n'est suivi de la prise des forteresses ennemies. Ce n'est que par là qu'on peut compter sur un établissement solide dans le pays ennemi; sans quoi, une seule défaite peut faire perdre les avantages de plusieurs *victoires*.

Quel que soit le brillant d'une *victoire*, on ne doit pas s'en laisser éblouir, et se livrer à ce qu'elle a de flatteur, sans songer aux suites d'une défaite.

Polybe fait sur ce sujet les réflexions suivantes, par lesquelles nous terminons cet article:

« La plupart des généraux et des rois, dit cet auteur » célèbre, lorsqu'il s'agit de donner une bataille géné- » rale, n'aiment à se représenter que la gloire et l'utilité » qu'ils retireront de la *victoire*; ils ne pensent qu'à la » manière dont ils en useront avec chacun, en cas que » les choses réussissent selon leurs souhaits : jamais ils ne » se mettent devant les yeux les suites malheureuses d'une » défaite, jamais ils ne s'occupent de la conduite qu'ils » devront garder dans les revers de la fortune; et cela » parce que l'un se présente de soi-même à l'esprit, et » que l'autre demande beaucoup de prévoyance. Cepen-

» dant cette négligence à faire des réflexions sur les mal-
» heurs qui peuvent arriver, a souvent été cause que des
» chefs, malgré le courage et la valeur des soldats, ont été
» honteusement vaincus, ont perdu la gloire qu'ils avoient
» acquise par d'autres exploits, et ont passé le reste de
» leurs jours dans la honte et dans l'ignominie. Il est aisé
» de se convaincre qu'il y a un grand nombre de géné-
» raux qui sont tombés dans cette faute, et que c'est au
» soin de l'éviter que l'on reconnoît sur-tout combien un
» homme est différent d'un autre. Le temps passé nous en
» fournit une infinité d'exemples. »

(M. LE BLONT.)

VIE.

Ce mot se prend, en morale, pour la *vie* civile et les devoirs de la société, pour les mœurs, pour la durée de notre existence, etc.

La *vie* civile est un commerce d'offices mutuels, où le plus honnête met davantage; en procurant le bonheur des autres, on assure le sien.

L'ordre des devoirs de la société est de savoir se conduire avec ses supérieurs, ses égaux et ses inférieurs : il faut plaire à ses supérieurs sans bassesse, montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux, ne point faire sentir le poids de son rang ou de sa fortune à ses inférieurs.

Les mœurs douces, pures, honnêtes, entretiennent la santé, donnent des nuits paisibles, et conduisent à la fin de la carrière par un sentier semé de fleurs.

La durée de notre existence est courte; il ne faut pas l'abréger par nos déréglemens, ni l'empoisonner par les frayeurs de la mort et les foiblesses de la superstition. Conduits par la raison, et tranquilles par nos vertus,

> Attendons que la parque
> Tranche d'un coup de ciseau
> Le fil du même fuseau
> Qui devide les jours du peuple et du monarque;
> Lors, satisfaits du temps que nous aurons vécu,
> Rendons graces à la nature,
> Et remettons-lui sans murmure
> Ce que nous en avons reçu.

Quand l'ame n'est pas ébranlée par un grand nombre de sensations, elle s'envole avec moins de regret; le corps reste sans mouvement, on jette de la terre par dessus, et en voilà pour une éternité.

On appelle *vie* morale celle qui s'étend avec gloire au-delà du tombeau.

La comparaison de la briéveté de cette *vie* mortelle avec l'éternité d'une *vie* morale dans le souvenir des hommes étoit familière aux Romains, et a été chez eux la source des plus grandes actions. La religion chrétienne

nous assure aussi, d'une manière bien plus consolante, la certitude d'une *vie* éternelle et bienheureuse, dont l'espérance doit nous exciter à la pratique de toutes les vertus. Il est pourtant vrai de dire que l'idée de vivre glorieusement dans la mémoire de la postérité est une chose utile à la société, et qui flatte beaucoup dans le temps qu'on vit réellement. C'est une espèce de consolation et de dédommagement de la mort naturelle à laquelle nous sommes tous condamnés. Ce riche financier, ce seigneur de la cour, périront entièrement pour le monde, lorsque la mort les enlevera. A peine se souviendra-t-on d'eux au bout de quelques mois; à peine leur nom sera-t-il prononcé. Un homme célèbre, au contraire, soit dans l'administration des affaires de l'état, soit à la guerre, soit dans la magistrature, soit dans les sciences et les beaux arts, n'est point oublié. Les grands du monde, qui n'ont que leur grandeur pour apanage, ne vivent que peu d'années. Les grands écrivains, au contraire, sont immortels; leur substance est par conséquent bien supérieure à celle de toutes les créatures périssables.

La *vie* est l'opposé de la mort, qui est la destruction absolue des organes vitaux, sans qu'ils puissent se rétablir; en sorte que la plus petite *vie* est celle dont on ne peut rien ôter sans que la mort arrive. On voit que, dans cet état délicat, il est difficile de distinguer le vivant du mort; mais, prenant ici le nom de *vie* dans le sens ordinaire et commun, je la définis un mouvement continuel des solides et des fluides de tout corps animé.

La physiologie démontre comment la machine se détruit par nuances, sans qu'il soit possible de l'empêcher par aucuns remèdes; et la Bruyère, dans ses Caractères, en a fait un tableau d'après nature. Le voici :

« Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit » Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses » maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue » de fatigue; et le dieu prononce que cela lui arrive par » la longueur du chemin qu'elle vient de faire : elle dit » qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de » dîner peu : elle ajoute qu'elle est sujète à des insomnies, » et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit :

» elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel » remède; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, » et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher: elle » lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit » de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions; et il ajoute » qu'elle fasse diète : ma vue s'affoiblit, dit Irène; prenez » des lunettes, dit Esculape : je m'affoiblis moi-même, » continue-t-elle, je ne suis ni si forte ni si saine que » j'ai été; c'est, dit le dieu, que vous vieillissez : mais » quel moyen de guérir de cette langueur? Le plus court, » Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et » votre aïeule. »

La *vie* ou l'âge de l'homme se prend, en médecine, pour la division de la *vie* humaine. La *vie* se partage en plusieurs âges; savoir, en enfance, qui dure depuis le moment de la naissance jusqu'au temps où l'on commence à être susceptible de raison. Suit après l'âge de puberté, qui se termine à quatorze ans dans les hommes, et dans les filles à douze. L'adolescence succède depuis la quatorzième année jusqu'à vingt ou vingt-cinq ans, ou, pour mieux dire, tant que la personne prend de l'accroissement. On passe ensuite à l'âge viril, dont on sort à quarante-cinq ou cinquante ans. De là on tombe dans la vieillesse, qui se subdivise en vieillesse proprement dite, en caducité et décrépitude, qui est la borne de la *vie*.

Chaque âge a ses maladies particulières; elles dépendent de la fluidité des liquides, et de la résistance que leur opposent les solides. Dans les enfans, la délicatesse des fibres occasionne diverses maladies, comme le vomissement, la toux, les hernies, l'épaississement des liqueurs, d'où procèdent les aphtes, les fluxions, les diarrhées, les convulsions, sur-tout lorsque les dents commencent à paroître; ce qu'on appelle vulgairement le germe des dents. A peine les enfans sont-ils quittes de ces accidens, qu'ils deviennent sujets aux inflammations des amygdales, au rachitis, aux éruptions vers la peau, comme la rougeole et la petite-vérole, aux tumeurs des parotides, à l'épilepsie. Dans l'âge de puberté, ils sont attaqués de fièvres aiguës, à quoi se joignent les hémorragies par le nez, et, dans les filles, les pâles couleurs. Cet âge est vraiment

critique, selon Hippocrate; car, si les maladies opiniâtres auxquelles les jeunes gens ont été sujets ne cessent alors, ou, selon Celse, lorsque les hommes connoissent, pour la première fois, les femmes, et dans le sexe féminin au temps de l'éruption des règles, elles deviennent presque incurables. Dans l'adolescence, la tension des solides devenant plus considérable, les alimens étant d'une autre nature, les exercices plus violens, les humeurs sont plus atténuées, divisées et exaltées : de là résultent les fièvres inflammatoires et putrides, les péripneumonies, les crachemens de sang, qui, lorsqu'on les néglige, dégénèrent en phthisie; maladie si commune à cet âge, qu'on ne pensoit pas autrefois que l'on y fût sujet lorsque l'on avoit atteint l'âge viril, qui devient lui-même le règne de maladies très-considérables.

L'homme étant alors dans toute sa force et sa vigueur, les fibres ayant obtenu toute leur élasticité, les fluides se trouvent pressés avec plus d'impétuosité; de là naissent les efforts qu'ils font pour se soustraire à la violence de la pression; de là l'origine d'une plus grande dissipation par la transpiration, des inflammations, des dyssenteries, des pleurésies, des flux hémorroïdaux, des engorgemens du sang dans les vaisseaux du cerveau, qui produisent la frénésie, la léthargie, et autres accidens de cette espèce, auxquels se joignent les maladies qu'entraînent après elles la trop grande application au travail, la débauche dans la première jeunesse, les veilles, l'ambition démesurée, enfin les passions violentes et l'abus des choses non naturelles; telles sont l'affection hypocondriaque, les vapeurs, la consomption, la catalepsie, et plusieurs autres.

La vieillesse devient à son tour la source d'un nombre de maladies fâcheuses; les fibres se dessèchent et se raccourcissent, elles perdent leur élasticité, les vaisseaux s'obstruent, les pores de la peau se resserrent, la transpiration devient moins abondante, il se fait un reflux de cette matière sur les autres parties. De là naissent les apoplexies, les catarres, l'évacuation abondante des sérosités par le nez et par la voie des crachats, qu'on nomme vulgairement pituite; l'épaississement de l'humeur contenue dans les articulations, les rhumatismes, les diarrhées

et les stranguries habituelles; de l'affaissement des vaisseaux et du racornissement des fibres proviennent les dysuries, la paralysie, la surdité, le glaucôme ou affection sur les yeux, maladies si ordinaires aux vieillards, et dont la fin est le terme de la *vie*.

On a vu jusqu'ici la différence des maladies selon les âges : les remèdes varient aussi selon l'état des fluides et des solides auxquels on doit les proportionner. Les doux, et ceux qui sont légèrement toniques, conviennent aux enfans; les délayans et les aqueux doivent être employés pour ceux qui ont atteint l'âge de puberté, en qui l'on doit modérer l'activité du sang. Dans ceux qui sont parvenus à l'adolescence et à l'âge viril, la sobriété, l'exercice modéré, l'usage bien ménagé des choses non naturelles, deviennent autant de préservatifs contre les maladies auxquelles on est sujet; alors les remèdes délayans et incisifs sont d'un grand secours, si, malgré le régime ci-dessus, l'on tombe en quelque maladie.

Une diète aromatique et atténuante soutiendra les vieillards : on peut, avec succès, leur accorder l'usage modéré du vin; les diurétiques et les purgatifs légers et réitérés suppléeront au défaut de transpiration. Toutes ces règles sont tirées d'Hoffmann et des plus grands praticiens en médecine.

On appelle *vies*, des histoires qui se bornent à la *vie* d'un seul homme, et dans lesquelles on s'arrête autant sur les détails de sa conduite particulière que sur le maniement des affaires publiques, s'il s'agit d'un prince ou d'un homme d'état.

Les anciens avoient un goût particulier pour écrire des *vies*. Pleins de respect et de reconnoissance pour les hommes illustres, et considérant d'ailleurs que le souvenir honorable que les morts laissent après eux est le seul bien qui leur reste sur la terre qu'ils ont quittée, ils se faisoient un plaisir et un devoir de leur assurer ce foible avantage. Je prendrois les armes, disoit Cicéron, pour défendre la gloire des morts illustres, comme ils les ont prises pour défendre la *vie* des citoyens. Ce sont des leçons immortelles, des exemples de vertu consacrés au genre humain. Les portraits et les statues qui représentent les

traits corporels des grands hommes sont renfermés dans les maisons de leurs enfans, et exposés aux yeux d'un petit nombre d'amis; les éloges tracés par des plumes habiles représentent l'ame même et les sentimens vertueux. Ils se multiplient sans peine; ils passent dans toutes les langues, volent dans tous les lieux, et servent de maîtres dans tous les temps.

Cornélius Népos, Suétone et Plutarque, ont préféré ce genre de récit aux histoires de longue haleine. Ils peignent leurs héros dans tous les détails de la *vie*, et attachent sur-tout l'esprit de ceux qui cherchent à connoître l'homme. Plutarque, en particulier, a pris un plan également étendu et intéressant. Il met en parallèle les hommes qui ont brillé dans le même genre. Chez lui, Cicéron figure à côté de Démosthène, Annibal à côté de Scipion. Il me peint tour-à-tour les mortels les plus éminens de la Grèce et de Rome; il m'instruit par ses réflexions, m'étonne par son grand sens, m'enchante par sa philosophie vertueuse, et me charme par ses citations poétiques, qui, comme autant de fleurs, émaillent ses écrits d'une agréable variété.

Il me fait converser délicieusement dans ma retraite gaie, saine et solitaire, avec ces morts illustres: Ces sages de l'antiquité révérés comme des dieux, bienfaisans comme eux, héros donnés à l'humanité pour le bonheur des arts, des armes et de la civilisation. Concentré dans les pensées qu'ils m'inspirent, le volume antique me tombe des mains; et, méditant profondément, je crois voir s'élever lentement, et passer devant mes yeux surpris ces ombres sacrées, objets de ma vénération.

Socrate d'abord demeure seul vertueux dans un état corrompu; seul ferme et invincible, il brave la rage des tyrans, sans craindre pour la *vie* ni pour la mort, et ne connoissant d'autres maîtres que les saintes lois d'une raison calme, cette voix de Dieu qui parle intérieurement à la conscience attentive.

Solon, le grand oracle de la morale, établit sa république sur la vaste base de l'équité; il sut, par des lois douces, réprimer un peuple fougueux, lui conserver tout son courage et ce feu vif par lequel il devint si supérieur dans le

champ glorieux des lauriers, des beaux arts et de la noble liberté, et qui le rendit enfin l'admiration de la Grèce et du genre humain.

Lycurgue, cette espèce de demi-dieu, sévèrement sage, qui plia toutes les passions sous le joug de la discipline, ôta par son génie la pudeur à la chasteté, choqua tous les usages, confondit toutes les vertus, et mena Sparte au plus haut degré de grandeur et de gloire.

Après lui, s'offre à mon esprit Léonidas, ce chef intrépide, qui, s'étant dévoué pour la patrie, tomba glorieusement aux Thermopiles, et pratiqua ce que l'autre n'avoit qu'enseigné.

Aristide lève son front où brille la candeur, cœur vraiment pur, à qui la voix sincère de la liberté donne le beau nom de juste : respecté dans sa pauvreté sainte et majestueuse, il sacrifia au bien de sa patrie jusqu'à sa propre gloire, et accrut la réputation de Thémistocle son orgueilleux rival.

J'aperçois Cimon son disciple, couronné d'un rayon plus doux; son génie, s'élevant avec force, reponssa au loin la molle volupté : au dehors, il fut le fléau de l'orgueil des Perses; au dedans, il étoit l'ami du mérite et des arts; modeste et simple au milieu de la pompe et de la richesse.

Périclès, tyran désarmé, rival de Cimon, subjugua sa patrie par son éloquence, l'embellit de cent merveilles, et, après un gouvernement heureux, finit ses jours de triomphe, en se félicitant de n'avoir fait prendre le manteau noir à aucun citoyen.

Je vois ensuite paroître et marcher pensifs les derniers hommes de la Grèce sur son déclin, héros appelés trop tard à la gloire, et venus dans des temps malheureux : Timoléon, l'honneur de Corinthe, homme heureusement né, également doux et ferme à propos, et dont la haute générosité pleure son frère dans le tyran qu'il immole.

Pélopidas et Epaminondas, ces deux thébains, dont l'héroïsme combiné éleva leurs pays à la liberté, à l'empire et à la renommée.

Le grand Phocion, dans le tombeau duquel l'honneur des Athéniens fut enséveli; sévère comme homme public, inexorable au vice, inébranlable dans la vertu; mais, sous son

son humble toit que sa présence illustroit, la paix de l'ame et l'heureuse sagesse adoucissoient son front; l'amitié ne pouvoit être plus douce, ni l'amour plus tendre.

Agis, le dernier des fils du vieux Lycurgue, fut la généreuse victime de l'entreprise toujours vaine de sauver un état corrompu; il vit Sparte même perdue dans l'avarice servile.

Les deux Frères Achéens fermèrent la scène. Aratus qui ranima quelque temps dans la Grèce la liberté expirante;

Et l'aimable Philopœmen, le favori et le dernier espoir de son pays, qui, ne pouvant en bannir le luxe et la pompe, sut le tourner du côté des armes, simple et laborieux à la campagne, chef habile et hardi aux champs de Mars.

Un peuple puissant, race de héros, paroît dans le même paysage pour m'offrir des pièces de comparaison, et me mettre en état de juger le mérite entre les deux premières nations du monde.

Il me semble que le front plus sévère de ce dernier peuple n'a d'autre tache qu'un amour excessif de la patrie, passion trop ardente et trop partiale. Numa, la lumière de Rome, fut son premier et son meilleur fondateur, puisqu'il fut celui des mœurs. Le roi Servius posa la base solide sur laquelle s'éleva la vaste république qui domina l'univers. Viennent ensuite les grands et vénérables consuls.

Junius Brutus, dans qui le père public, du haut de son redoutable tribunal, fit taire le père privé.

Camille, que son pays ingrat ne put perdre, qui oublia ses injures personnelles, et ne sut venger que celles de sa patrie.

Fabricius, qui foule aux pieds l'or séducteur.

Cincinnatus, redoutable à l'instant où il quitte sa charrue.

Coriolan, fils soumis, mari sensible, coupable seulement d'avoir pris le parti des Volsques contre les Romains.

Le magnanime Paul-Emile rend la liberté à toutes les villes de Macédoine. Marcellus défait les Gaulois, et s'empare de Syracuse, en pleurant la mort d'Archimède.

Et toi sur-tout, Régulus, victime volontaire de Carthage, impétueux à vaincre la nature, tu t'arraches aux larmes de ta famille pour garder ta foi, et pour obéir à la voix de l'honneur.

Les *Vies* du philosophe de Chéronée offrent encore à mes réflexions Marius, fuyant et se cachant dans les marais de Minthurnes; Sylla, son adversaire, dont l'abdication noble, hardie, sensée, vertueuse, rendit son nom célèbre dans Rome jusqu'à la fin de sa *vie*.

Les Gracques, doués du don de la parole, sont pleins de feu, et d'un esprit d'autorité tribunitienne qui leur fut fatale. Esprit toujours turbulent, toujours ambitieux, toujours propre à produire des tyrans populaires.

Lucullus est malheureux de n'être pas mort dans le temps de ses victoires.

Scipion, ce grand capitaine, également brave et humain, parcourt rapidement tous les différens degrés de gloire sans tache. Ardent dans sa jeunesse, il sut ensuite goûter les douceurs de la retraite avec les muses, l'amitié et la philosophie.

Sertorius, le premier capitaine de son temps, tout fugitif qu'il étoit, et chef de barbares en terre étrangère, tient tête à toutes les forces de la république, et périt assassiné par une de ses créatures.

Cicéron, ta puissante éloquence arrêta quelque temps la rapidité de la chute de la liberté romaine.

Caton, tu es la vertu même dans les plus grands dangers!

Et toi, malheureux Brutus, héros bienfaisant, ton bras tranquille, poussé par l'amour de la liberté, plongea le poignard dans le sein de ton ami! Voilà les hommes dont Plutarque a fait le tableau.

Je parcours ainsi successivement tous les grands hommes dont Plutarque a fait le tableau, et je me sens animé du desir de leur ressembler.

VIE PRIVÉE *des Romains*. Nous entendons, par ce mot, la *vie* commune que les particuliers au dessus du peuple menoient à Rome pendant le cours de la journée. La *vie privée* de ce peuple a été un point un peu négligé par les compilateurs des antiquités romaines, tandis qu'ils ont beaucoup écrit sur tous les autres sujets.

Les mœurs des Romains ont changé avec leur fortune. Ils vivoient, au commencement, dans une grande simplicité. L'envie de dominer dans les patriciens, l'amour de l'indépendance dans les plébéiens, occupèrent les Romains de grands objets sous la république; mais, dans les intervalles de tranquillité, ils se donnoient tout entiers à l'agriculture. Les illustres familles ont tiré leurs surnoms de la partie de la *vie* rustique qu'ils ont cultivée avec le plus de succès; et la coutume de faire son principal séjour à la campagne prit si fort le dessus, qu'on institua des officiers subalternes, nommé *viateurs*, dont l'unique emploi étoit d'aller annoncer aux sénateurs les jours d'assemblée extraordinaire. La plupart des citoyens ne venoient à la ville que pour leurs besoins et les affaires du gouvernement.

Leur commerce avec les Asiatiques corrompit dans la suite leurs mœurs, introduisit le luxe dans Rome, et assujétit les Romains au vice d'un peuple qu'ils venoient d'assujétir à leur empire. Quand la digue fut une fois rompue, on tomba dans des excès qui ne firent qu'augmenter avec le temps. Les esclaves furent chargés de tout ce qu'il y avoit de pénible au dedans et au dehors. On distingua les esclaves de ville des esclaves de la campagne: ceux-ci étoient pour la nécessité; ceux-là pour le luxe; et l'on eut recours à des concussions pour fournir à des profusions immenses.

Les Romains ont été quatre cent cinquante ans sans connoître dans la journée d'autre distinction que le matin, le midi et le soir. Ils se conformèrent, dans la suite, aux cadrans introduits par Papirius Cursor et par Martius Philippus pour la distinction des heures que Scipion Nasica marqua le premier par l'écoulement de l'eau. Ils avoient communément des esclaves dont l'unique emploi étoit d'observer les heures. Il y en avoit douze au jour, tantôt plus longues, tantôt plus courtes, selon la diversité des saisons. Les six premières étoient depuis le lever du soleil jusqu'à midi: les six dernières depuis midi jusqu'à la nuit.

La première heure étoit consacrée aux devoirs de la religion. Les temples étoient ouverts à tout le monde, et

souvent même avant le jour pour les plus matineux, qui y trouvoient des flambeaux allumés. Ceux qui ne pouvoient pas aller au temple suppléoient à ce devoir dans leur oratoire domestique, où les riches faisoient des offrandes, pendant que les pauvres s'acquittoient par de simples salutations. Au surplus, on ne doit point s'étonner de ce que leurs prières étant si courtes, il leur falloit cependant pour cela une heure, et quelquefois plus. Le grand nombre de besoins réels ou imaginaires, la multiplicité des dieux auxquels il falloit s'adresser séparément pour chaque besoin, les obligeoient à bien des pélerinages, dont ceux qui savoient adorer en esprit et en vérité étoient affranchis. Mais cette première heure n'étoit pas toujours pour les dieux seuls. Souvent la cupidité et l'ambition y avoient meilleure part que la piété. Elle étoit employée, ainsi que la seconde heure, à faire des visites aux gens de qui l'on espéroit des graces ou des bienfaits.

Pour la troisième heure, qui répondoit à nos neuf heures du matin, elle étoit toujours employée aux affaires du barreau, excepté dans les jours que la religion avoit consacrés, ou qui étoient destinés à des choses plus importantes que les jugemens, telles que les comices. Cette occupation remplissoit les heures suivantes jusqu'à midi, ou la sixième heure, suivant leur manière de compter.

Ceux qui ne se trouvoient point aux plaidoieries comme juges, comme parties, comme avocats ou comme solliciteurs, y assistoient comme spectateurs et auditeurs, et, pendant la république, comme juges des juges même. En effet, dans les procès particuliers, comme ils se plaidoient dans les temples, il n'y avoit guère que les amis de ces particuliers qui s'y trouvassent; mais, quand c'étoit une affaire où le public étoit intéressé; par exemple, quand un homme, au sortir de sa magistrature, étoit accusé d'avoir mal gouverné sa province, ou mal administré les deniers publics, d'avoir pillé les alliés, ou donné quelqu'atteinte à la liberté de ses concitoyens, alors la grande place, où les causes se plaidoient, étoit trop petite pour contenir tous ceux que la curiosité ou l'esprit de patriotisme y attiroit.

Si les grandes causes manquoient (ce qui arrivoit

rarement depuis que les Romains furent en possession de la Sicile, de la Sardaigne, de la Grèce, de la Macédoine, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Espagne et de la Gaule), on n'en passoit pas moins la troisième, la quatrième et la cinquième heures du jour dans les places; et malheur alors aux magistrats dont la conduite n'étoit pas irréprochable! la recherche les épargnoit d'autant moins, qu'il n'y avoit aucune loi qui les en mît à couvert.

Quand les nouvelles de la ville étoient épuisées, on passoit à celles des provinces, autre genre de curiosité qui n'étoit pas indifférente, puisque les Romains regardoient les provinces du même œil qu'un fils de famille regarde les terres de son père; et d'ailleurs elles étoient la demeure fixe d'une infinité de chevaliers romains, qui y faisoient un commerce aussi avantageux au public, que lucratif pour eux particuliers.

Quoique tous les citoyens, généralement parlant, donnassent ces trois heures à la place et à ce qui se passoit, il y en avoit cependant de bien plus assidus que d'autres, qui, moins oisifs, s'occupoient suivant leur condition, leur dignité et leurs desseins. Les chevaliers faisoient la banque, tenoient registre des traités et des contrats. Les prétendans aux charges et aux honneurs mendioient les suffrages. Ceux qui avoient avec eux quelque liaison de sang, d'amitié, de parti ou de tribu, les sénateurs même de la plus haute considération, par affection ou par complaisance pour ces candidats, les accompagnoient dans les rues, dans les places, dans les temples, et les recommandoient à tous ceux qu'ils rencontroient. Comme c'étoit une politesse chez les Romains d'appeler les gens par leur nom et par leur surnom, et qu'il étoit impossible qu'un candidat se fût mis tant de différens noms dans la tête, ils avoient à leur gauche des nomenclateurs qui leur suggéroient tous les noms des passans.

Si, dans ce temps-là, quelque magistrat de distinction revenoit de la province, on sortoit en foule de la ville pour aller au-devant de lui, et on l'accompagnoit jusque dans sa maison, dont on avoit pris soin d'orner les avenues de verdure et de festons. De même, si un ami partoit pour un pays étranger, on l'escortoit le plus loin

qu'on pouvoit, on le mettoit dans son chemin, et l'on faisoit, en sa présence, des prières et des vœux pour le succès de son voyage et pour son heureux retour.

Tout ce qu'on vient de dire s'observoit aussi bien pendant la république que sous les césars. Mais, dans ces derniers temps, il s'introduisit chez les grands seigneurs une espèce de manie dont on n'avoit point encore vu d'exemple. On ne se croyoit point assez magnifique, si l'on ne se donnoit en spectacle dans tous les quartiers de la ville avec un nombreux cortége de litières, précédées et suivies d'esclaves lestement vêtus. Cette vanité coûtoit cher; et Juvénal, qui en a fait une si belle description, assure qu'il y avoit des gens de qualité et des magistrats que l'avarice engageoit à grossir, comme d'indignes courtisans, la troupe des esclaves.

Enfin venoit la sixième heure du jour, c'est-à-dire midi: à cette heure, chacun songeoit à se retirer chez soi, dînoit légèrement, et faisoit la méridienne.

Le personnage que les Romains jouoient après dîner étoit aussi naturel que celui qu'ils jouoient le matin étoit composé. C'étoit chez eux une coutume presque générale de ne rien prendre sur l'après-midi pour les affaires, comme de ne rien donner de la matinée aux plaisirs. La paume ou le ballon, la danse, la promenade à pied ou en char, remplissoient leur après-midi. Ils avoient des promenoirs publics et de particuliers, dans lesquels les uns passoient quelques heures en des conversations graves ou agréables, tandis que les autres s'y donnoient en spectacle au peuple avec de nombreux cortéges, et que les jeunes gens s'exerçoient dans le champ de Mars à tout ce qui pouvoit les rendre plus propres au métier de la guerre.

Vers les trois heures après midi, chacun se rendoit en diligence aux bains publics ou particuliers. Les poètes trouvoient là, tous les jours, un auditoire à leur gré, pour y débiter les productions de leurs muses. La disposition même du lieu étoit favorable à la déclamation. Tout citoyen, quel qu'il fût, manquoit rarement aux bains: on ne s'en abstenoit guère que par paresse et par nonchalance, si l'on n'étoit obligé de s'en abstenir pour cause d'un deuil public ou particulier.

Horace, qui fait une peinture si naïve de la manière libre dont il passoit sa journée, se donne à lui-même cet air d'homme dérangé qu'il blâme dans les autres poètes, et marque assez qu'il se soucioit peu du bain. « La mode ni » les bienséances ne me gênent point, dit-il; je vais tout » seul où il me prend envie d'aller; je passe quelquefois » par la halle, et je m'informe de ce que coûtent le bled et » les légumes. Je me promène, vers le soir, dans le cirque » et dans la grande place, et je m'arrête à écouter un » diseur de bonne aventure, qui débite ses visions aux » curieux de l'avenir. De là je viens chez moi, je fais un » souper frugal, après lequel je me couche et dors sans au- » cune inquiétude du lendemain. Je demeure au lit jus- » qu'à la quatrième heure du jour, c'est-à-dire jusqu'à » dix heures, etc. »

Vers les quatre heures après midi, que les Romains nommoient la dixième heure du jour, on alloit souper. Ce repas laissoit du temps pour se promener et pour vaquer à des soins domestiques. Le maître passoit sa famille et ses affaires en revue, et finalement alloit se coucher. Ainsi finissoit la journée romaine.

(M. de Jaucourt.)

VIEILLESSE.

LA VIEILLESSE est le dernier âge de la vie. M. de Voltaire le peint ainsi :

C'est l'âge où les humains sont morts pour les plaisirs,
Où le cœur est surpris de se voir sans desirs.
Dans cet état, il ne nous reste
Qu'un asssemblage vain de sentimens confus,
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Un triste souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheurs, on sent de la pensée
Se déranger tous les ressorts ;
L'esprit nous abandonne, et notre ame éclipsée
Perd en nous de son être, et meurt avant le corps.

Mais comment arrive cet affreux dépérissement de notre machine ? C'est ce que je vais indiquer d'après l'auteur de l'Histoire Naturelle de l'Homme.

Le dépérissement, dit-il, est d'abord insensible ; il se passe même un long terme avant que nous nous apercevions d'un changement considérable : cependant nous devrions sentir le poids de nos années mieux que les autres ne peuvent en compter le nombre ; et, comme ils ne se trompent pas de beaucoup sur notre âge, en le jugeant par les changemens extérieurs, nous devrions nous tromper moins encore sur l'effet intérieur qui les produit, si nous nous flattions moins, et si, dans toutes choses, les autres ne nous jugeoient pas toujours beaucoup mieux que nous ne nous jugeons nous-mêmes.

Lorsque le corps a acquis toute son étendue en hauteur et en largeur par le développement entier de toutes ses parties, il augmente en épaisseur ; le commencement de cette augmentation est le premier point de son dépérissement ; car cette extension n'est pas une continuation de développement ou d'accroissement intérieur de chaque partie, par lesquels le corps continueroit de prendre plus d'étendue dans toutes ses parties organiques, et par conséquent plus de force et d'activité ; mais c'est une simple addition de matière surabondante, qui enfle le volume du

corps, et le charge d'un poids inutile. Cette matière est la graisse qui survient ordinairement à trente-cinq ou à quarante ans; et, à mesure qu'elle augmente, le corps a moins de légéreté et de liberté dans ses mouvemens; il n'acquiert de l'étendue qu'en perdant de la force et de l'activité.

Les os et les autres parties solides du corps, ayant pris toute leur extension en longueur et en grosseur, continuent d'augmenter en solidité; les sucs nourriciers qui y arrivent, et qui étoient auparavant employés à en augmenter le volume par le développement, ne servent plus qu'à l'augmentation de la massse; les membranes deviennent cartilagineuses; les cartilages deviennent osseux, toutes les fibres plus dures; la peau se dessèche, les rides se succèdent peu à peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe, etc.

Les premières nuances de cet état se font apercevoir avant quarante ans; elles croissent, par degrés assez lents, jusqu'à soixante; par degrés plus rapides, jusqu'à soixante-dix. La caducité commence à cet âge de soixante-dix ans; elle va toujours en augmentant; la décrépitude suit, et la mort termine ordinairement avant l'âge de quatre-vingt-dix ans la *vieillesse* et la vie.

Lorsque l'os est arrivé à son dernier période, lorsque les périostes ne fournisent plus de matière ductile, alors les sucs nourriciers se déposent dans l'intérieur de l'os; il devient plus solide, plus massif et spécifiquement plus pesant; enfin la substance de l'os est, avec le temps, si compacte, qu'elle ne peut plus admettre les sucs nécessaires à cette espèce de circulation qui fait la nutrition de ses parties; dès-lors cette substance de l'os doit s'altérer, comme le bois d'un vieil arbre s'altère lorsqu'il a une fois acquis toute sa solidité. Cette altération, dans la substance même des os, est une des premières causes qui rendent nécessaire le dépérissement de notre corps.

Plus la force du cœur est grande, et agit long-temps, plus le nombre des vaisseaux diminue, et plus les solides sont forts; d'où il arrive que la force des solides devient immense dans l'extrême *vieillesse*. Enfin les canaux trop résistans ne peuvent être étendus davantage par les liquides; toutes les parties doivent tomber dans une ossi-

fication sans remède. On a bien raison de se moquer de ces charlatans qui se vantent de pouvoir écarter cette ossification par des fortifians. La méthode de Médée, qui, par des alimens et des bains émolliens, nourrissoit, humectoit les corps desséchés, étoit au moins une idée plus raisonnable.

Les cartilages qu'on peut regarder comme des os mous, reçoivent, ainsi que les os, des sucs nourriciers qui en augmentent peu à peu la densité, à mesure qu'on avance en âge; et, dans la *vieillesse*, ils se durcissent presque jusqu'à l'ossification; ce qui rend les mouvemens des jointures du corps très-difficiles, et doit enfin nous priver de l'usage de nos membres extérieurs.

Les membranes, dont la substance a bien des choses communes avec celle des cartilages, prennent aussi, à mesure qu'on avance en âge, plus de densité et de sécheresse; celles, par exemple, qui environnent les os cessent d'être ductiles, dès que l'accroissement du corps est achevé, c'est-à-dire dès l'âge de dix-huit à vingt ans; elles ne peuvent plus s'étendre, elles commencent à augmenter en solidité qui s'accroît à mesure qu'on vieillit; il en est de même des fibres, qui composent les muscles et la chair; plus on vit, plus la chair devient dure.

Il est donc vrai qu'à mesure qu'on avance en âge, les os, les cartilages, les membranes, la chair et toutes les fibres du corps, acquièrent de la sécheresse et de la solidité : toutes les parties se retirent, tous les mouvemens deviennent plus lents, plus difficiles; la circulation des fluides se fait avec moins de liberté, la transpiration diminue, la digestion des alimens devient lente et laborieuse, les sucs nourriciers sont moins abondans; et, ne pouvant être reçus dans la plupart des fibres devenues trop solides, ils ne servent plus à la nutrition. Ainsi la sève de l'homme manque aux lieux qu'elle arrosoit.

La *vieillesse* arrive encore nécessairement par la dégénération des fluides contenus dans le corps humain, et dont l'influence sur son économie n'est pas une vérité douteuse; ces liqueurs, n'étant que des parties passives et divisées, ne font qu'obéir à l'impulsion des solides, dont leur mouvement, leur qualité, et même leur quan-

tité, dépendent. Dans la *vieillesse*, le calibre des vaisseaux se resserre, les filtres sécrétoires s'obstruent; le sang, la lymphe et les autres humeurs, doivent par conséquent s'épaissir, s'altérer, s'extravaser, et produire tous les vices des liqueurs qui mènent à la destruction. Telles sont les causes du dépérissement naturel de la machine. Les muscles perdent leur ressort, la tête vacille, la main tremble, les jambes chancellent; l'ouie, la vue, l'odorat, s'affoiblissent, et le toucher même s'émousse.

Impitoyablement flétrie, reconnoissez-vous dans cet état cette beauté ravissante à qui tous les cœurs adressoient autrefois leurs vœux? Triste aspect d'un sang glacé dans ses veines, comme les poètes peignent les naïades dans le cours arrêté de leurs eaux! Combien d'autres raisons de gémir pour celles chez qui la beauté est le seul présent des dieux! Une tête grise a succédé à ces cheveux d'un noir de jais, naturellement bouclés, qui tantôt flottoient sur des épaules d'albâtre, et tantôt se jouoient sur une belle gorge qui n'est plus. Ces yeux, qui disoient tant de choses, sont ternes et muets. Le corail de ses lèvres a changé de couleur; sa bouche est dépouillée de son plus bel ornement; aucune trace de cette taille légère si bien proportionnée, et de ce teint qui le disputoit aux lys et aux roses; cette peau si douce, si fine et si blanche, n'offre aux regards qu'une foule d'écailles, de plis et de replis tortueux. Hélas! tout chez elle s'est changé en rides presqu'effrayantes. Le cerveau affaissé sur lui-même ne laisse passer que lentement ces rayons d'intelligence et de génie qui causoient votre admiration. Telle est la décrépitude du dernier âge.

Cependant que ce triste hiver n'alarme point ceux dont la vie s'est passée dans la culture de l'esprit, dans la bienfaisance et dans la pratique de la vertu. Leurs cheveux blancs sont respectables; leurs écrits, leurs belles actions, le sont encore davantage. C'est à ces gens-là, si rares sur la terre, que la brillante et florissante jeunesse doit des égards, des hommages et des autels.

La *vieillesse* languissante, ennemie des plaisirs, succédant à l'âge viril, vient rider le visage, courber le corps,

affoiblir les membres, tarir dans le cœur la source de la joie, nous dégoûter du présent, nous faire craindre l'avenir, et nous rendre insensibles à tout, excepté à la douleur. Ce temps se hâte, le voilà qui arrive; ce qui vient avec tant de rapidité est près de nous; et le présent, qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que j'écris ce petit nombre de réflexions, et ne peut plus se rapprocher.

La longue habitude tient la *vieillesse* comme enchaînée; elle n'a plus de ressources contre ses défauts : semblables aux arbres dont le tronc rude, noueux, s'est durci par le nombre des années, et ne peut plus se redresser, les hommes, à un certain âge, ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusque dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gémissent en vain; et la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger. « On s'envieillit des ans, dit Montaigne, sans s'assagir » d'un pouce; on va toujours en avant, mais à reculons. » Il feroit beau être vieux, continue-t-il, si nous mar- » chions vers l'amendement; mais le marcher de cet âge » est celui d'un ivrogne, chancelant, vertigineux; c'est » l'homme qui marche vers son décroît. »

On doit cependant se consoler des rides qui viennent sur le visage, puisqu'elles sont l'effet inévitable de notre existence. Dans l'adversité, les peines de l'esprit et les travaux du corps font vieillir les hommes avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle et voluptueuse les usent encore davantage. Ce n'est qu'une vie sobre, modérée, simple, laborieuse, exempte de passions vives et emportées, qui peut retenir dans nos membres quelques avantages de la jeunesse, lesquels, sans ces précautions, s'envolent promptement sur les ailes du temps. C'est une belle chose qu'une *vieillesse* étayée sur la vertu.

Les vieillards, dit Horace, sont assiégés de mille défauts. Une malheureuse avarice les tourmente sans cesse pour amasser du bien, et leur défend d'y toucher. La timidité

les glace, et les rend comme perclus. Ils n'espèrent que foiblement, ils temporisent continuellement, ils n'agissent que lentement. Toujours alarmés sur l'avenir, toujours plaintifs et difficiles, panégyristes ennuyeux du temps passé, censeurs sévères, et sur-tout grands donneurs d'avis aux jeunes gens, auxquels ils ne devroient donner que des leçons et des exemples de sagesse et de vertu.

Cette peinture est aussi belle que vraie : un vieillard est assiégé de maux ; il n'a jamais assez délibéré, ou, si vous voulez, il n'espère que foiblement ; il est lent à concevoir des espérances, il ne sait pas se remuer, il est toujours alarmé sur l'avenir, il tremble que le nécessaire lui manque ; de mauvaise humeur, il ne vante que le temps passé. Enfin, pour finir de peindre les vieillards, tout entiers dans le passé, ils en conservent toujours une idée agréable, parce que c'étoit le temps de leurs plaisirs ; et, toujours occupés d'eux,

Racontent ce qu'ils ont été,
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

Un vieillard qui tient le timon de l'état trouve presque toujours des difficultés, voit des dangers par-tout, délibère éternellement, a des craintes et des remords avant le temps, ne mène jamais une affaire jusqu'où elle doit aller, et compte pour une fortune complète le plus petit succès. Qu'un juste mélange dans ces excès réduits à la modération, qui fait les vertus, mettroit un excellent tempérament dans les affaires du gouvernement !

Tout vieillard, en général, doit penser à la retraite. Il est un temps de se retirer, comme il est un temps de paroître.

Un vieillard infirme et chagrin ne sauroit guère se montrer dans le monde que pour être un objet de compassion ou de raillerie : il faut alors laisser jouir la jeunesse des avantages du bel âge ; il faut se réduire aux plaisirs tranquilles de la lecture, ménager la complaisance de ceux qui veulent nous souffrir, et ne chercher leur conversation qu'autant que nous en avons besoin pour tem-

pérer la solitude, jusqu'à ce que nous passions pour toujours dans celle du tombeau. Si nous étions sages, dit Saint-Évremond, notre dégoût pour le monde répondroit à celui qu'on y a pour nous; car, dans l'inutilité des conditions, où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite.

Les vieillards sont sujets à nombre de maladies qui leur sont particulières par le défaut de transpiration. Les reins, le bas-ventre, les articulations et le cerveau, sont attaqués d'une humeur âcre qui demande à être évacuée et adoucie. Comme la *vieillesse* est naturellement froide et sèche, les personnes âgées doivent faire usage des choses qui humectent et échauffent : tels sont le bon vin, les alimens capables de fortifier, la promenade ou la gestation, qu'il ne faut point pousser jusqu'à la lassitude. Le vin est excellent pour les vieillards, parce qu'il est restaurant, cordial, échauffant, mais de plus en ce qu'il purge la sérosité du sang par les urines. Or, cette évacuation devient plus nécessaire dans les vieillards, sur-tout ceux qui abondent en superfluités aqueuses et séreuses.

(M. de Jaucourt.)

VIGUEUR.

GRANDE force. Il se dit des hommes, des plantes et des animaux, de l'ame et du corps, des membres et des qualités. *Il est dans la vigueur de l'âge.* Bacon est plein d'idées *vigoureuses.* Lorsque les lois sont sans *vigueur*, les mauvaises actions sans châtiment, les bonnes sans récompense, il faut que l'anarchie s'introduise, et que les peuples tombent dans l'avilissement et le malheur. Quelques actions de *vigueur* de la part d'un prince intelligent et ferme suffisent pour relever un état chancelant. Il y a peu d'auteurs qui aient plus de *vigueur* dans le style que Montaigne. Les plantes, sur la fin de l'été, sont sans *vigueur.* La *vigueur* du corps et de l'esprit est rare sous les climats très-chauds.

L'exercice et la tempérance fortifient le corps, et lui donnent de la *vigueur.*

(ANONYME.)

VINDICATIF.

On appelle *vindicatif* celui qui est enclin à la vengeance. Je ne voudrois pas donner ce nom à celui qui se rappelle facilement l'injure qu'il a reçue ; car il y a des hommes qui se souviennent très-bien, qui n'oublient même jamais les torts qu'on a avec eux, et qui ne s'en vengent point, qui ne sont point tourmentés par la rancune et le ressentiment ; c'est une affaire purement de mémoire. Ils ont l'insulte qui leur est propre présente à l'esprit, à peu près comme celle qu'on a faite à un autre, et dont ils ont été témoins. Il y a donc dans l'esprit de vengeance quelque chose de plus que de la mémoire de l'injure. Je pense qu'au moment de l'injure, le ressentiment naît plus ou moins vif ; dans cet état de ressentiment, les organes intérieurs sont affectés d'une certaine manière ; nous le sentons au mouvement qui s'y produit. Si cette affection dure, tient long-temps ; si elle passe, mais qu'elle reprenne facilement ; si elle reprend avec plus de force qu'auparavant, voilà ce qui constituera le *vindicatif*. Appliquez les mêmes idées à toutes les autres passions, et vous aurez ce qu'on appelle le caractère dominant. C'est un tic des organes intérieurs, vice qu'il est très-dangereux de prendre, qu'on peut contracter de cent manières différentes, auquel la nature dispose, et qu'elle donne même quelquefois. Lorsqu'elle le donne, il est impossible de s'en défaire ; c'est une affection des organes intérieurs, qu'il n'est pas plus possible de changer que celle des organes extérieurs : on ne refait pas plus son cœur, sa poitrine, ses intestins, son estomac, les fibres passionnées, qu'on ne refait son front, ses yeux ou son nez. Celui qui est colère par ce vice de conformation restera colère ; celui qui est humain, tendre, compatissant restera tendre, humain, compatissant ; celui qui est cruel et sanguinaire trouvera du plaisir à plonger le poignard dans le sein de son semblable, aimera à voir couler le sang, se complaira dans les transes du moribond, et repaîtra ses yeux des convulsions de son agonie. Si l'on a vu des hommes prendre des caractères tout opposés à ceux qu'ils avoient

ou

ou paroissoient avoir naturellement, c'est que le premier qu'ils ont montré n'étoit que simulé, ou que peut-être il est possible que les organes intérieurs aient d'abord la conformation qui donne telle passion dominante, tel fond de caractère ; qu'en croissant avec l'âge, ils prennent cette conformation habituelle qui rend le caractère différent, ou même qui donne un caractère opposé. Il en est ainsi des organes extérieurs ; tel enfant, dans ses premières années, est beau, et devient laid : tel autre est laid, et devient beau.

(ANONYME.)

VIOL.

VIOL, VIOLEMENT, VIOLATION. On se sert fort bien du premier, en terme de palais, pour exprimer le crime que l'on commet en violant une femme ou une fille. *Violement* ne vaudroit rien en ce sens-là; mais *violement* se prend pour l'infraction d'une loi, et est toujours suivi d'un génitif; il a été accusé de *viol;* il a été condamné pour un *viol.* On ne diroit pas il a été accusé de *violement;* mais on dit le *violement* des lois, le *violement* d'une alliance. *Violation* se dit plutôt que *violement* des choses sacrées; on dit *violation* des asyles, des églises, des sépulcres, d'une coutûme religieuse et du droit des gens en la personne d'un ambassadeur.

Viol paroît être un abrégé du mot *violence.* C'est le crime de celui qui use de force et de *violence* sur la personne d'une fille, femme, ou veuve, pour la connoître charnellement, malgré la résistance forte et persévérante que celle-ci fait pour s'en défendre.

Pour caractériser le *viol*, il faut que la violence soit employée contre la personne même, et non pas seulement contre les obstacles intermédiaires, tels qu'une porte que l'on auroit brisée pour arriver jusqu'à elle.

Il faut aussi que la résistance ait été persévérante jusqu'à la fin; car, s'il n'y avoit eu que de premiers efforts, ce ne seroit pas le cas du *viol* ni de la peine attachée à ce crime.

Un arrêt du parlement de Grenoble condamna au supplice de la roue un particulier, pour avoir violé une fille âgée seulement de quatre ans huit mois.

Plusieurs auteurs prétendent qu'une femme qui devient grosse n'est point présumée avoir été violée, parce que le concours respectif est nécessaire pour la génération.

Bruneau rapporte un trait singulier, qui prouve combien les preuves sont équivoques en matière de *viol.* Un juge ayant condamné un jeune homme qu'une femme accusoit de l'avoir violée, à lui donner une somme d'argent par forme de dommages et intérêts, il permit en même

temps à ce jeune homme de reprendre l'argent qu'il venoit de donner ; ce que ce jeune homme ne put faire, par rapport à la vigoureuse résistance de la femme, à laquelle le juge ordonna en conséquence de restituer l'argent, sur le fondement qu'il lui auroit été encore plus facile de défendre son honneur que son argent, si elle l'eût voulu.

(M. de JAUCOURT.)

VIOLENT.

VIOLENT, EMPORTÉ. Il semble que le *violent* va jusqu'à l'action, et que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux discours.

Un homme *violent* est prompt à lever la main, frappe aussitôt qu'il menace. Un homme *emporté* est prompt à dire des injures ; il se fâche aisément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais ; les *violens* sont plus dangereux.

Il faut se tenir sur ses gardes avec les personnes *violentes*, et il ne faut souvent que de la patience avec les personnes *emportées*.

(M. de JAUCOURT.)

VIRGINITÉ

Il appartenoit à Catulle d'emprunter le léger pinceau d'Anacréon pour peindre la *virginité*, comme il appartient à l'auteur de l'Histoire Naturelle de l'Homme d'en parler en physicien plein d'esprit et de lumières. On va voir avec quel coloris et quelle décence de style il sait traiter des sujets aussi délicats.

Les hommes, dit M. de Buffon, jaloux des privautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir posséder exclusivement et les premiers; c'est cette espèce de folie qui a fait un être réel de la *virginité* des filles. La *virginité*, qui est un être moral, une vertu qui ne consiste que dans la pureté du cœur, est devenue un objet physique, dont tous les hommes se sont occupés; ils ont établi sur cela des opinions, des usages, des cérémonies, des superstitions, et même des jugemens et des peines; les abus illicites, les coutumes les plus déshonnêtes, ont été autorisés; l'on a soumis à l'examen de matrones ignorantes, et exposé aux yeux de médecins prévenus les parties les plus secrètes de la nature, sans songer qu'une pareille indécence est un attentat contre la *virginité*; que c'est la violer que de chercher à la reconnoître; que toute situation honteuse, tout état indécent dont une fille est obligée de rougir intérieurement, est une vraie défloration.

On ne doit pas espérer de réussir à détruire les préjugés ridicules qu'on s'est formés sur ce sujet; les choses qui font plaisir à croire seront toujours crues, quelque déraisonnables qu'elles puissent être; cependant, comme dans une histoire on rapporte souvent l'origine des opinions dominantes, on ne peut se dispenser, dans un dictionnaire général, de parler d'une idole favorite à laquelle l'homme sacrifie, et de rechercher si la *virginité* est un être réel, ou si ce n'est qu'une divinité fabuleuse.

L'anatomie elle-même laisse une incertitude entière sur

l'existence de cette membrane qu'on nomme *hymen*, et des caroncules myrtiformes, qui ont été si long-temps regardées comme indiquant, par leur présence ou leur absence, la certitude de la défloration ou de la *virginité ;* l'anatomie, dis-je, nous permet de rejeter ces deux signes, non seulement comme incertains, mais comme imaginaires. Il en est de même d'un autre signe plus ordinaire, mais qui cependant est tout aussi équivoque, c'est le sang répandu. L'on a cru dans tous les temps que l'effusion du sang étoit une preuve réelle de la *virginité ;* cependant il est évident que ce prétendu signe est nul dans toutes les circonstances où l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement.

Aussi toutes les filles, quoique non défloréés, ne répandent pas du sang; d'autres, qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre ; les unes en donnent abondamment et plusieurs fois; d'autres peu et une seule fois; d'autres point du tout; cela dépend de l'âge, de la santé, de la conformation, d'un grand nombre d'autres circonstances.

Il arrive, dans les parties de l'un et de l'autre sexe, un changement considérable dans le temps de la puberté ; celles de l'homme prennent un prompt accroissement ; elles parviennent, en moins d'un an ou deux, à l'état où elles doivent rester pour toujours ; celles de la femme croissent aussi dans le même temps de la puberté ; les nymphes sur-tout, qui étoient auparavant presque insensibles, deviennent plus grosses, plus apparentes, et même elles excèdent quelquefois les dimensions ordinaires; l'écoulement périodique arrive dans le même temps ; toutes ces parties se trouvent gonflées par l'abondance du sang ; et, étant dans un état d'accroissement, elles se tuméfient, elles se serrent mutuellement, et elles s'attachent les unes aux autres dans tous les points où elles se touchent immédiatement. L'orifice du vagin se trouve ainsi plus rétréci qu'il ne l'étoit, quoique le vagin lui-même ait pris aussi de l'accroissement dans le même temps ; la forme de ce rétrécissement doit, comme on le voit, être fort différente dans les différens sujets et dans les différens degrés de l'accroissement de ces parties. Aussi paroît-il, par ce qu'en

disent les anatomistes, qu'il y a quelquefois quatre protubérances ou caroncules, quelquefois trois ou deux, et que souvent il se trouve une espèce d'anneau circulaire ou sémi-lunaire, ou bien un froncement, une suite de petits plis; mais ce qui n'est pas dit par les anatomistes, c'est que, quelque forme que prenne ce rétrécissement, il n'arrive que dans le temps de la puberté.

Avant la puberté, il n'y a point d'effusion de sang dans les jeunes filles qui ont commerce avec les hommes, pourvu qu'il n'y ait pas une disproportion trop grande, ou des efforts trop brusques; au contraire, lorsqu'elles sont en pleine puberté, et dans le temps de l'accroissement de ces parties, il y a très-souvent effusion de sang, pour peu qu'on y touche, sur-tout si elles ont de l'embonpoint, et si les règles vont bien; car celles qui sont maigres, ou qui ont des fleurs blanches, n'ont pas ordinairement cette apparence de *virginité;* et ce qui prouve évidemment que ce n'est en effet qu'une apparence trompeuse, c'est qu'elle se répète même plusieurs fois, et après des intervalles de temps assez considérables. Une interruption de quelque temps fait renaître cette prétendue *virginité;* et il est certain qu'une jeune personne qui, dans les premières approches, aura répandu beaucoup de sang, en répandra encore après une absence, quand même le premier commerce auroit duré pendant plusieurs mois, et qu'il auroit été aussi intime et aussi fréquent qu'on peut le supposer. Tant que le corps prend de l'accroissement, l'effusion de sang peut se répéter, pourvu qu'il y ait une interruption de commerce assez longue pour donner le temps aux parties de se réunir et de reprendre leur premier état; et il est arrivé plus d'une fois que des filles, qui avoient eu plus d'une foiblesse, n'ont pas laissé de donner ensuite à leur mari cette preuve de leur *virginité*, sans autre artifice que celui d'avoir renoncé pendant quelque temps à leur commerce illégitime.

Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu sincères sur cet article, il s'en est trouvé plus d'une qui ont avoué les faits qu'on vient de rapporter; il y en a dont la prétendue *virginité* s'est renouvelée jusqu'à quatre et même

cinq fois dans l'espace de deux ou trois ans. Il faut cependant convenir que ce renouvellement n'a qu'un temps ; c'est ordinairement de quatorze à dix-sept, ou de quinze à dix-huit ans. Dès que le corps a achevé de prendre son accroissement, les choses demeurent dans l'état où elles sont, et elles ne peuvent paroître différentes qu'en employant des secours étrangers et des artifices dont nous nous dispenserons de parler.

Ces filles, dont la *virginité* se renouvelle, ne sont pas en si grand nombre que celles à qui la nature a refusé cette espèce de faveur ; pour peu qu'il y ait du dérangement dans la santé, que l'écoulement périodique se montre mal et difficilement, que les parties soient trop humides, et que les fleurs blanches viennent à se relâcher, il ne se fait aucun rétrécissement, aucun froncement. Ces parties prennent de l'accroissement ; mais, étant continuellement humectées, elles n'acquièrent pas assez de fermeté pour se réunir ; il ne se forme ni caroncules, ni anneau, ni plis ; l'on ne trouve que peu d'obstacles aux premières approches, et elles se font sans aucune effusion de sang.

Rien n'est donc plus chimérique que les préjugés des hommes à cet égard, et rien de plus incertain que ces prétendus signes de la *virginité* du corps. Une jeune personne aura commerce avec un homme avant l'âge de puberté, et pour la première fois, cependant elle ne donnera aucune marque de cette *virginité ;* ensuite la même personne, après quelque temps d'interruption, lorsqu'elle sera arrivée à la puberté, ne manquera guère, si elle se porte bien, d'avoir tous ces signes, et de répandre du sang dans de nouvelles approches ; elle ne deviendra pucelle qu'après avoir perdu sa *virginité ;* elle pourra même le devenir plusieurs fois de suite, et aux mêmes conditions. Une autre, au contraire, qui sera vierge en effet, ne sera pas pucelle, ou du moins n'en aura pas la même apparence. Les hommes devroient donc bien se tranquilliser sur tout cela, au lieu de se livrer, comme ils le font souvent, à des soupçons injustes ou à de fausses joies, selon qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

Si l'on vouloit avoir un signe évident et infaillible de

virginité pour les filles, il faudroit le chercher parmi ces nations sauvages et barbares qui, n'ayant point de sentimens de vertu et d'honneur à donner à leurs enfans par une bonne éducation, s'assurent de la chasteté de leurs filles par un moyen que leur a suggéré la grossiéreté de leurs mœurs. Les Ethiopiens et plusieurs autres peuples de l'Afrique, les habitans du Pégu et de l'Arabie Pétrée, et quelques autres nations de l'Asie, aussitôt que leurs filles sont nées, rapprochent, par une sorte de couture, les parties que la nature a séparées, et ne laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels; les chairs adhèrent peu à peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte que l'on est obligé de les séparer lorsque le temps du mariage est arrivé; ce qui se fait par une incision. On dit qu'ils emploient, pour cette infibulation des femmes, un fil d'amiante, parce que cette matière n'est pas sujète à la corruption. Il y a certains peuples qui passent seulement un anneau; les femmes sont soumises, comme les filles, à cette précaution outrageante pour la vertu; on les force de même à porter un anneau; la seule différence est que celui des filles ne peut s'ôter, et que celui des femmes a une espèce de serrure dont le mari seul a la clé.

Mais pourquoi citer des nations barbares, lorsque nous avons de pareils exemples aussi près de nous? La délicatesse, dont quelques-uns de nos voisins se piquent sur la chasteté de leurs femmes, est-elle autre chose qu'une jalousie brutale et criminelle?

Quel contraste dans les goûts et dans les mœurs des différentes nations! quelle contrariété dans leurs façons de penser! Après ce que nous venons de rapporter sur le cas que la plupart des hommes font de la *virginité*, sur les précautions qu'ils prennent, et sur les moyens honteux qu'ils se sont avisés d'employer pour s'en assurer, imagineroit-on que d'autres la méprisent, et qu'ils regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter?

La superstition a porté certains peuples à céder les prémices des vierges aux prêtres de leurs idoles, ou à en

faire une espèce de sacrifice à l'idole même. Les prêtres des royaumes de Cochin et de Calicut, jouissent de ce droit; et, chez les Canarins de Goa, les vierges sont prostituées de gré ou de force, par leurs plus proches parens, à une idole de fer; la superstition aveugle de ces peuples leur fait commettre ces excès dans des vues de religion. Des vues purement humaines en ont engagé d'autres à livrer avec empressement leurs filles à leurs chefs, à leurs maîtres, à leurs seigneurs. Les habitans des îles Canaries, du royaume de Congo, prostituent leurs filles de cette façon, sans qu'elles en soient déshonorées : c'est à peu près la même chose en Turquie, en Perse et dans plusieurs autres pays de l'Asie et de l'Afrique, où les plus grands seigneurs se trouvent trop honorés de recevoir de la main de leur maître les femmes dont il s'est dégoûté.

Au royaume d'Aracan et aux îles Philippines, un homme se croiroit déshonoré s'il épousoit une fille qui n'eût pas été défloréepar un autre; et ce n'est qu'à prix d'argent que l'on peut engager quelqu'un à prévenir l'époux. Dans la province de Thibet, les mères cherchent des étrangers, et les prient instamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris. Les Lapons préfèrent aussi les filles qui ont eu commerce avec des étrangers; ils pensent qu'elles ont plus de mérite que les autres, puisqu'elles ont su plaire à des hommes qu'ils regardent comme plus connoisseurs et meilleurs juges de la beauté qu'ils ne le sont eux-mêmes. A Madagascar et dans quelques autres pays, les filles les plus libertines et les plus débauchées sont celles qui sont le plus tôt mariées. Nous pourrions, conclut M. de Buffon, donner plusieurs autres exemples de ce goût singulier, qui ne peut venir que de la grossièreté ou de la dépravation des mœurs.

De la virginité, cette vertu si pure,
On a voulu faire un trésor;
Mais ce bien, je le veux, plus précieux que l'or,
Ce bien est-il conforme aux lois de la nature?
Si chaque homme à son gré se livre à cette erreur
Où le fanatisme l'entraîne,
Que deviendra la race humaine?
Elle est l'œuvre du créateur;

L'homme a-t-il droit de la détruire?
L'éternel a parlé, c'est à nous d'y souscrire.
Ceux qui nous précédoient nous ont donné la vie;
Donnons la vie à notre tour.
Sous la condition d'un lien respectable,
Nous payons une dette en peuplant l'univers;
Mais laissons à des cœurs pervers,
Des Phriné, des Laïs, la race méprisable.

(ANONYME.)

VISAGE.

Les philosophes appellent le *visage* le miroir de l'esprit.

Cicéron remarque, dans son Traité des Lois, qu'on ne trouve dans aucun animal de face semblable à celle de l'homme; il n'y en a aucun sur la face duquel on puisse observer tant de signes de pensées et de passions internes. Nous comprenons tous quels sont ces signes, quoique nous ne puissions guère les caractériser en détail; mais, pour en dire quelque chose en général, nous savons que la rougeur monte au *visage* dans la honte, et que l'on pâlit dans la peur. Ces deux symptômes ne se trouvent dans aucun autre animal, et forment dans l'homme une beauté particulière.

C'est encore sur le *visage* que paroissent les ris et les pleurs, deux autres symptômes des passions humaines, dont l'un est fait pour assaisonner les douceurs de la société, et l'autre pour émouvoir la compassion des caractères les plus durs.

Cette diversité prodigieuse des traits du *visage*, qui fait qu'entre plusieurs milliers de personnes à peine en voit-on deux qui se ressemblent, est une chose admirable en elle-même, et en même temps très-utile pour l'entretien des sociétés; ainsi tous les hommes, pouvant être aisément distingués sur leur simple physionomie, chacun reconnoît sans méprise ceux avec lesquels il a quelqu'affaire : c'est par là qu'on peut rendre un témoignage certain de ce que quelqu'un a dit, fait ou entrepris; toutes choses dont il n'y auroit pas moyen de s'assurer, s'il ne se trouvoit sur le *visage* de chaque personne quelque trait particulier qui empêchât de la confondre avec toute autre.

Que penserons-nous de Trébellius Calca, dit Valère Maxime? avec quelle assurance ne soutint-il pas qu'il

étoit Clodius, lorsqu'il voulut entrer en possession de son bien ? Il plaida sa cause avec tant d'avantage devant les centumvirs, que le tumulte du peuple ne laissoit presqu'aucun lieu d'espérer une sentence équitable ; cependant, dans cette cause inique, la droiture et la religion des juges triomphèrent de la fourberie du demandeur et de la violence du peuple qui le soutenoit.

(Voyez *Physionomie.*)

(M. de JAUCOURT.)

VISION.

VISION, APPARITION. La *vision* se passe dans les sens intérieurs, et ne suppose que l'action de l'imagination. L'*apparition* frappe de plus les sens extérieurs, et suppose un objet au dehors.

Joseph fut averti par une *vision* de fuir en Égypte avec sa famille. La Madelaine fut instruite de la résurrection du Sauveur par une *apparition*.

Les cerveaux échauffés et vides de nourriture croient souvent avoir des *visions*. Les esprits timides et crédules prennent quelquefois pour des *apparitions* ce qui n'est rien, ou ce qui n'est qu'un jeu.

La Bruyère emploie ingénieusement *apparition* au figuré : « Il y a, dit-il, dans les cours des *apparitions* » de gens aventuriers et hardis, d'un caractère libre et » familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent » qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux » autres, et qui sont crus sur leur parole. Ils profitent » cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont » les hommes pour la nouveauté ; ils percent la foule, » et parviennent jusqu'à l'oreille du prince, à qui le » courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux » d'en être vu : ils ont cela de commode pour les grands, » qu'ils en sont soufferts sans conséquence, et congédiés » de même ; alors ils disparoissent tout-à-la-fois riches et » décrédités, et le monde qu'ils viennent de tromper est » encore près d'être trompé par d'autres. »

Vision et *visions* se disent beaucoup dans le figuré ; l'un et l'autre se prennent d'ordinaire en mauvaise part, quand on n'y ajoute point d'épithète qui les rectifie : par exemple, pour condamner le dessein de quelqu'un, on dit : quelle *vision!* Nous disons d'un homme qui se met des chimères dans l'esprit, qui forme des projets extravagans : il a des *visions*. Gardez-vous bien, dit Racine, de croire vos lettres aussi bonnes que les lettres provinciales, ce seroit une étrange *vision* que cela. *Vision* s'applique aux

ouvrages d'esprit. Peut-on préférer les poètes espagnols aux italiens, et prendre les *visions* d'un certain Lopez de Véga pour de raisonnables compositions?

Quand on donne une épithète à *visions*, elle se prend en bien ou en mal, selon la nature de l'épithète qu'on lui donne; elle a des *visions* agréables, c'est-à-dire, elle imagine de plaisantes choses; elle a de sottes *visions* veut dire *elle imagine des choses ridicules et extravagantes.*

Le mot *vision* se prend aussi pour des chimères, des spectres produits par la peur ou par les illusions d'une imagination blessée ou vivement échauffée; c'est pourquoi l'on donne le nom de *visionnaires* à ceux qui se forgent eux-mêmes des idées singulières ou romanesques. En ce dernier genre, les *visions* de Quévedo, dans son Parnasse espagnol, ne sont que des descriptions des différens objets qui rouloient dans l'imagination bouillante de cet auteur.

Ce sont encore, ou des peintures des choses gravées dans l'imagination, ou des choses que les sens apperçoivent, mais qui n'ont point de réalité; ce sont des apparences. Ainsi saint Jean dit dans l'Apocalypse qu'il vit des chevaux en *vision*, c'est-à-dire une apparence de figures de chevaux.

De pieux et savans critiques ont pensé que l'histoire de la tentation de Jésus-Christ *emmené par l'esprit au désert*, s'est plutôt passé en *vision*, pendant le sommeil, qu'en fait et en réalité. Il paroît dur que Dieu ait permis au démon de transporter le Sauveur dans les airs, sur une montagne, sur le temple de Jérusalem, etc. La vue des royaumes du monde et de leur gloire ne se fait pas mieux d'un lieu élevé que de la plaine; car qu'aperçoit-on du sommet d'une montagne? des champs, des rivières, des villes, des bourgades dans l'éloignement. Or, peut-on appeler ces sortes de choses les royaumes et leur gloire?

La gloire des royaumes consiste dans leur force, leur gouvernement, leur grandeur, leur opulence, leur population, le nombre des villes, la magnificence des bâtimens publics, etc. Tout cela ne se voit ni du haut d'une

montagne, ni dans un instant, comme saint Luc rapporte que cet événement arriva; mais tout cela peut se passer en *vision*. Au reste, Jésus-Christ a pu apprendre par sa *vision* que sa vie ne se termineroit point sans tentation, et qu'il auroit à remplir ce qui lui étoit apparu en songe, c'est-à-dire à vaincre l'ambition et l'incrédulité des puissances de la terre.

(M. de JAUCOURT.)

VISIR.

Le grand *visir* est le premier ministre de la Porte Ottomane : voici ce qu'en dit Tournefort :

Le sultan met à la tête de ses ministres d'état le grand *visir*, qui est comme son lieutenant-général, avec lequel il partage, ou plutôt à qui il laisse toute l'administration de l'empire. Non seulement le grand *visir* est chargé des finances, des affaires étrangères, et du soin de rendre la justice pour les affaires civiles et criminelles, mais il a encore le département de la guerre et le commandement des armées. Un homme capable de soutenir dignement un si grand fardeau est bien rare et bien extraordinaire ; cependant il s'en est trouvé qui ont rempli cette charge avec tant d'éclat, qu'ils ont fait l'admiration de leur siècle. Les Cuperlis, père et fils, ont triomphé dans la paix et dans la guerre ; et, par une politique presqu'inconnue jusqu'alors, ils sont morts tranquillement dans leurs lits.

Quand le sultan nomme un grand *visir*, il lui met entre les mains le sceau de l'empire, sur lequel est gravé son nom : c'est la marque qui caractérise le premier ministre ; aussi le porte-t-il toujours dans son sein. Il expédie avec ce sceau tous ses ordres, sans consulter et sans rendre compte à personne. Son pouvoir est sans bornes, si ce n'est à l'égard des troupes, qu'il ne sauroit faire punir sans la participation de leurs chefs. A cela près, il faut s'adresser à lui pour toutes sortes d'affaires, et en passer par son jugement. Il dispose de tous les honneurs et de toutes les charges de l'empire, excepté de celles de judicature. L'entrée de son palais est libre à tout le monde, et il donne audience jusqu'au dernier des pauvres. Si quelqu'un pourtant croit qu'on lui ait fait quelque injustice criante, il peut se présenter devant le grand-seigneur avec du feu sur la tête, ou mettre sa requête au haut d'un roseau, et porter ses plaintes à sa hautesse.

Le grand *visir* soutient l'éclat de sa charge avec beaucoup de magnificence ; il a plus de deux mille officiers

ou

ou domestiques dans son palais, et ne se montre en public qu'avec un turban garni de deux aigrettes chargées de diamans et de pierreries; le harnois de son cheval est semé de rubis et de turquoises, la housse brodée d'or et de perles. Sa garde est composée d'environ quatre cents Bosniens ou Albanois, qui ont de paie depuis douze jusqu'à quinze aspres par jour : quelques-uns de ses soldats l'accompagnent à pied quand il va au divan; mais, quand il marche en campagne, ils sont bien montés, et portent une lance, une épée, une hache et des pistolets. On les appelle *délis*, c'est-à-dire fous, à cause de leurs fanfaronnades et de leur habit qui est ridicule; car ils ont un capot comme les matelots.

La marche du grand *visir* est précédée par trois queues de cheval, terminées chacune par une pomme dorée : c'est le signe militaire des Ottomans. On dit qu'un général de cette nation, ne sachant comment rallier ses troupes qui avoient perdu leurs étendards, s'avisa de couper la queue d'un cheval, et de l'attacher au bout d'une lance : les soldats coururent à ce nouveau signal, et remportèrent la victoire.

Quand le sultan honore le grand *visir* du commandement d'une de ses armées, il détache, à la tête des troupes, une des aigrettes de son turban, et la lui donne pour la placer sur le sien : ce n'est qu'après cette marque de distinction que l'armée le reconnoît pour général, et il a le pouvoir de conférer toutes les charges vacantes, même les vices-royautés et les gouvernemens, aux officiers qui servent sous lui. Pendant la paix, quoique le sultan dispose des premiers emplois, le grand *visir* ne laisse pas de contribuer beaucoup à les faire donner à qui il veut; car il écrit au grand-seigneur, et reçoit sa réponse sur-le-champ : c'est de cette manière qu'il avance ses créatures, ou qu'il se venge de ses ennemis; il peut faire étrangler ceux-ci, sur la simple relation qu'il fait à l'empereur de leur mauvaise conduite. Il va quelquefois, dans la nuit, visiter les prisons, et mène toujours avec lui un bourreau pour faire mourir ceux qu'il juge coupables.

Quoique les appointemens de la charge de grand *visir*

ne soient que de quarante mille écus, monnoie de nos jours, il ne laisse pas de jouir d'un revenu immense. Il n'y a point d'officiers dans ce vaste empire qui ne lui fassent des présens considérables pour obtenir un emploi, ou pour se conserver dans sa charge : c'est une espèce de tribut indispensable.

Les plus grands ennemis du grand *visir* sont ceux qui commandent dans le sérail après le sultan, comme la sultane mère, le chef des eunuques noirs et la sultane favorite; car ces personnes ayant toujours en vue de vendre les premières charges, et celle du grand *visir* étant la première de toutes, elles font observer jusqu'à ses moindres gestes; c'est ainsi qu'avec tout son crédit, il est environné d'espions; et les puissances qui lui sont opposées soulèvent quelquefois les gens de guerre, qui, sous prétexte de quelque mécontentement, demandent la tête ou la déposition du premier ministre. Le sultan pour lors retire son cachet, et l'envoie à celui qu'il honore de cette charge.

Ce premier ministre est donc obligé à son tour de faire de riches présens pour se conserver dans son poste. Le grand-seigneur le suce continuellement, soit en l'honorant de quelques-unes de ses visites qu'il lui fait payer cher, soit en lui envoyant demander de temps en temps des sommes considérables. Aussi le *visir* met tout à l'enchère pour pouvoir fournir à tant de dépenses.

Son palais est le marché où toutes les graces se vendent. Mais il y a de grandes mesures à garder dans ce commerce; car la Turquie est le pays du monde où la justice est souvent le mieux observée parmi les injustices.

Si le grand *visir* a le génie belliqueux, il y trouve mieux son compte que dans la paix. Quoique le commandement des armées l'éloigne de la cour, il a ses pensionnaires qui agissent pour lui en son absence; et la guerre avec les étrangers, pourvu qu'elle ne soit pas trop allumée, lui est plus favorable qu'une paix qui causeroit des troubles intérieurs. La milice s'occupe pour lors sur les frontières de l'empire, et la guerre ne lui permet pas de penser à des soulèvemens; car les esprits les plus ambitieux cherchant à se distinguer par de grandes actions, meurent souvent dans le champ de Mars; d'ailleurs le ministre ne sauroit

mieux s'attirer l'estime des peuples qu'en combattant contre les infidèles.

Après le premier *visir*, il y en a six autres qu'on nomme simplement *visirs*, *visirs* du banc ou du conseil, et pachas à trois queues, parce qu'on porte trois queues de cheval quand ils marchent, au lieu qu'on n'en porte qu'une devant les pachas ordinaires. Ces *visirs* sont des hommes sages, éclairés, savans dans la loi, qui assistent au divan; mais ils ne disent leur sentiment sur les affaires qu'on y traite, que lorsqu'ils en sont requis par le grand *visir*, qui appelle souvent aussi dans le conseil le moufti et les cadilesques ou intendans de justice. Les appointemens de ces *visirs* sont de deux mille écus par an. Le grand *visir* leur renvoie ordinairement les affaires de peu de conséquence, de même qu'aux juges ordinaires; car, comme il est l'interprète de la loi dans les choses qui ne regardent pas la religion, il ne suit le plus souvent que son sentiment, soit par vanité, soit pour faire sentir son crédit.

(M. de JAUCOURT.)

VIVACITÉ.

VIVACITÉ, PROMPTITUDE. La *vivacité* tient beaucoup de la sensibilité et de l'esprit; les moindres choses piquent un homme vif; il sent d'abord ce qu'on lui dit, et réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses. La *promptitude* tient davantage de l'humeur et de l'action; un homme prompt est plus sujet aux emportemens qu'un autre; il a la main légère, et il est expéditif au travail. L'indolence est l'opposé de la *vivacité*, et la lenteur l'est de la *promptitude*.

Peut-être, dit M. Duclos, y a-t-il plus d'esprit chez les gens vifs que chez les autres : mais aussi en ont-ils plus besoin. Il faut voir clair et avoir le pied sûr quand on marche vîte; sans quoi, les chutes sont fréquentes et dangereuses : c'est par cette raison que de tous les sots, les plus vifs sont les plus insupportables.

La *vivacité*, dit M. de Vauvenargue, consiste dans la *promptitude* des opérations de l'esprit. Elle n'est pas toujours unie à la fécondité. Il y a des esprits lents, fertiles; il y en a de vifs, stériles. La lenteur des premiers vient quelquefois de la foiblesse de leur mémoire, ou de la confusion de leurs idées, ou enfin de quelque défaut dans leurs organes, qui empêche leurs esprits de se répandre avec vîtesse. La stérilité des esprits vifs, dont les organes sont bien disposés, vient de ce qu'ils manquent de force pour suivre une idée, ou de ce qu'ils sont sans passions; car les passions fertilisent l'esprit sur les choses qui leur sont propres; et cela pourroit expliquer de certaines bizarreries. Un esprit, vif dans la conversation, qui s'éteint dans le cabinet; un génie, perçant dans l'intrigue, qui s'appesantit dans les sciences, etc.

C'est aussi par cette raison que les personnes enjouées, que tous les objets frivoles intéressent, paroissent les plus vives dans le monde. Les bagatelles, qui soutiennent la conversation, étant leur passion dominante, elles excitent toute leur *vivacité*, et lui fournissent une occasion continuelle de paroître. Ceux qui ont des passions plus sérieuses, étant froids sur ces puérilités, toute la *vivacité* de leur esprit demeure concentrée.

(ANONYME.)

VOL.

Action de prendre le bien d'autrui malgré le propriétaire, à qui seul les lois donnent le droit d'en disposer.

Comme cette action est contraire au bien public, soit dans l'état de nature, soit dans l'état civil, tout voleur mérite d'être puni; mais cette punition doit être réglée suivant la nature du *vol*, les circonstances et la qualité du voleur; c'est pour cela qu'on punit plus sévèrement le *vol* domestique, le *vol* à main armée, le *vol* de nuit que le *vol* de jour.

Il paroît que le simple *vol* ne doit pas mériter la peine de mort; mais s'il est permis, pour défendre son bien et sa vie, de tuer un voleur de nuit, c'est parce que, dans un pareil cas, l'on rentre en quelque manière dans l'état de nature où les petits crimes peuvent être punis de mort; ici il n'y a point d'injustice dans une défense poussée si loin pour conserver uniquement son bien; car, comme ces sortes d'attentats ne parviennent guère à la connoissance du magistrat, le temps ne permettant pas d'implorer sa protection, ils demeurent aussi très-souvent impunis. Lors donc que l'on trouve moyen de les punir, on le fait à toute rigueur, afin que si, d'un côté, l'espérance de l'impunité rend les scélérats plus entreprenans, de l'autre, la crainte d'un châtiment si sévère soit capable de les rendre plus timides à commettre le crime.

Le *vol* domestique est puni de la potence, à moins que l'objet ne soit extrêmement modique, auquel cas la peine pourroit être modérée. Le *vol* avec effraction est un cas royal et même prévôtal, lorsqu'il est accompagné de port d'armes et de violence publique, ou bien que l'effraction a été faite dans le mur de clôture, dans les toits des maisons, portes et fenêtres extérieures; la peine de ce *vol* est le supplice de la roue, ou au moins de la potence si les circonstances sont moins graves. Les *vols*, commis dans les rues ou sur les grands chemins, sont réputés cas prévôtaux, à l'exception néanmoins de ceux qui sont commis dans les rues des villes et fauxbourgs; du

reste les uns et les autres sont punis de la roue. La difficulté qu'il y a de se garantir des *vols* de nuit ou nocturnes, fait qu'ils sont punis plus sévèrement que ceux qui se commettent pendant le jour.

Un impubère, n'étant pas encore capable de discerner le mal, ne peut être puni comme voleur ; néanmoins s'il approchoit de la puberté, il ne devroit point être entièrement exempt de peine.

De même aussi celui qui prend par nécessité, et uniquement pour s'empêcher de mourir de faim, ne tombe point dans le crime de *vol;* il peut seulement être poursuivi extraordinairement pour raison de la voie de fait, et être condamné à des peines pécuniaires.

Il en est de même de celui qui prend la chose d'autrui à laquelle il prétend avoir quelque droit, soit actuel ou éventuel, ou en compensation de celle qu'on lui retient ; ce n'est alors qu'une simple voie de fait qui peut bien donner lieu à la voie extraordinaire, comme étant défendue par les lois à cause des désordres qui en peuvent résulter ; mais la condamnation se résout en dommages et intérêts, avec défense de récidiver.

Dans l'ancienne Lacédémone, ce que l'on souhaitoit principalement, comme naturellement bon à l'état, c'étoit d'avoir une jeunesse hardie et rusée; ainsi le *vol* étoit permis à Sparte; l'on n'y punissoit que la mal-adresse du voleur surpris. Les Lacédémoniens, dit Plutarque dans la vie de Lycurgue, ne donnoient rien ou très-peu de chose à manger à leurs enfans, qu'ils ne l'eussent dérobé dans les jardins ou lieux d'assemblée ; mais, quand ils se laissoient prendre, on les fouettoit rudement. L'idée de ces peuples étoit de rendre leurs enfans subtils et adroits; il ne manquoit que de les exercer à cela par des voies plus légitimes. Il est vrai que le *vol*, nuisible à tout peuple riche, étoit utile à Lacédémone, et que les lois de Lycurgue en autorisoient l'impunité, parce que ces lois étoient convenables à l'état pour entretenir les Lacédémoniens dans l'habitude de la vigilance. D'ailleurs, si l'on considère l'inutilité de l'or et de l'argent dans une république où les lois ne donnoient cours qu'à une monnoie de fer cassant, on sentira que les *vols* de poules et légumes étoient les

seuls qu'on pouvoit commettre, toujours faits avec adresse, et souvent niés avec la plus grande fermeté.

Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le *vol*, et leur manière de vivre exigeoit qu'on le punît sévèrement. Leurs troupeaux erroient çà et là dans les plaines ; quelle facilité à dérober ! et quel désordre si l'on eût autorisé de pareils *vols* ! Aussi, dit Aristote, a-t-on chez eux établi la loi gardienne des troupeaux.

Il y avoit chez les Egyptiens une loi qui régloit le métier de ceux qui vouloient être voleurs ; ils devoient se faire inscrire chez le chef, et lui rendre compte, chaque jour, de tous leurs *vols* dont ils devoient tenir registre. Ceux qui avoient été volés s'adressoient à lui ; on leur communiquoit le registre ; et, si le *vol* s'y trouvoit, on le leur rendoit, en retenant seulement un quart pour les voleurs, étant, disoit cette loi, plus avantageux, ne pouvant abolir totalement le mauvais usage des *vols*, d'en retirer une partie par cette discipline, que de perdre le tout.

On voit par là que les anciens n'avoient pas des idées aussi pures que nous par rapport au *vol* ; ils pensoient même que certaines divinités présidoient aux voleurs, telles que la déesse Laverna et Mercure.

L'auteur de l'Esprit des Lois observe, à l'occasion du *vol*, que les crimes sont plus ou moins communs dans chaque pays, selon qu'ils y sont punis plus ou moins rigoureusement ; qu'à la Chine, où les voleurs cruels sont coupés par morceaux, on vole bien, mais qu'on n'y assassine pas ; qu'en Moscovie, où la peine des voleurs et assassins est la même, on assassine toujours ; et qu'en Angleterre on n'assassine point, parce que les voleurs peuvent espérer d'être transportés dans les Colonies, et non pas les assassins.

Les termes de *vol* et de voleur tirent leur étymologie de ce qu'anciennement le larcin se commettoit le plus souvent dans les bois et sur les grands chemins ; ceux qui attendoient les passans pour les dépouiller, avoient ordinairement quelqu'oiseau de proie qu'ils portoient sur le poing, et qu'ils faisoient voler, lorsqu'ils voyoient venir quelqu'un, afin qu'on les prît pour des chasseurs, et que les passans,

ne se défiant pas d'eux, en approchassent plus facilement ; en sorte que le terme de *vol* ne s'appliquoit dans l'origine qu'à ceux qui étoient commis sur les grands chemins ; les autres étoient appelés larcin. Cependant, sous le terme de *vol*, on comprend présentement tout enlèvement frauduleux d'une chose mobilaire.

Le voleur est puni différemment chez les divers peuples de l'Europe. La loi française le condamne à mort, et celle des Romains le condamnoit à une peine pécuniaire, distinguant même le *vol* en *manifeste* et *non manifeste*. Lorsque le voleur étoit surpris avec la chose volée, avant qu'il l'eût portée dans le lieu où il avoit résolu de la cacher, cela s'appeloit chez les Romains un *vol* manifeste ; quand le voleur n'étoit découvert qu'après, c'étoit un *vol* non manifeste.

La loi des douze tables ordonnoit que le voleur manifeste seroit battu de verges et réduit en servitude s'il étoit pubère, ou seulement battu de verges s'il étoit impubère ; elle ne condamnoit le voleur non manifeste qu'au paiement du double de la chose volée. Lorsque la loi Porcia eut aboli l'usage de battre de verges les citoyens, et de les réduire en servitude, le voleur manifeste fut condamné au quadruple, et l'on continua à punir du double le voleur non manifeste.

Il paroît bizarre que ces lois missent une telle différence dans la qualité de ces deux crimes, et dans la peine qu'elles infligeoient. En effet, que le voleur fût surpris avant ou après avoir porté le *vol* dans le lieu de sa destination, c'étoit une circonstance qui ne changeoit point la nature du crime.

M. de Montesquieu ne s'est pas contenté de faire cette remarque ; il a découvert l'origine de cette différence des lois romaines, c'est que toute leur théorie sur le *vol* étoit tirée des constitutions de Lacédémone ; et Lycurgue, comme on l'a déjà dit, dans la vue de donner à ses citoyens de l'adresse, de la ruse et de l'activité, voulut qu'on exerçât les enfans au larcin, et qu'on fouettât ceux qui s'y laisseroient surprendre. Cela établit, chez les Grecs et ensuite chez les Romains, une grande différence entre le *vol* manifeste et le *vol* non manifeste.

Parmi nous, les voleurs souffrent une peine capitale, et cette peine n'est pas juste. Les voleurs qui ne tuent point ne méritent pas la mort, parce qu'il n'y a aucune proportion entre un effet quelquefois très-modique qu'ils auront dérobé, et la vie qu'on leur ôte. On les sacrifie, dit-on, à la sûreté publique. Employez-les comme forçats à des travaux utiles : la perte de leur liberté plus ou moins long-temps les punira assez rigoureusement de leur faute, assurera suffisamment la tranquillité publique, tournera en même temps au profit de l'état, et vous évitera le reproche d'une injuste inhumanité.

Je conviens cependant que le voleur domestique doit être puni plus rigoureusement que tout autre, par la raison que c'est une personne de confiance, qui a sous la main la plus grande partie des effets de ses maîtres, et qu'il profiteroit de la grande facilité qu'il a de voler, s'il n'étoit retenu par la crainte d'une punition plus sévère que celle à laquelle les autres voleurs sont condamnés.

(M. de Jaucourt.)

VOLAGE.

VOLAGE, INCONSTANTE, LÉGÈRE, CHANGEANTE. Tous ces mots sont synonymes.

Une femme *légère* ne s'attache pas fortement ; une *inconstante* ne s'attache pas pour long-temps ; une *volage* ne s'attache pas à un seul ; une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légère* se donne à un autre, parce que le premier ne la retient pas ; l'*inconstante*, parce que son amour est fini ; la *volage*, parce qu'elle veut goûter de plusieurs ; et la *changeante*, parce qu'elle en veut goûter de différens.

Les hommes sont ordinairement plus *légers*, plus *inconstans* que les femmes ; mais celles-ci sont plus *volages* et plus *changeantes* que les hommes. Ainsi, les premiers pèchent par un fond d'indifférence qui fait cesser leur attachement ; et les secondes, par un fond d'amour qui leur fait souhaiter de nouveaux attachemens. Par conséquent, le mérite des hommes me paroît être dans la persévérance ; et celui des femmes, dans la résistance : le premier est plus rare ; le second, plus glorieux. Les uns doivent se munir contre les dégoûts ; et les autres, contre les attaques : choses très-difficiles, que j'ose même dire impossibles, à moins que la raison, de concert avec le cœur, ne soit également de la partie.

On dit des enfans qu'ils ont l'esprit et le caractère *volages*.

VOLUPTE.*

La VOLUPTÉ, selon Aristipe, ressemble à une reine magnifique et parée de sa seule beauté; son trône est d'or, et les vertus, en habits de fêtes, s'empressent de la servir. Ces vertus sont la Prudence, la Justice, la Force; la Tempérance; toutes quatre véritablement soigneuses de faire leur cour à la *Volupté*, et de prévenir ses moindres souhaits. La Prudence veille à son repos, à sa sûreté; la Justice l'empêche de faire tort à personne, de peur qu'on ne lui rende injure pour injure, sans qu'elle puisse s'en plaindre; la Force la retient, si par hasard quelque douleur vive et soudaine l'obligeoit d'attenter sur elle-même; enfin la Tempérance lui défend toute sorte d'excès, et l'avertit assiduement que la santé est le plus grand de tous les biens, ou celui du moins sans lequel tous les autres deviennent inutiles, ne se font point sentir.

La morale d'Aristipe, comme on voit, portoit sans détour à la *volupté*, et en cela, elle s'accordoit avec la morale d'Epicure. Il y avoit cependant entre eux cette différence, que le premier regardoit comme une obligation indispensable de se mêler des affaires publiques, de s'assujétir, dès sa jeunesse, à la société, en possédant des charges et des emplois, en remplissant tous les devoirs de la vie civile; et que le second conseilloit de fuir le grand monde, de préférer à l'éclat qui importune cette douce obscurité qui satisfait, de rechercher enfin dans la solitude un sort indépendant des caprices de la fortune. Cette contrariété de sentimens entre deux grands philosophes, donna lieu au stoïcien Panétius d'appeler, en raillant, la *volupté* d'Aristipe la *volupté* debout, et celle d'Epicure la *volupté* assise.

Il s'éleva, dans le quatrième siècle de l'église, un hérésiarque (Jovinian), qu'on nomma l'Aristipe et l'Epicure des chrétiens, parce qu'il osoit soutenir que la religion et la *volupté* n'étoient point incompatibles: paradoxe qu'il coloroit de spécieux prétextes, en dégageant, d'une part, la *volupté* de ce qu'elle a de plus grossier, et, de l'autre,

en réduisant toutes les pratiques de la religion à de simples actes de charité. Cette espèce de système séduisit beaucoup de gens, sur-tout des prêtres et des vierges consacrées à Dieu; mais saint Jérôme attaqua ouvertement le perfide hérésiarque, et sa victoire fut aussi brillante que complète. Vous croyez, lui disoit-il, avoir persuadé ceux qui marchent sur vos traces; détrompez-vous : ils étoient déjà persuadés par les penchans secrets de leur cœur.

Jamais réputation n'a plus varié que celle d'Epicure : ses ennemis le décrioient comme un voluptueux, que l'apparence seule du plaisir entraînoit sans cesse hors de lui-même, et qui ne sortoit de son oisiveté que pour se livrer à la débauche. Ses amis, au contraire, le dépeignoient comme un sage qui fuyoit, par goût et par raison, le tumulte des affaires; qui préféroit un genre de vie bien ménagé aux flatteuses chimères dont l'ambition repaît les autres hommes, et qui, par une judicieuse économie, mêloit les plaisirs à l'étude, et une conversation agréable au sérieux de la méditation. Cet homme, poli et simple dans ses manières, enseignoit à éviter tous les excès qui peuvent déranger la santé, à se soustraire aux impressions douloureuses, à ne desirer que ce qu'on peut obtenir, à se conserver enfin dans une assiette d'esprit tranquille. Au fond, cette doctrine étoit très-raisonnable; et l'on ne sauroit nier qu'en prenant le mot de bonheur comme il le prenoit, la félicité de l'homme ne consiste dans le plaisir. Epicure n'a point pris le change comme presque tous les anciens philosophes, qui, en parlant du bonheur, se sont attachés, non à la cause formelle, mais à la cause efficiente. Pour Epicure, il considère la béatitude en elle-même et dans son état formel, et non pas selon le rapport qu'elle a à des êtres tout-à-fait externes, comme sont les causes efficientes.

Cette manière de considérer le bonheur est sans doute la plus exacte et la plus philosophique. Epicure a donc bien fait de la choisir, et il s'en est si bien servi qu'elle l'a conduit précisément où il falloit qu'il allât. Le seul dogme que l'on pouvoit établir raisonnablement, selon cette route, étoit de dire que la béatitude de l'homme consiste dans le sentiment du plaisir, ou, en général, dans le

contentement de l'esprit. Cette doctrine ne comporte point pour cela que l'on établit le bonheur de l'homme dans la bonne chère et dans les molles amours ; car tout au plus ce ne peuvent être que des causes efficientes, et c'est de quoi il ne s'agit pas : quand il s'agira des causes efficientes, on vous marquera les meilleures ; on vous indiquera, d'un côté, les objets les plus capables de conserver la santé de votre corps, et, de l'autre, les occupations les plus propres à prévenir les chagrins de l'esprit ; on vous prescrira donc la sobriété, la tempérance, et le combat contre les passions tumultueuses et déréglées, qui ôtent à l'ame la tranquillité d'esprit, qui ne contribue pas peu à son bonheur : on vous dira que la *volupté* pure ne se trouve ni dans la satisfaction des sens, ni dans l'émotion des appétits : la raison en doit être la maîtresse ; elle en doit être la règle ; les sens n'en sont que les ministres ; et ainsi, quelques délices que nous espérions dans la bonne chère, dans les plaisirs de la vie, dans les parfums et la musique, si nous n'approchons de ces choses avec une ame tranquille, nous serons trompés, nous nous abuserons d'une fausse joie, et nous prendrons l'ombre du plaisir pour le plaisir même. Un esprit, troublé et emporté loin de lui par la violence des passions, ne sauroit goûter une *volupté* capable de rendre l'homme heureux.

C'étoient là les *voluptés* dans lesquelles Épicure faisoit consister le bonheur de l'homme. Voici comment il s'en explique ; c'est à Ménecée qu'il écrit : « Encore que nous » disions, mon cher Ménecée, que la *volupté* est la fin » de l'homme, nous n'entendons pas parler des *voluptés* » sales et infâmes, et de celles qui viennent de l'intem- » pérance et de la sensualité. Cette mauvaise opinion est » celle des personnes qui ignorent nos préceptes ou qui » les combattent ; qui les rejettent absolument, ou qui » en corrompent le vrai sens. »

Malgré cette apologie qu'il faisoit de l'innocence de sa doctrine contre la calomnie et l'ignorance, on se récria sur le mot de *volupté ;* les gens qui en étoient déjà gâtés en abusèrent ; les ennemis de la secte s'en prévalurent, et ainsi le nom d'épicurien devint très-odieux. Les stoïciens, qu'on pourroit nommer les jansénistes du paganisme, firent

tout ce qu'ils purent contre Épicure, afin de le rendre odieux et de le faire persécuter. Ils lui imputèrent de ruiner le culte des dieux, et de pousser dans la débauche le genre humain. Il ne s'oublia point dans cette rencontre, il sut penser et agir en philosophe, il exposa ses sentimens aux yeux du public, il fit des ouvrages de piété; il recommanda la vénération des dieux, la sobriété, la continence; il ne se plaignit point des bruits injurieux qu'on versoit sur lui à pleines mains. J'aime mieux, disoit-il, les souffrir et les passer sous silence que de troubler, par une guerre désagréable, la douceur de mon repos. Aussi le public, du moins celui qui veut connoître avant que de juger, se déclara-t-il en toutes les occasions pour Épicure; il estimoit sa probité, son éloignement des vaines disputes, la netteté de ses mœurs, et cette grande tempérance dont il faisoit profession, et qui, loin d'être ennemie de la *volupté*, en est plutôt l'assaisonnement. Sa patrie lui éleva plusieurs statues : d'ailleurs ses vrais disciples et ses amis particuliers vivoient d'une manière noble et pleine d'égards les uns pour les autres; ils portoient à l'excès tous les devoirs de l'amitié, et préféroient constamment l'honnête à l'agréable.

Un maître qui a su inspirer tant d'amour pour les vertus douces et bienfaisantes ne pouvoit manquer d'être un grand homme; mais on ne doit pas reconnoître pour ses disciples quelques libertins qui, ayant abusé du nom de ce philosophe, ont ruiné la réputation de sa secte. Ces gens ont donné à leurs vices l'inscription de sa sagesse; ils ont corrompu sa doctrine par leurs mauvaises mœurs, et se sont jetés en foule dans son parti, seulement parce qu'ils entendoient qu'on y louoit la *volupté*, sans approfondir ce que c'étoit que cette *volupté*. Ils se sont contentés de son nom en général, et l'ont fait servir de voile à leurs débauches; et ils ont cherché l'autorité d'un grand homme pour appuyer les désordres de leur vie, au lieu de profiter des sages conseils de ce philosophe, et de corriger leurs vicieuses inclinations dans son école.

La réputation d'Épicure seroit en très-mauvais état, si quelques personnes désintéressées n'avoient pris soin d'étudier plus à fond sa morale. Il s'est donc trouvé des

gens qui se sont informés de la vie de ce philosophe, et qui, sans s'arrêter à la croyance du vulgaire, ni à l'écorce des choses, ont voulu pénétrer plus avant, et ont rendu des témoignages fort authentiques de la probité de sa personne et de la pureté de sa doctrine. Ils ont publié, à la face de toute la terre, que sa *volupté* étoit aussi sévère que la vertu des stoïciens, et que, pour être débauché comme Épicure, il falloit être aussi sobre que Zénon.

Parmi ceux qui ont fait l'apologie d'Épicure, on peut compter Cricius Puteanus, le fameux dom Francisco de Quévedo, Sarazin, le sieur Colomiés, M. de Saint-Evremont, dont les réflexions sont curieuses et de bon goût, M. le baron des Coutures, Lamothe-Levayer, l'abbé de Saint-Réal et Sorbière. Un auteur moderne, qui a donné des ouvrages d'un goût très-fin, avoit promis un commentaire sur la réputation des anciens; celle d'Épicure devoit y être rétablie. Gassendi s'est sur-tout signalé dans la défense de ce philosophe; ce qu'il a fait là-dessus est un chef-d'œuvre, le plus beau et le plus judicieux recueil qui se puisse voir, et dont l'ordonnance est la plus nette et la mieux réglée. M. le chevalier Temple, si illustre par ses ambassades, s'est aussi déclaré le défenseur d'Epicure, avec une adresse toute particulière. On peut dire, en général, que la morale d'Épicure est plus sensée et plus raisonnable que celle des stoïciens, bien entendu qu'il soit question du système du paganisme.

On entend communément par *volupté* tout amour du plaisir qui n'est point dirigé par la raison; et, en ce sens, toute *volupté* est illicite : le plaisir peut être considéré par rapport à l'homme qui a ce sentiment, par rapport à la société, et par rapport à Dieu. S'il est opposé au bien de l'homme qui en a le sentiment, à celui de la société, ou au commerce que nous devons avoir avec Dieu, dès lors il est criminel. On doit mettre dans le premier rang ces *voluptés* empoisonnées qui font acheter aux hommes, par des plaisirs d'un instant, de longues douleurs. On doit penser la même chose de ces *voluptés* qui sont fondées sur la mauvaise foi et sur l'infidélité, qui établissent dans la société la confusion de race et d'enfans, et qui sont suivies

de soupçons, de défiance, et fort souvent de meurtres et d'attentats sur les lois les plus sacrées et les plus inviolables de la nature. Enfin, on doit regarder comme un plaisir criminel le plaisir que Dieu défend, soit par la loi naturelle qu'il a donnée à tous les hommes, soit par une loi positive, comme le plaisir qui affoiblit, suspend ou détruit le commerce que nous avons avec lui, en nous rendant trop attachés aux créatures.

La *volupté* des yeux, de l'odorat et de l'ouïe, est la plus innocente de toutes, et ne peut devenir criminelle, parce qu'on n'y détruit point son être, qu'on ne fait tort à personne; mais la *volupté* qui consiste dans les excès de la bonne chère est beaucoup plus criminelle, elle ruine la santé de l'homme, elle abaisse l'esprit, le rappelant de ces hautes et sublimes contemplations, pour lesquelles il est naturellement fait, à des sentimens qui l'attachent bassement aux délices de la table, comme aux sources de son bonheur. Mais le plaisir de la bonne chère n'est pas, à beaucoup près, si criminel que celui de l'ivresse, qui non seulement ruine la santé et abaisse l'esprit, mais qui trouble notre raison, et nous prive, pendant un certain temps, du glorieux caractère de créature raisonnable. La *volupté* de l'amour ne produit point de désordes tout-à-fait si sensibles; mais cependant on ne peut point dire qu'elle soit d'une conséquence moins dangereuse : l'amour est une espèce d'ivresse pour l'esprit et le cœur d'une personne qui se livre à cette passion; c'est l'ivresse de l'ame, comme l'autre est l'ivresse du corps : le premier tombe dans une extravagance qui frappe les yeux de tout le monde, et le dernier extravague, quoiqu'il paroisse avoir plus de raison; d'ailleurs le premier renonce seulement à l'usage de la raison, au lieu que celui-ci renonce à son esprit et à son cœur en même temps. Mais quand vous venez à considérer ces deux passions dans l'opposition qu'elles ont au bien de la société, vous voyez que la moins déréglée est en quelque sorte plus criminelle que l'ivresse, parce que celle-ci ne nous cause qu'un désordre passager, au lieu que celle-là est suivie d'un déréglement durable : l'amour est d'ailleurs plus souvent une source d'homicide que le vin : l'ivresse est sincère;

sincère ; mais l'amour est essentiellement perfide et infidèle. Enfin l'ivresse est une courte fureur, qui nous ôte à Dieu pour nous livrer à nos passions ; mais l'amour illicite est une idolatrie perpétuelle.

L'amour-propre, sentant que le plaisir des sens est trop grossier pour satisfaire notre esprit, cherche à spiritualiser les *voluptés* corporelles. C'est pour cela qu'il a plu à l'amour-propre d'attacher à cette félicité grossière et charnelle la délicatesse des sentimens, l'estime de l'esprit, et quelquefois même les devoirs de la religion, en la concevant spirituelle, glorieuse et sacrée. Ce prodigieux nombre de pensées, de sentimens, de fictions, d'écrits, d'histoires, de romans, que la *volupté* des sens a fait inventer, en est une preuve éclatante. A considérer les plaisirs de l'amour sous leur forme naturelle, ils ont une bassesse qui rebute notre orgueil. Que falloit-il faire pour les élever et pour les rendre dignes de l'homme ? Il falloit les spiritualiser, les donner pour objet à la délicatesse de l'esprit, en faire une matière de beaux sentimens, inventer là-dessus des jeux d'imagination, les tourner agréablement par l'éloquence et la poésie. C'est pour cela que l'amour-propre a ennobli les honteux abaissemens de la nature humaine ; l'orgueil et la *volupté* sont deux passions qui, bien qu'elles viennent d'une même source, qui est l'amour-propre, ne laissent pourtant pas d'avoir quelque chose d'opposé. La *volupte* nous fait descendre, au lieu que l'orgueil veut nous élever : pour les concilier, l'amour-propre fait de deux choses l'une, ou il transporte la *volupté* dans l'orgueil, ou il transporte l'orgueil dans la *volupté* ; renonçant au plaisir des sens, il cherchera un plus grand plaisir à acquérir de l'estime ; ainsi voilà la *volupté* dédommagée : ou, prenant la résolution de se satisfaire du côté du plaisir des sens, il attachera de l'estime à la *volupté* ; ainsi voilà l'orgueil consolé de ses pertes : mais l'assaisonnement est encore bien plus flatteur lorsqu'on regarde ce plaisir comme un plaisir que la religion ordonne. Une femme débauchée qui pouvoit se persuader, dans le paganisme, qu'elle faisoit l'inclination d'un dieu, trouvoit dans l'intempérance des plaisirs bien plus sensibles ; et un dévot qui se divertit, ou qui se venge sous des prétextes

sacrés, trouve dans la *volupté* un sel plus piquant et plus agréable que la *volupté* même.

La plupart des hommes ne reconnoissent qu'une sorte de *volupté*, qui est celle des sens; ils la réduisent à l'intempérance corporelle, et ils ne s'aperçoivent pas qu'il y a dans le cœur de l'homme autant de *voluptés* différentes qu'il y a d'espèces de plaisirs dont il peut abuser, et autant d'espèces différentes de plaisirs qu'il y a de passions qui agitent son ame.

L'avarice, qui semble se vouloir priver des plaisirs les plus innocens, a sa *volupté*, qui la dédommage des douceurs auxquelles elle renonce. Mais, comme il y a des passions plus criminelles les unes que les autres, il y a aussi une sorte de *volupté* qui est particulièrement dangereuse. On peut la réduire à trois espèces; savoir, la *volupté* de la haine et de la vengeance, celle de l'orgueil et de l'ambition, celle de l'incrédulité et celle de l'impiété.

C'est une *volupté* d'orgueil que de s'arroger ou des biens qui ne nous appartiennent pas ou des qualités qui sont en nous, mais qui ne sont point nôtres; ou une gloire que nous devons rapporter à Dieu, et non point à nous. On s'étonne, avec raison, que le peuple romain trouvât quelque sorte de plaisir dans les divertissemens sanglans du cirque, lorsqu'il voyoit des gladiateurs s'égorger, en sa présence, pour son divertissement. On peut regarder ce plaisir barbare comme une *volupté* d'ambition et de vaine gloire : c'étoit flatter l'ambition des Romains que de leur faire voir que les hommes n'étoient faits que pour leurs divertissemens. Il y a une *volupté* de haine et de vengeance, qui consiste dans la joie que nous donnent les disgraces des autres hommes : c'est un affreux plaisir que celui qui se nourrit des larmes que les autres répandent; le degré de ce plaisir fait le degré de la haine qui le fait naître. Le grand Corneille, à qui l'on ne peut refuser d'avoir bien connu le cœur de l'homme, exprime dans ces vers l'excès de la haine par l'excès du plaisir :

Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir tes maisons en cendre et tes lauriers en poudre,

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

L'incrédulité se fortifie du plaisir de toutes les autres passions qui attaquent la religion, et se plaisent à nourrir des doutes favorables à leurs déréglemens ; et l'impiété, qui semble commettre le mal pour le mal même, et sans en trouver aucun avantage, ne laisse pas d'avoir ses plaisirs secrets, d'autant plus dangereux que l'ame se les cache à elle-même, dans l'instant qu'elle les goûte le mieux : il arrive souvent qu'un intérêt de vanité nous fait manquer de révérence à l'Être-Suprême. Nous voulons nous montrer redoutables aux hommes, en paroissant ne point craindre Dieu ; nous blasphémons contre le ciel, pour menacer la terre ; mais ce n'est pourtant pas là le sel qui assaisonne principalement l'impiété. L'homme impie hait naturellement Dieu, parce qu'il hait la dépendance qui le soumet à son empire, et la loi qui borne ses desirs. Cette haine de la divinité demeure cachée dans le cœur des hommes, où la foiblesse et la crainte la tiennent couverte, sans même que la raison s'en aperçoive le plus souvent ; cette haine cachée fait trouver un plaisir secret dans ce qui brave la divinité.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.
Il dédaigne de voir le ciel qui le trahit.

Tout cela a paru brave, parce qu'il étoit impie.

La *volupté* corporelle est plus sensible que la *volupté* spirituelle, mais celle-ci paroît plus criminelle que l'autre ; car la *volupté* de l'orgueil est une *volupté* sacrilége, qui dérobe à Dieu l'honneur qui lui appartient, en retenant tout pour elle. La *volupté* de la haine est une *volupté* barbare et meurtrière, qui se nourrit de pleurs ; et la *volupté* de l'incrédulité est une *volupté* impie, qui se plaît à dégrader la divinité.

(ANONYME.)

VOLUPTUEUX.

On appelle *voluptueux* celui qui aime les plaisirs sensuels : en ce sens, tout homme est plus ou moins *voluptueux*. Ceux qui enseignent je ne sais quelle doctrine austère qui nous affligerait sur la sensibilité d'organes que nous avons reçue de la nature, qui vouloit que la conservation de l'espèce et la nôtre fussent encore un objet de plaisirs, et sur cette foule d'objets qui nous entourent, et qui sont destinés à émouvoir cette sensibilité en cent manières agréables, sont des atrabilaires à enfermer aux Petites-Maisons. Ils remercieroient volontiers l'Être tout-puissant d'avoir fait des ronces, des venins, des tigres, des serpens, en un mot tout ce qu'il y a de nuisible et de malfaisant ; et ils sont tout prêts à lui reprocher l'ombre, les eaux fraîches, les fruits exquis, les vins délicieux, enfin toutes les marques de bonté et de bienfaisance qu'il a semées entre les choses que nous appelons mauvaises et nuisibles. A leur gré, la peine, la douleur, ne se rencontrent pas assez souvent sur notre route. Ils voudroient que la souffrance précédât, accompagnât et suivît toujours le besoin ; ils croient honorer Dieu par la privation des choses qu'il a créées. Ils ne s'aperçoivent pas que, s'ils font bien de s'en priver, il a mal fait de les créer ; qu'ils sont plus sages que lui, et qu'ils ont reconnu et évité le piége qu'il leur a tendu. (1)

(1) Ces réflexions sur le mot *voluptueux*, qui, suivant le Dictionnaire de l'Académie, se prend toujours en mauvaise part, paroîtront sans doute déplacées aux personnes même les plus indulgentes pour les plaisirs. La lecture n'en peut être que dangereuse pour la jeunesse qui a naturellement tant de penchant à s'abandonner à ses passions. Il est vrai que la morale en est fort commode pour les gens qui, se livrant sans réserve à toutes sortes de plaisirs, finissent par donner dans le libertinage et la débauche ; et ce sont sans doute ceux-là que l'auteur de cet article a eus en vue.
(*Note de l'éditeur.*)

(ANONYME.)

VOMITIF.

Nous ne connoissons guère les *vomitifs* que dans les cas de purgation; mais les Romains, sur la fin de la république, en faisoient un usage bien différent; ils en prenoient immédiatement avant et après le repas, non seulement pour leur santé, mais par excès de gourmandise. Ils prennent un *vomitif*, dit Sénèque, afin de mieux manger, et ils mangent afin de prendre un *vomitif*; par cette évacuation avant que de manger, ils se préparoient à manger encore davantage; et, en vidant leur estomac d'abord après avoir mangé, ils croyoient prévenir tout accident qui pouvoit résulter de la réplétion: ainsi Vitellius, quoiqu'il fût un fameux glouton, est dit avoir conservé sa vie par le moyen des *vomitifs*, tandis qu'il avoit crevé tous ses camarades, qui n'avoient pas pris les mêmes précautions.

Cicéron nous apprend que César pratiquoit souvent cette coutume. Il écrit à Atticus que ce vainqueur des Gaules étant venu le voir dans les saturnales, il lui avoit donné un grand repas à sa maison de campagne. Après qu'il se fut fait frotter et parfumer, ajoute Cicéron, il prit dans la matinée un *vomitif*, se promena l'après-midi, se mit le soir à table, but, mangea librement, et montra beaucoup de gaieté dans ce souper. César, en prenant un *vomitif* chez Cicéron, lui prouvoit par là qu'il avoit dessein de faire honneur à sa table; mais ce qui plut davantage à l'orateur de Rome, fut la conversation fine et délicate qui régna dans cette fête. Ce n'est pas néanmoins, continue Cicéron, un de ces hôtes à qui l'on dit: ne manquez pas, je vous prie de repasser chez moi à votre retour; une fois, c'est assez. César avoit deux mille hommes pour cortége. Barba Cassius fit camper les soldats au dehors. Outre la table de César, il y en avoit trois autres très-bien servies pour les principaux de sa suite, comme aussi pour ses affranchis du premier et du second ordres. La réception n'étoit pas peu embarrassante dans la conjoncture des temps; cependant on ne parla point de choses sérieuses; la conver-

sation se tourna toute entière du côté de la littérature, avec beaucoup d'aisance et d'agrément. Alors les Romains se délassoient des affaires d'état par les plaisirs de l'esprit.

(ANONYME.)

VOULOIR.

C'EST être mu par le desir ou par l'aversion.

On dit : Comment s'intéresser à un homme qui voit sa perte, qui la reconnoît, et qui la *veut* ? Quand les rois *veulent*, ils ordonnent, et le plus souvent à des gens bassement disposés à leur obéir aveuglément ; ils ne peuvent donc être trop attentifs à ne *vouloir* que des choses justes. Je *veux* que vous réussissiez ; mais la suite de ce succès, la voyez-vous ? Vous *voulez* que j'aie tort, et je le *veux* aussi, puisque je vous aime, et que vous êtes belle. Que *veulent* tous ces gens ? que *veulent* dire ces préparatifs de guerre au milieu de la paix ? On est bien ou mal *voulu*, souvent sans l'avoir mérité. Cet ignorant en *veut* à tous les habiles gens. Il en *veut* à toutes les femmes. *Veuille* Dieu, *veuille* diable, cela sera.

On dit le *vouloir* des dieux : il semble que ce mot entraîne plus de force et de nécessité que de volonté.

(ANONYME.)

VOYAGES.

Les grands hommes de l'antiquité ont jugé qu'il n'y avoit pas de meilleure école de la vie que celle des *voyages*; école où l'on apprend la diversité de tant d'autres vies, où l'on trouve sans cesse quelque nouvelle leçon dans ce grand livre du monde, et où le changement d'air avec l'exercice sont profitables au corps et à l'esprit.

Les beaux génies de la Grèce et de Rome en firent leur étude, et y employoient plusieurs années. Diodore de Sicile met à la tête des voyageurs illustres Homère, Lycurgue, Solon, Pythagore, Démocrite, Eudoxe et Platon. Strabon nous apprend qu'on montra long-temps en Egypte le logis où ces deux derniers demeurèrent ensemble pour profiter de la conversation des prêtres de cette contrée, qui possédoient seuls les sciences contemplatives.

Aristote voyagea avec son disciple Alexandre dans toute la Perse et dans une partie de l'Asie jusque chez les Brachmanes. Cicéron met Xénocrates, Crantor, Arcésilas, Carnéade, Panétius, Clitomaque, Philon, Possidonius, etc., au rang des hommes célèbres qui illustrèrent leur patrie par les lumières qu'ils avoient acquises en visitant les pays étrangers.

Aujourd'hui les *voyages* dans les états policés de l'Europe sont, au jugement des personnes éclairées, une partie des plus importantes de l'éducation dans la jeunesse, et une partie de l'expérience dans les vieillards.

Choses égales, toute nation où règne un bon gouvernement, et dont la noblesse et les gens aisés voyagent, a de grands avantages sur celle où cette partie de l'éducation n'a pas lieu. Les *voyages* étendent l'esprit, l'élèvent, l'enrichissent de connoissances, et le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres et par le rapport d'autrui; il faut soi-même juger des hommes, des lieux et des objets.

Ainsi, le principal but qu'on doit se proposer dans ses *voyages*, est, sans contredit, d'examiner les mœurs, les

coutumes, le génie des autres nations, leurs goûts dominans, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce.

Ces sortes d'observations, faites avec intelligence, et exactement recueillies de père en fils, fournissent les plus grandes lumières sur le fort et le foible des peuples, les changemens en bien ou en mal, qui sont arrivés dans le même pays au bout d'une génération, par le commerce, par les lois, par la guerre, par la paix, par les richesses, par la pauvreté, ou par des changemens dans le gouvernement.

Il est en particulier un pays au-delà des Alpes, qui mérite la curiosité de tous ceux dont l'éducation a été cultivée par les lettres. A peine est-on aux confins de la Gaule, sur le chemin de Rimini à Césène, que l'on trouve gravé sur le marbre ce célèbre sénatus-consulte, qui dévouoit aux dieux infernaux, et déclaroit sacrilége et parricide quiconque, avec une armée, avec une légion, avec une cohorte, passeroit le Rubicon, aujourd'hui nommé *Pisatello*. C'est au bord de ce fleuve ou de ce ruisseau que César s'arrêta quelque temps; et là, la liberté, prête à expirer sous l'effort de ses armes, lui coûta encore quelques remords. Si je diffère à passer le Rubicon, dit-il à ses principaux officiers, je suis perdu; et si je le passe, que je vais faire de malheureux! Ensuite, après y avoir réfléchi quelques momens, il se jette dans la petite rivière, et la traverse en s'écriant (comme il arrive dans les entreprises hasardeuses): N'y songeons plus, le sort en est jeté. Il arrive à Rimini, s'empare de l'Umbrie, de l'Etrurie, de Rome, monte sur le trône, et y périt bientôt après par une mort tragique.

Je sais que l'Italie moderne n'offre aux curieux que les débris de cette Italie si fameuse autrefois; mais ces débris sont toujours dignes de nos regards. Les antiquités en tout genre, les chef-d'œuvres des beaux arts s'y trouvent encore rassemblés en foule, et c'est une nation savante et spirituelle qui les possède; en un mot, on ne se lasse jamais de voir et de considérer les merveilles que Rome renferme dans son sein.

Cependant, le principal n'est pas, comme dit Mon-

tagne, « de mesurer combien de pieds a la Santa Rotonda, » et combien le visage de Néron, dans quelques vieilles » ruines, est plus grand que celui de quelques médailles; » mais l'important est de frotter et limer votre cervelle » contre celle d'autrui. C'est ici sur-tout que vous avez lieu » de contempler les temps anciens et les modernes, et de » fixer votre esprit sur ces grands changemens qui ont » rendu les âges si différens des âges, et les villes de ce » beau pays, autrefois si peuplées, maintenant désertes, » et qui semblent ne subsister que pour marquer les lieux » où étoient ces cités puissantes, et ces Romains vain- » queurs de l'univers, dont l'histoire a tant parlé. »

Les voyageurs d'ordinaire usent de peu de fidélité dans leurs relations. Ils ajoutent presque toujours aux choses qu'ils ont vues celles qu'ils pouvoient voir; et, pour ne pas laisser le récit de leurs *voyages* imparfait, ils rapportent ce qu'ils ont lu dans les auteurs, en sorte qu'ils sont premièrement trompés, et qu'ils trompent ensuite leurs lecteurs. C'est ce qui fait que les protestations que font plusieurs de ces observateurs de ne rien dire que ce qu'ils ont vu, et les assurances qu'ils donnent d'avoir vérifié quantité de fausseté qui avoient été écrites avant eux, n'ont guère d'autre effet que de rendre la sincérité de tous les voyageurs fort suspecte, parce que ces censeurs de la bonne foi et de l'exactitude des autres ne donnent point de caution suffisante de la leur.

Il y a peu de relations auxquelles on ne puisse appliquer ce que Strabon disoit de celles de Ménélas : je vois bien que tout homme qui décrit ces *voyages* est un menteur.

(M. de Jaucourt.)

VRAI.

Boileau dit après les anciens :

Le *vrai* seul est aimable.

Il doit régner par-tout, et même dans la fable. Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée : presque tous ses ouvrages respirent le *vrai*, c'est-à-dire qu'ils sont une copie fidelle de la nature. Ce *vrai* doit se trouver dans l'historique, dans la morale, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l'allégorie.

Racine n'a presque jamais perdu le *vrai* dans ses pièces de théâtre. Il n'y a guère chez lui d'exemple d'un personnage qui ait un sentiment faux, qui l'exprime d'une manière opposée à sa situation, si vous en exceptez Théramène, gouverneur d'Hippolite, qui l'encourage ridiculement dans ses froides amours pour Aricie :

Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?

Il est *vrai* physiquement qu'Hippolite ne seroit pas venu au monde sans sa mère. Mais il n'est pas dans le *vrai* des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur sage d'inspirer à son pupille de faire l'amour contre la défense de son père.

C'est pécher contre le *vrai*, que de peindre Cinna comme un conjuré timide, entraîné malgré lui dans la conspiration contre Auguste, et de faire ensuite conseiller à Auguste, par ce même Cinna, de garder l'empire, pour avoir un prétexte de l'assassiner. Ce trait n'est pas conforme à son caractère. Il n'y a rien de *vrai*. Corneille pèche souvent contre cette loi dans les détails.

Molière est *vrai* dans tout ce qu'il dit. Tous les sentimens de la Henriade, d'Alzire, de Brutus, portent un caractère de vérité sensible.

Il y a une autre espèce de *vrai* qu'on recherche dans les ouvrages ; c'est la conformité de ce que dit un auteur avec son âge, son caractère et son état. Une bonne règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est *vrai* en général, s'il est *vrai* dans les occasions où ils le disent, enfin s'il est *vrai* dans la bouche des personnages qu'ils font parler ; car la vérité est toujours la première beauté, et les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues et dans tous les genres d'écrire.

(M. de JAUCOURT.)

VRAISEMBLANCE.

La vérité, dit le P. Buffier, est quelque chose de si important pour l'homme, qu'il doit toujours chercher des moyens sûrs pour y arriver; et, quand il ne le peut, il doit s'en dédommager en s'attachant à ce qui en approche le plus, qui est ce qu'on appelle *vraisemblance*.

La *vraisemblance* s'approche du vrai par autant de degrés que les circonstances suivantes s'y rencontrent en plus grand nombre et d'une manière plus expresse.

1° Quand ce que nous jugeons vraisemblable s'accorde avec des vérités évidentes;

2° Quand, ayant douté d'une opinion, nous venons à nous y conformer, à mesure que nous y faisons plus de réflexion, et que nous l'examinons de plus près;

3° Quand des expériences que nous ne savions pas auparavant, surviennent à celles qui avoient été le fondement de l'autre opinion;

4° Quand nous jugeons en conséquence d'un plus grand usage des choses que nous examinons;

5° Quand les jugemens que nous avons portés sur des choses de même nature se sont vérifiés dans la suite.

Tels sont à peu près les divers caractères qui, selon leur étendue ou leur nombre plus considérable, rendent notre opinion plus semblable à la vérité; en sorte que si toutes ces circonstances se rencontroient dans toute leur étendue, alors, comme l'opinion seroit parfaitement semblable à la vérité, elle passeroit non seulement pour vraisemblable, mais pour vraie, ou même elle le seroit en effet.

Ce que nous venons d'observer sur la *vraisemblance* en général, s'applique comme de soi-même à la *vraisemblance* qui se tire de l'autorité et du témoignage des hommes: bien que les hommes en général puissent mentir, et que même nous ayions l'expérience qu'ils mentent souvent, néanmoins la nature, ayant inspiré à tous les hommes l'amour du vrai, la présomption est que celui qui nous parle suit cette inclination, lorsque nous n'avons aucune raison de juger, ou de soupçonner qu'il ne dit pas vrai.

Les raisons que nous en pourrions avoir se tirent ou

de sa personne, ou des choses qu'il nous dit ; de sa personne, par rapport ou à son esprit ou à sa volonté.

1° Par rapport à son esprit, il faut observer s'il est capable de bien juger de ce qu'il rapporte ; si d'autres fois il ne s'y est pas mépris, ou s'il n'est pas d'une imagination ombrageuse ou échauffée ; caractère très-commun même parmi des gens d'esprit, qui prennent aisément l'ombre ou l'apparence des choses pour les choses mêmes ; et le fantôme qu'ils se forment, pour la vérité qu'ils croient discerner.

2° Par rapport à sa volonté, on sait si c'est un homme qui se fait une habitude de parler autrement qu'il ne pense ; si l'on a éprouvé qu'il lui échappe de ne pas dire exactement la vérité. Si l'on aperçoit en lui quelqu'intérêt à dissimuler, alors on doit être plus réservé à le croire.

A l'égard des choses qu'il dit, il faut examiner si elles se suivent ou ne s'accordent pas bien ; si elles conviennent mal avec ce qui nous a été dit par d'autres personnes dignes de foi, et si elles sont par elles-mêmes difficiles à croire, ou en des sujets où il ait pu aisément se méprendre.

Quand on s'est bien assuré de toutes ces circonstances, on peut regarder comme vraisemblable ce qui nous est rapporté, quand nous connoissons celui qui nous parle pour être d'un esprit juste et droit, d'une imagination réglée et nullement ombrageuse, d'une sincérité exacte et constante, et quand d'ailleurs les circonstances des choses qu'il dit ne se démentent point entre elles, mais s'accordent avec des faits ou des principes dont nous ne pouvons douter. Dans ce cas, la *vraisemblance* parviendra à un si haut degré qu'elle aura tous les caractères du vrai, et qu'il nous sera impossible de ne pas y donner la même confiance.

Vraisemblance en poésie.

La première règle que doit observer le poète, en traitant les sujets qu'il a choisis, est de n'y rien insérer qui soit contre la *vraisemblance*. Un fait vraisemblable est un fait possible dans les circonstances où on le met sur la scène. Les fictions sans *vraisemblance*, et les événemens prodigieux à l'excès, dégoûtent les lecteurs dont le juge-

ment est formé. Il y a beaucoup de choses, dit un grand critique, où les poètes et les peintres peuvent donner carrière à leur imagination; il ne faut pas toujours les resserrer dans la raison étroite et rigoureuse, mais il ne leur est pas permis de mêler des choses incompatibles, d'accoupler les oiseaux avec les serpens, les tigres avec les agneaux.

Si de telles licences révoltantes sont défendues aux poètes, d'un autre côté les événemens où il ne règne rien de surprenant, soit par la noblesse du sentiment, soit par la précision de la pensée, soit par la justesse de l'expression, paroissent plats; l'alliance du merveilleux et du vraisemblable, où l'un et l'autre ne perdent point leurs droits, est un talent qui distingue les poètes de la classe de Virgile, des versificateurs sans invention, et des poètes extravagans; cependant un poème sans merveilleux déplaît encore davantage qu'un poème fondé sur une supposition sans *vraisemblance*.

Comme rien ne détruit plus la *vraisemblance* d'un fait que la connoissance certaine que peut avoir le spectateur que le fait est arrivé autrement que le poète ne le raconte; les poètes, qui contredisent dans leurs ouvrages des faits historiques très-connus, nuisent beaucoup à la *vraisemblance* de leurs fictions. Je sais bien que le faux est quelquefois plus vraisemblable que le vrai; mais nous ne réglons pas notre croyance des faits sur leur *vraisemblance* métaphysique, ou sur le pied de leur possibilité, c'est sur la *vraisemblance* historique. Nous n'examinons pas ce qui doit arriver plus probablement, mais ce que les témoins nécessaires et ce que les historiens racontent; et c'est leur récit et non pas la *vraisemblance* qui détermine notre croyance. Ainsi nous ne croyons pas l'événement qui est le plus vraisemblable et le plus possible, mais ce qu'ils nous disent être véritablement arrivé. Leur déposition, étant la règle de notre croyance sur les faits, ce qui peut être contraire à leur témoignage ne sauroit paroître vraisemblable: or, comme la vérité est l'ame de l'histoire, la poésie, qui nous présente un fait historique, ne doit pas le dénaturer pour nous en donner un autre qui ne soit que vraisemblable.

Je ne nie pas néanmoins qu'il n'y ait des *vraisemblances*

théâtrales, par exemple, en matière d'opéra, auxquelles on est obligé de se prêter; en accordant cette liberté aux poètes, on en est payé par les beautés qu'elle les met en état de produire. Il y a des *vraisemblances* d'une autre espèce pour l'épopée; cependant il faut, dans ce genre même, rendre, par l'adresse et le génie, les suppositions les plus vraisemblables qu'il soit possible, comme Virgile a fait pour pallier la bizarrerie de ce cheval énorme que les Grecs s'avisèrent de construire pour se rendre maîtres de Troye. (ANONYME.)

Le grand art de la *vraisemblance* est de mêler le merveilleux avec la nature, de telle sorte qu'ils paroissent ne faire plus qu'un seul et même ordre de choses, et n'avoir plus qu'un mouvement commun.

Le but que se propose immédiatement la fiction, c'est de persuader: or, elle ne peut persuader qu'en ressemblant à l'idée que nous avons de ce qu'elle imite. Ainsi la *vraisemblance* consiste dans une manière de feindre, conforme à notre manière de concevoir; et tout ce que l'esprit humain peut concevoir, il peut le croire, pourvu qu'il y soit amené.

Tant que le poète ne fait que nous rappeler ce que nous avons vu au dehors, ou éprouvé au dedans de nous-mêmes, la ressemblance suffit à l'illusion; et, comme nous voyons dans la feinte l'image de la réalité, le poète n'a besoin d'aucun artifice pour gagner notre confiance. Mais que la fiction nous présente un événement qui n'ait point d'exemple, un composé qui n'ait point de modèle; comme la ressemblance n'y est pas, nous y cherchons la vérité idéale, et c'est alors que le poète est obligé d'employer tout son art pour donner au mensonge les couleurs de la vérité. Nous savons qu'il feint, nous devons l'oublier; et, si nous nous en souvenons, le charme est détruit, et l'illusion cesse.

Il y a, dans notre manière de concevoir, une vérité directe et une vérité réfléchie; l'une et l'autre sont de sentiment, de perception ou d'opinion.

La vérité de sentiment est l'expérience intime de ce qui se passe au dedans de nous-mêmes, et, par réflexion, de ce qui doit se passer en général dans l'esprit et dans le

cœur de l'homme. C'est à ce modèle, sans cesse présent, qu'on rapporte la fiction dans la poésie dramatique. Nous sommes tels ; c'est la vérité directe. Nous sentons qu'il est de la nature de l'homme d'être modifié de telle ou de telle façon, par telle ou telle cause, dans telle ou telle circonstance ; que, dans notre composé moral, telles qualités, tels accidens s'accordent et se concilient, tandis que tels se combattent et s'excluent mutuellement : c'est la vérité réfléchie.

Mais comment se peut-il que la vérité de sentiment soit la même dans tous les hommes ? C'est que, dans tous les hommes, le fond du naturel se ressemble, et qu'on y revient quand on veut, quelquefois même sans le vouloir. Chacun de nous a, comme le poète, la faculté de se mettre à la place de son semblable ; et l'on s'y met réellement tant que dure l'illusion. On pense, on agit, on s'exprime avec lui comme si l'on étoit lui-même ; et, selon qu'il suit nos pressentimens, ou qu'il s'en écarte, la fiction qui nous le présente est plus ou moins vraisemblable à nos yeux.

Ces pressentimens, qui nous annoncent les mouvemens de la nature, ne sont pas assez décisifs pour nous ôter le plaisir de la surprise : il arrive même assez souvent que le poète nous jette dans l'irrésolution, pour nous en tirer par un trait qui nous étonne et qui nous soulage ; mais, sans être décidés à suivre telle ou telle route, nous distinguons très-bien si celle que tient le poète est la même que la nature eût prise ou dû prendre en se décidant.

Ne vous êtes-vous jamais aperçu de la docilité avec laquelle notre ame obéit aux mouvemens de celle d'Ariane ou de Mérope, d'Orosmane ou de Brutus ? C'est que, durant l'illusion, votre ame et la leur n'en font qu'une : ce sont comme deux instrumens organisés de même, et accordés à l'unisson. Mais si l'ame du poète ne s'est pas montée au ton de la nature, le personnage auquel il a communiqué ses sentimens et son langage, n'est plus dans la vérité de sa situation et de son caractère ; et vous qui vous mettez à sa place mieux que n'a fait le poète, vous n'êtes plus d'accord avec lui.

La *vraisemblance*, dans les choses de sentiment, n'est donc

donc que l'accord parfait du génie du poète avec l'ame du spectateur. Si la direction que l'on donne à la nature décline de celle que l'autre sent qu'elle eût voulu suivre, et s'il en presse ou ralentit mal-à-propos les mouvemens, l'ame du spectateur, sans cesse contrariée, et lasse enfin de céder, se rebute ; de là vient qu'avec des qualités intéressantes et des situations pathétiques, un caractère inégal et discordant ne nous attache point.

La vérité de perception est la réminiscence des impressions faites sur les sens, et par réflexion la connoissance des choses sensibles, de leurs qualités communes, de leurs propriétés distinctives, de leur rapport en général, soit entre elles, soit avec nous-mêmes. En nous repliant sur cette foule d'idées qui nous viennent par toutes les voies, nous nous sommes fait un plan des procédés de la nature dans l'ordre physique : ce plan est le modèle auquel nous rapportons le composé fictif que la poésie nous présente ; et, si elle opère, comme il nous semble qu'eût opéré la nature, elle sera dans la vérité.

L'opinion sur les faits est tantôt sérieuse et de pleine croyance, tantôt reçue à plaisir et de simple adhésion ; mais, quelque foible que soit le consentement qu'on y donne, il suffit à l'illusion du moment. Un mensonge connu pour tel, mais transmis, reçu d'âge en âge, est dans la classe des faits authentiques ; on le passe sans examen. A plus forte raison, si les faits sont solemnellement attestés par l'histoire, ne laissent-ils pas à l'esprit la liberté du doute ? Et le poète, pour les supposer, n'a pas besoin de les rendre croyables ; qu'ils soient d'accord avec l'opinion, cela suffit à leur *vraisemblance*.

Mais distinguons, 1° l'opinion d'avec la vérité historique ; 2° les faits compris dans le tissu du poème d'avec les faits supposés au dehors. « Je ne craindrai pas d'avan-» cer, dit Corneille, à propos du sacrifice qu'a fait Léon-» tine en livrant son fils à la mort, que le sujet d'une belle » tragédie doit n'être pas vraisemblable ». Et il se fonde sur le précepte d'Aristote, de ne pas prendre pour sujet un ennemi qui tue son ennemi, mais un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur, etc. Ce qui n'étant

jamais vraisemblable, ajoute Corneille, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune.

J'ai fait mes preuves de respect pour ce grand homme; j'oserai donc ici, sans détour, n'être pas de son sentiment.

Je suis loin de penser que les sujets proposés par Aristote soient tous dénués de *vraisemblance :* il est très-simple et très-naturel qu'un fils tue son père, comme Œdipe, sans le connoître, ou qu'une mère soit prête à immoler son fils, comme Mérope, en croyant le venger; et, quand ces faits n'auroient en eux-mêmes aucune apparence de vérité, pris dans les familles les plus illustres de la Grèce, ils avoient sans doute pour eux la célébrité, l'opinion publique : or, pour les faits que l'on suppose dans l'avant-scène, *extrà fabulam*, l'opinion tient lieu de *vraisemblance.* Mais, en voyant sur le théâtre les sujets de Polieucte, de Rodogune et d'Héraclius, personne ne sait ni ne veut savoir ce qui en est pris de l'histoire; elle est donc comme un témoin muet. En vain Baronius fait mention du sacrifice de Léontine; on ne lit point Baronius, et son témoignage n'eût servi de rien, si l'action de Léontine n'avoit pas eu sa *vraisemblance* en elle-même, c'est-à-dire un juste rapport avec l'idée que nous avons de ce que peut une femme aussi fière, aussi ferme, aussi courageuse, dévouée à son empereur.

Je dis plus; de quelque manière que les faits soient fondés, rien ne les dispense d'être vraisemblables dès qu'ils sont employés dans l'intérieur de l'action, et nous n'y ajoutons foi qu'autant que nous les voyons arriver comme dans la nature, c'est-à-dire, selon l'idée que nous avons des moyens qu'elle emploie, et de l'ordre qu'elle suit.

Dans la nature, tout est simple et facile pour elle, et tout devroit être merveilleux pour nous. Un homme sensé ne peut réfléchir, sans étonnement, ni à ce qui lui vient du dehors, ni à ce qui se passe au dedans de lui-même. L'organisation du brin d'herbe est aussi prodigieuse que la formation du soleil; le mouvement qui passe d'un grain de sable à l'autre est aussi mystérieux que la propagation de la lumière et que l'harmonie des sphères célestes; mais l'habitude nous rend l'incompréhensible même si familier,

qu'à la fin il nous paroît commun. Au bout d'un an, dit Montaigne, le monde a joué son jeu, il n'y fait plus rien que de recommencer. Voilà du moins ce qui nous en semble; nous croyons retrouver tous les ans le même tableau, et les variétés infinies qu'il étale y sont distribuées avec une harmonie si constante, une si parfaite unité de dessein, que la nature s'y fait voir toujours semblable à elle-même.

Mais si, dans la fiction du poète, la nature, s'éloignant de ses sentiers battus, produit un composé moral ou physique d'une singularité qui ressemble au prodige, l'étonnement nous porte à l'incrédulité; et c'est là qu'il est difficile de ménager la *vraisemblance*.

Je ne fais que détailler ici l'idée du merveilleux naturel. Dans le moral, ce qui est le plus digne d'admiration et d'amour; un Burrhus, un Mornai, un Télémaque, une Zaïre, une Cornélie : dans le physique, ce qui peut nous causer l'émotion du plaisir la plus pure et la plus sensible; une vie délicieuse comme celle de l'âge d'or, des lieux enchantés comme Éden, ou comme les îles fortunées; surtout l'image de ce que nous appelons, par excellence, la beauté, une taille élégante et correcte, la douceur, la vivacité, la sensibilité, la noblesse, toutes les graces réunies dans les traits du visage, dans la forme et les mouvemens du corps d'une Vénus ou d'un Apollon, Hélène au milieu des vieillards troyens, Achille au sortir de la cour de Scyros; voilà le merveilleux de la beauté dans le physique. Le soin du poète alors est de rassembler les plus belles parties dont un composé naturel soit susceptible, pour en former un tout régulier, et de disposer les choses comme la nature les eût disposées, si elle n'avoit eu pour objet que de nous donner un spectacle enchanteur. L'accord en fait la *vraisemblance*, et la méthode en est la même dans tous les arts d'agrément. En peinture, les vierges de Raphael, les Hercules du Gnide; en sculpture, la Vénus pudique et l'Apollon du Vatican n'avoient point de modèle individuel. Qu'ont fait les artistes? Ils ont recueilli les beautés éparses des modèles existans, et en ont composé un tout plus parfait que la nature même. Ce choix tient au principe de la poésie, au rapport des objets avec

nos organes ; et le poète, qui le saisit avec le plus de justesse, de délicatesse et de vivacité, excelle dans l'art d'embellir la ressemblance de la nature.

La beauté poétique est donc quelquefois la même que la beauté naturelle? Oui, toutes les fois que la poésie veut nous causer les douces émotions de l'amour et de la joie, le plaisir pur de nous voir entourés d'êtres formés à souhait pour nous.

Le sentiment de la beauté physique varie selon le caprice, l'habitude et l'opinion; mais la beauté morale est la même chez tous les peuples de la nature. Les Européens ont trouvé une égale vénération pour la justice, la générosité, la clémence, chez les sauvages du nouveau monde que chez les peuples les plus cultivés, les plus vertueux de notre continent. Le mot du Cacique Guatimosin : « Et moi suis-je sur un lit de roses » ? auroit été beau dans l'ancienne Rome. Dans Sadi, poète persan, un sage fait cette prière : « Grand Dieu ! ayez pitié des » méchans, car vous avez tout fait pour les bons lorsque » vous les avez fait bons ». Socrate n'auroit pas mieux dit.

Le sentiment du beau moral est donc universel et unanime : la nature en a gravé le modèle au fond de nos ames; mais il existe rarement. Il n'y a point de tableaux parfaits dans la disposition naturelle des choses : la nature, dans ses opérations, ne songe à rien moins qu'à nous plaire; et l'on doit s'attendre à trouver dans le moral autant et plus d'incorrections que dans le physique. La clémence d'Auguste envers Cinna est dégradée par le conseil de Livie; la gloire du conquérant du Mexique est ternie par une lâche trahison; l'histoire a peu de caractères dans lesquels la poésie ne soit obligée de dissimuler et de corriger quelque chose : c'est comme une statue de bronze qui sort raboteuse du moule, et qui demande encore la lime; mais il faut bien prendre garde en la polissant de ne pas affoiblir les traits. Il est arrivé souvent de détruire l'homme en faisant le héros.

Quel est donc le guide du poète dans ce genre de fiction? Je l'ai dit, le sentiment du beau moral que la nature a mis en nous. Il a pu recevoir quelque altération de l'habitude et du préjugé; mais l'un et l'autre cèdent aisément

au goût naturel qui n'est qu'assoupi, et que l'impression du beau réveille. Quel est le lâche voluptueux qui n'est pas saisi d'un saint respect en voyant Régulus retourner à Carthage? Ce qui peut se mêler d'opinion et d'habitude dans nos idées sur le beau moral ne tire donc pas à conséquence, et ne doit se compter pour rien.

Le poète qui conçoit l'idée du beau, et qui est en état de le peindre en altérant la vérité, le peut-il à son gré sans manquer à la *vraisemblance*? Non, si les caractères et les faits sont connus. On peut bien ajouter aux vertus et aux vices quelques coups de pinceau plus hardis et plus forts; on peut bien adoucir, déguiser, effacer quelques traits qui dégraderoient ou qui noirciroient le tableau. Mais à la vérité connue on ne peut pas insulter en face, en changeant les événemens et en dénaturant les hommes. — Ce n'est qu'à la faveur de l'obscurité ou du silence de l'histoire que la poésie, n'étant plus gênée par la notoriété des faits, peut en disposer à son gré, en observant les convenances; car alors la vérité muette laisse régner l'illusion.

L'abbé Dubos, après avoir dit que ce seroit une pédanterie que de reprocher à Racine d'avoir changé dans Britannicus la circonstance de l'essai du poison préparé par Locuste, n'en fait pas moins le procès au même poète pour avoir employé le personnage de Narcisse, qui ne vivoit plus, pour avoir supposé que Junie étoit à Rome lorsqu'elle en étoit exilée, et pour avoir changé le caractère de cette princesse, afin de l'ennoblir et de le rendre intéressant. N'est-ce pas encore là de la pédanterie? Je conviens avec l'abbé Dubos que les faits historiques de quelque importance ne doivent pas être changés, encore moins les faits célèbres et connus de tout le monde; qu'il seroit absurde de faire tuer Brutus par César. Mais la mort de Narcisse et le caractère de Junie sont-ils du nombre de ces faits? La règle, en pareil cas, est de savoir jusqu'où s'étendent les connoissances familières du monde cultivé pour lequel on écrit. Or, quel est le siècle où les petits détails de l'Histoire romaine soient assez présens aux spectateurs et aux lecteurs pour que de si légères altérations

les blessent? Un homme versé dans l'étude de l'antiquité sait ce que Tacite et Sénèque ont dit des mœurs de Junia Calvina; mais ni la ville ni la cour n'en savent rien. Virgile a donné dans Didon l'exemple des licences heureuses que l'on peut prendre en pareil cas. Tout ce qu'on a droit d'exiger pour prix de ces licences, c'est qu'elles contribuent à la beauté de la composition. Il ne s'agit donc pas d'aller chercher dans l'histoire si Narcisse étoit vivant, et si Junie étoit à Rome, mais de voir dans la tragédie s'il étoit bon de faire vivre Narcisse et d'oublier l'exil de Junie. Que Tacite et Sénèque aient dit d'elle qu'elle étoit une effrontée, ou qu'elle étoit une Vénus pour tout le monde, et pour son frère une Junon, ces anecdotes ne sont pas du nombre des faits importans et célèbres qu'un poète doit respecter; et sur quoi porteroit la licence que l'abbé Dubos lui-même accorde aux poètes d'altérer la vérité, si des circonstances aussi peu marquées étoient des traits d'histoire invariables?

C'est un supplice pour les artistes que les préceptes donnés par ceux qui ne sont point de l'art.

(ANONYME.)

URBANITÉ.

Ce mot, chez les Romains, désignoit la politesse de langage, de l'esprit et des manières, attachée singulièrement à la ville de Rome.

Il paroît d'abord étrange que le mot *urbanité* ait eu tant de peine à s'établir dans notre langue; car, quoique d'excellens écrivains s'en soient servi, et que le Dictionnaire de l'Académie Française l'autorise, on ne peut pas dire qu'il soit fort en usage, même aujourd'hui. En examinant quelle pourroit en être la raison, il est vraisemblable que les Français, qui examinent rarement les choses à fond, n'ont pas jugé ce mot fort nécessaire; ils ont cru que leurs termes politesse et galanterie renfermoient tout ce que l'on entend par *urbanité;* en quoi ils se sont fort trompés, le terme d'*urbanité* désignant non seulement beaucoup plus, mais quelquefois tout autre chose. D'ailleurs *urbanitas*, chez les Romains, étoit un mot propre, qui signifioit, comme nous l'avons dit, cette politesse d'esprit, de langage et de manières, attachée spécialement à la ville de Rome; et, parmi nous, la politesse n'est le privilége d'aucune ville en particulier, pas même de la capitale, mais uniquement de la cour et des gens qui vivent dans le grand monde. Enfin, l'idée que le mot *urbanité* présente à l'esprit n'étant pas bien nette, c'est une raison de son peu d'usage.

Cicéron faisoit consister l'*urbanité* romaine dans la pureté du langage, jointe à la douceur et à l'agrément de la prononciation. Domitius Marsus donne à l'*urbanité* beaucoup plus d'étendue, et lui assigne pour objet non seulement les mots, comme fait Cicéron, mais encore les personnes et les choses. Quintilien et Horace en donnent l'idée juste, lorsqu'ils la définissent un goût délicat pris dans le commerce des gens de lettres, et qui n'a rien dans le geste, dans la prononciation, dans les termes de choquant, d'affecté, de bas et de provincial. Ainsi le mot *urbanité*, qui d'abord n'étoit affecté qu'au langage poli, a passé au caractère de politesse qui se fait remarquer dans

l'esprit, dans l'air, et dans toutes les manières d'une personne bien élevée.

Homère, Pindare, Eurypide et Sophocle, ont mis tant de graces et de mœurs dans leurs ouvrages, que l'on peut dire que l'*urbanité* leur étoit naturelle; on peut sur-tout donner cette louange au poète Anacréon. Nous ne la refuserons certainement pas à Isocrate, encore moins à Démosthène, après le témoignage que Quintilien lui rend; mais il faut avouer que cette qualité se fait particulièrement remarquer dans Platon. Jamais homme n'a si bien manié l'ironie, qui n'a rien d'aimable, jusque-là qu'au sentiment de Cicéron, il s'est immortalisé pour avoir transmis à la postérité le caractère de Socrate, qui, en cachant la vertu la plus constante sous les apparences d'une vie commune, et un esprit orné de toutes sortes de connoissances sous les dehors de la plus grande simplicité, a joué en effet un rôle singulier et digne d'admiration.

Les auteurs latins étant plus connus, il ne seroit presque pas besoin d'en parler : car qui ne sait, par exemple, que Térence est si rempli d'*urbanité*, que, de son temps, ses pièces étoient attribuées à Scipion et a Lélius, les deux plus honnêtes hommes et les plus polis qu'il y eût à Rome? Et qui ne sent que la beauté des poésies de Virgile, la finesse d'esprit et d'expression d'Horace, la tendresse de Tibulle, la merveilleuse éloquence de Cicéron, la douce abondance de Tite-Live, l'heureuse brièveté de Salluste, l'élégante simplicité de Phèdre, le prodigieux savoir de Pline le naturaliste, le grand sens de Quintilien, la profonde politique de Tacite; qui ne sent, dis-je, que ces qualités qui sont répandues dans ces différens auteurs, et qui font le caractère particulier de chacun d'eux, sont toutes assaisonnées de l'*urbanité* romaine?

Il en est de cette *urbanité* comme de toutes les autres qualités; pour être éminentes, elles veulent du naturel et de l'acquis. Cette qualité, prise dans le sens de politesse et de mœurs, d'esprit et de manières, ne peut, de même que celle du langage, être inspirée que par une bonne éducation, et par les soins qui y succèdent. Horace la reçut cette éducation; il la cultiva par l'étude et par les voyages. Enhardi par d'heureux talens, il fréquenta les

grands, et sut leur plaire. D'un côté, admis à la familiarité de Pollion, de Messala, de Lollius, de Mécénas, d'Auguste même; de l'autre, lié d'amitié avec Virgile, avec Varius, avec Tibulle, avec Plotius, avec Valgius, en un mot avec tout ce que Rome avoit d'esprits fins et délicats, il n'est pas étonnant qu'il eût pris dans le commerce de ces hommes aimables cette politesse, ce goût fin et délicat qui se fait sentir dans ses écrits. Voilà ce qu'on peut appeler une culture suivie, et telle qu'il la faut pour acquérir le caractère d'*urbanité*. Quelque bonne éducation que l'on ait eue, pour peu que l'on cesse de cultiver son esprit et ses mœurs par des réflexions et par le commerce des gens de la ville et de la cour, on perd bientôt tout ce que l'on avoit acquis.

Il y a une espèce d'*urbanité* qui est affectée à la raillerie; elle n'est guère susceptible de préceptes : c'est un talent qui naît avec nous, et il faut y être formé par la nature même. Parmi les Romains, on ne cite qu'un Crassus, qui, avec un talent singulier pour la fine plaisanterie, ait su garder toutes les bienséances qui doivent l'accompagner.

L'*urbanité*, outre les perfections dont on a parlé, demande encore un fonds d'honnêteté qui ne se trouve que dans les personnes heureusement nées. Entre les défauts qui lui sont opposés, le principal est une envie marquée de faire paroître ce caractère d'*urbanité*, parce que cette affectation même la détruit.

Pour me recueillir en peu de paroles, je crois que la bonne éducation perfectionnée par l'usage du grand monde, un goût fin, une érudition fleurie, le commerce des savans, l'étude des lettres, la pureté du langage, une prononciation délicate, un raisonnement exact, des manières nobles, un air honnête et un geste propre, constituoient tous les caractères de l'*urbanité* romaine.

(M. de Jaucourt.)

USAGE, COUTUME.

L'USAGE semble être plus universel : la *coutume* paroît être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratique est un *usage :* ce qui s'est pratiqué depuis long-temps est une *coutume.*

L'*usage* s'introduit et s'étend : la *coutume* s'établit et acquiert de l'autorité. Le premier fait la mode ; la seconde forme l'habitude ; l'un et l'autre sont des espèces de lois, entièrement indépendantes de la raison, dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il est quelquefois plus à propos de se conformer à un mauvais *usage* que de se distinguer, même par quelque chose de bon. Bien des gens suivent la *coutume* dans la façon de penser, comme dans le cérémonial ; ils s'en tiennent à ce que leurs mères et leurs nourrices ont pensé avant eux.

(M. de JAUCOURT.)

USSON.

Petite ville de France en Auvergne.

Rien n'a autant fait connoître la petite ville d'*Usson* que le long séjour que fit dans son château Marguerite de France, première femme du roi Henri IV, princesse douée de beaucoup plus d'esprit et de beauté que de sagesse et de vertu. Elle demeura dans ce château près de vingt années, comme l'histoire nous l'apprend.

« Marguerite, dit le père Hilarion de Coste, sortit » d'Agen en habit de simple bourgeoise, fut portée en » trousse par Lignerac, à qui elle donna le nom de *che-* » *valier de la Fleur*, et gagna pays toute la nuit avec un » travail qui éprouva son courage, au péril de sa santé. » De Martas la vint trouver sur la frontière, avec cent » gentilshommes, la logea dans sa maison de Carlat, re- » tourna à Agen pour sauver ses pierreries, et recueillir » les débris de sa fuite; la mort de Martas l'en fit sortir » au bout de dix-huit mois. . . .

» Le marquis de Canillac l'emmena et l'enferma à *Us-* » *son;* mais, bientôt après, ce seigneur, d'une illustre » maison, se vit le captif de sa prisonnière: il pensoit avoir » triomphé d'elle, et la seule vue de l'ivoire de son bras » triompha de lui; et dès-lors il ne vécut que de la fa- » veur des yeux victorieux de sa belle captive. . . . . » Au même instant qu'elle pensoit mourir captive, elle » se vit assurée de régner libre en cette forte place, d'où » elle délogea ceux qui l'avoient logée.

» Pendant ces vingt années, ajoute le père Coste, ce » château d'Auvergne fut un Thabor pour la dévotion de » la reine, un Liban pour sa solitude, un Olympe pour » ses exercices, un Parnasse pour ses muses, et un Cau- » case pour ses affections. » Si le père Hilarion a toujours pratiqué les autres vertus du christianisme avec la même fidélité qu'il pratique la charité dans cette occasion, nous ne devons pas hésiter à le regarder comme un saint. Il y auroit moins de médisance à comparer le château d'*Usson* avec l'île de Caprée, qui fut la retraite de Tibère, qu'il

n'y a de flatterie à le comparer à un Thabor de dévotion, pendant que Marguerite l'habita. Durant cet intervalle, elle y eut deux fils; l'un du sieur de Chanlon, et l'autre du sieur d'Aubiac.

De retour à la cour de France, elle donna volontiers les mains à la dissolution de son mariage avec Henri IV, et passa le reste de ses jours dans un mélange bizarre de galanterie, de dévotion, d'étude, de musique et de conversations. Elle mourut, en 1615, âgée de soixante-trois ans. Le sage et fameux Pibrac avoit été son chancelier et son amant.

Le château d'*Usson* a été rasé en 1634; et la ville s'est insensiblement dépeuplée, au point que sa justice royale est la seule chose qui empêche qu'elle ne soit absolument abandonnée.

(M. de Jaucourt.)

VUE.

LA VUE est l'action d'apercevoir les objets extérieurs par le moyen de l'œil; ou, si vous voulez, c'est l'acte et l'exercice du sens de voir.

La *vue* est la reine des sens et la mère de ces sciences sublimes inconnues au grand et au petit vulgaire. La *vue* est l'obligeante bienfaitrice qui nous donne les sensations les plus agréables que nous recevions des productions de la nature. C'est à la *vue* que nous devons les surprenantes découvertes de la hauteur des planettes et de leurs révolutions autour du soleil, le centre commun de la lumière. La *vue* s'étend même jusqu'aux étoiles fixes; et, lorsqu'elle est hors d'état d'aller plus loin, elle s'en remet à l'imagination, pour faire de chacune d'elles un soleil qui se meut sur son axe, dans le centre de son tourbillon. La *vue* est encore la créatrice des beaux arts, elle dirige la main savante de ces illustres artistes, qui tantôt animent le marbre, et tantôt imitent, par leur pinceau, les voûtes azurées des cieux et toutes les beautés de la nature. Que l'amour et l'amitié nous disent les délices que produit, après une longue absence, la *vue* d'un objet aimé! Enfin, il n'est guère de sens aussi utile que la *vue*, et, sans contredit, aucun n'est aussi fécond en merveilles.

(M. de JAUCOURT.)

WYCHERLEY (*poète anglais*).

Guillaume Wycherley, un des plus célèbres poètes comiques de l'Angleterre, naquit vers l'an 1640, et mourut en 1715. Il passa quelques années en France dans sa première jeunesse. Il y embrassa la religion catholique; mais, dès qu'il fut de retour à Londres, il redevint protestant, et, dans la suite, il quitta l'hérésie pour la catholicité, ou plutôt il n'eut point de religion fixe. Après s'être appliqué à l'étude du droit, il se livra à des occupations plus conformes à son génie et à celui du temps. Charles II étoit sur le trône d'Angleterre; c'étoit le règne des plaisirs et de l'esprit. Ce monarque, instruit du talent de *Wycherley* pour la poésie, lui fit un accueil distingué. Le poète lui plaisoit par la vivacité de son imagination et par les agrémens de son caractère. C'étoit un homme d'un commerce aisé, qui n'avoit rien de la misantropie dont on auroit pu le soupçonner, si on avoit jugé de lui par l'esprit satyrique et dur qui caractérise ses pièces de théâtre. Il étoit bon ami, zélé pour ceux qu'il affectionnoit; mais il avoit beaucoup de penchant pour le libertinage, et ses écrits ne s'en ressentent que trop.

Wycherley composa sa première pièce intitulée: *L'Amour dans un Bois*, représentée en 1672, avec un grand succès. Ce début favorable lui procura la connoissance de tous les beaux esprits de la cour et de la ville, et, en particulier, celle de la duchesse de Cléveland qu'il fit d'une façon assez singulière.

Un jour que *Wycherley* alloit en carosse du côté de Saint-James, il rencontra la duchesse dans sa voiture qui, mettant la tête hors de la portière, lui cria tout haut: « Vous, *Wycherley*, vous êtes un fils de p..... ! » et en même temps elle se cacha, et se mit à rire de toute sa force. *Wycherley* fut d'abord un peu surpris de ce compliment; mais il comprit bientôt qu'il faisoit allusion à un endroit de sa comédie où il dit: « Quand les parens sont » esclaves, les enfans suivent leur destinée; les beaux » génies ont toujours des p..... pour mères. » Comme,

dans les premiers momens de la surprise de *Wycherley*, les carosses avoient continué leur route, ils se trouvoient déjà assez éloignés l'un de l'autre ; mais notre poète, revenu de son étonnement, ordonna à son cocher de fouetter ses chevaux et d'atteindre le carosse de la duchesse. Dès qu'il l'eut atteint : « Madame, lui dit-il, vous m'avez donné » un nom qui appartient généralement aux gens heureux. » Votre grandeur voudroit-elle se trouver, ce soir, à la » comédie de *Wycherley* ? Eh bien ! répondit-elle, si je m'y » trouve, que lui arrivera-t-il d'heureux ? C'est, lui dit » le poète, que j'aurai l'honneur de vous y faire ma cour, » quoiqu'en même temps je manque à une belle personne » qui m'a donné rendez-vous ailleurs. Quoi ! dit la duchesse, » vous avez l'infidélité de manquer à une belle femme, » qui vous a favorisé à ce point, pour une autre qui » ne l'a point fait et qui n'y songe pas ? Oui, reprit » *Wycherley*, dès que celle qui ne m'a point favorisé est » la plus belle des deux ; mais quiconque, continua-t-il, » demeurera constamment attaché à votre grandeur jusqu'à » ce qu'il en ait trouvé une plus belle, est sûr de mourir » votre captif. » La duchesse de Cléveland rougit, et » ordonna à son cocher d'avancer. »

Comme elle étoit à la fleur de la jeunesse, spirituelle, et la plus grande beauté qu'il y eût en Angleterre, elle fut sensible à un compliment aussi galant. Elle vint à la comédie du poète, et se plaça, comme de coutume, au premier rang dans la loge du roi. *Wycherley* se mit directement au dessous d'elle, et l'entretint pendant tout le cours de la pièce. Tel a été le commencement d'un commerce qui fit dans la suite beaucoup de bruit.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce fut ce commerce même qui mit *Wicherley* dans les bonnes grâces du duc de Bukingham, lequel passionnément épris de cette dame, en étoit maltraité, et se persuada que *Wycherley* étoit heureux. Enfin, le duc ne recueillit aucun fruit de ses longues assiduités, soit qu'elle fût retenue par la proximité du sang qu'il y avoit entre eux, car elle étoit sa cousine germaine, soit qu'elle craignît qu'une intrigue avec un homme de ce rang, sur qui tout le monde avoit les yeux, ne pût demeurer cachée au roi ; en un mot, quelle qu'en

fût la raison, elle refusa de recevoir plus long-temps ses visites, et s'obstina si fort dans son refus que l'indignation, la rage et le mépris succédèrent à l'amour dans le cœur du duc qui résolut de perdre sa parente.

Cette résolution prise, il la fit observer de si près qu'il sut bientôt qui étoient ceux qu'il pouvoit regarder comme ses rivaux. Lorsqu'il en fut instruit, il eut soin de les nommer ouvertement, et le poète ne fut pas oublié, pour faire encore plus de tort à la duchesse dans l'esprit du public. *Wycherley*, apprenant de bonne heure cette fâcheuse nouvelle, craignit qu'elle ne vînt aux oreilles du roi. Pour prévenir son malheur, il pria instamment le comte de Rochester et le chevalier Charles Sidley de représenter au duc le tort extrême qu'il faisoit à un homme qui n'avoit pas l'honneur d'être connu de lui, qui le respectoit, et qui ne l'avoit jamais offensé. A peine ces Messieurs eurent commencé à en toucher quelque chose au duc, qu'il s'écria qu'il ne blâmoit point *Wycherley*, mais sa cousine. Cependant, reprirent-ils, en le faisant soupçonner d'une pareille intrigue, vous le perdrez infailliblement, c'est-à-dire, que votre grandeur travaille injustement à ruiner de fond en comble un homme de mérite.

Enfin ces Messieurs s'étendirent si fort sur les belles qualités de *Wycherley* et sur les charmes de sa conversation, que le duc de Buckingham, amoureux des avantages de l'esprit, consentit qu'on le lui présentât, et il le retint à souper. Il fut si charmé de lui, qu'il s'écria dans son transport : *Ma cousine a raison ;* et, depuis ce moment, il fit de *Wycherley* son ami, le combla de bienfaits; et, comme il étoit grand écuyer du roi, et colonel d'un des premiers régimens de la couronne, il le nomma un des sous-écuyers, et capitaine-lieutenant de sa compagnie, dont il lui céda tous les appointemens : ces deux objets faisoient au moins trente-six mille livres de rente de notre monnoie, et faufilèrent agréablement *Wycherley* avec la noblesse de la cour et de la ville.

Le roi Charles II lui donna de grandes marques de sa faveur. Il lui rendit visite dans une maladie, et lui conseilla d'aller passer l'hiver à Montpellier, conseil qu'il accompagna d'un présent de cinq cents livres sterlings pour le défrayer.

Il

Il perdit néanmoins dans la suite les bonnes graces du roi par son mariage avec la comtesse de Drogheda, qui le fit maître de tout son bien; mais, après la mort de cette dame, la donation lui fut contestée et enlevée. *Wycherley*, ruiné par les frais du procès, joints à d'autres accidens, se trouva hors d'état de satisfaire à l'impatience de ses créanciers, qui le firent arrêter et mettre en prison où il demeura sept ans, et n'en fut tiré que par la générosité de Jacques II, qui, au sortir de la représentation d'une de ses pièces, ordonna que ses dettes fussent payées, et accompagna cette grace d'une pension annuelle de deux cents livres sterlings, qui lui fut payée jusqu'au temps de la retraite de ce prince. Ces bienfaits n'acquittèrent pas *Wycherley*. Il se remaria avec une jeune personne qui lui apporta quinze cents livres sterlings, dont une partie servit à ses plus pressans besoins; mais il mourut onze jours seulement après la célébration de ses noces.

Wycherley vivoit dans le grand monde; il en connoissoit parfaitement les vices et les ridicules, et les peignoit du pinceau le plus ferme et des couleurs les plus vraies. On a de lui quatre pièces de théâtre. Le *Misantrope* qu'il a imité de Molière. Tous les traits de *Wycherley* sont plus forts et plus hardis que ceux de notre Misantrope, mais aussi ils ont moins de finesse. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de Molière, le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante, et l'intrigue en est ingénieuse. Une autre pièce non moins singulière et non moins hardie qu'il a aussi imitée du poète français, est une espèce d'*Ecole des Femmes*, qui est bien aussi l'école du bon comique, mais non celle de l'honnêteté et de la décence. Ses deux autres pièces ont pour titre : L'*Amour dans un Bois*, et le *Gentilhomme maître à danser*. Ses vers manquent en général de douceur et d'harmonie; on n'y remarque pas assez ce tour vif, original et ingénieux qui caractérise le vrai poète. L'auteur aime à s'exprimer avec force, et souvent il y réussit, mais souvent aussi l'expression, pour être forte, devient outrée ou trop laconique.

Milord Lansdowne a peint *Wycherley* avec beaucoup d'esprit et de vérité. « Ceux, dit-il, qui, sans connoître

» *Wycherley* autrement que par ses ouvrages, voudront » en juger, seront portés à croire que la variété des » images et des caractères, la profonde connoissance de la » nature, les observations fines sur l'humeur, les manières » et les passions des personnes de tout rang et de toutes » conditions; en un mot, cette exacte peinture de la » nature humaine que l'on voit dans ses productions, » jointe à beaucoup d'esprit et de force d'expression; que » tout cela ensemble, dis-je, ne peut avoir été que le » fruit d'une application et d'un travail extraordinaire, » tandis que dans le fond nous devons le plaisir et l'avan- » tage qu'il nous a procuré à sa grande facilité. S'il lui » en avoit coûté pour écrire, je suis bien trompé s'il ne » s'en seroit pas épargné la peine. Ce qu'il a fait auroit été » difficile pour un autre; mais la massue ordinaire qu'un » homme ne pouvoit lever, servoit de canne à Hercule.

» L'âcreté de ses satyres pourroit vous jeter dans une » autre erreur, et vous faire penser que c'étoit un homme » malin. Mais ce que le lord Rochester dit du lord de » Dorset, peut lui être appliqué : c'étoit le meilleur » homme avec la muse la plus maligne. Tout piquant et » censeur sévère qu'il paroît dans ses écrits, il étoit du » caractère le plus doux et le plus humain, obligeant » tout le monde, et ne voulant de mal à personne; il » n'attaque le vice que comme un ennemi public; tel » qu'un conquérant généreux, il est affligé de la nécessité » d'user des voies de rigueur.

» Le roi Charles II, qui étoit lui-même homme d'esprit, » se faisoit souvent un plaisir de passer ses heures de » loisir avec *Wycherley*, comme Auguste avec Horace, et » il eut même des vues fort avantageuses sur lui; mais mal- » heureusement l'amour vint à la traverse, et en empêcha » l'effet. Il y a des personnes qui critiquent sa versification. » Il est certain qu'elle n'est pas nombreuse; mais un » diamant brut n'en est pas moins un diamant. »

(M. de JAUCOURT.)

Z.

ZÈLE DE RELIGION.

Attachement pur et éclairé au maintien et au progrès du culte qu'on doit à la divinité.

Le *zèle de religion* est extrêmement louable, quand il est de cette espèce, plein de douceur, et formé sur le modèle dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple; mais, quand ce *zèle* est faux, aveugle et persécuteur, c'est le plus grand fléau du monde. Il faut honorer la divinité, et jamais songer à la venger. On ne sauroit trop observer qu'il n'y a rien sur quoi les hommes se trompent davantage que sur ce qui regarde le *zèle de religion*. Tant de passions se cachent sous ce masque, et il est la source de tant de maux, qu'on a été jusqu'à dire qu'il seroit à souhaiter, pour le bonheur du genre humain, qu'on ne l'eût pas mis au nombre des vertus chrétiennes. En effet, pour une fois qu'il peut être louable, on le trouvera cent fois criminel; il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'il opère avec une égale violence dans toutes sortes de religions, quelqu'opposées qu'elles soient les unes aux autres, et dans toutes les subdivisions de chacune d'elles en particulier.

Abdas, évêque dans la Perse, au temps de Théodose le jeune, fut cause, par son *zèle* inconsidéré, d'une très-horrible persécution contre les chrétiens. Ils jouissoient dans la Perse d'une pleine liberté de conscience, lorsque cet évêque eut la folle imprudence de renverser un des temples où l'on adoroit le feu. Les mages s'en plaignirent d'abord au roi, qui fit venir Abdas; et, après l'avoir censuré avec douceur, il lui ordonna de faire rebâtir ce temple. Abdas ne voulut pas s'y prêter, quoique le prince lui eût déclaré qu'en cas de désobéissance, il feroit démolir toutes les églises des chrétiens. Il exécuta cette menace, et abandonna les fidèles à la merci de son clergé, qui, n'ayant vu qu'avec douleur la tolérance qu'on leur avoit accordée, se déchaîna contre eux avec beaucoup

de furie. Abdas fut le premier martyr qui périt dans cette rencontre; il fut, dis-je, le premier martyr, si l'on peut nommer ainsi un homme qui, par sa témérité, exposa l'église à tant de malheurs. Les chrétiens, qui avoient déjà oublié l'une des principales parties de la patience évangélique, recoururent à un remède qui causa un autre déluge de sang. Ils implorèrent l'assistance de Théodose; ce qui alluma une longue guerre entre les Romains et les Perses. Il est vrai que ceux-ci eurent le désavantage; mais étoit-on assuré qu'ils ne battroient pas les Romains, et que, par le moyen de leurs victoires, la persécution particulière des chrétiens de Perse ne deviendroit pas générale sur les autres parties de l'église? Voilà ce que le *zèle* indiscret d'un seul particulier peut produire. A peine trente ans suffirent à la violence des persécuteurs.

Abdas, simple particulier, et sujet du roi de Perse, avoit ruiné le bien d'autrui, et un bien d'autant plus privilégié qu'il appartenoit à la religion dominante : c'étoit une mauvaise excuse de dire que le temple qu'il auroit fait rebâtir auroit servi à l'idolatrie; car ce n'eût pas été lui qui l'auroit employé à cet usage, et il n'auroit pas été responsable de l'abus qu'en auroient pu faire ceux à qui il appartenoit. D'ailleurs personne ne peut se dispenser de cette loi de la religion naturelle : « Il faut réparer, par » restitution ou autrement, le dommage qu'on a fait à son » prochain. »

Enfin, quelle comparaison y avoit-il entre la construction d'un temple, sans lequel les Perses n'auroient pas laissé d'être aussi idolâtres qu'auparavant, et la destruction de plusieurs églises chrétiennes? Il falloit donc prévenir ce dernier mal par le premier, puisque le prince en laissoit la facilité au choix de l'évêque. Voilà pour le *zèle* inconsidéré. Si quelquefois il peut être excusé, il ne faut jamais le louer : ce seroit rendre à l'infirmité humaine un hommage qui n'est dû qu'à la sagesse; la qualité des personnes et leurs meilleures intentions ne changent point le mal en bien.

Si maintenant nous suivons l'histoire cruelle des effets du *zèle* destructeur, nous la trouverons remplie de tant de scènes tragiques, de tant de meurtres et de carnages,

qu'aucun fléau sur la terre n'a jamais produit tant de désastres.

Les annales de l'église fourmillent de traits de ce genre, qui ont fait au christianisme une si grande plaie, qu'il n'en guériroit point, si la main qui l'a fondé ne le sauvoit elle-même. Lisez bien l'histoire, et vous trouverez que les plus grands princes du monde ont eu plus à craindre les passions d'un faux *zèle* que les armes de tous leurs ennemis.

Si tout zélateur examinoit bien sa conscience, elle lui apprendroit souvent que ce qu'il nomme *zèle pour sa religion* est, à le bien peser, qu'orgueil, intérêt, aveuglement ou malignité. Un homme qui suit des opinions reçues, mais différentes de celles d'un autre, s'élève au dessus de lui dans son propre jugement; cette supériorité imaginaire excite son orgueil et son *zèle*. Si ce *zèle* étoit véritable et légitime, il seroit plus animé contre un mauvais citoyen que contre un hérétique, puisqu'il y a divers cas qui peuvent excuser ce dernier devant le souverain juge du monde, au lieu qu'il n'y en a point qui puisse disculper l'autre.

J'aime à voir un homme zélé pour l'avancement des bonnes mœurs et l'intérêt commun du genre humain; mais, lorsqu'il emploie son *zèle* à persécuter ceux qu'il lui plaît de nommer hétérodoxes, je dis, sur la bonne opinion qu'il a de sa croyance et de sa piété, que l'une est vaine, et que l'autre est criminelle.

(M. de JAUCOURT.)

» blanc, sème libéralement le grain; la herse, armée de » pointes, suit et ferme la scène.

» Ce que les douces haleines des zéphirs, les rosées fé- » condes et les fertiles ondées ont commencé, l'œil du » père de la nature l'achève; il darde profondément ses » rayons vivifians, et pénètre jusque dans les retraites » obscures de la végétation. Sa chaleur se subdivise dans » les germes multipliés, et se métamorphose en mille » couleurs variées sur la robe renaissante de la terre. Tu » concours sur-tout à nos plaisirs, tendre verdure, vête- » ment universel de la nature riante; tu réunis la lumière » et l'ombre; tu réjouis la vue et tu la fortifies; tu plais » également sous toutes les nuances.

» Sortez du sein des violettes,
» Croissez, feuillages fortunés,
» Couronnez ces belles retraites,
» Ces détours, ces routes secrètes,
» Aux plus doux accords destinés.
» Ma muse, par vous attendrie,
» D'une charmante rêverie
» Subit déjà l'aimable loi;
» Les bois, les vallons, les montagnes,
» Toute la scène des campagnes
» Prend une ame, et s'orne pour moi.

» L'herbe nouvelle, produite par l'air tempéré, se pro- » page depuis les prés humides jusque sur la colline. Elle » croît, s'épaissit, et rit à l'œil de toutes parts; la sève » des arbrisseaux pousse les jeunes boutons, et se déve- » loppe par degrés. La parure des forêts se déploie, et » déjà l'œil ne voit plus les oiseaux dont on entend les » concerts. La main de la nature répand à la fois dans les » jardins des couleurs riantes sur les fleurs, et dans l'air » le doux mélange des parfums. Le fruit attendu n'est » encore qu'un germe naissant caché sous des langes de » pourpre.

» Des objets si charmans, un séjour si tranquille,
» La verdure, les fleurs, les oiseaux, les beaux jours,
» Tout invite le sage à chercher un asyle
» Contre le tumulte des cours.

» Puissé-je, dans cette saison, quitter la ville ensévelie,

» dans la fumée et dans le sommeil ! Qu'il me soit permis » de venir errer dans les champs où l'on respire la fraî- » cheur, et où l'on voit tomber les gouttes tremblantes » de l'arbuste penché ! Que je promène mes rêveries » dans les labyrinthes rustiques où naissent les herbes » odoriférantes, parfums des laitages nouveaux ! Que je » parcoure les plaines émaillées de mille couleurs tran- » chantes, et que, passant de plaisir en plaisir, je me » peigne les trésors de l'automne à travers les riches voiles » qui semblent vouloir borner mes regards !

» La fécondité des pluies printannières perce la nue, » abreuve les campagnes, et répand une douce humidité » dans toute l'atmosphère. La bonté du ciel verse sans » mesure l'herbe, les fleurs et les fruits. L'imagination » enchantée voit tous ces biens au moment même où » l'œil de l'expérience ne peut encore que le prévoir. Celle- » ci aperçoit à peine la première pointe de l'herbe, et » l'autre admire déjà les fleurs dont la verdure doit être » embellie.

» La terre reçoit la vie végétative ; le soleil change » en lames d'or les nuages voisins ; sa lumière frappe les » montagnes rougies ; ses rayons se répandent sur les » fleuves, éclairent les brouillards jaunissans sur la plaine, » et colorent les perles de la rosée. Le paysage brille » de fraîcheur, de verdure et de joie ; les bois s'épaissis- » sent ; la musique des airs commence, s'accroît, se mêle » en concert champêtre au murmure des eaux.

» Les troupeaux bêlent sur les collines ; l'écho leur » répond du fond des vallons. Le zéphyr souffle ; le » bruit de ses ailes réunit toutes les voix de la nature » égayée. L'arc-en-ciel au même instant sort des nuages » opposés : il développe toutes les couleurs premières, » depuis le rouge jusqu'au violet qui se perd dans le fir- » mament que l'arc céleste embrasse, et dans lequel il » semble se confondre. Illustre Newton, ces nuages op- » posés au soleil, et prêts à se résoudre en eau, forment » l'effet de ton prisme, dévoilent à l'œil instruit l'artifice » admirable des couleurs qu'il n'étoit réservé qu'à toi de » découvrir sous l'enveloppe de la blancheur qui les » dérobe à nos regards.

» Enfin, l'herbe vivante sort avec profusion, et la terre » entière en est veloutée. Le plus habile botaniste ne sau- » roit en nombrer les espèces, quand, attentif à ses re- » cherches, il marche le long du vallon solitaire; ou » quand il perce les forêts, et rejette tristement les mau- » vaises herbes, sentant qu'elles ne sont telles à ses yeux » que parce que son savoir est borné; ou lorsqu'il franchit » les rochers escarpés, et porte au sommet des montagnes » des pas dirigés par le signal des plantes qui semblent » appeler son avide curiosité; car la nature a prodigué » par-tout ses faveurs; elle en a confié les germes sans » nombre aux vents favorables pour les déposer au milieu » des élémens qui les doivent nourrir.

» Lorsque le soleil dardera ses rayons du haut de son » trône du midi, repose-toi à l'abri du lilas sauvage dont » l'odeur est délectable. Là, la primevère penche sa tête » baignée de rosée, et la violette se cache parmi les » humbles enfans de l'ombre; si tu l'aimes mieux, couche- » toi sous ce frêne, d'où la colombe à l'aile rapide prend » son essor bruyant; ou bien enfin assis au pied de ce » roc sourcilleux, résidence éternelle du faucon, laisse » errer tes pensées à travers ces scènes champêtres que le » berger de Mantoue illustra jadis par l'harmonie incom- » parable de ses chants :

» Tu vois sur ces côteaux fertiles
» Des troupeaux riches et nombreux;
» Ceux qui les gardent sont heureux,
» Et ceux qui les ont sont tranquilles.

» Puisses-tu, à leur exemple, assoupi par les échos des » bois et le murmure des eaux, réunir mille images agréa- » bles, émousser dans le calme les traits des passions tur- » bulentes, et ne souffrir dans ton cœur que les tendres » émotions, sentiment pur, également ennemi de la lé- » thargie de l'ame et du trouble de l'esprit!

» Toi que j'adore, toi que les graces ont formée; toi, » la beauté même, viens avec ces yeux modestes, et ces » regards mesurés où se peignent à la fois une aimable » légéreté, la sagesse, la raison, la vive imagination et la » sensibilité du cœur; viens, ma Thémire, honorer le

» printemps qui passe couronné de roses. Permets-moi de » cueillir ces fleurs nouvelles pour orner les tresses de tes » cheveux, et parer le sein délicieux qui ajoute encore à » leur douceur.

» Vois dans ce vallon comme le lys s'abreuve du ruis- » seau caché, et cherche à percer la touffe du pâturage. » Promenons-nous sur ces champs couverts de fèves » fleuries, lieux où le zéphir, qui parcourt ces vastes » campagnes, nous apporte les parfums qu'il y a rassem- » blés; parfums mille fois plus salubres et plus flatteurs » que ne furent jamais ceux de l'Arabie. Ne crois pas » indigne de tes pas cette prairie riante; c'est le négligé » de la nature que l'art n'a point défiguré. Ici remplissent » leur tâche de nombreux essaims d'abeilles, nation labo- » rieuse qui fend l'air, et s'attache au bou[illegible] dont elle » suce l'ame éthérée; souvent elle ose s'écarter sur la » bruyère éclatante de pourpre où croît le thym sauvage, » et elle s'y charge du précieux butin.

» L'Océan n'est pas loin de ce vallon; viens, belle » Thémire, considérer un moment la merveille de son » flux.

» Que j'aime, alors qu'il se retire,
» De le poursuivre pas à pas!
» Au reflux, il a des appas
» Que l'on sent, et qu'on ne peut dire.
» Ici, les cailloux font du bruit;
» Déjà le gravier se produit;
» La vague y blanchit et s'y crève,
» Là, son écume à gros bouillons
» Y couvre et découvre la grève,
» Baisant nos pieds sur les sablons.
» Que j'aime à voir sur ces rivages
» L'eau qui s'enfuit et qui revient,
» Qui me présente, qui retient,
» Et laisse enfin ses coquillages!

» Cependant il est temps de nous rendre dans les jardins » que le Nôtre a formés; jardins admirables par leurs pers- » pectives et leurs allées de boulingrins. Dans les bosquets » où régne une douce obscurité, la promenade s'étend » en longs détours; et, s'ouvrant tout-à-coup, offre » aux regards surpris le firmament qui s'abaisse, les

» rivières qui coulent en serpentant, les étangs émus par
» les vents légers, des groupes de forêts, des palais qui
» fixent l'œil, des montagnes qui se confondent dans l'air,
» et la mer que nous venons de quitter.

» Le long de ces bordures régne avec la rosée le prin-
» temps qui développe toutes les graces. Mille plantes
» embellissent le parterre, reçoivent et préparent les
» parfums ; les anemones, les oreilles d'ours enrichies
» de cette poudre brillante qui orne leurs feuilles de
» velours ; la double renoncule d'un rouge ardent, déco-
» rent la scène. Ensuite la nation des tulipes étale ses
» caprices innocens, qui se perpétuent de race en race,
» et dont les couleurs variées se mélangent à l'infini,
» comme font les premiers germes. Tandis qu'elles
» éblouissent la vue charmée, le fleuriste admire avec
» un secret orgueil les miracles de sa main. Toutes les
» fleurs se succèdent, depuis le bouton qui nait avec le
» printemps, jusqu'à celles qui embaument l'été. Les
» hyacintes s'abaissent, et présentent leur calice incarnat.
» Les jonquilles d'un parfum si puissant ; le narcisse
» encore penché sur la fontaine fabuleuse ; les millets
» agréablement tachetés ; la rose de damas qui décore
» l'arbuste ; tout s'offre à la fois aux sens ravis ; l'ex-
» pression ne sauroit rendre la variété, l'odeur, les
» couleurs sur couleurs, le souffle de la nature, ni sa
» beauté sans bornes.

» Dans cette saison où l'amour, cette ame universelle,
» pénètre, échauffe l'air, et souffle son esprit dans toute la
» nature, la troupe ailée sent l'aurore des desirs. Le plu-
» mage des oiseaux mieux fourni, se peint des plus vives
» couleurs ; ils recommencent leurs chants long-temps
» oubliés, et gazouillent d'abord foiblement ; mais bientôt
» l'action de la vie se communique aux organes intérieurs ;
» elle gagne, s'étend et produit un torrent de délices,
» dont l'expression se déploie en concerts, qui n'ont de
» borne que celle d'une joie qui n'en connoît point.

» La messagère du matin, l'alouette, s'élève en chan-
» tant à travers les ombres, qui fuient devant le crépus-
» cule du jour ; elle appelle d'une voix haute les chantres
» des bois, et les réveille au fond de leur demeure ; toute

» la troupe gazouillante forme des accords. Philomèle les » écoute, et leur permet de s'égayer, certaine de rendre » les échos de la nuit préférables à ceux du jour.

» Je demeure saisi
» D'entendre de sa voix l'harmonie et la grace;
» Vous croiriez, sur la foi de ses charmans accords,
» Que l'ame de Linus ou du chantre de Thrace
» A passé dans ce petit corps,
» Et d'un gosier si doux anime les ressorts.
» Les Faunes et les Naïades,
» Pan et les Hamadriades,
» Au goût délicat et fin,
» Au chant qui les captive
» Tenant une oreille attentive,
» En appréhendent la fin.

» Toute cette musique n'est autre chose que la voix » de l'amour; c'est lui qui enseigne le tendre art de plaire » aux oiseaux; et chacun d'eux, en courtisant sa maîtresse, » verse son ame toute entière. D'abord, à une distance » respectueuse, ils font la roue dans le circuit de l'air, » et tâchent, par un million de tours, d'attirer l'œil rusé » de leur enchanteresse, volontairement distraite. Si elle » semble ne pas désapprouver leurs vœux, leurs cou- » leurs deviennent plus vives. Animés par l'espérance, » ils avancent promptement; ensuite, comme frappés » d'une atteinte invisible, ils se retirent en désordre; ils » se rapprochent encore, battent de l'aile, et chaque » plume frissonne de desir. Les gages de l'hymen sont » reçus; les amans s'envoient où les conduisent les plaisirs, » l'instinct et le soin de leur sûreté.

» Muse, ne dédaigne pas de pleurer tes frères des bois, » surpris par l'homme tyran, et renfermés dans une étroite » prison. Ces jolis esclaves, privés de l'étendue de l'air, » s'attristent; leur plumage est terni, leur beauté fanée, » leur vivacité perdue. Ce ne sont plus ces notes ravissantes » qu'ils gazouilloient sur le hêtre. O vous, amis des tendres » chants, épargnez ces douces lignées, laissez-les jouir de » la liberté, pour peu que l'innocence, que les doux » accords ou que la pitié, aient de pouvoir sur vos cœurs!

» Gardez-vous sur-tout d'affliger Philomèle en détrui-

» sant ses travaux. Cet Orphée des bocages est trop délicat pour supporter les durs liens de la prison. Quelle » douleur pour la tendre mère, quand, revenant le bec » chargé, elle trouve ses chers enfans dérobés par un » ravisseur impitoyable. Elle jette sur le sable sa provision » désormais inutile ; son aile languissante et abattue peut » à peine la porter sous l'ombre d'un peuplier voisin. Là, » livrée au désespoir, elle gémit et déplore son malheur » pendant des nuits entières ; elle s'agite sur la branche » solitaire ; sa voix toujours expirante s'épuise en sons » lamentables. L'écho soupire à son chant, et répète sa » douleur. L'homme seul seroit-il insensible ? Ah ! plutôt » qu'il considère que la bonté divine voit d'un œil également compatissant toutes ses créatures !

» Que ne puis-je peindre la multitude des bienfaits » qu'elle verse à pleines mains sur notre hémisphère dans » cette brillante saison ! mais si l'imagination même ne » peut suffire à cette tâche délicieuse, que pourroit faire » le langage ? Contentons-nous de dire que, dans le printemps, la maladie lève sa tête languissante, la vie se » renouvelle, la santé rajeunit, et se sent régénérée. Le » soleil, pour la fortifier, nous échauffe tendrement de » ses rayons du Midi, et même paroît s'y plaire.

» Le grand astre dont la lumière
» Eclaire la voûte des cieux
» Semble, pour nous, de sa carrière
» Suspendre le cours glorieux ;
» Fier d'être le flambeau du monde,
» Il contemple du haut des airs
» L'olympe, la terre et les mers
» Remplis de sa clarté féconde,
» Et jusqu'au fond des enfers,
» Il fait entrer la nuit profonde
» Qui lui disputoit l'univers.

» L'influence de l'année renaissante opère également » sur l'un et l'autre sexe. Maintenant une rougeur plus fraîche et plus vive que l'incarnat rehausse l'éclat du teint » d'une aimable bergère ; le rouge de ses lèvres devient plus » foncé, une flamme humide éclate dans ses yeux ; son » sein animé s'élève avec des palpitations inégales ; un feu

» secret se glisse dans ses veines, et son ame entière » s'enivre d'amour. Le trait vole, pénètre l'amant, et » lui fait chérir le pouvoir extatique qui le domine. Jeunes » beautés, gardez alors avec plus de soin que jamais vos » cœurs fragiles ! sur-tout que les sermens, qui cachent » le parjure sous le langage de l'adulation, ne livrent pas » vos doux instans à l'homme séducteur dans ces bosquets » parfumés de roses, et tapissés de chèvre-feuille, au » moment dangereux où le crépuscule du soir tire ses » rideaux cramoisis !

» Vous, dont l'heureuse sympathie a formé les tendres » nœuds par des liens indissolubles, en confondant dans » un même destin vos ames, vos fortunes et votre être, » jouissez à l'ombre des myrtes amoureux, dans vos » embrassemens mutuels, de tout ce que l'imagination la » plus vive peut former de bonheur, et de tout ce que le » cœur le plus avide peut former de desirs. Puisse un » long printemps orner vos têtes de ses guirlandes fleuries! » et puisse le déclin de vos jours arriver doux et serein !

» Mais l'éclatant été vient dorer nos campagnes, suivi » des vents rafraîchissans : les gémeaux cessent d'être em- » brasés, et le cancer rougit des rayons du soleil. La » nuit n'exerce plus qu'un empire court et douteux ; » à peine elle avance sur les traces du jour qui s'éloigne, » qu'elle prévoit l'approche de celui qui va lui suc- » céder. Déjà paroît le matin, père de la rosée. Une » lumière foible l'annonce dans l'orient tacheté. Bientôt » cette lumière s'étend, brise les ombres, et chasse la » nuit qui fuit d'un pas précipité. La belle aurore offre à » la vue de vastes paysages. Le rocher humide, le » sommet des montagnes couvert de brouillards, s'en- » flent à l'œil, et brillent à l'aube du jour. Les torrens » fument et semblent bleuâtres à travers le crépuscule. » Les bois retentissent de chants réunis. Le berger » ouvre sa bergerie, fait sortir par ordre ses nombreux » troupeaux, et les mène paître l'herbe fraîche.

» Des nuits l'inégale courrière
» S'éloigne et pâlit à nos yeux ;
» Chaque astre, au bout de sa carrière,
» Semble se perdre dans les cieux.

» Quelle fraîcheur ! L'air qu'on respire
» Est le souffle délicieux
» De la Volupté qui soupire
» Au sein du plus jeune des dieux.

» Déjà la colombe amoureuse
» Vole du chêne sur l'ormeau ;
» L'Amour vingt fois la rend heureuse
» Sans quitter le même rameau.

» Triton, sur la mer applanie,
» Promène sa conque d'azur,
» Et la Nature rajeunie
» Exhale l'ambre le plus pur.

» Au bruit des Faunes qui se jouent
» Sur le bord tranquille des eaux,
» Les chastes Naïades dénouent
» Leurs cheveux tressés de roseaux.

» Réveille-toi, mortel esclave du luxe, et sors de ton » lit de paresse; viens jouir des heures balsamiques, si » propres aux chants sacrés : le sage te montre l'exemple ; » il ne perd point dans l'oubli la moitié des momens ra- » pides d'une trop courte vie ! totale extinction de l'ame » éclairée. Il ne reste point dans un état de ténèbres, » quand toutes les muses, quand mille et mille douceurs » l'attendent à la promenade solitaire du matin d'été.

» Déjà le puissant roi du jour se montre radieux dans » l'orient ; l'azur des cieux enflammés, et les torrens dorés » qui éclairent les montagnes, marquent la joie de son » approche. L'astre du monde regarde sur toute la nature » avec une majesté sans bornes, et verse la lumière sur » les rochers, les collines et les ruisseaux errans qui étin- » cellent dans le lointain.

» Autour de ton char brillant, œil de la nature, les » saisons mènent à leur suite, dans une harmonie fixe et » changeante, les heures aux doigts de rose, les zéphirs » flottans nonchalamment, les pluies favorables, la rosée » passagère, et les fiers orages adoucis. Toute cette cour » répand successivement tes bienfaits, odeurs, herbes, » fleurs et fruits, jusqu'à ce que tout s'allumant successi-

» vement par ton souffle divin, tu décores le jardin de l'univers.

» Voici l'instant où le soleil fond dans un air limpide » les nuages élevés et les brouillards du cancer qui entou- » rent les collines de bandes diversement colorées.

» De sa lumière réfléchie
» Cet astre vient remplir les airs,
» Et par degrés à l'univers
» Donner la couleur et la vie.

» Bientôt totalement dévoilé, il éclaire la nature entière; » et la terre paroît si vaste, qu'elle semble s'unir à la » voûte du firmament.

» La fraîcheur de la rosée tombante se retire à l'ombre, » et les roses touffues en cachent les restes dans leur sein. » C'est alors que je médite sur un verd gazon, auprès des » fontaines de crystal et des ruisseaux tranquilles. Je vois » à mes pieds ces fleurs délicates qui, épanouies ce » matin, seront fanées ce soir. Telle une jeune beauté » languit et s'efface, quand la fièvre ardente bouillonne » dans ses veines. La fleur, au contraire, qui suit le » soleil, se referme quand il se couche, et semble abattue » pendant la nuit; mais sitôt que l'astre reparoît sur » l'horison, elle ouvre son sein amoureux à ses rayons » favorables.

» Maintenant

» Le bruit renaît dans les hameaux;
» Et l'on entend gémir l'enclume
» Sous les coups fréquens des marteaux.
» Le règne du travail commence.
» Monté sur le trône des airs,
» Eclairez leur empire immense,
» Soleil, apportez l'abondance
» Et les plaisirs à l'univers.

» les nombreux habitans du village se répandent sur les » prés rians; la jeunesse rustique, pleine de santé et de » force, est un peu brunie par le travail du midi; sem- » blables à la rosée d'été, les filles, demi-nues et rouges » de pudeur, attirent d'avides regards, et toutes leurs

» graces

» graces allumées paroissent sur leurs joues. L'âge avancé » fournit ici sa tâche; la main même des enfans traîne le » rateau : surchargé du poids odoriférant, ils tombent et » roulent sur le fardeau bienfaisant : la graine de l'herbe » s'éparpille tout au tour. Les faneurs s'avancent dans la » prairie, et étalent au soleil la récolte qui exhale une » odeur champêtre. Ils retournent l'herbe séchée; la » poussière s'envole au long du pré; la verdure reparoît; » la meule s'élève épaisse et bien rangée. De vallon en » vallon les voix, réunies par un travail heureux, reten- » tissent de toutes parts; l'amour et la joie sociable per- » pétuent gaiement le travail jusqu'au soir prêt à com- » mencer.

» Le dieu qui doroit nos campagnes
» Va se dérober à nos yeux;
» Il fuit, et son char radieux
» Ne dore plus que les montagnes.
» Les Nymphes sortent des forêts
» Le front couronné d'amaranthes;
» Un air plus doux, un vent plus frais,
» Raniment les roses mourantes;
» Et, descendant du haut des monts,
» Les bergères, plus vigilantes,
» Rassemblent leurs brebis bêlantes
» Qui s'égaroient dans les vallons.

» Je perce en ces momens dans la profonde route des » forêts voisines où les arbres sauvages agitent sur la » montagne leurs cimes élevées. A chaque pas grave et » lent l'ombre est plus épaisse; l'obscurité, le silence, » tout devient imposant, auguste et majestueux; c'est » le palais de la réflexion, le séjour où les anciens poètes » sentoient le souffle inspirateur.

» Reposons-nous près de cette bordure baignée de la » fraîcheur de l'air humide. Là, sur un rocher creux et » bizarrement taillé, je trouve un siège vaste et commode, » doublé de mousse, et les fleurs champêtres ombragent » ma tête. Ici, le disque baissé du soleil éclaire encore » les nuages, ces belles robes du ciel qui roulent sans » cesse dans des formes vagues, changeantes, et sem- » blables aux rêves d'une imagination éveillée.

» La terre sera bientôt couverte de fruits : l'année est » dans sa maturité. La fécondité, suivie de ses attributs, » portera la joie dans toute l'étendue de ces beaux climats ; » mais les douces heures de la promenade sont arrivées » pour celui qui, comme moi, se plaît solitairement à » chercher les collines. Là, il s'occupe à faire passer dans » son ame, par un chant pathétique, le calme qui l'envi- » ronne. Des amis, réciproquement unis par les liens » d'une douce société, viennent le joindre. Un monde de » merveilles étale ses charmes à leurs yeux éclairés, » tandis qu'elles échappent à ceux du vulgaire. Leurs » esprits sont remplis des riches trésors de la philoso- » phie, lumière supérieure. La vertu brûle dans leurs » cœurs avec un enthousiasme que les fils de la cupidité » ne peuvent concevoir. Invités à sortir pour jouir du » déclin du jour, ils dirigent ensemble leurs pas vers les » portiques des bois verds, vaste lycée de la nature. Les » épanchemens du cœur fortifient leur union dans cette » douce école où nul maître orgueilleux ne règne. Main- » tenant aussi les tendres amans quittent le tumulte du » monde, et se retirent dans des retraites sacrées. Ils ré- » pandent leurs ames dans des transports que le dieu » d'Amour entend, approuve et confirme.

» Enfin,

» Le Soleil finit sa carrière,
» Le Temps conduit son char ardent ;
» Et, dans des torrens de lumière,
» Le précipite à l'occident :
» Sur les nuages qu'il colore
» Quelque temps il se reproduit ;
» Dans leurs flots azurés qu'il dore
» Il rallume le jour qui fuit.

» l'astre de la nature s'abaissant, semble s'élargir par » degrés ; les nuages en mouvement entourent son trône » avec magnificence, tandis que l'air, la terre et l'Océan, » sourient. C'est en cet instant, si l'on en croit les chantres » fabuleux de la Grèce, que, donnant relâche à ses » coursiers fatigués, Phœbus cherche les Nymphes et » les bosquets d'Amphitrite. Il baigne ses rayons, tantôt

» à moitié plongé, tantôt montrant un demi-cercle doré ;
» il donne un dernier regard lumineux, et disparoît
» totalement.

» Ainsi passe le jour, parcourant un cercle enchanté,
» trompeur, vain et perdu pour jamais, semblable aux
» visions d'un cerveau imaginaire, tandis qu'une ame
» passionnée perd en desirs les momens, et que l'instant
» même où elle desire est anéanti. Fatale vérité, qui ne
» présente à l'oisif spéculateur qu'une vie inutile et une
» vie d'horreur au coupable qui consume le temps dans
» des plaisirs honteux ! fardeau à charge à la terre ; il
» dissipe bassement avec ses semblables ce qui auroit pu
» rendre l'être à une famille languissante dont la modestie
» ensévelit le mérite.

» Les nuages s'obscurcissent lentement ; la tranquille
» soirée prend son poste accoutumé au milieu des airs.
» Des millions d'ombres sont à ses ordres ; les unes sont
» envoyées sur la terre ; d'autres, d'une couleur plus
» foncée, viennent doucement à la suite ; de plus sombres
» encore succèdent en cercle, et se rassemblent tout au
» tour pour fermer la scène. Un vent frais agite les bois
» et les ruisseaux ; son souffle vacillant fait ondoyer les
» champs des blés, pendant que la caille rappelle sa com-
» pagne. Le vent rafraîchissant augmente sur la plaine ;
» et le serein, chargé d'un duvet végétal, se répand
» agréablement ; le soin universel de la nature ne dédaigne
» rien. Attentive à nourrir ses plus foibles productions, et
» à orner l'année qui s'avance, elle envoie de champ en
» champ le germe de l'abondance sur l'aile des zéphyrs.

» Le berger, lestement vêtu, revient content à sa
» cabane, et ramène du parc son tranquille troupeau ; il
» aime et soulage la laitière vermeille qui l'accompagne ;
» ils se prouvent leur amour par des soins et des services
» réciproques. Ils marchent ensemble sans soucis sur les
» collines et dans les vallons solitaires, lieux où, sur la
» fin du jour, des peuples de fées viennent en foule passer
» la nuit d'été dans des jeux nocturnes, comme les his-
» toires des villages le racontent. Ils évitent seulement
» la tour déserte, dont les ombres tristes occupent les
» voûtes ; vaine terreur que la nuit inspire à l'imagi-

» nation frappée. Dans les chemins tortueux, et sur » chaque haie de leur route, le ver-luisant allume sa » lampe, et fait étinceler un mouvement brillant à tra- » vers l'obscurité.

» La soirée cède le monde à la nuit qui s'avance de » plus en plus, non dans sa robe d'hiver d'une trame » massive, sombre et stygienne, mais négligemment » vêtue d'un manteau fin et blanchâtre. Un rayon foible » et trompeur, réfléchi de la surface imparfaite des objets, » présente à l'œil borné les images à demi, tandis que les » bois agités, les ruisseaux, les rochers, le sommet des » montagnes, qui ont plus long-temps retenu la lumière » expirante, offrent une scène nageante et incertaine.

» Les ombres du haut des montagnes
» Se répandent sur les côteaux ;
» On voit fumer dans les campagnes
» Les toits rustiques des hameaux.

» Sous la cabane solitaire
» Des Philémon et des Baucis,
» Brûle une lampe héréditaire,
» Dont la flamme incertaine éclaire
» La table où les dieux sont assis.

» Rangés sur des tapis de mousse,
» Le vent, qui raffraîchit le jour,
» Remplit d'une lumière douce
» Tous les arbustes d'alentour.

» Le front tout couronné d'étoiles,
» La nuit s'avance noblement,
» Et l'obscurité de ses voiles
» Brunit l'azur du firmament.

» Les Songes traînent en silence
» Son char parsemé de Saphirs ;
» L'Amour, dans les airs, se balance
» Sur l'aile humide des Zéphirs.

» La douce Vénus, brillante au ciel de ses rayons les » plus purs, amène en faveur de ce cher fils les heures » mystérieuses qu'elle consacre à ses plaisirs. Son lever » joyeux, du moment où le jour s'efface, jusqu'à l'instant » où il renaît, annonce le règne de la plus belle lampe de

» la nuit. Je considère, j'admire sa clarté tremblante ; ces
» lumières errantes, feux passagers que le vulgaire igno-
» rant regarde comme un mauvais présage, descendent
» du firmament, ou scintillent horizontalement dans des
» formes merveilleuses.

» Du milieu de ces orbes radieux, qui non seulement
» ornent, mais encore animent la voûte céleste, paroît
» dans des temps calculés la comète rapide qui se préci-
» pite vers le soleil; elle revient de l'immensité des es-
» paces avec un cours accéléré ; tandis qu'elle s'abaisse et
» ombrage la terre, sa crinière redoutable est lancée
» dans les cieux, et fait trembler les nations coupables.
» Mais, au dessus de ces viles superstitions, qui enchaî-
» nent le berger timide, livré à la crédulité et à l'éton-
» nement aveugle : vous, sages mortels, dont la philoso-
» phie éclaire l'esprit, dites à ce glorieux étranger :
» Salut. Ceux-là éprouvent une joie ravissante, qui,
» jouissant du privilége du savoir, ne voient dans cet
» objet effrayant que le retour fixe d'un astre qui, comme
» tous les autres objets les plus familiers, est dans l'ordre
» d'une providence bienfaisante. Qui sait si sa queue
» n'apporte pas à l'univers une humidité nécessaire sur
» les orbes que décrit son cours elliptique; si ses flammes
» ne sont pas destinées pour renouveler les feux toujours
» versés du soleil pour éclairer les mondes ou pour nourrir
» les feux éternels ?

» Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
» Cessez d'épouvanter les peuples de la terre ;
» Dans une ellipse immense achevez votre cours,
» Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
» Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
» Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

» Dès que le signe de la vierge disparoît, et que la
» balance pèse les saisons avec égalité, le fier éclat de
» l'été quitte la voûte des cieux, et un bleu plus serein,
» mêlé d'une lumière dorée, enveloppe le monde
» heureux.

» Le Soleil, dont la violence
» Nous a fait languir quelque temps,

» Arme de feux moins éclatans
» Les rayons que son char nous lance;
» Et, plus paisible dans son cours,
» Laisse la céleste balance
» Arbitre des nuits et des jours.

» L'Aurore, désormais stérile
» Pour la divinité des fleurs,
» De l'heureux tribut de ses pleurs
» Enrichit un dieu plus utile;
» Et sur tous les côteaux voisins
» On voit briller l'ambre fertile
» Dont elle dore nos raisins.

» C'est dans cette saison si belle
» Que Bacchus prépare à nos yeux
» De son triomphe glorieux
» La pompe la plus solemnelle.
» Il vient de ses divines mains
» Sceller l'alliance éternelle
» Qu'il a faite avec les humains.

» Autour de son char diaphane,
» Les Ris, voltigeant dans les airs,
» Des soins qui troublent l'univers
» Ecartent la foule profane.
» Tel sur des bords inhabités,
» Il vint de la chaste Ariane
» Calmer les esprits agités.

» Les Satyres, tout hors d'haleine,
» Conduisant les Nymphes des bois,
» Au son du fifre et du hautbois,
» Dansent par troupes dans la plaine,
» Tandis que les Sylvains lassés
» Portent l'immobile Sylène
» Sur leurs thyrses entrelacés.

» L'astre du jour tempéré s'élève maintenant sur notre » hémisphère avec ses plus doux rayons. La moisson » étendue et mûre sur la terre, soutient sa tête pesante; » elle est riche, tranquille et haute; pas un souffle de » vent ne roule ses vagues légères sur la plaine; c'est le » calme de l'abondance. Si l'air agité sort de son équilibre, » et prépare la marche des vents, alors le manteau blanc » du firmament se déchire, les nuages fuient épars, le

» soleil tout-à-coup dore les champs éclairés, et, par » intervalle, semble chasser sur la terre des flots d'une » ombre noire. La vue s'étend avec joie sur cette mer » incertaine; l'œil perce aussi loin qu'il peut atteindre, » et s'égaie dans un fleuve immense de blé. Puissante in- » dustrie, ce sont là tes bienfaits! Tout est le fruit de » ses travaux; tout lui doit son lustre et sa beauté; nous » lui devons les délices de la vie.

» Aussitôt que l'aurore matinale vacille sur le firma- » ment, et que, sans être aperçue, elle déploie le jour » incertain sur les champs féconds, les moissonneurs se » rangent en ordre, chacun à côté de celle qu'il aime » pour alléger son travail par d'utiles services; ils se » baissent tous à la fois, et les gerbes grossissent sous » leurs mains. Le maître arrive le dernier, plein des es- » pérances flatteuses de la moisson; témoin de l'abondante » récolte, ses regards se portent de toutes parts, son œil » en est rassasié, et son cœur peut à peine contenir sa » joie. Les glaneurs se répandent tout autour; le rateau » succède à la faulx, et ramasse les restes épars de ces » trésors. O vous, riches laboureurs, évitez un soin trop » avare! laissez tomber de vos mains libérales quelques » épis de vos gerbes: c'est le vol de la charité! offrez ce » tribut de reconnoissance au Dieu de la moisson qui verse » ses biens sur vos champs, tandis que vos semblables, » privés du nécessaire, viennent, comme les oiseaux du » ciel, pour ramasser quelques grains épars, et requièrent » humblement leur portion! considérez que l'inconstance » de la fortune peut forcer vos enfans à demander eux- » mêmes, quelque jour, ce que vous donnez aujourd'hui » si foiblement et avec tant de répugnance!

» On voit en effet quelquefois le sud brûlant, armé » d'un souffle pernicieux, ravager, par des grêles, la » récolte de l'année; cruel désastre qui détruit en un clin » d'œil les plus belles espérances! Dans cet événement » fatal, le cultivateur désolé gémit sur le malheureux » naufrage de tout son bien; il est accablé de douleur; » les besoins de l'hiver s'offrent en cet affreux moment à » sa pensée tremblante; il prévoit, il croit entendre les cris » de ses chers enfans affamés. Vous, maîtres, soyez occupés

» alors de la main rude et laborieuse qui vous a fourni » l'aisance et l'élégance dans laquelle vous vivez; donnez » des vêtemens à ceux dont le travail vous procura la » chaleur et la parure de vos habits; veillez aux besoins » de cette pauvre table, qui couvrit la vôtre de luxe et » de profusion; soyez compatissans, et gardez-vous sur- » tout d'exiger la moindre obole de ce que les vents ora- » geux et les pluies affreuses ont emporté; enfin, que » votre bienfaisance tarisse les larmes, et vous procure » mille bénédictions.

» Les plaisirs de la chasse, le tonnerre des armes, le » bruit des cors, amusemens de cette saison, ne sont » pas faits pour ma muse paisible, qui craindroit de » souiller ses chants innocens par de tels récits; elle se » complaît à voir toute la création animale confondue, » nombreuse et tranquille. Quel misérable triomphe que » celui qu'on remporte sur un lièvre saisi de frayeur! » Quelle rage que celle de faire gémir un cerf dans son » angoisse, et de voir de grosses larmes tomber sur ses » joues pommelées! S'il faut de la chasse à la jeunesse » guerrière, dont le sang ardent bouillonne avec vio- » lence, qu'elle combatte ce lion terrible qui dédaigne » de reculer, et qui marche lentement et avec courage » au devant de la lance qui le menace, et de la troupe » effrayée qui se dissipe et s'enfuit : attaquez ce loup » ravisseur qui sort du fond des bois; détachez sur lui son » ennemi plein de vengeance, et que le scélérat périsse; » courez à ce sanglier dont les hurlemens horribles et » la hure menaçante présagent le ravage; que le cœur » de ce monstre soit percé d'un dard meurtrier.

» Mais si notre sexe martial aime ces fiers divertisse- » mens, du moins que cette joie terrible ne trouve jamais » d'accès dans le cœur de nos belles; que l'esprit de la » chasse soit loin de ce sexe aimable : c'est un courage in- » décent, un savoir peu convenable à la beauté, que de » sauter des haies et de tenir les rènes d'un cheval fou- » gueux; le bonnet, le fouet, l'habit d'homme, tout » l'attirail mâle, altère les traits délicats des dames, et les » rend grossiers aux sens; leur ornement est de s'attendrir; » la pitié que leur inspire le malheur, la prompte rougeur

» qui colore leur visage au moindre geste, au moindre
» mot, voilà leur lustre et leurs agrémens : leur crainte,
» leur douceur et leur complaisance muette, nous en-
» gagent même lorsqu'elles paroissent réclamer notre
» protection.

» Puissent leurs yeux enchanteurs n'apercevoir d'autres
» spectacles malheureux que les pleurs des amans ! que
» leurs membres délicats flottent négligemment dans la
» simplicité des habits ; qu'instruits dans les deux accords
» de l'harmonie, leurs lèvres séduisantes captivent nos
» ames par des sons ravissans ; que le luth s'attendrisse
» sous leurs doigts ; que les graces se développent sous
» leurs pas et dans tous leurs mouvemens ; qu'elles tracent
» la danse dans ses contours ; qu'elles sachent former un
» verd feuillage sous la toile d'un blanc de neige ; qu'elles
» guident le pinceau ; que l'art des amphions n'ait rien
» d'inconnu pour elles ; ou que leurs belles mains, dai-
» gnant cultiver quelques fleurs, concourent ainsi à multi-
» plier les parfums de l'année.

» Que, d'autre part, leur heureuse fécondité perpétue
» les amours et les graces ; que la société leur doive sa
» politesse et ses goûts les plus fins ; qu'elles fassent les
» délices de l'homme économe et paisible, et que, par
» une prudence soumise et une habileté modeste, adroite
» et sans art, elles excitent à la vertu, raniment le sen-
» timent du bonheur, et adoucissent les travaux de la vie
» humaine. Telle est la gloire, tel est le pouvoir et l'hon-
» neur des belles.

» Après avoir quitté les champs de la moisson, par-
» courons, dans un songe agréable, le labyrinthe de
» l'automne ; goûtons la fraîcheur et les parfums du ver-
» ger chargé de fruits : le plus mûr se détache et tombe
» en abondance, obéissant au souffle du vent et au soleil
» qui cache sa maturité. Les poires fondantes sont dis-
» persées avec profusion : la nature féconde, qui rafine
» tout, varie à l'infini la composition de ses parfums,
» tous pris dans la matière première mélangée des feux
» tempérés du soleil, d'eau, de terre et d'air ; ces tas
» de pommes dispersées çà et là, dont la main de l'année
» forme la pourpre des vergers, et dont les pores ren-

» ferment un suc spiritueux, frais, délectable, qui aiguise » le cidre piquant d'un acide qui flatte et désaltère. Ici, » là pêche m'offre son duvet; là, je vois le pavis rouge, » et la figue succulente sous son ample feuillage.

» Plus loin la vigne, protégée par un soleil puissant, » s'enfle et brille au jour, s'étend dans le vallon, ou » grimpe avec force sur la montagne, et s'abreuve au » milieu des rochers de la chaleur accrue par le reflet » de tous les aspects : les branches chargées plient sous » le poids; les grappes, pleines, vives et transparentes, » paroissent sous leurs feuilles orangées. La rosée vivi- » fiante nourrit et perfectionne le fruit; et le jus exquis » qu'il renferme se prépare par le mélange de tous les » rayons. Les jeunes garçons et les filles, qui s'aiment » innocemment, arrivent pour cueillir les prémices de » l'automne; ils courent, et annoncent en dansant le » commencement de la vendange. Le fermier la reçoit » et la foule; les flots de vin et d'écume coulent en » telle abondance, que le marc écrasé en est couvert : » bientôt la liqueur fermente, se rafine par degrés, et » remplit de liesse la coupe des peuples voisins. Là se » prépare le vin brillant, dont la couleur, en le buvant, » rappelle à notre imagination animée, la lèvre que nous » croyons pressée; ici se fait le Bourgogne délicieux ou » le joyeux Champagne, vif comme l'esprit qu'il nous » donne.

» Les Hyades, Vertumne, et l'humide Orion,
» Sur la terre embellie ont versé leurs largesses;
» Et Bacchus, échappé des fureurs du lion,
» A bien su tenir ses promesses.
» Jouissons en repos de ce lieu fortuné,
» Le calme et l'innocence y tiennent leur empire,
» Et des soucis affreux le souffle empoisonné
» N'y corrompt point l'air qu'on respire.
» Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains,
» Peuplent ici nos bois, nos vergers, nos montagnes;
» La ville est le séjour des profanes humains;
» Les dieux habitent les campagnes.

» Quand l'année commence à décliner, les vapeurs de » la terre se condensent, les exhalaisons s'épaississent

» dans l'air, les brouillards paroissent et roulent autour » des collines; le soleil verse foiblement ses rayons; sou- » vent il éblouit plus qu'il n'éclaire, et présente plusieurs » orbes élargis, effroi des nations superstitieuses. Alors » les hirondelles planent dans les airs, et volent en rasant » la terre. Elles se rejoignent ensemble pour se trans- » porter dans des climats plus chauds, jusqu'à ce que le » printemps les invite à revenir, et nous ramène cette » multitude légère sur les ailes de l'amour.

» Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats;
» Dès que le vent d'hiver dépouille nos bocages,
» Ce n'est pas seulement pour changer de feuillage,
» Ni pour éviter nos frimats;
» Mais votre destinée
» Ne vous permet d'aimer que la saison des fleurs;
» Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,
» Afin d'aimer toute l'année.

» Il est cependant encore des momens, dans le dernier » période de l'automne, où la lumière domine, et où le » calme pur paroît sans bornes. Le ruisseau, dont les eaux » semblent plutôt frissonner que couler, demeure incer- » tain dans son cours, tandis que les nuages chargés de » rosée imbibent le soleil, qui darde, à travers leurs » voiles, sa lumière adoucie sur le monde paisible. C'est » en ce temps que ceux qui sont guidés par la sagesse » savent se dérober à la foule oisive qui habite les villes, » et, prenant leur essor au dessus des foibles scènes de » l'art, viennent fouler aux pieds les basses idées du vice, » chercher le calme, antidote des passions turbulentes, » et trouver l'heureuse paix dans les promenades rus- » tiques.

» O doux amusemens! ô charme inconcevable
» A ceux que du grand monde éblouit le chaos!
» Solitaires vallons, retraite inviolable
» De l'innocence et du repos!

» Puissé-je, retiré, pensif et rêveur, venir errer sou- » vent dans vos sombres bosquets, où l'on entend le » gazouillement de quelques chantres domestiques qui

» égaient les travaux du bucheron, tandis que tant » d'autres oiseaux, dont les chants sans art formoient, » il y a peu de temps, des concerts; maintenant, privés » de leur ame mélodieuse, se perchent en tremblant sur » l'arbre dépouillé! Cette troupe découragée, qui a perdu » l'éclat de ses plumes, n'offre plus à l'oreille que des tons » discordans. Mais que le fusil, dirigé par l'œil inhumain, » ne vienne pas détruire la musique de l'année future, et » ne fasse pas une proie barbare de ces foibles et inno- » centes espèces.

» L'année déclinante inspire des sentimens pitoyables. » La feuille sèche et bruyante tombe du bosquet, et ré- » veille souvent comme en sursaut l'homme réfléchissant » qui se promène sous les arbres. Tout semble alors nous » porter à la mélancolie philosophique. Quel empire son » impulsion n'a-t-elle pas sur les ames sensibles! Tantôt, ar- » rachant des larmes subites, elle se manifeste sur les joues » enflammées; tantôt son influence sacrée embrase l'i- » magination. Mille et mille idées se succèdent, et l'œil de » l'esprit créateur en conçoit d'inaccessibles au vulgaire. » Les passions qui correspondent à ces idées aussi variées, » aussi sublimes qu'elles, s'élèvent rapidement. On sou- » pire pour le mérite souffrant; on sent naître en soi le » mépris pour l'orgueil tyrannique, le courage pour les » grandes entreprises, l'admiration pour la mort du pa- » triote, même dans les siècles les plus reculés: enfin, » l'on est ému pour la vertu, pour la réputation, pour les » sympathies et pour toutes les douces émanations de » l'ame sociale.

» Le soleil occidental ne donne plus que des jours » racourcis; les soirées humides glissent sur le firma- » ment, et jettent sur la terre les vapeurs condensées. » En même temps la lune, perçant à travers les inter- » valles des nuages, se montre en son plein dans l'orient » cramoisi; les rochers et les eaux répercutent ses rayons » tremblans; toute l'atmosphère se blanchit par le reflux » immense de sa clarté qui vacille autour de la terre. » La nuit est déjà plus longue, le matin paroît plus tard, » et développe les derniers beaux jours de l'automne, » brillans d'éclat et de rosée. Toutefois le soleil, en mon-

» tant, dissipe encore les brouillards. La gelée blanche
» se fond devant ses rayons; les gouttes de rosée étin-
» cellent sur chaque arbre, sur chaque rameau et sur
» chaque plante.

» Pourquoi dérober la ruche pesante, et massacrer dans
» leur demeure ses habitans? pourquoi l'enlever dans
» l'ombre de la nuit, favorable aux crimes, pour la placer
» sur le soufre, tandis que ce peuple innocent s'occupoit de
» ses soins publics dans ses cellules de cire, et projetoit des
» plans d'économie pour le triste hiver? Tranquille et con-
» tent de l'abondance de ses trésors, tout-à-coup la vapeur
» noire monte de tous côtés, et cette tendre espèce, accou-
» tumée à de plus douces odeurs, tombant en monceau, par
» milliers, de ses dômes mielleux, s'entasse sur la poussière.
» Race utile, étoit-ce pour cette fin que vous voliez, au prin-
» temps, de fleurs en fleurs? étoit-ce pour mériter ce
» sort barbare que vous braviez les chaleurs de l'été, et
» que, dans cette automne même, vous avez erré sans
» relâche et sans perdre un seul rayon du soleil? Homme
» cruel, maître tyrannique! combien de temps la nature
» prosternée gémira-t-elle sous ton sceptre de fer? Tu
» pouvois emprunter de ces foibles animaux leur nourri-
» ture, d'ambroisie; tu devois, par reconnoissance, les
» mettre à couvert des vents du Nord, et, quand la saison
» devient dure, leur offrir quelque portion de leur bien.
» Mais je me lasse de parler à un ingrat qui ne rougit point
» de l'être, et qui le sera jusqu'au tombeau. Encore un
» coup-d'œil sur la fin de cette saison.

» Tous les trésors de la moisson, maintenant recueillis,
» sont en sûreté pour le laboureur, et l'abondance retirée
» défie les rigueurs de l'hiver qui s'approche. Cependant
» les habitans des villages se livrent à la joie sincère, et
» perdent la mémoire de leurs peines. La jeune fille labo-
» rieuse, s'abandonnant au sentiment qu'excite la musique
» champêtre, saute rustiquement, quoiqu'avec grace, dans
» la danse animée; légère et riche en beauté naturelle, c'est la
» perle du hameau. Accorde-t-elle un coup-d'œil favorable,
» les jeux en deviennent plus vifs et plus intéressans. La
» vieillesse même fait des efforts pour briller, et raconte
» longuement à table les exploits de son jeune âge. Tous

» enfin se réjouissent, et oublient qu'avec le soleil du » lendemain, leur travail journalier doit recommencer » encore.

» Le centaure cède au capricorne le triste empire du » firmament, et le fier verseau obscurcit le berceau de » l'année. Le soleil, penché vers les extrémités de l'uni- » vers, répand un foible jour sur le monde ; il darde » obliquement ses rayons émoussés dans l'air obscurci.

» Déjà le départ des Pléiades
» A fait retirer les nochers ;
» Et déjà les froides Hyades
» Forcent les frileuses Driades
» De chercher l'abri des rochers.

» Le volage amant de Clydie
» Ne caresse plus nos climats ;
» Et bientôt des monts de Scythie
» Le fougueux amant d'Orythie
» Va nous ramener les frimats.

» Les nuages sortent épais de l'orient glacé, et les champs » prennent leur robe d'hiver. Bergers, il est temps de ren- » fermer vos troupeaux, de les mettre à l'abri du froid, et » de leur donner une nourriture abondante. Voici les jours » sereins de gelée ; le nitre éthéré vole à travers le bleu » céleste, et ne peut être aperçu ; il chasse les exhalaisons » infectes, et verse de nouveau dans l'air épuisé les trés- » sors de la vie élémentaire. L'atmosphère s'approche, » se multiplie, comprime dans ses froids embrassemens » nos corps qu'il anime. Il nourrit et avive notre sang, » rafine nos esprits, pénètre avec plus de vivacité, et, » passant par les nerfs qu'il fortifie, arrive jusqu'au cer- » veau, séjour de l'ame, grande, recueillie, calme, bril- » lante comme le firmament. Toute la nature sent la force » renouvelante de l'hiver qui ne paroît que ruines à l'œil » du vulgaire. Un rouge plus foncé éclate sur les joues. » La terre, resserrée par la gelée, attire en abondance » l'ame végétale, et en rassemble toute la vigueur pour » l'année suivante. Les rivières, plus pures et plus claires, » présentent dans leur profondeur un miroir transparent

» au berger, et murmurent plus sourdement, à mesure
» que la gelée s'établit.

» Alors la campagne devient plus déserte, et les trou-
» peaux reposent tranquillement renfermés dans leurs
» chaudes étables. Le bœuf docile ne se montre que lors-
» que, traînant un chariot de bois qu'un bucheron a coupé
» dans la forêt prochaine, il l'amène à l'entrée de la ca-
» bane du laboureur. On n'aperçoit plus d'autres oiseaux
» que la rustique mésange, le mignon roitelet qui sautille
» çà et là, et le hardi moineau qui vient jusque dans nos
» granges bequeter les grains échappés aux vanneurs.

» Cependant l'hiver déploie des beautés ravissantes.
» J'admire les germes du grain qui perce la neige de leurs
» tendres pointes. Que ce verd naissant se marie bien avec
» le blanc qui règne à l'entour! Il est agréable de voir le so-
» leil dorer les collines blanchies par les frimats. Les noirés
» souches des arbres, et leurs branches chauves, forment
» un contraste majestueux avec le tapis éblouissant qui
» couvre la plaine. Les sombres buissons d'épines re-
» haussent la blancheur des champs, par ce brun même
» qui en coupe l'aspect trop uniforme. Quel éclat jettent
» les arbres, lorsque la rosée, en forme de perles, est
» suspendue à leurs foibles rameaux, auxquels s'entre-
» lassent des fils légers qui voltigent au gré du vent?

» Dans ces jours froids et sereins, je choisis pour ma
» retraite, près de la ville, un séjour agréable situé sur un
» côteau fort élevé, couvert, d'un côté, par des forêts,
» ouvert, de l'autre, au magnifique spectacle de la na-
» ture, et m'offrant dans l'éloignement la vue sans bornes
» des vagues, tantôt agitées, et tantôt tranquilles. C'est
» dans cet abri solitaire que, lorsque le foyer brillant et
» les flambleaux allumés bannissent l'obscurité de mon
» cabinet, je m'assieds et me livre fortement à l'étude.

» Je converse avec ces morts illustres, ces sages de
» l'antiquité, révérés comme des dieux, bienfaisans comme
» eux, héros donnés à l'humanité pour le bonheur des
» arts, des armes et de la civilisation. Concentré dans ces
» pensées motrices de l'inspiration, le volume antique
» me tombe des mains; méditant profondément, je crois

» voir passer devant mes yeux étonnés ces ombres sacrées, » objets de ma vénération.

» Socrate d'abord, demeuré seul vertueux dans un état » corrompu, seul ferme et invincible. Il brava la rage » des tyrans, sans craindre pour la vie ni pour la mort, » et ne connoissant d'autres maîtres que les saintes lois » d'une raison éclairée, cette voix de Dieu qui retentit » intérieurement à la conscience attentive.

» Solon, le grand oracle de la morale, qui fonda sa » république sur la vaste base de l'équité. Il sut, par » des lois douces, réprimer un peuple fougueux, lui » conserver son courage, et ce feu vif par lequel il de- » vint si supérieur dans les champs glorieux des lauriers, » et des beaux arts, et de la noble liberté; et qui le » rendit enfin l'orgueil de la Grèce et du genre humain.

» Lycurgue, cet homme souverainement grand, ce » génie sublime, qui plia toutes les passions sous le » joug de la discipline la plus étroite, et qui, par l'in- » faillibilité de ses institutions, conduisit Sparte à la plus » haute gloire, et rendit son peuple, en quelque sorte, » le législateur de la Grèce entière.

» Après lui s'avance ce chef intrépide, qui, s'étant dé- » voué pour la patrie, tomba glorieusement aux Ther- » mopiles, et pratiqua ce que l'autre avoit établi.

» Aristide lève son front où brille la candeur, cœur » vraiment pur, à qui la voix sincère de la liberté donna » le beau nom de juste. Respecté dans sa pauvreté sainte » et majestueuse, il soumit au bien de sa patrie jusqu'à » sa propre gloire, et accrut la réputation de son rival » trop orgueilleux, mais immortalisé par la victoire de » Salamine.

» J'aperçois Cimon, son disciple, couronné d'un rayon » plus doux; son génie, s'élevant avec force, repoussa » au loin la molle volupté. Au dehors, le fléau de l'or- » gueil des Perses; au dedans, il étoit l'ami du mérite » et des arts; modeste et simple au milieu de la pompe » de la richesse.

» Je vois ensuite paroître et marcher pensifs les der- » niers hommes de la Grèce sur son déclin; héros ap- » pelés trop tard à la gloire, et venus dans des temps » malheureux.

» malheureux Timoléon, l'honneur de Corinthe, homme
» heureusement né, également doux et ferme, et dont
» la haute générosité pleure son frère dans le tyran qu'il
» immole. Les deux Thébains, égaux aux meilleurs,
» dont l'héroïsme combiné éleva leur pays à la liberté,
» à l'empire et à la renommée. Le grand Phocion, dis-
» ciple de Platon et rival de Démosthène, dans le tom-
» beau duquel l'honneur des Athéniens fut enséveli;
» sévère, comme homme public, inexorable au vice,
» inébranlable dans la vertu; mais, sous son toit illustre,
» quoique bas, la paix et la sagesse heureuse adoucissoient
» son front; l'amitié ne pouvoit être plus flatteuse, ni
» l'amour plus tendre. Agis, le dernier des fils du vieux
» Lycurgue, fut la généreuse victime de l'entreprise,
» toujours vaine, de sauver un état corrompu : il vit
» Sparte même perdue dans l'avarice servile.

» Les deux frères Achéens ferment la scène : Aratus,
» qui ranima quelque temps dans la Grèce la liberté
» expirante, et l'aimable Philopœmen, le favori et le
» dernier espoir de son pays, qui, ne pouvant en bannir
» le luxe et la pompe, sut le tourner du côté des armes;
» berger simple et laborieux à la campagne, guerrier ha-
» bile et intrépide au champ de Mars.

» Un peuple, roi du monde, race de héros, s'avance.
» Son front plus sévère n'a d'autre tache (si c'en est une)
» qu'un amour excessif de la patrie, passion quelquefois
» trop ardente et trop partiale. Numa, la lumière de Rome,
» fut son premier et son meilleur fondateur, puisqu'il fut
» celui des mœurs. Le roi Servius posa la base solide sur
» laquelle s'éleva la vaste république qui domina l'univers.

» Viennent ensuite les grands et vénérables consuls
» Lucius Junius Brutus, dans qui le père public, du
» haut de son redoutable tribunal, fit taire le père
» privé; Camille, que son pays ingrat ne put perdre, et
» qui ne sut que venger les injures de sa patrie; Fabricius,
» qui foule aux pieds l'or séducteur; Cincinnatus, redou-
» table à l'instant où il quittoit sa charrue; et toi, Régulus,
» victime volontaire de Carthage, impétueux à vaincre la
» nature, tu t'arraches aux larmes de ta famille pour

» garder ta foi et pour obéir à la voix de l'honneur ! Scipion, ce chef, également brave et humain, qui parcourt rapidement et sans tache tous les différens degrés de gloire : ardent dans la jeunesse, il sut goûter ensuite les douceurs de la retraite avec les muses, l'amitié et la philosophie : Cicéron, dont la puissante éloquence arrêta quelque temps le rapide destin de Rome ; Caton, semblable aux dieux, et d'une vertu invincible ; et toi, malheureux Brutus, héros bienfaisant, dont le bras tranquille, poussé par la vertu même, plongea l'épée romaine dans le sein de ton ami ! Mille autres encore demandent et méritent le tribut de mon admiration. Mais qui peut nombrer les étoiles du ciel ? qui peut célébrer leurs influences sur ce bas monde ?

» Quel est celui qui s'approche d'un air modeste, doux et majestueux comme le soleil du printemps ? C'est Phœbus lui-même ou le berger de Mantoue : le sublime Homère, rapide et audacieux père du chant, paroît devant lui. L'un et l'autre ont percé l'espace, sont parvenus d'un plein vol au sommet du temple de la Renommée.

» Les savantes immortelles
» Tous les jours de fleurs nouvelles
» Ont soin de parer leur front ;
» Et, par leur commun suffrage,
» Ce couple unique partage
» Le sceptre du double mont.
» Là, d'un dieu fier et barbare
» Orphée adoucit les lois ;
» Ici, le divin Pindare
» Charme l'oreille des rois ;
» Dans de douces promenades
» Je vois les folles Ménades
» Rire autour d'Anacréon,
» Et les Nymphes, plus modestes,
» Gémir des ardeurs funestes
» De l'amante de Phaon.

» Enfin, toutes les ombres de ceux dont la touche pathétique savoit passionner les cœurs ; tous ceux qui entraînoient les Grecs au théâtre, pour les frapper des grands traits de la Morale, ainsi que tous ceux qui ont

» mélodieusement réveillé la lyre enchanteresse, s'offrent » à moi tour-à-tour.

» Société divine, ô vous, les premiers d'entre les » mortels, ne dédaignez pas de m'inspirer dans les jours » que je vous consacre ! faites que mon ame prenne » l'essor, et puisse s'élever à des pensées semblables aux » vôtres ! Et toi, Silence, puissance solitaire, veille à » ma porte, éloigne tout importun qui voudroit me dé- » rober les heures que je destine à cette étude. N'excepte » qu'un petit nombre d'amis choisis, qui daigneront ho- » norer mon humble toit, et y porter un sens pur, un » savoir bien digéré, une fidélité extrême, une ame hon- » nête, un esprit sans artifice, et une humeur toujours » gaie.

» Présent des dieux, doux charme des humains,
» O divine amitié, viens pénétrer nos ames;
» Les cœurs éclairés de tes flammes,
» Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins !
» C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance;
» Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté;
» L'Amour te laisse la constance,
» Et tu serois la volupté,
» Si l'homme avoit son innocence.

» Entouré de mortels dignes de toi, je voudrois passer » avec eux, et les jours sombres de l'hiver, et les jours » brillans de l'année.

» Nous discuterions ensemble si les merveilles infinies » de la nature furent tirées du chaos, ou si elles furent » produites de toute éternité par l'esprit éternel. Nous » rechercherions ses ressorts, ses lois, ses progrès et sa » fin. Nous étendrions nos vues sur ce bel assemblage; » nos esprits admireroient l'étonnante harmonie qui unit » tant de merveilles. Nous considérerions ensuite le monde » moral, dont le désordre apparent est l'ordre le plus » sublime, préparé et gouverné par la haute sagesse qui » dirige tout vers le bien général.

» Nous découvririons peut-être en même temps pour- » quoi le mérite modeste a vécu dans l'oubli, et est mort » négligé; pourquoi le partage de l'honnête homme dans » cette vie fut le fiel et l'amertume; pourquoi la chaste

» veuve et les orphelins, dignes d'elle, languissent dans » l'indigence, tandis que le luxe habite les palais, et oc- » cupe ses basses pensées à forger des besoins imaginaires ; » pourquoi la vérité, fille du ciel, tombe si souvent flétrie » sous le poids des chaînes de la superstition; pourquoi » l'abus des lois, cet ennemi domestique, trouble notre » repos et empoisonne notre bonheur.

» D'autres fois la sage muse de l'histoire nous condui- » roit à travers les temps les plus reculés, nous feroit voir » comment les empires s'accrurent, déclinèrent, tom- » bèrent et furent démembrés. Nous développerions sans » doute les principes de la prospérité des nations; com- » ment les unes doublent leur sol par les miracles de l'a- » griculture et du commerce, et changent par l'industrie » les influences d'un ciel, peu favorable de sa nature, » tandis que d'autres languissent dans les climats les plus » brillans et les plus heureux. Cette étude enflammeroit » nos cœurs, et éclaireroit nos esprits de ce rayon de la » divinité qui embrase l'ame patriotique des citoyens et » des héros.

» Mais si une humble et impuissante fortune nous force » à réprimer ces élans d'une ame généreuse, alors, su- » périeurs à l'ambition même, nous apprendrons les vertus » privées; nous parcourrons les plaisirs d'une vie douce » et champêtre ; nous saurons comment on passe dans » les bois et dans les plaines des momens délicieux. Là, » guidés par l'espérance dans les sentiers obscurs de l'a- » venir, nous examinerons, avec un œil attentif, les scènes » de merveilles où l'esprit, dans une progression infinie, » parcourt les états et les mondes. Enfin, pour nous dé- » lasser de ces pensées profondes, nous nous livrerons, » dans l'occasion, aux saillies de l'imagination enjouée, » qui sait peindre avec rapidité, et effleurer agréablement » les idées.

» Les villes, dans cette saison, fourmillent de monde. » Les assemblées du soir, où l'on traite mille sujets divers, » retentissent d'un bourdonnement formé du mélange » confus des différens propos dont on ne tire aucun profit. » Les enfans de la débauche s'abandonnent au torrent ra- » pide d'une fausse joie qui les conduit à leur destruction.

» La passion du jeu vient occuper l'ame empoisonnée par » l'avarice ; l'honneur, la vertu, la paix, les amis, les familles » et les fortunes, sont par là précipités dans le gouffre » d'une ruine totale.

» Les salles des appartemens de réception sont illuminées » avec art, et c'est là que le petit-maître, insecte her- » maphrodite et léger, brille dans sa parure passagère, » papillonne, mord en volant, et secoue des ailes poudrées.

» Ailleurs, la pathétique Melpomène, un poignard à » la main, tient dans le saisissement une foule de specta- » teurs de l'un et de l'autre sexe. Tantôt c'est Atrée qui » me fait frissonner :

» Ce monstre, que l'enfer a vomi sur la terre,
» N'assouvit la fureur dont son cœur est épris
» Que par la mort du père après celle du fils.
» A travers les détours de son ame parjure
» Se peignent des forfaits dont frémit la nature ;
» Le barbare triomphe en de funestes lieux
» Dont il vient de chasser et le jour et les dieux.

» D'autres fois, c'est le sort d'Iphigénie qui me perce » le cœur, et coupe ma respiration par des sanglots.

» On saisit à mes yeux cette jeune princesse.
» Eh ! qui sont les bourreaux ? Tous ces chefs de la Grèce,
» Ulysse. . . . . Mais Diane a soif de ce beau sang :
» Il faut donc la livrer à Calchas qui l'attend.
» L'aimable Iphigénie au temple est amenée,
» Et d'un voile aussitôt la victime est ornée ;
» Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir ;
» Son père est auprès d'elle, outré de désespoir.
» Un prêtre, sans frémir, couvre un fer d'une étole ;
» A ce spectacle affreux, elle perd la parole,
» Se prosterne en tremblant, se soumet à son sort,
» Et s'abandonne en proie aux horreurs de la mort.
» Hélas ! que lui sert-il, à cette heure fatale,
» D'être le premier fruit de la couche royale ?
» Où l'enlève, on l'entraîne, on la porte à l'autel,
» Où, bien loin d'accomplir un hymen solemnel,
» Au lieu de cet hymen, sous les yeux de son père ;
» Calchas, en l'immolant à Diane en colère,
» Doit la rendre propice au départ des vaisseaux ;
» Tant la religion peut enfanter de maux !

» Il n'est point de pitié, l'oracle seul commande;
» La piété sévère exige son offrande;
» Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
» Et, voilant son visage, est contraint de céder.
» Clytemnestre en fureur maudit la Grèce entière;
» Elle dit, dans l'excès de sa douleur altière:
» Quoi! pour noyer les Grecs et leurs nombreux vaisseaux,
» Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux!
» Quoi! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
» L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
» Les vents, les mêmes vents, si long-temps accusés,
» Ne te couvriront point de ses vaisseaux brisés!
» Et toi, Soleil, et toi qui, dans cette contrée,
» Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée;
» Toi qui n'osas du père éclairer le festin,
» Recule; ils t'ont appris ce funeste chemin!
» Mais cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
» De festons odieux ta fille couronnée
» Tend la gorge aux couteaux par un prêtre apprêtés:
» Calchas va dans son sang . . . . Barbares, arrêtez;
» C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre;
» J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre . . .

» Enfin, la terreur s'empare de nos cœurs, et l'art fait » couler des pleurs honnêtes.

» Thalie, appuyée contre une colonne, et tenant un » masque de la main droite, fait rire le public du tableau » de ses propres mœurs. Quelquefois même l'art drama- » tique s'élève, et peint les passions des belles ames. On » voit dans Constance et dans Dorval que la vertu est ca- » pable de sacrifier tout à elle-même.

» C'en est fait, l'hiver répand sa dernière obscurité, et » règne sur l'année soumise; le monde végétal est enséveli » sous la neige. Arrête-toi, mortel livré aux erreurs et aux » passions; contemple ici le tableau de ta vie passagère, » ton printemps fleuri, la force ardente de ton été, ton » automne, âge voisin du midi, où tout commence à » se faner, et l'hiver de ta vieillesse qui bientôt fer- » mera la scène. Que deviendront alors ces chimères de » grandeur, cet espoir de la faveur, brillante et volage » divinité des cours?

» Qui sème au loin l'erreur et les mensonges,
» Et d'un coup d'œil enivre les mortels;

» Son foible trône est sur l'aile des Songes ;
» Les vents légers soutiennent ses autels.

» Que deviendront ces rêves d'une vaine renommée, » ces jours d'occupations frivoles, ces nuits passées dans » les plaisirs et les festins, ces pensées flottantes entre le » bien et le mal ? Toutes ces choses vont s'évanouir. Ap- » prends que la vertu survit, et qu'elle seule méritoit » ton amour. Malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié » pour la préférer à tout, ne vivre, ne respirer que » pour elle, s'enivrer de sa douce vapeur, et trouver la » fin de ses jours dans cette noble ivresse ! C'est ainsi que » parle et pense le philosophe vertueux. »

(M. de JAUCOURT.)

Article omis à la lettre C.

CERTITUDE.

C'est proprement une qualité du jugement, qui emporte l'adhésion forte et invincible de notre esprit à la proposition que nous affirmons.

Le pyrrhouisme a eu ses révolutions, ainsi que toutes les erreurs. D'abord, plus hardi et plus téméraire, il prétendit tout renverser; il poussoit l'incrédulité jusqu'à se refuser aux vérités que l'évidence lui présentoit. La religion de ces premiers temps étoit trop absurde pour occuper l'esprit des philosophes : on ne s'obstine point à détruire ce qui ne paroît pas fondé; et la foiblesse de l'ennemi a souvent arrêté la vivacité des poursuites. Les faits que la religion des païens propose à croire pouvoient bien satisfaire l'avide crédulité du peuple; mais ils n'étoient point dignes de l'examen sérieux des philosophes. La religion chrétienne parut : par les lumières qu'elle répandit, elle fit bientôt évanouir tous ces fantômes que la superstition avoit jusque-là réalisés. Ce fut sans doute un spectacle bien surprenant pour le monde entier, que la multitude des dieux, qui en étoient la terreur ou l'espérance, devenus tout-à-coup son jouet et son mépris. La face de l'univers, changée dans un si court espace de temps, attira l'attention des philosophes : tous portèrent leurs regards sur cette religion nouvelle, qui n'exigeoit pas moins leur soumission que celle du peuple.

Ils ne furent pas long-temps à s'apercevoir qu'elle étoit principalement appuyée sur des faits, extraordinaires à la vérité, mais qui méritoient bien d'être discutés par les preuves dont ils étoient soutenus. La dispute changea donc; les sceptiques reconnurent les droits des vérités métaphysiques et géométriques sur notre esprit, et les philosophes incrédules tournèrent leurs armes contre les faits. Cette matière, depuis si long-temps agitée, auroit été plus éclaircie, si, avant que de plaider de part et d'autre, l'on fût convenu d'un tribunal où l'on pût être

jugé. Pour ne pas tomber dans cet inconvénient, nous disons aux sceptiques : Vous reconnoissez certains faits pour vrais ; l'existence de la ville de Rome, dont vous ne sauriez douter, suffiroit pour vous convaincre, si votre bonne foi ne nous assuroit de cet aveu. Il y a donc des marques qui nous font connoître la vérité d'un fait ; et, s'il n'y en avoit point, que seroit la société ? Tout y roule, pour ainsi dire, sur des faits : parcourez toutes les sciences, et vous verrez, du premier coup-d'œil, qu'elles exigent qu'on puisse s'assurer de certains faits : vous ne seriez jamais guidés par la prudence dans l'exécution de vos desseins ; car qu'est-ce que la prudence, sinon cette prévoyance qui, éclairant l'homme sur tout ce qui s'est passé et se passe actuellement, lui suggère les moyens les plus propres pour le succès de ses entreprises, et lui fait éviter les écueils où il pourroit échouer ? La prudence, s'il est permis de parler ainsi, n'est qu'une conséquence dont le présent et le passé sont les prémisses : elle est donc appuyée sur des faits. Je ne dois point insister davantage sur une vérité que tout le monde avoue ; je m'attache uniquement à fixer aux incrédules ces marques qui caractérisent un fait vrai ; je dois leur faire voir qu'il y en a non seulement pour ceux qui arrivent de nos jours, et, pour ainsi dire, sous nos yeux, mais encore pour ceux qui se passent dans des pays très-éloignés, ou qui, par leur antiquité, traversent l'espace immense des siècles : voilà le tribunal que nous cherchons, et qui doit décider sur tous les faits que nous présenterons.

Les faits se passent à la vue d'une on de plusieurs personnes : ce qui est à l'extérieur, et qui frappe les sens, appartient au fait ; les conséquences qu'on en peut tirer sont du ressort du philosophe qui le suppose certain. Les yeux sont, pour les témoins oculaires, des juges irréprochables, dont on ne manque jamais de suivre la décision : mais, si les faits se passent à mille lieues de nous, ou si ce sont des événemens arrivés il y a plusieurs siècles, de quels moyens nous servirons-nous pour y atteindre ? D'un côté, parce qu'ils ne tiennent à aucune vérité nécessaire, ils se dérobent à notre esprit ; et de l'autre, soit qu'ils n'existent

plus, ou qu'ils arrivent dans des contrées fort éloignées de nous; ils échappent à nos sens.

Quatre choses se présentent à nous; la déposition des témoins oculaires ou contemporains, la tradition orale, l'histoire et les monumens. Les témoins oculaires ou contemporains parlent dans l'histoire; la tradition orale doit nous faire remonter jusqu'à eux; et les monumens enchaînent, s'il est permis de parler ainsi, leur témoignage. Ce sont les fondemens inébranlables de la *certitude morale*; par là, nous pouvons rapprocher les objets les plus éloignés, peindre et donner une espèce de corps à ce qui n'est plus visible, réaliser enfin ce qui n'existe plus.

On doit distinguer soigneusement, dans la recherche de la vérité sur les faits, la probabilité d'avec le souverain degré de la *certitude*, et ne pas s'imaginer, en ignorant, que celui qui renferme la probabilité dans sa sphère conduise au phyrrhonisme, ou même donne la plus légère atteinte à la *certitude*. J'ai toujours cru, après une mûre réflexion, que ces deux choses étoient tellement séparées, que l'une ne menoit point à l'autre. Si certains auteurs n'avoient travaillé sur cette matière qu'après y avoir bien réfléchi, ils n'auroient pas dégradé, par leurs calculs, la *certitude morale*. Le témoignage des hommes est la seule source d'où naissent les preuves pour les faits éloignés : les différens rapports d'après lesquels vous les considérez vous donnent ou la probabilité ou la *certitude*. Si vous examinez le témoin en particulier, pour vous assurer de sa probité, le fait ne vous deviendra que probable; et si vous le combinez avec plusieurs autres, avec lesquels vous le trouviez d'accord, vous parviendrez bientôt à la *certitude*. Vous me proposez à croire un fait éclatant et intéressant, vous avez plusieurs témoins qui déposent en sa faveur, vous me parlez de leur probité et de leur sincérité, vous cherchez à descendre dans leurs cœurs pour y voir à découvert les mouvemens qui les agitent; j'approuve cet examen : mais si j'assurois avec vous quelque chose sur ce seul fondement, je craindrois que ce ne fût plutôt une conjecture de mon esprit qu'une découverte réelle. Je ne crois point qu'on doive appuyer

une démonstration sur la seule connoissance du cœur de tel et tel homme en particulier : j'ose dire qu'il est impossible de prouver, par une démonstration morale qui puisse équivaloir à la *certitude* métaphysique, que Caton eut la probité que son siècle et la postérité lui accordent. Sa réputation est un fait qu'on peut démontrer; mais, sur sa probité, il faut, malgré nous, nous livrer à nos conjectures, parce que, n'étant que dans l'intérieur de son cœur, elle fuit nos sens, et nos regards ne sauroient y atteindre. Tant qu'un homme sera enveloppé dans la sphère de l'humanité, quelque véridique qu'il ait été dans tout le cours de sa vie, il ne sera que probable qu'il ne m'en impose point sur le fait qu'il rapporte. Le tableau de Caton ne vous présente donc rien qui puisse vous fixer avec une entière *certitude*. Mais jetez les yeux, s'il m'est permis de parler ainsi, sur celui qui représente l'humanité en grand; voyez-y les différentes passions dont les hommes sont agités, examinez ce contraste frappant : chaque passion a son but, et présente des vues qui lui sont propres : vous ignorez quelle est la passion qui domine celui qui vous parle, et c'est ce qui rend votre foi chancelante; mais, sur un grand nombre d'hommes, vous ne sauriez douter de la diversité des passions qui les animent; leurs foibles même et leurs vices servent à rendre inébranlable le fondement où vous devez asseoir votre jugement. Je sais que les apologistes de la religion chrétienne ont principalement insisté sur les caractères de sincérité et de probité des apôtres, et je suis bien éloigné de faire ici le procès à ceux qui se contentent de cette preuve; mais, comme les sceptiques de nos jours sont très-difficiles sur ce qui constitue la *certitude* des faits, j'ai cru que je ne risquois rien d'être encore plus difficile qu'eux sur ce point, persuadé que les faits évangéliques sont portés à un degré de *certitude* qui brave les efforts du pyrrhonisme le plus outré.

Si je pouvois m'assurer qu'un témoin a bien vu, et qu'il a voulu me dire vrai, son témoignage pour moi deviendroit infaillible : ce n'est qu'à proportion des degrés de cette double assurance que croît ma persuasion; elle ne s'élevera jamais jusqu'à une pleine démonstration, tant

que le témoignage sera unique, et que je considérerai le témoin en particulier; parce que, quelque connoissance que j'aie du cœur humain, je ne le connoîtrai jamais assez parfaitement pour en deviner les divers caprices, et tous les ressorts mystérieux qui le font mouvoir. Mais ce que je chercherois en vain dans un témoignage, je le trouve dans le concours de plusieurs témoignages, parce que l'humanité s'y peint. Je puis, en conséquence des lois que suivent les esprits, assurer que la seule vérité a pu réunir tant de personnes, dont les intérêts sont si divers et les passions si opposées. L'erreur a différentes formes, selon le tour d'esprit des hommes, selon les préjugés de religion et d'éducation dans lesquels ils sont nourris. Si donc je les vois, malgré cette prodigieuse variété de préjugés qui différencient si fort les nations, se réunir dans la déposition d'un même fait; je ne dois nullement douter de sa réalité. Plus vous me prouverez que les passions qui gouvernent les hommes sont bizarres, capricieuses et déraisonnables, plus vous serez éloquent à m'exagérer la multiplicité d'erreurs qui font naître tant de préjugés différens, et plus vous me confirmerez, à votre grand étonnement, dans la persuasion où je suis qu'il n'y a que la vérité qui puisse faire parler de la même manière tant d'hommes d'un caractère opposé. Nous ne saurions donner l'être à la vérité, elle existe indépendamment de l'homme; elle n'est donc sujette ni de nos passions ni de nos préjugés : l'erreur, au contraire, qui n'a d'autre réalité que celle que nous lui donnons, se trouve, par sa dépendance, obligée de prendre la forme que nous voulons lui donner; elle doit donc être toujours, par sa nature, marquée au coin de celui qui l'a inventée; aussi est-il facile de connoître la trempe de l'esprit d'un homme aux erreurs qu'il débite. Si les livres de morale, au lieu de contenir les idées de leur auteur, n'étoient, comme ils doivent être, qu'un recueil d'expériences sur l'esprit de l'homme, je vous y renverrois, pour vous convaincre du principe que j'avance. Choisissez un fait éclatant et qui intéresse, et vous verrez s'il est possible que le concours des témoins qui l'attestent puisse vous tromper. Rappelez-vous la glorieuse journée de Fontenoi; pâles-

vous douter de la victoire signalée remportée par les Français, après la déposition d'un certain nombre de témoins? Vous ne vous occupâtes dans cet instant ni de la probité ni de la sincérité des témoins; le concours vous entraîna, et votre foi ne put s'y refuser. Un fait éclatant et intéressant entraîne des suites après lui; ces suites servent merveilleusement à confirmer la déposition des témoins; elles sont aux contemporains ce que les monumens sont à la postérité : comme des tableaux répandus dans tout le pays que vous habitez, elles représentent sans cesse à vos yeux le fait qui vous intéresse : faites-les entrer dans la combinaison que vous ferez des témoins ensemble, et du fait avec les témoins; il en résultera une preuve d'autant plus forte, que toute entrée sera fermée à l'erreur; car ces faits ne sauroient se prêter aux passions et aux intérêts des témoins.

Vous demandez, me dira-t-on, pour être assuré d'un fait invariablement, que les témoins qui vous le rapportent aient des passions opposées et des intérêts divers; mais si ces caractères de vérité, que je ne désavoue point, étoient uniques, on pourroit douter de certains faits qui tiennent non seulement à la religion, mais qui même en sont la base. Les apôtres n'avoient ni des passions opposées ni des intérêts divers : votre combinaison, continuera-t-on, devenant par-là impossible, nous ne pourrons point nous assurer des faits qu'ils attestent.

Cette difficulté seroit sans doute mieux placée ailleurs, où je discuterai des faits de l'évangile; mais il faut arrêter des soupçons injustes ou ignorans. De tous les faits que nous croyons, je n'en connois aucun qui soit plus susceptible de la combinaison dont je parle, que les faits de l'évangile. Cette combinaison est même ici plus frappante, et je crois qu'elle acquiert un degré de force, parce qu'on peut combiner les témoins entre eux, et encore avec les faits. Que veut-on dire lorsqu'on avance que les apôtres n'avoient ni des passions opposées ni des intérêts divers, et que toute combinaison par rapport à eux est impossibe? A Dieu ne plaise que je veuille prêter ici des passions à ces premiers fondateurs d'une religion certainement divine; je sais qu'ils n'avoient d'autre intérêt que celui de

la vérité : mais je ne le sais que parce que je suis convaincu de la vérité de la religion chrétienne ; et un homme qui fait les premiers pas vers cette religion peut, sans que le chrétien qui travaille à sa conversion doive le trouver mauvais, raisonner sur les apôtres comme sur le reste des hommes. Pourquoi les apôtres n'étoient-ils conduits ni par la passion ni par l'intérêt ? C'est parce qu'ils défendoient une vérité qui écartoit loin d'elle et la passion et l'intérêt. Un chrétien instruit dira donc à celui qu'il veut convaincre de la religion qu'il professe : Si les faits que les apôtres rapportent n'étoient point vrais, quelque intérêt particulier ou quelque passion favorite les auroient portés à défendre si opiniâtrement l'imposture, parce que le mensonge ne peut devoir son origine qu'à la passion ou à l'intérêt : mais, continuera ce chrétien, personne n'ignore que, sur un certain nombre d'hommes il doit s'y trouver des passions opposées et des intérêts divers ; ils ne s'accorderoient donc point, s'ils avoient été guidés par la passion ou par l'intérêt : on est donc forcé d'avouer que la seule vérité forme cet accord. Son raisonnement recevra une nouvelle force, lorsqu'après avoir comparé les personnes entre elles, il les rapprochera des faits. Il s'appercevra d'abord qu'ils sont d'une nature à ne favoriser aucune passion, et qu'il ne sauroit y avoir d'autre intérêt que celui de la vérité, qui eût pu les engager à les attester. Je ne dois pas étendre davantage ce raisonnement ; il suffit qu'on voie que les faits de la religion chrétienne sont susceptibles des caractères de vérité que nous assignons.

Quelqu'un me dira peut-être encore : Pourquoi vous obstinez-vous à séparer la probabilité de la *certitude* ? Pourquoi ne convenez-vous point avec tous ceux qui ont écrit sur l'évidence morale, qu'elle n'est qu'un amas de probabilités ?

Ceux qui me font cette difficulté n'ont jamais examiné de bien près cette matière. La *certitude* est par elle-même indivisible : on ne sauroit la diviser sans la détruire. On l'apperçoit dans un certain point fixe de combinaison ; et c'est celui où vous avez assez de témoins pour pouvoir assurer qu'il y a des passions opposées ou des intérêts divers, ou,

si l'on veut encore, lorsque les faits ne peuvent s'accorder ni avec les passions ni avec les intérêts de ceux qui les rapportent, en un mot lorsque, du côté des témoins ou du côté du fait, on voit évidemment qu'il ne sauroit y avoir d'unité de motifs. Si vous ôtez quelque circonstance nécessaire à cette combinaison, la *certitude* du fait disparoîtra pour vous; vous serez obligé de vous rejeter sur l'examen des témoins qui restent, parce que, n'en n'ayant pas assez pour qu'ils puissent représenter le caractère de l'humanité, vous êtes obligé d'examiner chacun en particulier. Or, voilà la différence essentielle entre la probabilité et la *certitude;* celle-ci prend sa source dans les lois générales que tous les hommes suivent, et l'autre dans l'étude du cœur de celui qui vous parle : l'une est susceptible d'accroissement, et l'autre ne l'est point. Vous ne seriez pas plus certain de l'existence de Rome, quand même vous l'auriez sous vos yeux; votre *certitude* changeroit de nature, puisqu'elle seroit physique : mais votre croyance n'en deviendroit pas plus inébranlable. Vous me présentez plusieurs témoins, et vous me faites part de l'examen réfléchi que vous avez fait de chacun en particulier; la probabilité sera plus ou moins grande selon le degré d'habileté que je vous connois à pénétrer les hommes. Il est évident que ces examens particuliers tiennent toujours de la conjecture; c'est une tache dont on ne peut les laver. Multipliez tant que vous voudrez ces examens; si votre tête rétrécie ne saisit pas la loi que suivent les esprits, vous augmenterez, il est vrai, le nombre de vos probabilités, mais vous n'acquerrez jamais la *certitude*. Je sens bien ce qui fait dire que la *certitude* n'est qu'un amas de probabilités, c'est parce qu'on peut passer des probabilités à la *certitude;* non qu'elle en soit, pour ainsi dire, composée, mais parce qu'un grand nombre de probabilités, demandant plusieurs témoins, vous met à portée, en laissant les idées particulières, de porter vos vues sur l'homme tout entier. Bien loin que la *certitude* résulte de ces probabilités, vous êtes obligé, comme vous voyez, de changer d'objet pour y atteindre. En un mot, les probabilités ne servent à la *certitude* que parce que, par les idées particulières, vous passez aux idées générales. Après

ces réflexions, il ne sera pas difficile de sentir la vanité des calculs d'un géomètre anglais, qui a prétendu supputer les différens degrés de *certitude* que peuvent procurer plusieurs témoins : il suffira de mettre cette difficulté sous les yeux pour la faire évanouir.

Selon cet auteur, les divers degrés de probabilité nécessaires pour rendre un fait certain sont comme un chemin dont la *certitude* seroit le terme. Le premier témoin, dont l'autorité est assez grande pour m'assurer le fait à demi, en sorte qu'il y ait égal pari à faire pour et contre la vérité de ce qu'il m'annonce, me fait parcourir la moitié du chemin. Un témoin aussi croyable que le premier, qui m'a fait parcourir la moité de tout le chemin, par cela même que son témoignage est du même poids, ne me fera parcourir que la moitié de cette moitié; en sorte que ces deux témoins me feront parcourir les trois quarts du chemin. Un troisième qui surviendra ne me fera avancer que de la moitié sur l'espace restant que les deux autres m'ont laissé à parcourir; son témoignage n'excédant point celui des deux premiers, pris séparément, il ne doit, comme eux, me faire parcourir que la moitié du chemin, quelle qu'en soit l'étendue. En voici la raison sans doute; c'est que chaque témoin peut seulement détruire dans mon esprit la moitié des raisons qui s'opposent à l'entière *certitude* du fait.

Le géomètre anglais, comme on voit, examine chaque témoin en particulier, puisqu'il évalue le témoignage de chacun, pris séparément; il ne suit donc pas le chemin que j'ai tracé pour arriver à la *certitude*. Le premier témoin me fera parcourir tout le chemin, si je puis m'assurer qu'il ne s'est point trompé, et qu'il n'a pas voulu m'en imposer sur le fait qu'il me rapporte. Je ne saurois, je l'avoue, avoir cette assurance : mais examinez-en la raison, et vous vous convaincrez, que ce n'est que parce que vous ne pouvez connoître les passions qui l'agitent, ou l'intérêt qui le fait agir. Toutes vos vues doivent donc se tourner du côté de cet inconvénient. Vous passez à l'examen du second témoin : ne deviez-vous pas vous apercevoir que, devant raisonner sur ce second témoin comme vous avez fait sur le premier, la même difficulté

reste

reste toujours ? Aurez-vous recours à l'examen d'un troisième ? ce ne seront jamais que des idées particulières : ce qui s'oppose à votre *certitude*, c'est le cœur des témoins, que vous ne connoissez pas. Cherchez donc un moyen de le faire paroître, pour ainsi dire, à vos yeux ; or, c'est ce que procure un grand nombre de témoins. Vous n'en connoissez aucun en particulier ; vous pouvez pourtant assurer qu'aucun complot ne les a réunis pour vous tromper. L'inégalité des conditions, la distance des lieux, la nature du fait, le nombre des témoins, vous font connoître, sans que vous puissiez en douter, qu'il y a parmi eux des passions opposées et des intérêts divers. Ce n'est que lorsque vous êtes parvenu à ce point que la *certitude* se présente à vous ; ce qui est, comme on voit, totalement soustrait au calcul.

Prétendez-vous, m'a-t-on dit, vous servir de ces marques de vérité pour les miracles comme pour les faits naturels ? Cette question m'a toujours surpris. Je réponds à mon tour : Est-ce qu'un miracle n'est pas un fait ? Si c'est un fait, pourquoi ne puis-je pas me servir des mêmes marques de vérité pour les uns comme pour les autres ? Seroit-ce parce que le miracle n'est pas compris dans l'enchaînement du cours ordinaire des choses ? Il faudroit que ce en quoi les miracles diffèrent des faits naturels, ne leur permît pas d'être susceptibles des mêmes marques de vérité, ou que du moins elles ne pussent pas faire la même impression. En quoi diffèrent-ils donc ? Les uns sont produits par des agens naturels, tant libres que nécessaires ; les autres, par une force qui n'est point renfermée dans l'ordre de la nature. Je vois donc Dieu qui produit l'un, et la créature qui produit l'autre (je ne traite point ici la question des miracles) : qui ne voit que cette différence dans les causes, ne suffit pas pour empêcher que les mêmes caractères de vérité ne puissent leur convenir également ? La règle invariable que j'ai assignée pour s'assurer d'un fait, ne regarde ni leur nature, c'est-à-dire s'ils sont naturels ou surnaturels, ni les causes qui les produisent.

Quelque différence que vous trouviez donc de ce côté-là, elle ne sauroit s'étendre jusqu'à la règle qui n'y touche point. Une simple supposition fera sentir combien ce que

je dis est vrai : qu'on se représente un monde où tous les événemens miraculeux qu'on voit dans celui-ci, ne soient que des suites de l'ordre établi dans celui-là. Fixons nos regards sur le cours du soleil pour nous servir d'exemple ; supposons que, dans ce monde imaginaire, le soleil suspendant sa course au commencement des quatre différentes saisons de l'année, le premier jour en soit quatre fois plus long qu'à l'ordinaire. Continuez à faire jouer votre imagination, et transportez-y les hommes tels qu'ils sont, ils seront témoins de ce spectacle bien nouveau pour eux. Peut-on nier que, sans changer leurs organes, ils fussent en état de s'assurer de la longueur de ce jour ? Il ne s'agit encore, comme on voit, que des témoins oculaires, c'est-à-dire, si un homme peut voir aussi facilement un miracle qu'un fait naturel ; il tombe également sous les sens : la difficulté est donc levée quant aux témoins oculaires. Or, ces témoins, qui nous rapportent un fait miraculeux, ont-ils plus de facilité pour nous en imposer que sur tout autre fait ? et les marques de vérité que nous avons assignées ne reviennent-elles point avec toute leur force ? Je pourrai combiner également les témoins ensemble ; je pourrai connoître si quelque passion ou quelqu'intérêt commun les fait agir ; il ne faudra en un mot qu'examiner l'homme, et consulter les lois générales qu'il suit ; tout est égal de part et d'autre.

Vous allez trop loin, me dira-t-on ; tout n'est point égal ; je sais que les caractères de vérité que vous avez assignés ne sont point inutiles pour les faits miraculeux ; mais ils ne sauroient faire la même impression sur notre esprit. On vient m'apprendre qu'un homme célèbre vient d'opérer un prodige ; ce récit se trouve revêtu de toutes les marques de vérité les plus frappantes, telles, en un mot, que je n'hésiterois pas un instant à y ajouter foi si c'étoit un fait naturel ; elles ne peuvent pourtant servir qu'à me faire douter de la réalité du prodige. Prétendre, continuera-t-on, que par là je dépouille ces marques de vérité de toute la force qu'elles doivent avoir sur notre esprit, ce seroit dire que, de deux poids égaux mis dans deux balances différentes, l'un ne peseroit pas autant que l'autre, parce qu'il n'emporteroit pas également le côté

qui lui est opposé, sans examiner si tous les deux n'ont que les mêmes obstacles à vaincre. Ce qui vous paroît être un paradoxe, va se développer clairement à vos yeux. Les marques de vérité ont la même force pour les deux faits ; mais, dans l'un, il y a un obstacle à surmonter, et, dans l'autre, il n'y en a point : dans le fait surnaturel, je vois l'impossibilité physique qui s'oppose à l'impression que feroient sur moi ces marques de vérité ; elle agit si fortement sur mon esprit qu'elle le laisse en suspens ; il se trouve comme entre deux forces qui se combattent : il ne peut le nier ; les marques de vérité dont il est revêtu ne le lui permettent pas ; il ne peut y ajouter foi ; l'impossibilité physique qu'il voit l'arrête. Ainsi, en accordant aux caractères de vérité que vous avez assignés, toute la force que vous leur donnez, ils ne suffisent pas pour me déterminer à croire un miracle.

Ce raisonnement frappera sans doute tout homme qui le lira rapidement sans l'approfondir ; mais le plus léger examen suffit pour en faire apercevoir tout le faux ; semblable à ces fantômes qui paroissent durant la nuit, et se dissipent à notre approche. Descendez jusque dans les abymes du néant, vous y verrez les faits naturels et surnaturels confondus ensemble, ne tenir pas plus à l'être les uns que les autres. Leur degré de possibilité, pour sortir de ce gouffre, et paroître au jour, est précisément le même ; car il est aussi facile à Dieu de rendre la vie à un mort que de la conserver à un vivant. Profitons maintenant de tout ce qu'on nous accorde. Les marques de vérité que nous avons assignées sont, dit-on, bonnes, et ne permettent pas de douter d'un fait naturel qui s'en trouve revêtu. Ces caractères de vérité peuvent même convenir aux faits surnaturels ; de sorte que, s'il n'y avoit aucun obstacle à surmonter, point de raisons à combattre, nous serions aussi assurés d'un fait miraculeux que d'un fait naturel. Il ne s'agit donc plus que de savoir s'il y a des raisons dans un fait surnaturel, qui s'opposent à l'impression que ces marques devroient faire. Or, j'ose avancer qu'il en est précisément de même d'un fait surnaturel que d'un fait naturel ; c'est à tort qu'on s'imagine toujours voir l'impossibilité physique d'un fait miraculeux combattre toutes les raisons

qui concourent à nous en démontrer la réalité. Car qu'est-ce que l'impossibilité physique? C'est l'impuissance des causes naturelles à produire un tel effet; cette impossibilité ne vient point du côté du fait même, qui n'est pas plus impossible que le fait naturel le plus simple. Lorsqu'on vient vous apprendre un fait miraculeux, on ne prétend pas vous dire qu'il a été produit par les seules forces des causes naturelles : j'avoue qu'alors les raisons qui prouveroient ce fait, seroient non seulement combattues, mais même détruites, non par l'impossibilité physique, mais par une impossibilité absolue; car il est absolument impossible qu'une cause naturelle, avec ses seules forces, produise un fait surnaturel. Vous devez donc, lorsqu'on vous apprend un fait miraculeux, joindre la cause qui peut le produire avec le même fait; et alors l'impossibilité physique ne pourra nullement s'opposer aux raisons que vous aurez de croire ce fait. Si plusieurs personnes disent qu'elles viennent de voir une pendule remarquable par l'exactitude avec laquelle elle marque jusqu'aux tierces, douterez-vous du fait, parce que tous les horlogers que vous connoissez ne sauroient l'avoir faite, et qu'ils sont dans une espèce d'impossibilité physique d'exécuter un tel ouvrage? Cette question vous surprend sans doute et avec raison : pourquoi donc, quand on vous apprend un fait miraculeux, voulez-vous en douter, parce qu'une cause naturelle n'a pu le produire? L'impossibilité physique, où se trouve la créature pour un fait surnaturel, doit-elle faire plus d'impression que l'impossibilité physique où se trouve cet horloger d'exécuter cette admirable pendule? Je ne vois d'autres raisons que celles qui naissent d'une impossibilité métaphysique qui puisse s'opposer à la preuve d'un fait; ce raisonnement sera toujours invincible. Le fait que je vous propose à croire ne présente rien à l'esprit d'absurde et de contradictoire : cessez donc de parler avec moi de sa possibilité ou de son impossibilité, et venons à la preuve du fait.

L'expérience, dira quelqu'un, dément votre réponse; il n'est personne qui ne croie plus facilement un fait naturel qu'un miracle. Il y a donc quelque chose de plus dans le miracle que dans le fait naturel : Cette difficulté à croire un fait miraculeux, prouve très-bien que la règle des faits

ne sauroit faire la même impression pour le miracle que pour un fait naturel.

Si l'on vouloit ne pas confondre la probabilité avec la *certitude*, cette difficulté n'auroit pas lieu. J'avoue que ceux qui, peu scrupuleux sur ce qu'on leur dit, n'approfondissent rien, éprouvent une certaine résistance de leur esprit à croire un fait miraculeux ; ils se contentent de la plus légère probabilité pour un fait naturel; et, comme un miracle est toujours un fait intéressant, leur esprit en demande davantage. Le miracle est d'ailleurs un fait beaucoup plus rare que les faits naturels : le plus grand nombre de probabilités doit donc y suppléer; en un mot, on n'est plus difficile à croire un fait miraculeux qu'un fait naturel, que lorsqu'on se tient précisément dans la sphère des probabilités : il a moins de vraisemblance, je l'avoue; il faut donc plus de probabilités; c'est-à-dire que si quelqu'un ordinairement peut ajouter foi à un fait naturel, qui demande six degrés de probabilité, il lui en faudra peut-être dix pour croire un fait miraculeux. Je ne prétends point déterminer ici exactement la proportion; mais si, quittant les probabilités, vous passez dans le chemin qui mène à la *certitude*, tout sera égal. Je ne vois qu'une différence entre les faits naturels et les miracles : pour ceux-ci, on pousse les choses à la rigueur, et on demande qu'ils puissent soutenir l'examen le plus sévère : pour ceux-là, au contraire, on ne va pas à beaucoup près si loin. Cela est fondé en raison, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, un miracle est toujours un fait très-intéressant; mais cela n'empêche nullement que la règle des faits ne puisse servir pour les miracles aussi bien que pour les faits naturels; on verra qu'elle n'est fondée que sur ce qu'on se sert; et si on veut examiner la difficulté présente de bien près, de la règle des faits pour examiner un miracle, et qu'on ne s'en sert pas ordinairement pour un fait naturel. S'il étoit arrivé un miracle dans les champs de Fontenoi, le jour que se donna la bataille de ce nom; si les deux armées avoient pu l'apercevoir aisément; si en conséquence les mêmes bouches qui publièrent la nouvelle de la bataille l'avoient publié; s'il avoit été accompagné des mêmes circonstances que la bataille, et qu'il eût des

suites, quel seroit celui qui ajouteroit foi à la nouvelle de cette bataille, et qui douteroit du miracle? Ici les deux faits marchent de niveau, parce qu'ils sont arrivés tous les deux à la *certitude*.

Ce que j'ai dit jusqu'ici, suffit sans doute pour repousser aisément tous les traits que lance l'auteur des *Pensées Philosophiques* contre la *certitude* des faits surnaturels; mais le tour qu'il donne à ses pensées, les présente de manière que je crois nécessaire de nous y arrêter. Ecoutons-le donc parler lui-même, et voyons comme il prouve qu'on ne doit point ajouter la même foi à un fait surnaturel qu'à un fait naturel. « Je croirois sans peine, dit-il; » un seul honnête homme qui m'annonceroit que sa ma» jesté vient de remporter une victoire complète sur les » alliés; mais tout Paris m'assureroit qu'un mort vient » de ressusciter à Passy, que je n'en croirois rien. Qu'un » historien nous en impose, ou que tout un peuple se » trompe, ce ne sont pas des prodiges. » Détaillons ce fait; donnons-lui toutes les circonstances dont un fait de cette nature peut être susceptible, parce que, quelques circonstances que nous supposions, le fait demeurera toujours dans l'ordre des faits surnaturels, et par conséquent le raisonnement doit toujours valoir ou ne pas être bon en lui-même. C'étoit une personne publique dont la vie intéressoit une infinité de particuliers, et à laquelle étoit en quelque façon attaché le sort du royaume. Sa maladie avoit jeté la consternation dans tous les esprits, et sa mort avoit achevé de les abattre; sa pompe funèbre fut accompagnée des cris lamentables de tout un peuple qui perdoit en lui un père. Il fut mis en terre à la face du peuple, en présence de tous ceux qui le pleuroient; il avoit le visage découvert, et déjà défiguré par les horreurs de la mort. Le roi nomme à tous ses emplois, et les donne à un homme qui, de tout temps, a été l'ennemi implacable de la famille de l'illustre mort. Quelques jours s'écoulent, et toutes les affaires prennent le train que cette mort devoit naturellement occasionner. Voilà la première époque du fait. Tout Paris va l'apprendre à l'auteur des *Pensées Philosophiques*, et il n'en doute point; c'est un fait naturel. Quelques jours après, un homme qui se dit envoyé de Dieu, se pré-

sente, annonce quelque vérité ; et, pour prouver la divinité de sa légation, il assemble un peuple nombreux au tombeau de cet homme dont ils pleurent la mort si amèrement. A sa voix, le tombeau s'ouvre ; la puanteur horrible qui s'exhale du cadavre infecte les airs ; le cadavre hideux, ce même cadavre, dont la vue les fait pâlir tous, ranime ses cendres froides à la vue de tout Paris qui, surpris du prodige, reconnoît l'envoyé de Dieu. Une foule de témoins oculaires, qui ont touché le mort ressuscité, qui lui ont parlé plusieurs fois, attestent ce fait à notre sceptique, et lui disent que l'homme dont on lui avoit appris la mort peu de jours avant, est plein de vie. Que répond à cela notre sceptique qui est déjà assuré de sa mort ? Je ne puis ajouter foi à cette résurrection, parce qu'il est plus possible que tout Paris se soit trompé, ou qu'il ait voulu me tromper, qu'il n'est possible que cet homme soit ressuscité.

Il y a deux choses à remarquer dans la réponse de notre sceptique ; 1° la possibilité que tout Paris se soit trompé ; 2° qu'il ait voulu tromper. Quant au premier membre de la réponse, il est évident que la résurrection de ce mort n'est pas plus impossible qu'il ne l'est que tout Paris se soit trompé ; car l'une et l'autre impossibilité sont renfermées dans l'ordre physique. En effet, il n'est pas moins contre les lois de la nature que tout Paris croie voir un homme qu'il ne voit point, qu'il croie l'entendre parler et ne l'entende point, qu'il croie le toucher et ne le touche point, qu'il l'est qu'un mort ressuscite. Oseroit-on nous dire que, dans la nature, il n'y a pas des lois pour les sens ? et s'il y en a, comme on n'en peut douter, n'en est-ce point une pour la vue de voir un objet qui est à portée d'être vu ? Je sais que la vue, comme le remarque très-bien l'auteur que nous combattons, est un sens superficiel ; aussi ne l'employons-nous que pour la superficie des corps qui seule suffit pour les faire distinguer. Mais si, à la vue et à l'ouïe, nous joignons le toucher, ce sens philosophe et profond, comme le remarque encore le même auteur, pouvons-nous craindre de nous tromper ? Ne faudroit-il pas pour cela renverser les lois de la nature relatives à ces sens ? Tout Paris a pu s'assurer de la mort de cet homme ; le sceptique l'avoue : il peut donc de même

s'assurer de sa vie, et par conséquent de sa résurrection. Je puis donc conclure contre l'auteur des *Pensées Philosophiques*, que la résurrection de ce mort n'est pas plus impossible que l'erreur de tout Paris sur cette résurrection. Est-ce un moindre miracle d'animer un fantôme, de lui donner une ressemblance qui puisse tromper tout un peuple, que de rendre la vie à un mort? Le sceptique doit donc être certain que tout Paris n'a pu se tromper. Son doute, s'il lui en reste encore, ne peut être fondé que sur ce que tout Paris aura pu vouloir le tromper. Or, il ne sera pas plus heureux dans cette seconde supposition.

En effet, qu'il me soit permis de lui dire : « N'avez-vous » point ajouté foi à la mort de cet homme sur le témoi» gnage de tout Paris qui vous l'a apprise? Il étoit pour» tant possible que tout Paris voulût vous tromper (du » moins dans votre sentiment); cette possibilité n'a pas » été capable de vous ébranler. » Je le vois; c'est moins le canal de la tradition par où un fait passe jusqu'à nous, qui rend les déistes si défians et si soupçonneux, que le merveilleux qui y est empreint. Mais, du moment que ce merveilleux est possible, leur doute ne doit point s'y arrêter, mais seulement aux apparences et aux phénomènes qui, s'incorporant avec lui, en attestent la réalité. Car voici comme je raisonne contre eux en la personne de notre sceptique : « Il est aussi impossible que tout Paris » ait voulu le tromper sur un fait miraculeux que sur un » fait naturel. » Donc une impossibilité ne doit pas plus que l'autre faire impression sur lui. Il est donc aussi mal fondé à vouloir douter de la résurrection que tout Paris lui confirme, sous prétexte que tout Paris auroit pu le tromper, qu'il le seroit à douter de la mort d'un homme, sur le témoignage unanime de cette grande ville. Il nous dira peut-être : Le dernier fait n'est point impossible physiquement; qu'un homme soit mort, il n'y a rien là qui m'étonne; mais qu'un homme ait été ressuscité, voilà ce qui révolte et ce qui effarouche ma raison; en un mot, voilà pourquoi la possibilité que tout Paris ait voulu me tromper sur la résurrection de cet homme, me fait une impression dont je ne saurois me défendre; au lieu que la possibilité que tout Paris ait voulu m'en imposer sur

sa mort, ne me frappe nullement. Je ne lui répéterai point ce que je lui ai déjà dit, que ces deux faits, étant également possibles, il ne doit s'arrêter qu'aux marques extérieures qui les accompagnent, et qui nous guident dans la connoissance des événemens; en sorte que si un fait surnaturel a plus de ces marques extérieures qu'un fait naturel, il me deviendra dès-lors plus probable. Mais examinons le merveilleux qui effarouche sa raison, et faisons-le disparoître à ses yeux. Ce n'est en effet qu'un fait naturel que tout Paris lui propose à croire; savoir, que cet homme est plein de vie. Il est vrai qu'étant déjà assuré de sa mort, sa vie présente suppose une résurrection; mais s'il ne peut douter de la vie de cet homme sur le témoignage de tout Paris, puisque c'est un fait naturel, il ne sauroit donc douter de sa résurrection; l'un est lié nécessairement avec l'autre. Le miracle se trouve enfermé entre deux faits naturels; savoir, la mort de cet homme et sa vie présente. Les témoins ne sont assurés du miracle de la résurrection que parce qu'ils sont assurés du fait naturel. Ainsi je puis dire que le miracle n'est qu'une conclusion des deux faits naturels. On peut s'assurer des faits naturels; le sceptique l'avoue : le miracle est une simple conséquence des deux faits dont on est sûr; ainsi le miracle que le sceptique me conteste, se trouve, pour ainsi dire, composé de trois choses qu'il ne prétend point me disputer; savoir, la *certitude* de deux faits naturels, la mort de cet homme et sa vie présente, et d'une conclusion métaphysique que le sceptique ne me conteste point. Elle consiste à dire : Cet homme, qui vit maintenant, étoit mort il y a trois jours; il a donc été rendu de la mort à la vie. Pourquoi le sceptique veut-il plutôt s'en rapporter à son jugement qu'à tous ses sens? Ne voyons-nous pas tous les jours que, sur dix hommes, il n'y en a pas un qui envisage une opinion de la même façon? Cela vient, me dira-t-on, de la bizarrerie de ces hommes, et du différent tour de leur esprit. Je l'avoue; mais qu'on me fasse voir une telle bizarrerie dans les sens. Si ces dix hommes sont à portée de voir un même objet, on peut assurer qu'aucune dispute ne s'élevera entre eux sur la réalité de cet objet. Qu'on me montre quelqu'un qui puisse disputer sur la possibilité

d'une chose quand il la voit. Je le veux; qu'il s'en rapporte plutôt à son jugement qu'à ses sens : que lui dit son jugement sur la résurrection de ce mort ? Que cela est possible : son jugement ne va pas plus loin; il ne contredit nullement le rapport de ses sens; pourquoi donc veut-il les opposer ensemble?

Un autre raisonnement propre à faire sentir le foible de celui de l'auteur des *Pensées Philosophiques*, c'est qu'il compare la possibilité que tout Paris ait voulu le tromper, à l'impossibilité de la résurrection. Entre le fait et lui il y a un vide à remplir, parce qu'il n'est pas témoin oculaire : ce vide, ce milieu est rempli par les témoins oculaires. Il doit donc comparer d'abord la possibilité que tout Paris se soit trompé, avec la possibilité de la résurrection. Il verra que ces deux possibilités sont du même ordre, comme je l'ai déjà dit. Il n'a point ensuite à raisonner sur la résurrection, mais seulement à examiner le milieu par où elle parvient jusqu'à lui. Or, l'examen ne peut être autre que l'application des règles que j'ai données, moyennant lesquelles on peut s'assurer que ceux qui vous rapportent un fait ne vous en imposent point; car il ne s'agit ici que de vérifier le témoignage de tout Paris. On pourra donc se dire, comme pour les faits naturels, les témoins n'ont ni les mêmes passions ni les mêmes intérêts; ils ne se connoissent pas; il y en a même beaucoup qui ne se sont jamais vus : donc il ne sauroit y avoir entre eux aucune collusion. D'ailleurs, concevra-t-on aisément comment Paris se détermineroit, supposé le complot possible, à en imposer à un homme sur un tel fait? et seroit-il possible qu'il ne transpirât rien d'un tel complot? Tous les raisonnemens que nous avons faits sur les faits naturels, reviennent, comme d'eux-mêmes, se présenter ici pour nous faire sentir qu'une telle imposture est impossible. J'avoue au sceptique que nous combattons, que la possibilité que tout Paris veuille le tromper, est d'un ordre différent de la possibilité de la résurrection. Mais je lui soutiens que le complot d'une aussi grande ville que Paris, formé sans raison, sans intérêt, sans motif, entre des gens qui ne se connoissent pas, faits même par leur naissance pour ne pas se connoître, ne soit plus difficile à croire que la résurrection d'un mort. La résurrection est contre les

lois du monde physique; ce complot est contre les lois du monde moral. Il faut un prodige pour l'un comme pour l'autre, avec cette différence que l'un seroit beaucoup plus grand que l'autre. Que dis-je ? l'un, parce qu'il n'est établi que sur des lois arbitraires, et dès-là soumises à un pouvoir souverain, ne répugne pas à la sagesse de Dieu ; l'autre, parce qu'il est fondé sur des lois moins arbitraires, je veux dire celles par lesquelles il gouverne le monde moral, ne sauroit s'allier avec les vues de cette sagesse suprême, et par conséquent il est impossible. Que Dieu ressuscite un mort pour manifester sa bonté, ou pour sceller quelque grande vérité, là je reconnois une puissance infinie, dirigée par une sagesse comme elle infinie ; mais que Dieu bouleverse l'ordre de la société; qu'il suspende l'action des causes morales; qu'il force les hommes, par une impression miraculeuse, à violer toutes les règles de leur conduite ordinaire, et cela pour en imposer à un simple particulier, j'y reconnois à la vérité sa puissance infinie, mais je n'y vois point de sagesse qui la guide dans ses opérations : donc il est plus possible qu'un mort ressuscite, qu'il n'est possible que tout Paris m'en impose sur ce prodige.

Nous connoissons à présent la règle de vérité qui peut servir aux contemporains, pour s'assurer des faits qu'ils se communiquent entre eux, de quelque nature qu'ils soient ou naturels ou surnaturels. Cela ne suffit pas; il faut encore que, tout ensévelis qu'ils sont dans la profondeur des âges, ils soient présens aux yeux de la postérité même la plus reculée. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, tend à prouver qu'un fait a toute la *certitude* dont il est susceptible, lorsqu'il se trouve attesté par un grand nombre de témoins, et en même temps lié avec un certain concours d'apparences et de phénomènes qui le supposent comme la seule cause qui les explique. Mais si ce fait est ancien, et qu'il se perde, pour ainsi dire, dans l'éloignement des siècles, qui nous assurera qu'il soit revêtu des deux caractères ci-dessus énoncés, lesquels, par leur union, portent un fait au plus haut degré de *certitude* ? Comment saurons-nous qu'il fut autrefois attesté par une foule de témoins oculaires, et que

ces monumens, qui subsistent encore aujourd'hui, ainsi que ces autres traces répandues dans la suite des siècles, s'incorporent avec lui plutôt qu'avec tout autre? L'histoire et la tradition nous tiennent lieu de ces témoins oculaires qu'on paroît regretter. Ce sont ces deux canaux qui nous transmettent une connoissance certaine des faits les plus reculés; c'est par eux que les témoins oculaires sont comme reproduits à nos yeux, et nous rendent, en quelque sorte, contemporains de ces faits. Ces marques, ces médailles, ces colonnes, ces pyramides, ces arcs de triomphe, sont comme animés par l'histoire et la tradition, et nous confirment comme à l'envi ce que celles-là nous ont déjà appris. Comment, nous dit le sceptique, l'histoire et la tradition peuvent-elles nous transmettre un fait dans toute sa pureté? Ne sont-elles point comme ces fleuves qui grossissent et perdent jusqu'à leur nom, à mesure qu'ils s'éloignent de leur source? Nous allons satisfaire à ce qu'on nous demande ici : nous commencerons d'abord par la tradition orale; de là nous passerons à la tradition écrite ou à l'histoire, et nous finirons par la tradition des monumens. Il n'est pas possible qu'un fait, qui se trouve comme lié et enchaîné par ces trois sortes de traditions, puisse jamais se perdre, et même souffrir quelqu'altération dans l'immensité des siècles.

La tradition orale consiste dans une chaîne de témoignages rendus par des personnes qui se sont succédées les unes aux autres dans toute la durée des siècles, à commencer au temps où un fait s'est passé. Cette tradition n'est sûre et fidelle que lorsqu'on peut remonter facilement à sa source, et qu'à travers une suite non interrompue de témoins irréprochables, on arrive aux premiers témoins qui sont contemporains des faits; car, si l'on ne peut s'assurer que cette tradition, dont nous tenons un bout, remonte effectivement jusqu'à l'époque assignée à de certains faits, et qu'il n'y a point eu, fort en-deçà de cette époque, quelqu'imposteur qui se soit plu à les inventer pour abuser la postérité, la chaîne des témoignages, quelque bien liée qu'elle soit, ne tenant à rien, ne nous conduira qu'au mensonge. Or, comment parvenir à cette assurance? Voilà ce que les Pyrrhoniens ne peuvent con-

cevoir, et sur quoi ils ne croient pas qu'il soit possible d'établir des règles, à l'aide desquelles on puisse discerner les vraies traditions d'avec les fausses. Je ne veux que leur exposer la suivante.

On m'avouera d'abord que la déposition d'un grand nombre de témoins oculaires ne peut avoir que la vérité pour centre : nous en avons déjà exposé les raisons. Or, je dis que la tradition dont je touche actuellement un des bouts, peut me conduire infailliblement à ce cercle de témoignages rendus par une foule de témoins oculaires. Voici comment : plusieurs de ceux qui ont vécu du temps que ce fait est arrivé, et qui, l'ayant appris de la bouche des témoins oculaires, ne peuvent en douter, passent dans l'âge suivant, et portent avec eux cette *certitude*. Ils racontent ce fait à ceux de ce second âge, qui peuvent faire le même raisonnement que firent ces contemporains, lorsqu'ils examinèrent s'ils devoient ajouter foi aux témoins oculaires qui le leur rapportoient. Tous ces témoins, peuvent-ils se dire, étant contemporains d'un tel fait, n'ont pu être trompés sur ce fait ; mais peut-être ont-ils voulu nous tromper ; c'est ce qu'il faut maintenant examiner, dira quelqu'un des hommes du second âge, ainsi nommé relativement au fait en question. J'observe d'abord, doit dire notre contemplatif, que le complot de ces contemporains, pour nous en imposer, auroit trouvé mille obstacles dans la diversité de passions, de préjugés et d'intérêts, qui partagent l'esprit des peuples et des particuliers d'une même nation. Les hommes du second âge s'assureront, en un mot, que les contemporains ne leur en imposent point, comme ceux-ci s'étoient assurés de la fidélité des témoins oculaires ; car par-tout où l'on suppose une grande multitude d'hommes, on trouvera une diversité prodigieuse de génies et de caractères, de passions et d'intérêts, et, par conséquent, on pourra s'assurer aisément que tout complot parmi eux est impossible ; et si les hommes sont séparés les uns des autres par l'interposition des mers et des montagnes, pourront-ils se rencontrer à imaginer un même fait, et à le faire servir de fondement à la fable dont ils veulent amuser la postérité ? Les hommes d'autrefois étoient ce que nous sommes aujourd'hui. En jugeant

d'eux par nous-mêmes, nous imitons la nature qui agit d'une manière uniforme dans la production des hommes de tous les temps. Je sais qu'on distingue un siècle de l'autre à une certaine tournure d'esprit, et à des mœurs même différentes; en sorte que si on pouvoit faire reparoître un homme de chaque siècle, ceux qui seroient au fait de l'histoire, en les voyant, les rangeroient dans une ligne, chacun tenant la place de son siècle sans se tromper. Mais une chose en quoi tous les siècles sont uniformes, c'est la diversité qui règne entre les hommes du même temps: ce qui suffit pour ce que nous demandons, et pour assurer ceux du second âge que les contemporains n'ont pu convenir entre eux pour leur en imposer. Or, ceux du troisième âge pourront faire, par rapport à ceux du second âge qui leur rapporteront ce fait, le même raisonnement que ceux-ci ont fait par rapport aux contemporains qui le leur ont appris; ainsi on traversera facilement tous les siècles.

Pour faire sentir de plus en plus combien est pur le canal d'une tradition qui nous transmet un fait public et éclatant (car je déclare que c'est de celui-là seul que j'entends parler, convenant d'ailleurs que sur un fait secret et nullement intéressant, une tradition ancienne et étendue peut être fausse), je n'ai que ce seul raisonnement à faire, c'est que je défie qu'on m'assigne, dans cette longue suite d'âges, un temps où ce fait auroit pu être supposé, et avoir par conséquent une fausse origine. Car où la trouver cette source erronée d'une tradition revêtue de pareils caractères? Sera-ce parmi les contemporains? Il n'y a nulle apparence. En effet, quand auroient-ils pu tramer le complot d'en imposer aux âges suivans sur ce fait? Qu'on y prenne garde: on passe d'une manière insensible d'un siècle à l'autre. Les âges se succèdent sans qu'on puisse s'en apercevoir. Les contemporains dont il est ici question, se trouvent dans l'âge qui suit celui où ils ont appris ce fait; ils pensent toujours être au milieu des témoins oculaires qui le leur avoient raconté. On ne passe pas d'un siècle à l'autre, comme on feroit d'une place publique dans un palais. On peut, par exemple, tramer dans un palais le complot d'en imposer sur un prétendu fait à

tout un peuple rassemblé dans une place publique, parce qu'entre le palais et la place publique, il y a comme un mur de séparation qui rompt toute communication entre les uns et les autres. Mais on ne trouve rien dans le passage d'un âge à l'autre, qui coupe tous les canaux par où ils pourroient communiquer ensemble. Si donc, dans le premier âge, il se fait quelque fraude, il faut nécessairement que le second âge en soit instruit. La raison de cela, c'est qu'un grand nombre de ceux qui composent le premier âge, entrent dans la composition du second âge et de plusieurs autres suivans, et que presque tous ceux du second âge ont vu ceux du premier; par conséquent, plusieurs de ceux qui seroient complices de la fraude forment le second âge. Or, il n'est pas vraisemblable que ces hommes qu'on suppose être en grand nombre, et en même temps être gouvernés par des passions différentes, s'accordent tous à débiter le même mensonge, et à taire la fraude à tous ceux qui sont seulement du second âge. Si quelques-uns du premier âge, mais contemporains de ceux du second, se plaisent à entretenir chez eux l'illusion, croit-on que tous les autres qui auront vécu dans le premier âge, et qui vivent actuellement dans le second, ne réclameront pas contre la fraude? Il faudroit pour cela supposer qu'un même intérêt les réunit tous pour le même mensonge. Or, il est certain qu'un grand nombre d'hommes ne sauroit avoir le même intérêt à déguiser la vérité : donc il n'est pas possible que la fraude du premier âge passe d'une voix unanime dans le second, sans éprouver aucunecontradiction. Or, si le second âge est instruit de la fraude, il en instruira le troisième, et ainsi de suite dans toute l'étendue des siècles. Dès-là qu'aucune barrière ne sépare les âges les uns des autres, il faut nécessairement qu'ils se transmettent tour-à-tour. Nul âge ne sera donc la dupe des autres, et, par conséquent, nulle fausse tradition ne pourra s'établir sur un fait public éclatant.

Il n'y a pas de point fixe dans le temps qui ne renferme pour le moins soixante ou quatre-vingts générations à la fois, à commencer depuis la première enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Or, ce mélange perpétuel de tant de générations enchaînées les unes dans les autres rend

la fraude impossible sur un fait public et intéressant. Voulez-vous, pour vous en convaincre, supposer que tous les hommes âgés de quarante ans, et qui répondent à un point déterminé du temps, conspirent contre la postérité pour la séduire sur un fait ? Je veux bien vous accorder ce complot possible, quoique tout m'autorise à le rejeter. Pensez-vous qu'en ce cas, tous les hommes qui composent les générations depuis quarante ans jusqu'à quatre-vingts, et qui répondent au même point du temps, ne réclameront pas, qu'ils ne feront pas connoître l'imposture ? Choisissez, si vous voulez, la dernière génération, et supposez que tous les hommes âgés de quatre-vingts ans forment le complot d'en imposer sur un fait à la postérité. Dans cette supposition même, qui est certainement la plus avantageuse qu'on puisse faire, l'imposture ne sauroit si bien se cacher, qu'elle ne soit dévoilée ; car les hommes qui composent les générations qui les suivent immédiatement pourroient leur dire : Nous avons vécu long-temps avec vos contemporains ; et voilà pourtant la première fois que nous entendons parler de ce fait : il est trop intéressant, et il doit avoir fait trop de bruit, pour que nous n'en ayons pas été instruits plus tôt ; et s'ils ajoutoient à cela qu'on n'aperçoit aucune des suites qu'auroit dû entraîner ce fait, et plusieurs autres choses que nous développerons dans la suite, scroit-il possible que le mensonge ne fût point découvert ? et ces vieillards pourroient-ils espérer de persuader les autres hommes de ce mensonge qu'ils auroient inventé ? Or, tous les âges se ressemblent du côté du nombre des générations ; on ne peut donc en supposer aucun où la fraude puisse prendre. Mais si la fraude ne peut s'établir dans aucun des âges qui composent la tradition, il s'ensuit que tout fait que nous amènera la tradition, pourvu qu'il soit public et intéressant, nous sera transmis dans toute sa pureté.

Me voilà donc certain que les contemporains d'un fait n'ont pas pu davantage en imposer sur la réalité aux âges suivans, qu'ils n'ont pu être dupés eux-mêmes sur cela par les témoins oculaires. En effet, qu'on me permette d'insister là-dessus, je regarde la tradition comme une chaîne dont tous les anneaux sont d'égale force, et au

moyen

moyen de laquelle, lorsque j'en saisis le dernier chaînon, je tiens à un point fixe, qui est la vérité, de toute la force dont ce premier chaînon tient lui-même à ce point fixe. Voici, sur cela, quelle est ma preuve : la déposition des témoins oculaires est le premier chaînon; celui des contemporains est le second; ceux qui viennent immédiatement après forment le troisième, et ainsi de suite, en descendant jusqu'au dernier que je saisis. Si le témoignage des contemporains est d'une force égale à celui des témoins oculaires, il en sera de même de tous ceux qui le suivront, et qui, par leur étroit entrelacement, formeront cette chaîne continue de tradition. S'il y avoit quelque décroissement dans cette gradation de témoignages qui naissent les uns des autres, cette raison auroit aussi lieu par rapport au témoignage des contemporains, considéré respectivement à celui des témoins oculaires, puisque l'un des deux est fondé sur l'autre. Or, que le témoignage des contemporains ait, par rapport à moi, autant de force que celui des témoins oculaires, c'est une chose dont je ne puis douter. Je serois aussi certain qu'Henri IV a fait la conquête de la France, quand même je ne le saurois que des contemporains de ceux qui ont pu voir ce grand et bon roi, que je le suis que son trône a été occupé par Louis-le-Grand, quoique ce fait me soit attesté par des témoins oculaires. En voulez-vous savoir la raison ? C'est qu'il n'est pas moins impossible que des hommes se réunissent tous, malgré la distance des lieux, la différence des esprits, la variété des passions, le choc des intérêts, la diversité des religions, à soutenir une même fausseté, qu'il l'est que plusieurs personnes s'imaginent voir un fait que pourtant elles ne voient pas. Les hommes peuvent bien mentir, comme je l'ai déjà dit ; mais je les défie de le faire de la même manière. Ce seroit exiger que plusieurs personnes, qui écriroient sur les mêmes sujets, pensassent et s'exprimassent de la même façon. Que mille auteurs traitent la même matière, ils le feront tous différemment, chacun selon le tour d'esprit qui lui est propre. On les distinguera toujours à l'air, au tour, au coloris de leurs pensées. Comme tous les hommes ont un même fonds d'idées, ils pourront rencontrer sur leur route les mêmes

vérités; mais chacun d'eux, les voyant d'une manière qui lui est propre, vous les représentera sous un jour différent. Si la variété des esprits suffit pour mettre tant de différence dans les écrits qui roulent sur les mêmes matières, croyons que la diversité des passions n'en mettra pas moins dans les erreurs sur les faits. Il paroît, par ce que j'ai dit jusqu'ici, qu'on doit raisonner sur la tradition comme sur les témoins oculaires. Un fait transmis par une seule ligne traditionnelle, ne mérite pas plus notre foi que la déposition d'un seul témoin oculaire; car une ligne traditionnelle ne représente qu'un témoin oculaire; elle ne peut donc équivaloir qu'à un seul témoin. Par où en effet pourriez-vous vous assurer de la vérité d'un fait qui ne vous seroit transmis que par une seule ligne traditionnelle? Ce ne seroit qu'en examinant la probité et la sincérité des hommes qui composeroient cette ligne; discussion, comme je l'ai déjà dit, très-difficile, qui expose à mille erreurs, et qui ne produira jamais qu'une simple probabilité. Mais si un fait, comme une source abondante, forme différens canaux, je puis facilement m'assurer de la vérité. Ici, je me sers de la règle que suivent les esprits, comme je m'en suis servi pour les témoins oculaires. Je combine les différens témoignages de chaque personne qui représente sa ligne: leurs mœurs différentes, leurs passions opposées, leurs intérêts divers, me démontrent qu'il n'y a point eu de collusion entre elles pour m'en imposer. Cet examen me suffit, parce que par là je suis assuré qu'elles tiennent le fait qu'elles me rapportent de celui qui les précède immédiatement dans leur ligne. Si je remonte donc jusqu'au fait sur le même nombre de lignes traditionnelles, je ne saurois douter de la réalité de ce fait auquel toutes ces lignes m'ont conduit, parce que je ferai toujours le même raisonnement sur tous les hommes qui représentent leur ligne, dans quelque point du temps que je la prenne.

Il y a dans le monde, me dira quelqu'un, un si grand nombre de fausses traditions, que je ne saurois me rendre à vos preuves. Je suis comme investi par une infinité d'erreurs qui empêchent qu'elles ne puissent venir jusqu'à moi; et ne croyez pas, continuera toujours ce pyrrhonien, que je prétende parler de ces fables dont la plupart

des nobles flattent leur orgueil; je sais qu'étant renfermées dans une seule famille, vous les rejetez ainsi que moi. Mais je veux vous parler de ces faits qui nous sont transmis par un grand nombre de lignes traditionnelles, et dont vous reconnoissez pourtant la fausseté. Telles sont, par exemple, les fabuleuses dynasties des Egyptiens, les histoires des dieux et demi-dieux des Grecs, le conte de la louve qui nourrit Rémus et Romulus : tel est le fameux fait de la papesse Jeanne, qu'on a cru presque universellement pendant très-long-temps, quoiqu'il fût très-récent. Si l'on avoit pu lui donner deux mille ans d'antiquité, qui est-ce qui auroit osé seulement l'examiner ? Telle est encore l'histoire de la sainte ampoule qu'un pigeon apporta du ciel pour servir au sacre de nos rois; ce fait n'est-il pas universellement répandu en France, ainsi que tant d'autres que je pourrois citer? Tous ces faits suffisent pour faire voir que l'erreur peut nous venir par plusieurs lignes traditionnelles. On ne sauroit donc en faire un caractère de vérité pour les faits qui nous sont ainsi transmis.

Je ne vois pas que cette difficulté rende inutile ce que j'ai dit : elle n'attaque nullement mes preuves, parce qu'elle ne les prend qu'en partie. Car j'avoue qu'un fait, quoique faux, peut m'être attesté par un grand nombre de personnes qui représenteroient différentes lignes traditionnelles. Mais voici la différence que je mets entre l'erreur et la vérité : celle-ci, dans quelque point du temps que vous la preniez, se soutient; elle est toujours défendue par un grand nombre de lignes traditionnelles qui la mettent à l'abri du pyrrhonisme, et qui vous conduisent, par des sentiers clairs, jusqu'au fait même. Les lignes au contraire qui nous transmettent une erreur sont toujours couvertes d'un certain voile qui les fait aisément reconnoître. Plus vous les suivez en remontant, et plus leur nombre diminue; et, ce qui est le caractère de l'erreur, vous en atteignez le bout, sans que vous soyez arrivé au fait qu'elles vous transmettent. Quel fait, que les dynasties des Egyptiens ! Elles remontoient à plusieurs milliers d'années; mais il s'en faut bien que les lignes traditionnelles les conduisissent jusque là. Si l'on y prenoit garde, on verroit que ce n'est point un fait qu'on nous objecte

ici, mais une opinion à laquelle l'orgueil des Egyptiens avoit donné naissance. Il ne faut point confondre ce que nous appelons *fait*, et dont nous parlons ici, avec ce que les différentes nations croient de leur origine. Il ne faut qu'un savant, quelquefois un visionnaire, qui prétende, après bien des recherches, avoir découvert les vrais fondateurs d'une monarchie ou d'une république, pour que tout un pays y ajoute foi, sur-tout si cette origine flatte quelqu'une des passions des peuples que cela intéresse; mais alors c'est la découverte d'un savant ou la rêverie d'un visionnaire, et non un fait. Cela sera toujours problématique, à moins que ce savant ne trouve le moyen de rejoindre tous les différens fils de la tradition par la découverte de certaines histoires ou de quelques inscriptions qui feront parler une infinité de monumens qui, avant cela, ne nous disoient rien. Aucun des faits qu'on cite n'a les deux conditions que je demande; savoir, un grand nombre de lignes traditionnelles qui nous les transmettent, en sorte qu'en remontant au moins par la plus grande partie de ces lignes, nous puissions arriver au fait. Quels sont les témoins oculaires qui ont déposé pour le fait de Rémus et de Romulus? y en a-t-il un grand nombre? et ce fait nous a-t-il été transmis par des lignes fermes, qu'on me permette ce terme? On voit que tous ceux qui en ont parlé l'ont fait d'une manière douteuse. Qu'on voie si les Romains ne croyoient pas différemment les actions mémorables des Scipions? C'étoit donc plutôt une opinion chez eux qu'un fait. On a tant écrit sur la papesse Jeanne, qu'il seroit plus que superflu de m'y arrêter. Il me suffit d'observer que cette fable doit plutôt son origine à l'esprit de parti qu'à des lignes traditionnelles; et qui est-ce qui a cru à l'histoire de la sainte ampoule? Je puis dire au moins que si ce fait a été transmis comme vrai, il a été transmis en même temps comme faux; de sorte qu'il n'y a qu'une ignorance grossière qui puisse faire donner dans une pareille superstition.

Mais je voudrois bien savoir sur quelle preuve le sceptique que je combats regarde les dynasties des Egyptiens comme fabuleuses, et tous les autres faits qu'il a cités; car il faut qu'il puisse se transporter dans les temps où ces

différentes erreurs occupoient l'esprit des peuples ; il faut qu'il se rende, pour ainsi dire, leur contemporain, afin que partant de ce point avec eux, il puisse voir qu'ils suivent un chemin qui les conduit infailliblement à l'erreur, et que toutes leurs traditions sont fausses : or, je le défie d'y parvenir sans le secours de la tradition ; je le défie encore bien plus de faire cet examen et de porter ce jugement, s'il n'a aucune règle qui puisse lui faire discerner les vraies traditions d'avec les fausses. Qu'il nous dise donc la raison qui lui fait prendre tous ces faits pour apocryphes ; et il se trouvera que, contre son intention, il établira ce qu'il prétend attaquer. Me direz-vous que tout ce que j'ai dit peut être bon, lorsqu'il s'agira de faits naturels, mais que cela ne sauroit démontrer la vérité des faits miraculeux ; qu'un grand nombre de ces faits, quoique faux, passent à la postérité sur je ne sais combien de lignes traditionnelles ? Fortifiez, si vous voulez, votre difficulté par toutes les folies qu'on lit dans l'Alcoran, et que le crédule mahométan respecte ; décorez-là de l'enlèvement de Romulus qu'on a tant fait valoir ; distillez votre fiel sur toutes ces fables pieuses qu'on croit moins qu'on ne les tolère par pur ménagement : que conclurez-vous de là ? Qu'on ne sauroit avoir des règles qui puissent faire discerner les vraies traditions d'avec les fausses sur les miracles ?

Je vous réponds que les règles sont les mêmes pour les faits naturels et pour les faits miraculeux : vous m'opposez des faits, et aucun de ceux que vous citez n'a les conditions que j'exige. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les miracles de Mahomet, ni d'en faire le parallèle avec ceux qui démontrent la religion chrétienne. Tout le monde sait que cet imposteur a toujours opéré ses miracles en secret : s'il a eu des visions, personne n'en a été témoin : si les arbres, par respect, devenus sensibles, s'inclinent en sa présence ; s'il fait descendre la lune en terre, et la renvoie dans son orbite, seul présent à ses prodiges, il n'a point éprouvé de contradicteurs : tous les témoignages de ce fait se réduisent donc à celui de l'auteur même de la fourberie ; c'est là que vont aboutir toutes ces lignes traditionnelles dont on nous parle : je ne vois point là de foi raisonnée, mais la plus superstitieuse crédulité. Peut-on

nous opposer des faits si mal prouvés, et dont l'imposture se découvre par les règles que nous avons nous-mêmes établies ? Je ne pense pas qu'on nous oppose sérieusement l'enlèvement de Romulus au ciel, et son apparition à Proculus : cette apparition n'est appuyée que sur la déposition d'un seul témoin, déposition dont le peuple seul fut la dupe; les sénateurs firent à cet égard ce que leur politique demandoit. En un mot, je défie qu'on me cite un fait qui, dans son origine, se trouve revêtu des caractères que j'ai assignés, qui soit transmis à la postérité sur plusieurs lignes traditionnelles qui commenceront au fait même, et que pourtant ce fait se trouve faux.

Vous avez raison, dit M. Craig; il est impossible qu'on ne connoisse la vérité de certains faits, dès qu'on est voisin des temps où ils sont arrivés; les caractères dont ils sont empreints sont si frappans et si clairs, qu'on ne sauroit s'y méprendre; mais la durée des temps obscurcit et efface, pour ainsi dire, ces caractères : les faits, les mieux constatés dans certains temps, se trouvent dans la suite réduits au niveau de l'imposture et du mensonge, et cela parce que la force des témoignages va toujours en décroissant, en sorte que le plus haut degré de *certitude* est produit par la vue même des faits; le second, par le rapport de ceux qui les ont vus; le troisième, par la simple déposition de ceux qui les ont seulement ouï raconter aux témoins des témoins, et ainsi de suite à l'infini.

Les faits de César et d'Alexandre suffisent pour démontrer la vanité des calculs du géomètre anglais; car nous sommes aussi convaincus actuellement de l'existence de ces deux grands capitaines qu'on l'étoit il y a quatre cents ans; et la raison en est bien simple, c'est que nous avons les mêmes preuves de ces faits qu'on avoit en ce temps-là. La succession, qui se fait dans les différentes générations de tous les siècles, ressemble à celle du corps humain qui possède toujours la même essence, la même forme, quoique la matière qui le compose se dissipe en partie à chaque instant, et à chaque instant soit renouvelée par celle qui prend sa place. Un homme est toujours un tel homme, quelque renouvellement imperceptible qui se soit fait dans la substance de son corps, parce qu'il n'éprouve point

tout à la fois de changement total; de même les différentes générations qui se succèdent doivent être regardées comme étant les mêmes, parce que le passage des unes aux autres est imperceptible. C'est toujours la même société d'hommes qui conserve la mémoire de certains faits, comme un homme est aussi certain dans sa vieillesse de ce qu'il a vu d'éclatant dans sa jeunesse, qu'il l'étoit deux ou trois ans après l'avoir vu. Ainsi, il n'y a pas plus de différence entre les hommes qui forment la société de tel ou tel temps, qu'il n'y en a entre une personne âgée de vingt ans, et cette même personne âgée de soixante ans; par conséquent, le témoignage des différentes générations est aussi digne de foi, et ne perd pas plus de sa force que celui d'un homme qui, à vingt ans, raconteroit un fait qu'il vient de voir, et à soixante, le même fait qu'il auroit vu quarante ans auparavant. Si l'auteur anglais avoit voulu dire seulement que l'impression que fait un événement sur les esprits, est d'autant plus vive et plus profonde que le fait est plus récent, il n'auroit rien dit que de très-vrai. Qui ne sait qu'on est bien moins touché de ce qui se passe en récit, que de ce qui est exposé sur la scène aux yeux des spectateurs? L'homme, que son imagination servira le mieux à aider les acteurs à le tromper sur la réalité de l'action qu'on lui représente, sera le plus touché, le plus vivement ému. La sanglante journée de la Saint-Barthélemy, ainsi que l'assassinat d'un de nos meilleurs rois, ne fait pas, à beaucoup près, sur nous la même impression que ces deux événemens en firent autrefois sur nos ancêtres. Tout ce qui n'est que de sentiment passe avec l'objet qui l'excite; et s'il lui survit, c'est toujours en s'affoiblissant jusqu'à ce qu'il vienne à s'épuiser tout entier; mais, pour la conviction qui naît de la force des preuves, elle subsiste universellement. Un fait bien prouvé passe à travers l'espace immense des siècles, sans que la conviction perde l'empire qu'elle a sur nôtre esprit, quelque décroissement qu'éprouve ce fait dans l'impression qu'il fait sur le cœur. Nous sommes en effet aussi certains du meurtre de Henri-le-Grand que l'étoient ceux qui vivoient dans ce temps-là; mais nous n'en sommes pas si touchés.

Ce que nous venons de dire en faveur de la tradition

ne doit point nous empêcher d'avouer que nous saurions fort peu de faits, si nous n'étions instruits que par elle; parce que cette espèce de tradition ne peut être fidèle dépositaire que lorsqu'un événement est assez important pour faire dans l'esprit de profondes impressions, et qu'il est assez simple pour s'y conserver aisément : ce n'est pas que, sur un fait chargé de circonstances, et d'ailleurs peu intéressant, elle puisse nous induire en erreur; car alors le peu d'accord qu'on trouveroit dans les témoignages nous en mettroit à couvert : seule, elle peut nous apprendre des faits simples et éclatans; et si elle nous transmet un fait avec la tradition écrite, elle sert à le confirmer : celle-ci fixe la mémoire des hommes, et conserve jusqu'au plus petit détail, qui, sans elle, nous échapperoit. C'est le second monument propre à transmettre les faits et que nous allons maintenant développer.

On diroit que la nature, en apprenant aux hommes l'art de conserver leurs pensées par le moyen de diverses figures, a pris plaisir à faire passer dans tous les siècles des témoins oculaires des faits qui sont les plus cachés dans la profondeur des âges, afin qu'on n'en puisse douter. Que diroient les sceptiques si, par une espèce d'enchantement, des témoins oculaires étoient comme détachés de leurs siècles, pour parcourir ceux où ils ne vécurent pas, afin de sceller de vive voix la vérité de certains faits? Quel respect n'auroient-ils point pour le témoignage de ces vénérables vieillards? Pourroient-ils douter de ce qu'ils leur diroient? Telle est l'innocente magie que l'histoire se propose parmi nous : par elle, les témoins eux-mêmes semblent franchir l'espace immense qui les sépare de nous; ils traversent les siècles, et attestent dans tous les temps la vérité de ce qu'ils ont écrit. Il y a plus; j'aime mieux lire un fait dans plusieurs historiens qui s'accordent, que de l'apprendre de la bouche même de ces vénérables vieillards dont j'ai parlé : je pourrois faire mille conjectures sur leurs passions, sur leur pente naturelle à dire des choses extraordinaires. Ce petit nombre de vieillards qui seroient doués du privilége des premiers patriarches pour vivre si long-temps, se trouvant nécessairement unis de la plus étroite amitié, et ne craignant point, d'un

autre côté, d'être démentis par les témoins oculaires ou par les contemporains, pourroient s'entendre facilement pour se jouer du genre humain; ils pourroient se plaire à raconter grand nombre de prodiges faux, dont ils se diroient les témoins, s'imaginant partager avec les fausses merveilles qu'ils débiteroient, l'admiration qu'elles font naître dans l'ame du vulgaire crédule. Ils ne pourroient trouver de contradiction que dans la tradition qui auroit passé de bouche en bouche. Mais quels sont les hommes qui, n'ayant appris ces faits que par le canal de la tradition, oseroient disputer contre une troupe de témoins oculaires, dont les rides, d'ailleurs vénérables, feroient une si grande impression sur les esprits? On sent bien que peu à peu ces vieillards pourroient faire changer les traditions; mais ont-ils une fois parlé dans des écrits, ils ne sont plus libres de parler autrement : les faits qu'ils ont, pour ainsi dire, enchaînés dans les différentes figures qu'ils ont tracées, passent à la postérité la plus reculée; et ce qui les justifie ces faits, et met en même temps l'histoire au dessus du témoignage qu'ils rendroient actuellement de bouche, c'est que, dans le temps qu'ils les écrivirent, ils étoient entourés de témoins oculaires et contemporains, qui auroient pu les démentir facilement, s'ils avoient altéré la vérité. Nous jouissons, eu égard aux historiens, des mêmes priviléges dont jouissoient les témoins oculaires des faits qu'ils racontent : or, il est certain qu'un historien ne sauroit en imposer aux témoins oculaires et contemporains. Si quelqu'un faisoit paroître aujourd'hui une histoire remplie de faits éclatans et intéressans arrivés de nos jours, et dont personne n'eût entendu parler avant cette histoire, pensez-vous qu'elle passât à la postérité sans contradiction? Le mépris dans lequel elle tomberoit suffiroit seul pour préserver la postérité des impostures qu'elle contiendroit.

L'histoire a de grands avantages, même sur les témoins oculaires. Qu'un seul témoin vous apprenne un fait, quelque connoissance que vous ayez de ce témoin, comme elle ne sera jamais parfaite, ce fait ne deviendra pour vous que plus ou moins probable; vous n'en serez assuré que lorsque plusieurs témoins déposeront en sa faveur,

et que vous pourrez, comme je l'ai dit, combiner leurs passions et leurs intérêts ensemble. L'histoire vous fait marcher d'un pas plus assuré : lorsqu'elle vous rapporte un fait éclatant et intéressant, ce n'est pas l'historien seul qui vous l'atteste, mais une infinité de témoins qui se joignent à lui. En effet, l'histoire parle à tout son siècle : ce n'est pas pour apprendre les faits intéressans que les contemporains la lisent, puisque plusieurs d'entre eux sont les auteurs de ces faits; c'est pour admirer la liaison des faits, la profondeur des réflexions, le coloris des portraits, et sur-tout son exactitude. Les histoires de Maimbourg sont moins tombées dans le mépris par la longueur de leurs périodes que par leur peu de fidélité. Un historien ne sauroit donc en imposer à la postérité, que son siècle ne s'entende, pour ainsi dire, avec lui. Or, quelle apparence? Ce complot n'est-il pas aussi chimérique que celui de plusieurs témoins oculaires? C'est précisément la même chose. Je trouve donc les mêmes combinaisons à faire avec un seul historien qui me rapporte un fait intéressant, que si plusieurs témoins oculaires me l'attestoient. Si plusieurs personnes, pendant la dernière guerre, étoient arrivées dans une ville neutre, à Liége, par exemple, et qu'elles eussent vu une foule d'officiers francais, anglais, allemands et hollandais, tous pêle-mêle confondus ensemble; si, à leur approche, elles avoient demandé chacune à leur voisin de quoi on parloit, et qu'un officier français leur eût répondu : « On parle de » la victoire que nous remportâmes hier sur les ennemis, » où les Anglais sur-tout furent entièrement défaits »; ce fait sera sans doute probable pour ces étrangers qui arrivent, mais ils n'en seront absolument assurés que lorsque plusieurs officiers se seront joints ensemble pour le leur confirmer. Si, au contraire, à leur arrivée, un officier français, élevant la voix de façon à se faire entendre de fort loin, leur apprend cette nouvelle avec de grandes démonstrations de joie, ce fait deviendra pour eux certain; ils ne sauroient en douter, parce que les Anglais, les Allemands et les Hollandais, qui sont présens, déposent en faveur de ce fait, dès qu'ils ne réclament pas. C'est ce que fait un historien lorsqu'il écrit; il élève la voix, et

se fait entendre de tout son siècle, qui dépose en faveur de ce qu'il raconte d'intéressant, s'il ne réclame pas : ce n'est pas un seul homme qui parle à l'oreille d'un autre, et qui peut le tromper; c'est un homme qui parle au monde entier, et qui ne sauroit par conséquent tromper. Le silence de tous les hommes, dans cette circonstance, les fait parler comme cet historien : il n'est pas nécessaire que ceux qui sont intéressés à ne pas croire un fait, et même à ce qu'on ne le croie pas, avouent qu'on doit y ajouter foi, et déposent formellement en sa faveur; il suffit qu'ils ne disent rien, et ne laissent rien qui puisse prouver la fausseté de ce fait : car si je ne vois que des raisonnemens contre un fait, quand on auroit pu dire ou laisser des preuves invincibles de l'imposture, je dois invariablement m'en tenir à l'historien qui l'atteste. Et croit-on, pour en revenir à l'exemple que j'ai déjà cité, que ces étrangers se fussent contentés des discours vagues des Anglais sur la supériorité de leur nation au dessus des Français, pour ne pas ajouter foi à la nouvelle que leur disoit, d'une voix élevée et ferme, l'officier français, qui paroissoit bien ne pas craindre des contradicteurs? Non, sans doute; ils auroient trouvé leurs discours déplacés, et leur auroient demandé si ce que disoit ce Français étoit vrai ou faux, qu'il ne falloit que cela à présent.

Puisqu'un seul historien est d'un si grand poids sur des faits intéressans, que doit-on penser lorsque plusieurs historiens nous rapportent les mêmes faits? Pourra-t-on croire que plusieurs personnes se soient donné le mot pour attester un même mensonge, et se faire mépriser de leurs contemporains? Ici l'on pourra combiner et les historiens ensemble, et ces mêmes historiens avec les contemporains qui n'ont pas réclamé.

Un livre, dites-vous, ne sauroit avoir aucune autorité, à moins que l'on ne soit sûr qu'il est authentique : or, qui nous assurera que ces histoires qu'on nous met en main ne sont point supposées, et qu'elles appartiennent véritablement aux auteurs à qui on les attribue? Ne sait-on pas que l'imposture est occupée, dans tous les temps, à forger des monumens, à fabriquer des écrits sous d'anciens noms, pour colorer, par cet artifice, d'une appa-

rence d'antiquité, aux yeux d'un peuple idiot et imbécille, les traditions les plus fausses et les plus modernes?

Tous ces reproches que l'on fait contre la supposition des livres sont vrais; on en a sans doute supposé beaucoup. La critique sévère et éclairée des derniers temps a découvert l'imposture; et, à travers ces rides antiques dont on affectoit de les défigurer, elle a aperçu cet air de jeunesse qui les a trahis. Mais, malgré la sévérité qu'elle a exercée, a-t-elle touché aux commentaires de César, aux poésies de Virgile et d'Horace? Comment a-t-on reçu le sentiment du P. Hardouin, lorsqu'il a voulu enlever à ces deux grands poètes ces chef-d'œuvres qui immortalisent le siècle d'Auguste? Qui n'a point senti que le silence du cloître n'étoit pas propre à ces tours fins et délicats qui décèlent l'homme du grand monde? La critique, en faisant disparoître plusieurs ouvrages apocryphes, et en les précipitant dans l'oubli, a confirmé dans leur antique possession ceux qui sont légitimes, et a répandu sur eux un nouveau jour. Si d'une main elle a renversé, on peut dire que de l'autre elle a bâti. A la lueur de son flambeau, nous pouvons pénétrer jusque dans les sombres profondeurs de l'antiquité, et discerner par ses propres règles les ouvrages supposés d'avec les ouvrages authentiques. Quelles règles nous donne-t-elle pour cela?

1° Si un ouvrage n'a point été cité par les contemporains de celui dont il porte le nom, qu'on n'y aperçoive pas même son caractère, et qu'on ait eu quelque intérêt, soit réel, soit apparent à la supposition, il doit alors nous paroître suspect : ainsi un Artapan, un Mercure-Trismégiste, et quelques autres auteurs de cette trempe, cités par Josephe, par Eusèbe et par George Syncelle, ne portent point le caractère de païens, et dès là ils portent sur leur front leur propre condamnation. On a eu le même intérêt à les supposer qu'à supposer Aristée et les Sybilles, lesquelles, pour me servir des termes d'un homme d'esprit, ont parlé si clairement de nos mystères, que les prophètes des Hébreux, en comparaison d'elles, n'y entendoient rien.

2° Un ouvrage porte avec lui des marques de sa supposition, lorsqu'on n'y voit pas empreint le caractère du

siècle où il passe pour avoir été écrit. Quelque différence qu'il y ait dans tous les esprits qui composent un même siècle, on peut pourtant dire qu'ils ont quelque chose de plus propre que les esprits des autres siècles, dans l'air, dans le tour, dans le coloris de la pensée, dans certaines comparaisons dont on se sert plus fréquemment, et dans mille autres petites choses qu'on remarque aisément lorsqu'on examine de près les ouvrages.

3° Une autre marque de supposition, c'est qnand un livre fait allusion à des usages qui n'étoient pas encore connus au temps où l'on dit qu'il a été écrit, ou qu'on y remarque quelques traits de systêmes postérieurement inventés, quoique cachés, et pour ainsi dire déguisés sous un style plus ancien. Ainsi, les ouvrages de Mercure-Trismégiste (je ne parle pas de ceux qui furent supposés par les chrétiens, j'en ai fait mention plus haut, mais de ceux qui le furent par les païens eux-mêmes pour se défendre contre les attaques de ces premiers), par cela même qu'ils sont teints de la doctrine subtile et rafinée des Grecs, ne sont point authentiques.

S'il est des marques auxquelles une critique judicieuse reconnoît la supposition de certains ouvrages, il en est d'autres aussi qui lui servent pour ainsi dire de boussole, et qui la guident dans le discernement de ceux qui sont authentiques. En effet, comment pouvoir soupçonner qu'un livre a été supposé, lorsque nous le voyons cité par d'anciens écrivains, et fondé sur une chaîne non interrompue de témoins conformes les uns aux autres, surtout si cette chaîne commence au temps où l'on dit que ce livre a été écrit, et ne finit qu'à nous? D'ailleurs n'y eût-il point d'ouvrages qui en citassent un autre comme appartenant à tel auteur, pour en reconnoître l'authenticité, il me suffiroit qu'il m'eût été apporté, comme étant d'un tel auteur, par une tradition orale, soutenue sans interruption, depuis son époque jusqu'à moi, sur plusieurs lignes collatérales. Il y a, outre cela, des ouvrages qui tiennent à tant de choses, qu'il seroit fou de douter de leur authenticité. Mais, selon moi, la plus grande marque de l'authenticité d'un livre, c'est lorsque depuis longtemps on travaille à sapper son antiquité pour l'enlever

à l'auteur à qui on l'attribue, et qu'on n'a pu trouver pour cela que des raisons si frivoles, que ceux même qui sont ses ennemis déclarés, à peine daignent s'y arrêter. Il y a des ouvrages qui intéressent plusieurs royaumes, des nations entières, le monde même, qui, par cela même, ne sauroient être supposés. Les uns contiennent les annales de la nation et ses titres; les autres ses lois et ses coutumes; enfin il y en a qui contiennent leur religion. Plus on accuse les hommes en général d'être superstitieux et peureux, pour me servir de l'expression à la mode, et plus on doit avouer qu'ils ont toujours les yeux ouverts sur ce qui intéresse leur religion. L'Alcoran n'auroit jamais été transporté au temps de Mahomet, s'il avoit été écrit long-temps après sa mort. C'est que tout un peuple ne sauroit ignorer l'époque d'un livre qui règle sa croyance et fixe toutes ses espérances. Allons plus loin: en quel temps voudroit-on qu'on pût supposer une histoire qui contiendroit des faits très-intéressans, mais apocryphes? Ce n'est point sans doute du vivant de l'auteur à qui on l'attribue, et qui démasqueroit le fourbe; et, si l'on veut qu'une telle imposture puisse ne lui être pas connue, ce qui, comme on voit, est presque impossible, tout le monde ne s'inscriroit-il pas en faux contre les faits que cette histoire contiendroit? Nous avons démontré plus haut qu'un historien ne sauroit en imposer à son siècle. Ainsi, un imposteur, sous quelque nom qu'il mette son histoire, ne sauroit induire en erreur les témoins oculaires ou contemporains; sa fourberie passeroit à la postérité. Il faut donc qu'on dise que, long-temps après la mort de l'auteur prétendu, on lui a supposé cette histoire. Il sera nécessaire, pour cela, qu'on dise aussi que cette histoire a été long-temps inconnue; auquel cas, elle devient suspecte, si elle contient des faits intéressans, et qu'elle soit l'unique qui les rapporte: car, si les mêmes faits qu'elle rapporte sont contenus dans d'autres histoires, la supposition est dès-lors inutile. Je n'imagine pas qu'on prétende qu'il soit possible de persuader à tous les hommes qu'ils ont vu ce livre-là de tout temps, et qu'il ne paroît pas nouvellement. Ne sait-on pas avec quelle exactitude on examine un manuscrit nouvellement découvert, quoique

ce manuscrit ne soit souvent qu'une copie de plusieurs autres qu'on a déjà ? Que feroit-on, s'il étoit unique dans son genre ? Il n'est donc pas possible de fixer un temps où certains livres, trop intéressans par leur nature, aient pu être supposés.

Ce n'est pas tout, me direz-vous : il ne suffit pas qu'on puisse s'assurer de l'authenticité d'un livre, il faut encore qu'on soit certain qu'il est parvenu jusqu'à nous sans altération. Or, qui me garantira que l'histoire dont vous vous servez pour prouver un tel fait soit venue jusqu'à moi dans toute sa pureté ? La diversité des manuscrits ne semble-t-elle pas nous indiquer les changemens qui lui sont arrivés ? Après cela, quel fond voulez-vous que je fasse sur les faits que cette histoire me rapporte ?

Il n'y a que la longueur des temps et la multiplicité des copies qui puissent occasionner de l'altération dans les manuscrits. Je ne crois pas qu'on me conteste cela. Or, ce qui procure le mal nous donne en même temps le remède : car, s'il y a une infinité de manuscrits, il est évident que, dans tout ce qu'ils s'accordent, c'est le texte original. Vous ne pourrez donc refuser d'ajouter foi à ce que tous ces manuscrits rapporteront d'un concert unanime. Sur les variantes, vous êtes libre, et personne ne vous dira jamais que vous êtes obligé de vous conformer à tel manuscrit plutôt qu'à tel autre, dès qu'ils ont tous les deux la même autorité. Prétendrez-vous qu'un fourbe peut altérer tous les manuscrits ? il faudroit, pour cela, pouvoir marquer l'époque de cette altération. Mais peut-être que personne ne se sera aperçu de la fraude. Quelle apparence, sur-tout si ce livre est extrêmement répandu, s'il intéresse des nations entières ; si ce livre se trouve la règle de leur conduite, ou si, par le goût exquis qui y règne, il fait les délices des honnêtes gens ? Seroit-il possible à un homme, quelque puissance qu'on lui suppose, de défigurer les vers de Virgile, ou de changer les faits intéressans de l'Histoire Romaine que nous lisons dans Tite-Live et dans les autres historiens ? Fût-on assez adroit pour altérer en secret toutes les éditions et tous les manuscrits, ce qui est impossible, on découvriroit toujours l'imposture, parce qu'il faudroit de plus altérer toutes les

mémoires. Ici, la tradition orale défendroit la véritable histoire. On ne sauroit tout d'un coup faire changer les hommes de croyance sur certains faits. Il faudroit encore de plus renverser tous les monumens, comme on verra bientôt. Les monumens assurent la vérité de l'histoire, ainsi que la tradition orale. Arrêtez vos yeux sur l'Alcoran, et cherchez un temps où ce livre auroit pu être altéré depuis Mahomet jusqu'à nous. Ne croyez-vous pas que nous l'avons tel, au moins quant à la substance, qu'il a été donné par cet imposteur? Si ce livre avoit été totalement bouleversé, et que l'altération en eût fait un tout différent de celui que Mahomet a écrit, nous devrions voir aussi une autre religion chez les Turcs, d'autres usages et même d'autres mœurs; car tout le monde sait combien la religion influe sur les mœurs. On est surpris, quand on développe ces choses-là, comment quelqu'un peut les avancer. Mais comment ose-t-on nous faire tant valoir ces prétendues altérations! Je défie qu'on nous fasse voir un livre connu et intéressant qui soit altéré de façon que les différentes copies se contredisent dans les faits qu'elles rapportent, sur-tout s'ils sont essentiels. Tous les manuscrits et toutes les éditions de Virgile, d'Horace, ou de Cicéron, se ressemblent, à quelque légère différence près. On peut dire de même de tous les livres. Si l'on prend garde en quoi consiste l'altération qu'on reproche au Pentateuque, et dont on a prétendu pouvoir par là renverser l'autorité, on verra que tout se réduit à des changemens de certains mots qui ne détruisent point le fait, et à des explications différentes des mêmes mots: tant il est vrai que l'altération essentielle est difficile dans un livre intéressant; car, de l'aveu de tout le monde, le Pentateuque est un des livres les plus anciens que nous connoissions.

Les règles que la critique nous fournit pour connoître la supposition et l'altération des livres ne suffisent point, dira quelqu'un; elle doit encore en fournir pour nous prémunir contre le mensonge si ordinaire aux historiens. L'histoire, en effet, que nous regardons comme le registre des événemens des siècles passés, n'est, le plus souvent, rien moins que cela: au lieu de faits véritables, elle

elle repaît de fables notre folle curiosité : celle des premiers siècles est couverte de nuages; ce sont pour nous des terres inconnues, où nous ne pouvons marcher qu'en tremblant. On se tromperoit, si l'on croyoit que les histoires qui se rapprochent de nous sont pour cela plus certaines. Les préjugés, l'esprit de parti, la vanité nationale, la différence des religions, l'amour du merveilleux, voilà autant de sources ouvertes, d'où la fable se répand dans les annales de tous les peuples. Les historiens, à force de vouloir embellir leur histoire et y jeter de l'agrément, changent très-souvent les faits; en y ajoutant certaines circonstances, ils les défigurent de façon à ne pouvoir pas les reconnoître. Je ne m'étonne plus que plusieurs, sur la foi de Cicéron et de Quintilien, nous disent que l'histoire est une *poésie libre de la versification.* La différence de religion, et les divers sentimens qui, dans les derniers siècles, ont divisé l'Europe, ont jeté dans l'histoire moderne autant de confusion que l'antiquité en a apporté dans l'ancienne. Les mêmes faits, les mêmes événemens, deviennent tout différens, suivant les plumes qui les ont écrits. Le même homme ne se ressemble point dans les différentes vies qu'on a écrites de lui. Il suffit qu'un fait soit avancé par un catholique, pour qu'il soit aussitôt démenti par un luthérien ou par un calviniste. Ce n'est pas sans raison que Bayle dit de lui, qu'il ne lisoit jamais les historiens dans la vue de s'instruire des choses qui se sont passées, mais seulement pour savoir ce que l'on disoit dans chaque nation et dans chaque parti. Je ne crois pas, après cela, qu'on puisse exiger la foi de personne sur de tels garans.

On auroit dû encore grossir la difficulté de toutes les fausses anecdotes et de toutes ces historiettes du temps qui court, et conclure de là que tous les faits qu'on lit dans l'Histoire Romaine sont pour le moins douteux.

Je ne comprends pas comment on peut s'imaginer renverser la foi historique avec de pareils raisonnemens. Les passions qu'on nous oppose sont précisément le plus puissant motif que nous ayons pour ajouter foi à certains faits. Les protestans sont extrêmement envenimés contre Louis XIV : y en a-t-il un qui, malgré cela, ait osé désa-

vouer le célèbre passage du Rhin ? Ne sont-ils point d'accord avec les catholiques sur les victoires de ce grand roi ? Ni les préjugés, ni l'esprit de parti, ni la vanité nationale, n'opèrent rien sur des faits éclatans et intéressans. Les Anglais pourront bien dire qu'ils n'ont pas été secourus à la journée de Fontenoi ; la vanité nationale pourra bien leur faire diminuer le prix de la victoire, et le compenser, pour ainsi dire, par le nombre ; mais ils ne désavoueront jamais que les Français soient restés victorieux. Il faut donc bien distinguer les faits que l'histoire rapporte d'avec les réflexions de l'historien : celles-ci varient selon ses passions et ses intérêts ; ceux-là demeurent invariablement les mêmes. Jamais personne n'a été peint si différemment que l'amiral de Coligny et le duc de Guise. Les protestans ont chargé le portrait de celui-ci de mille traits qui ne lui convenoient pas, et les catholiques, de leur côté, ont refusé à celui-là des coups de pinceau qu'il méritoit. Les deux partis se sont pourtant servis des mêmes faits pour les peindre ; car, quoique les calvinistes disent que l'amiral de Coligny étoit plus grand homme de guerre que le duc de Guise, ils avouent pourtant que Saint-Quentin, que l'amiral défendoit, fut pris d'assaut, et qu'il y fut lui-même fait prisonnier ; et qu'au contraire le duc de Guise sauva Metz contre les efforts d'une armée nombreuse qui l'assiégeoit, animée de plus par la présence de Charles-Quint : mais, selon eux, l'amiral fit plus de coups de maître, plus d'actions de cœur, d'esprit et de vigilance, pour défendre Saint-Quentin, que le duc de Guise pour défendre Metz. On voit donc que les deux partis ne se séparent que lorsqu'il s'agit de raisonner sur les faits, et non sur les faits mêmes. Ceux qui nous font cette difficulté n'ont qu'à jeter les yeux sur une réflexion de M. de Fontenelle, qui, en parlant des motifs que les historiens prêtent à leurs héros, nous dit : « Nous savons » fort bien que les historiens les ont devinés comme ils » ont pu, et qu'il est presqu'impossible qu'ils aient deviné » tout-à-fait juste. Cependant nous ne trouvons point » mauvais que les historiens aient recherché cet embel- » lissement, qui ne sort point de la vraisemblance ; et » c'est à cause de cette vraisemblance, que ce mélange

» de faux que nous reconnoissons qui peut être dans nos » histoires, ne nous les fait pas regarder comme des » fables. » Tacite prête des vues politiques où Tite-Live ne verroit rien que de simple et de naturel. Croyez les faits qu'il rapporte, et examinez sa politique; il est toujours aisé de distinguer ce qui est de l'historien d'avec ce qui lui est étranger. Si quelque passion le fait agir, elle se montre, et aussitôt que vous la voyez, elle n'est plus à craindre. Vous pouvez donc ajouter foi aux faits que vous lisez dans une histoire, sur-tout si ces mêmes faits sont rapportés par d'autres historiens, quoique sur d'autres choses ils ne s'accordent point. Cette pente qu'ils ont à se contredire les uns les autres vous assure de la vérité des faits sur lesquels ils s'accordent.

Les historiens, me direz-vous, mêlent quelquefois si adroitement les faits avec leurs propres réflexions, auxquelles ils donnent l'air de faits, qu'il est très-difficile de les distinguer. Il ne sauroit être difficile de distinguer un fait éclatant et intéressant des propres réflexions de l'historien; et d'abord ce qui est précisément rapporté de même par plusieurs historiens est évidemment un fait, parce que plusieurs historiens ne sauroient faire précisément la même réflexion. Il faut donc que ce en quoi ils se rencontrent ne dépende pas d'eux, et leur soit totalement étranger. Il est donc facile de distinguer les faits d'avec les réflexions de l'historien, dès que plusieurs historiens rapportent le même fait. Si vous lisez ce fait dans une seule histoire, consultez la tradition orale : ce qui vous viendra par elle ne sauroit être de l'historien; car il n'auroit pas pu confier à la tradition qui le précède ce qu'il n'a pensé que long-temps après. Voulez-vous vous assurer encore davantage, consultez les monumens, troisième espèce de tradition propre à faire passer les faits à la postérité.

Un fait éclatant et qui intéresse, entraîne toujours des suites après lui; souvent il fait changer la face de toutes les affaires d'un très-grand pays : les peuples, jaloux de transmettre ce fait à la postérité, emploient le marbre et l'airain pour en perpétuer la mémoire. On peut dire d'Athènes et de Rome qu'on y marche encore aujourd'hui

sur des monumens qui confirment leur histoire : cette espèce de tradition, après la tradition orale, est la plus ancienne. Les peuples, de tous les temps, ont été très-attentifs à conserver la mémoire de certains faits. Dans ces premiers temps, voisins du chaos, un monceau de pierres brutes avertissoit que, dans cet endroit, il s'étoit passé quelque chose d'intéressant. Après la découverte des arts, on vit élever des colonnes et des pyramides pour immortaliser certaines actions ; dans la suite, les hiéroglyphes les désignèrent plus particulièrement : l'invention des lettres soulagea la mémoire, et l'aida à porter le poids de tant de faits qui l'auroient enfin accablée. On ne cessa pourtant point d'ériger des monumens ; car les temps où l'on a le plus écrit, sont ceux où l'on a fait les plus beaux monumens de toute espèce. Un événement intéressant, qui fait prendre la plume à l'historien, met le ciseau à la main du sculpteur, le pinceau à celle du peintre, en un mot, échauffe le génie de presque tous les artistes. Si l'on doit interroger l'histoire pour savoir ce que les monumens représentent, on doit aussi consulter les monumens pour savoir s'ils confirment l'histoire. Si quelqu'un voyoit les tableaux du célèbre Rubens, qui font l'ornement de la galerie du palais du Luxembourg, il n'y apprendroit, je l'avoue, aucun fait distinct ; ces tableaux l'avertiroient seulement d'admirer les chef-d'œuvres d'un des plus grands peintres ; mais si, après avoir lu l'histoire de Marie de Médicis, il se transportoit dans cette galerie, ce ne seroient plus de simples tableaux pour lui : ici, il verroit la cérémonie du mariage de Henri-le-Grand avec cette princesse ; là, cette reine pleurer avec la France la mort de ce bon roi. Les monumens muets attendent que l'histoire ait parlé pour nous apprendre quelque chose ; l'histoire détermine le héros des exploits qu'on raconte, et les monumens les confirment. Quelquefois tout ce qu'on voit sous ses yeux, sert à attester une histoire qu'on a entre les mains : passez en Orient, et prenez la vie de Mahomet ; ce que vous verrez, et ce que vous lirez, vous instruira également de la révolution étonnante qu'a souffert cette partie du monde ; les églises, changées en mosquées, vous apprendront la nouveauté de la religion

mahométane; vous y distinguerez les restes de l'ancien peuple d'avec ceux qui l'ont asservi : aux beaux morceaux que vous y trouverez, vous reconnoîtrez aisément que ce pays n'a pas toujours été dans la barbarie où il est plongé : chaque turban, pour ainsi dire, servira à vous confirmer l'histoire de cet imposteur.

Nous direz-vous que les erreurs les plus grossières ont leurs monumens, ainsi que les faits les plus avérés, et que le monde entier étoit autrefois rempli de temples, de statues érigées en mémoire de quelque action éclatante des dieux que la superstition adoroit ? Nous opposerez-vous encore certains faits de l'histoire romaine, comme ceux d'Attius-Navius et de Curtius ? Voici comme Tite-Live raconte ces deux faits. Attius-Navius étant augure, Tarquinius-Priscus voulut faire une augmentation à la cavalerie romaine ; il n'avoit point consulté le vol des oiseaux, persuadé que la foiblesse de sa cavalerie, qui venoit de paroître au dernier combat contre les Sabins, l'instruisoit beaucoup mieux sur la nécessité de son augmentation que tous les augures du monde. Attius-Navius, augure zélé, l'arrêta, et lui dit qu'il n'étoit point permis de faire aucune innovation dans l'état qu'elle n'eût été désignée par les oiseaux. Tarquin, outré de dépit, parce que, comme on dit, il n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ces sortes de choses : Eh bien ! dit-il à l'augure, vous qui connoissez l'avenir, ce que je pense est-il possible ? Celui-ci, après avoir interrogé son art, lui répondit que ce qu'il pensoit étoit possible. Or, dit Tarquin, coupez cette pierre avec votre rasoir, car c'étoit là ce que je pensois. L'augure exécuta sur-le-champ ce que Tarquin desiroit de lui. En mémoire de cette action, on érigea sur le lieu même où elle s'étoit passée, une statue à Attius-Navius, dont la tête étoit couverte d'un voile, et qui avoit à ses pieds le rasoir et la pierre, afin que ce monument fît passer le fait à la postérité. Le fait de Curtius étoit aussi très-célèbre : un tremblement de terre, ou je ne sais quelle autre cause, fit entr'ouvrir le milieu de la place publique, et y forma un gouffre d'une profondeur immense. On consulta les dieux sur cet événement extraordinaire, et ils répondirent qu'inutilement on entreprendroit de le combler ; qu'il

falloit y jeter ce que l'on avoit de plus précieux dans Rome, et qu'à ce prix ce gouffre se refermeroit de lui-même. Curtius, jeune guerrier, plein d'audace et de fermeté, crut devoir ce sacrifice à sa patrie, et s'y précipita; le gouffre se referma à l'instant, et cet endroit a retenu depuis le nom de *Lac Curtius*, monument bien propre à le faire passer à la postérité. Voilà les faits qu'on nous oppose pour détruire ce que nous avons dit sur les monumens.

Un monument, je l'avoue, n'est pas un bon garant pour la vérité d'un fait, à moins qu'il n'ait été érigé dans le temps même où le fait est arrivé pour en perpétuer le souvenir, si ce n'est que long-temps après il perd toute son autorité par rapport à la vérité du fait : tout ce qu'il prouve, c'est que du temps où il fut érigé, la créance de ce fait étoit publique; mais comme un fait, quelque notoriété qu'il ait, peut avoir pour origine une tradition erronée, il s'ensuit que le monument qu'on élevera long-temps après, ne peut le rendre plus croyable qu'il ne l'est alors. Or, tels sont les monumens qui remplissoient le monde entier, lorsque les ténèbres du paganisme couvroient toute la surface de la terre. Ni l'histoire, ni la tradition, ni ces monumens ne remontoient jusqu'à l'origine des faits qu'ils représentoient; ils n'étoient donc pas propres à prouver la vérité du fait en lui-même; car le monument ne commence à servir de preuve que du temps qu'il est érigé. L'est-il dans le temps même du fait, il prouve alors sa réalité, parce qu'en quelque temps qu'il soit élevé, on ne sauroit douter qu'alors le fait ne passât pour constant : or, un fait qui passe pour vrai dans le temps même qu'il est arrivé, porte par-là un caractère de vérité auquel on ne sauroit se méprendre, puisqu'il ne sauroit être faux, à moins que les contemporains de ce fait n'aient été trompés; ce qui est impossible sur un fait public et intéressant. Tous les monumens qu'on cite de l'ancienne Grèce et des autres pays, ne peuvent donc servir qu'à prouver que, dans le temps qu'on les érigea, on croyoit ces faits; ce qui est très-vrai, et c'est ce qui démontre ce que nous disons que la tradition des monumens est infaillible, lorsque vous ne lui demandez que ce qu'elle doit rapporter; savoir, la vérité du fait, lorsque ces monumens remontent

jusqu'au fait même, et la croyance publique sur un fait, lorsqu'ils n'ont été érigés que long-temps après ce fait.

Que le Pyrrhonien ouvre donc enfin les yeux à la lumière, et qu'il reconnoisse avec nous une règle de vérité pour les faits. Peut-il en nier l'existence, lui qui est forcé de reconnoître pour vrais certains faits, quoique sa vanité, son intérêt, toutes ses passions, en un mot, paroissent conspirer ensemble pour lui en déguiser la vérité? Je ne demande pour juge entre lui et moi que son sentiment intime. S'il essaie de douter de la vérité de certains faits, n'éprouve-t-il pas de la part de sa raison la même résistance que s'il tentoit de douter des propitions les plus évidentes? Et s'il jette les yeux sur la société, il achevera de se convaincre, puisque, sans une règle de vérité pour les faits, elle ne sauroit subsister. Est-il assuré de la réalité de la règle, il ne sera pas long-temps à s'apercevoir en quoi elle consiste. Ses yeux toujours ouverts sur quelque objet, et son jugement toujours conforme à ce que ses yeux lui rapportent, lui feront connoître que les sens sont, pour les témoins oculaires, la règle infaillible qu'ils doivent suivre sur les faits.

C'est de cette manière qu'il convient de prouver et de défendre la religion. Par cette méthode, on peut prendre son ennemi corps à corps, et l'attaquer par les endroits les plus inaccessibles. Ici, tout est rempli de sens et d'énergie, et il n'y a pas la moindre teinture de fiel. On n'a pas craint de laisser à son antagoniste ce qu'il pouvoit avoir d'adresse et d'esprit, parce qu'on étoit sûr d'en avoir plus que lui. On l'a fait paroître sur le champ de bataille avec tout l'art dont il étoit capable, et on ne l'a point surpris lâchement, parce qu'il falloit qu'il se confessât lui-même vaincu, et qu'on pouvoit se promettre cet avantage. Qu'on compare cette dissertation avec ce qu'on a publié jusqu'à présent de plus fort sur la même matière, et l'on conviendra que si quelqu'un avoit donné lieu à un si bel écrit, par les objections qu'on y résout, il auroit rendu un service important à la religion, quoiqu'il y eût eu peut-être de la témérité à les proposer, sur-tout en langue vulgaire. Je dis *peut-être*, parce que l'évidence est sûre d'obtenir tôt ou tard un pareil triomphe sur les prestiges

du sophisme. Le mensonge a beau souffler sur le flambeau de la vérité, loin de l'éteindre, tous ses efforts ne font qu'en redoubler l'éclat. Si l'auteur des *Pensées Philosophiques* aimoit un peu son ouvrage, il seroit bien content de trois ou quatre auteurs que nous ne nommerons point ici par égard pour leur zèle, et par respect pour leur cause; mais, en revanche, qu'il seroit mécontent de M. l'abbé de Prades, s'il n'aimoit infiniment la vérité. Nous invitons ce dernier à suivre sa carrière avec courage, et employer ses grands talens à la défense du seul culte sur la terre qui mérite un défenseur tel que lui. Nous disons aux autres et à ceux qui seroient tentés de les imiter: « Sachez qu'il n'y a point d'objections qui puissent faire » à la religion autant de mal que les mauvaises réponses; » sachez que telle est la méchanceté des hommes; que si » vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause » en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien » de mieux à dire. »

Cette dissertation sur la *certitude* historique n'a point été approuvée de tous les lecteurs; nous conseillons aux nôtres la lecture de *la Religion Chrétienne démontrée par la résurrection de Jésus-Christ*, et sur-tout *le Traité des vrais principes de la certitude morale*, imprimé à la tête de l'Essai Philosophique sur l'ame des bêtes, par M. de Bouillier. C'est dans cette espèce de préface que M. de Prades a puisé la plus grande partie des bonnes choses que la critique a respectées dans l'article que l'on vient de lire.

(M. Diderot.)

FIN DU TOME DOUZIÈME ET DERNIER.

TABLE

Des articles contenus dans le douzième Volume.

Les articles marqués d'une étoile sont ceux qui ont déjà paru dans la collection imprimée en 5 vol. *in*-12, à Genève, 1769, sous le même titre d'*Esprit de l'Encyclopédie.*

T.

Triumvirat. Page 1
Troubadours. 94
Trouble. 97
Tunbridge. 98
Tunique. 99
Turenne. 102
Turlupinade. 115
Turlupin. 116
Tutoiement. 117
Tyran, tyrannie. 122

V.

Vacarme, tumulte. 129
Vaillance. 130
Vain. 131
*Valeur.** 132

Vanité. Page 138
Vanter, louer. 142
Vapeurs. 143
Vaste. 145
Vaucluse. 147
Vaudeville. 151
Vaudois. 153
Velléité 156
Vénération, respect. 157
Vengeance. 158
Vénus. 163
Vêpres siciliennes. 166
Véracité. 167
Vérité. 168
Vérité relative. 174
Versailles. 178
*Vertu.** 180
Vertueux, vicieux. 213
Verve. 214
Vestale. 216
Vice. 231
Vicissitudes. 234
Victimes humaines. 236
Victoire 243
Vie. 250
Vieillesse. 264
Vigueur. 271
Vindicatif. 272
Viol. 274
Violent. 275
Virginité. 276
Visage. 283
Vision. 285
Visir. 288
Vivacité. 292

Vol. Page 293
Volage. 298
Volupté. 299
Voluptueux. 308
Vomitif. 309
Vouloir. 310
Voyage. 311
Vrai. 314
Vraisemblance. 316
Urbanité. 327
Usage, coutume. 330
Usson. 331
Vue. 333
Wycherley (poète anglais). 334

Z.

Zèle de religion. 339
Zône tempérée. 342

Article omis à la lettre *C.*

Certitude. 376

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 3, ligne 32, général, *lisez*: générale.
Page 6, ligne 21, l'aéandance, *lisez*: l'abondance.
Page 35, ligne 38, Guinault, *lisez*: Quinault.
Page 37, ligne 21, *regni*, lisez: *regia.*
Page 42, ligne 32, Messay, *lisez*: Meslay.
Page 56, ligne 12, Trojan, *lisez*: Trajan.
Page 93, ligne 25, *personna*, lisez: *persona.*
Page 177, ligne 26, on sait, *lisez*: on sent.
Page 241, ligne 36, dans cette sagesse, *supprimez* dans.
Page 331, ligne 29, de France, *lisez*: en France.
Page 360, à la fin de la ligne 23, *supprimez* de.
Page 382, ligne 29, cette possession, *lisez*: cette passion.
Page 397, ligne 12, St. Pampile, *lisez*: St. Pamphile.

TOME II.

Page 75, ligne première de la poésie, *lisez*: et dans la poésie.
Page 76, ligne 5, ne manqueroit, *lisez*: ne manqueroient.
Page 186, ligne 14, du Guesclin, *lisez*: le père de du Guesclin.
Page 203, ligne 8, celles filles, *lisez*: celles des filles.
Page 230, ligne 14, oisivité, *lisez*: oisiveté.
Page 236, ligne 19, finesse, de l'odorat, *lisez*: finesse de l'odorat.
Page 246, pénultième vers, ses fureurs, *lisez*: les fureurs.
Page 249, ligne 6 de la note, d'en avoir, *lisez*: d'avoir.
Page 258, ligne 4, la regarde, *lisez*: le regarde.
Page 268, ligne 28, dans livres, *lisez*: dans les livres.
Page 270, ligne 18, rendre dans, *lisez*: rendre heureux dans.
Page 271, ligne 13, le roi, *lisez*: les rois.
Page 272, ligne première, rénumérateur, *lisez*: rémunérateur.
Page 320, ligne 35, avoir, *lisez*: voir.
Page 343, ligne 22, accsation, *lisez*: accusation.
Page 348, seconde ligne de la prose, des états, *lisez*: des élus.

Page 374, ligne 34, bravera-t-on audace, *lisez* : bravera ton audace.
Page 389, ligne 7, amenés, *lisez* : amenées.

TOME III.

Il y a un Errata à la fin de ce Volume.

TOME IV.

Supplément à l'Errata de ce Volume.

Page 69, ligne 37, qu'on n'en ai fait, *lisez* : qu'on n'en a fait.
Page 106, ligne dernière, de bonheur, *lisez* : de bonne heure.
Page 164, ligne 14, cherchées, *lisez* : recherchées.
Page 173, ligne 2, la vanité, *lisez* : sa vanité.
Page 195, au premier vers, Eglé tremblé, *lisez* : Eglé tremble.
Page 210, ligne 11, elle entend, *lisez* : elle attend.
Page 305, ligne 28, *et sont chentes mortes*, lisez : *et sont cheutes mortes*.
Page 335, ligne 19, de ses goûts, *lisez* : de ces goûts.

TOME V.

Page 2, ligne 29, quoique nous connoissions, *lisez* : quoique nous nous connoissions.
Page 59, ligne 11, en le formant, *lisez* : en la formant.
Page 75, ligne 24, socianisme, *lisez* : socinianisme.
Page 78, ligne 11, est pour être, *lisez* : et pour être.
Page 81, ligne 16, fait parcourir, *lisez* : sait parcourir.
Même page, ligne 19, fait tirer, *lisez* : sait tirer.
Page 87, ligne 4, l'on va prêter, *lisez* : l'un va prêter.
Page 114, ligne 35, qui les sépare, *lisez* : qui le sépare.
Page 119, ligne 24, un roi qui ne connoît, *lisez* : un roi qui reconnoît.
Page 147, ligne 4, sa tendresse, *lisez* : la tendresse.
Même page, ligne 6, la tendresse, *lisez* : sa tendresse.

Page 212, ligne 28, domination, *lisez*: dénomination.
Page 224, ligne 20, c'est chanter, *lisez*: c'est changer.
Page 262, ligne 16, toutes autres, *lisez*: toutes les autres.
Page 264, ligne 25, dans les autres, *lisez*: dans les astres.
Page 266, ligne 17, religions présentées, *lisez*: religions persécutées.
Même page, ligne 18, des autres sexes, *lisez*: des autres sectes.
Page 309, ligne 18, prédictions, *lisez*: prédications.
Page 321, ligne 17, une atlante, *lisez*: une Atalante.
Même page, ligne 33, instrumens, *lisez*: ornemens.
Page 329, ligne 38, très-bien étendus, *lisez*: très-bien entendus.
Page 343, ligne 35, Tunus, *lisez*: Turnus.

TOME VI.

Page 126, ligne 10, sans une mue considération, *lisez*: sans une mûre considération.
Page 148, ligne 11, impndence, *lisez*: imprudence.
Page 152, ligne 15, l'idée d'enthousiasme, *lisez*: l'idée d'automatisme.
Page 154, ligne 20, éludent, *lisez*: étendent.
Page 184, ligne dernière, de son tyle, *lisez*: de son style.
Page 302, ligne 6, et qui ne l'aime pas? *lisez*: eh! qui ne l'aime pas!

TOME VII.

Page 28, ligne 9, 14 septembre, *lisez*: premier septembre.
Page 50, ligne 27, troublée, *lisez*: tombée.
Page 55, ligne 5, de l'agriculture, *lisez*: de l'agriculteur.
Page 84, ligne 4, du merveilleux, *lisez*: de la musique.
Page 146, ligne 11, voilà pourquoi elles les conservent, *lisez*: voilà pourquoi elles survivent aux mœurs; voilà pourquoi elles les conservent.
Page 297, ligne 22, le peu de peu de succès, *lisez*: le peu de succès.
Page 299, ligne 35, avoit en œuvre, *lisez*: avoit mis en œuvre.

Page 340, ligne 14, dans qu'état quelqu'ils, *lisez*: dans quelque état qu'ils.

Page 400, ligne 13, plus ordinaires, *lisez*: les plus ordinaires.

TOME VIII.

Page 39, ligne 29, celle-ci inspire plus de talens, *lisez*: la première suppose plus de talens.

Page 50, ligne 8, leurs poids et leur loi, *lisez*: leur poids et leur aloi.

Page 68, ligne première, à l'eau et à la terre, *lisez*: à l'air et à la terre.

Page 95, ligne 10, ce qui est, *lisez*: et qui est.

Page 223, ligne 19, la ligne commune, *lisez*: la ligne commune.

Page 343, ligne 4, qu'on obtient, *lisez*: qu'on n'obtient.

TOME IX.

Page 149, ligne 18, il est naturel, *lisez*: il est plus naturel.

Page 152, au second vers, attirés, *lisez*: attirées.

Page 167, ligne 4, naturelle, *lisez*: universelle.

Page 214, ligne 31, cadrature, *lisez*: quadrature.

TOME X.

Page 86, ligne 16, retenir, *lisez*: retirer.

Page 96, ligne 15, manquer, *lisez*: manger.

Page 121, ligne 25, qu'à travers, *lisez*: qu'à tracer.

Page 132, ligne 34, et le fantôme, *lisez*: et les fantômes.

Page 140, au dernier vers, de ses grands maux, *lisez*: de ses grands mots.

Page 155, ligne antépénultième, M. Duteuil, *lisez*: M. Dutheil.

Page 171, ligne première, fiesse, *lisez*: finesse.

Page 258, ligne 2, les plaintes, *lisez*: les plantes.

Page 368, ligne dernière, au reste, *lisez*: en reste.

Page 399, ligne 13, frappât trois fois l'oreille, *lisez*: frappât huit fois l'oreille.

Même page, ligne 26, brûlois pour, *lisez*: brûlois pour elle.

TOME XI.

Page 65, ligne dernière, je veux conduire, *lisez*: je veux vous y conduire.

Page 312, ligne dernière, ne prouve, *lisez*: ne prouvent.

TOME XII.

Page 4, ligne 20, et concert, *lisez*: de concert.

Page 18, ligne 14, qui le fit, *lisez*: qui la fit.

Page 74, ligne 28, de ces rivaux, *lisez*: de ces deux rivaux.

Page 119, ligne 24, réserva à d'autres yeux, *lisez*: réserve à d'autres yeux.

Page 169, ligne première, de certains modes, *lisez*: de certaines modes.

Page 192, ligne 24, si déclicate, *lisez*: si délicate.

Page 224, ligne 34, ou les recherches, *lisez*: ou leurs recherches.

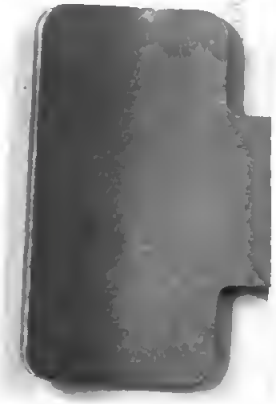
Page 296, ligne 6, mobilaire, *lisez*: mobiliaire.

Page 348, ligne 29, les amans s'envoient, *lisez*: les amans s'envolent.

Page 349, le neuvième vers, et jusqu'au fond des enfers, *lisez*: et jusques au fond des enfers.

Page 361, ligne 9, dans les deux accords, *lisez*: dans les doux accords.

Même page, ligne 15, sous la toile, *lisez*: sur la toile.

Page 389, ligne 31. Il s'est fait à cette page une transposition de deux lignes; ainsi, au lieu de lire: on verra qu'elle n'est fondée que sur ce qu'on se sert; et si on veut examiner la difficulté présente de bien près, de la règle des faits, etc., *il faut lire*: et si on veut examiner la difficulté présente de bien près, on verra qu'elle n'est fondée que sur ce qu'on se sert de la règle des faits, etc.

79322